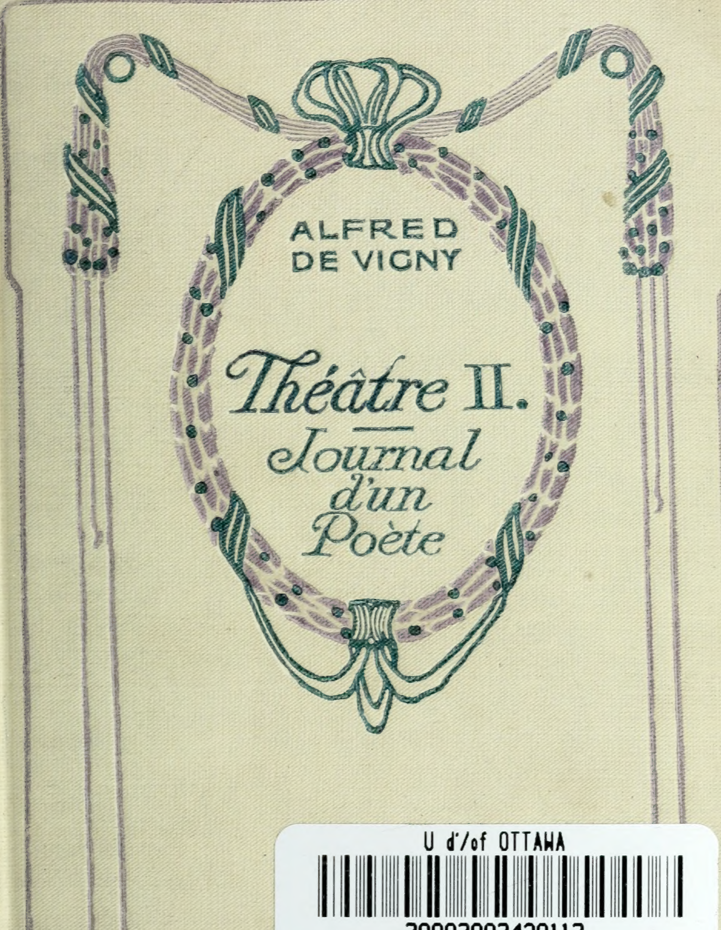
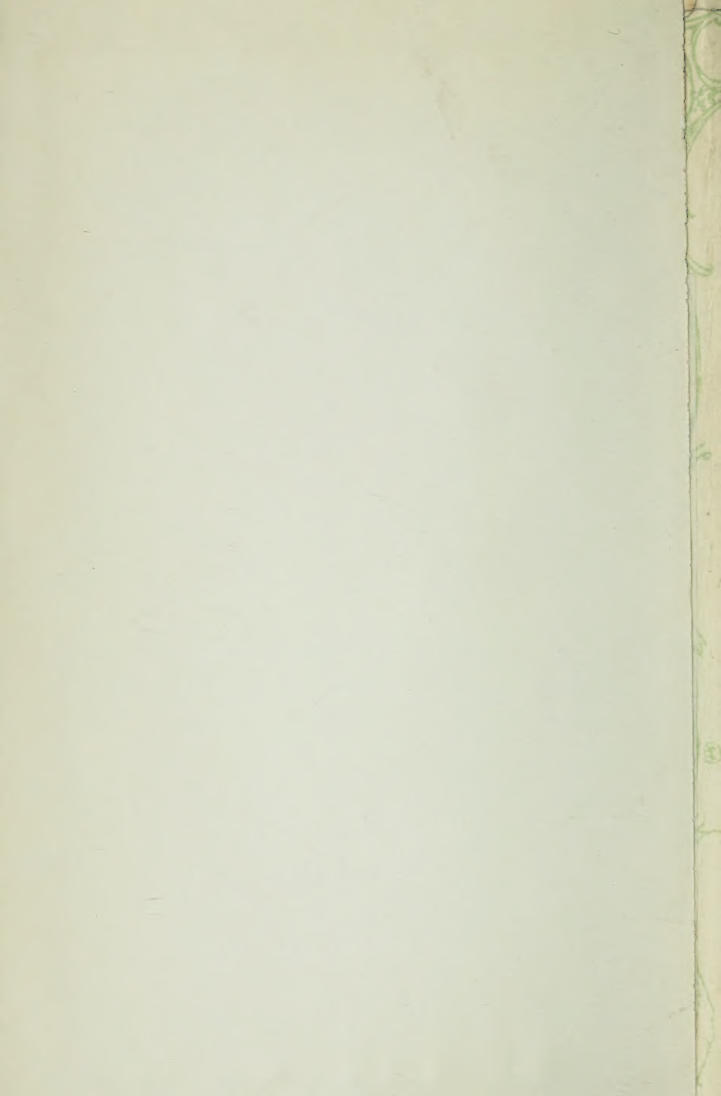
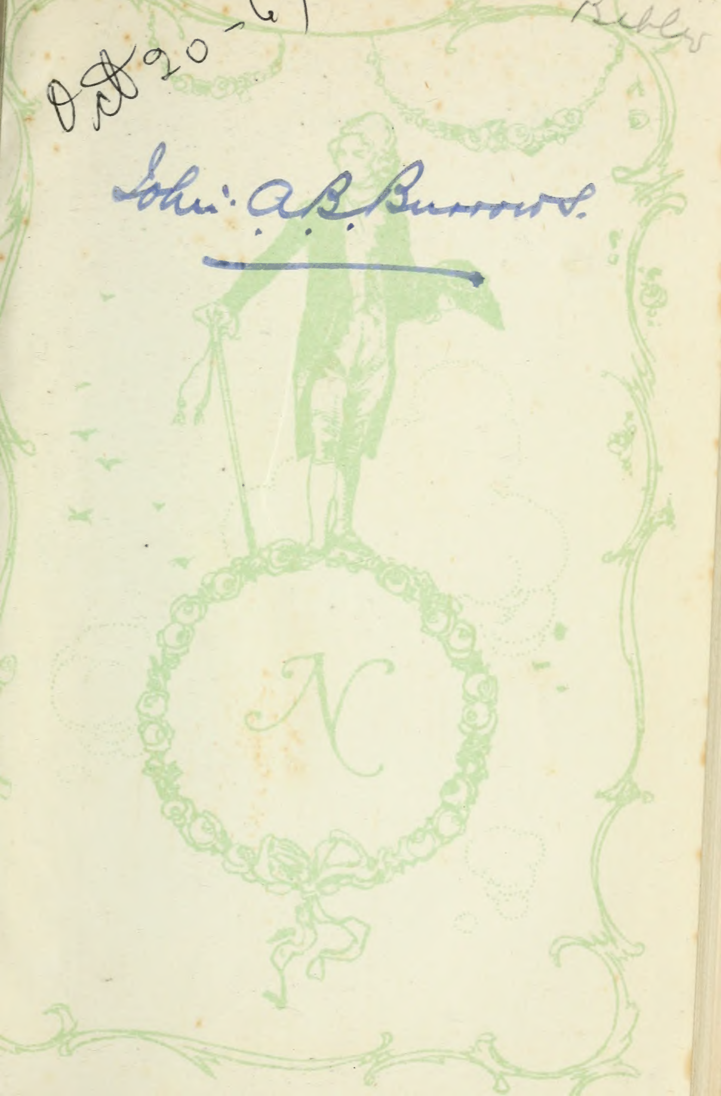
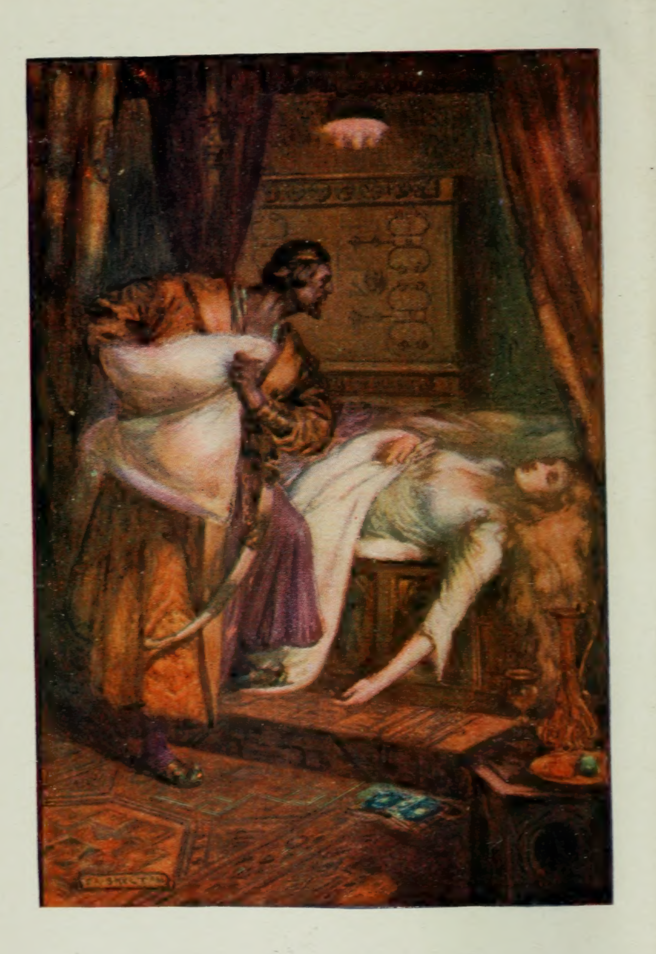

ALFRED
DE VIGNY
Théâtre II.
Journal
d'un
Poète




John A.B. Burrows.

Le More de Venise
Journal d'un Poète



N N

Le More de Venise
Journal d'un Poète
Morceaux divers

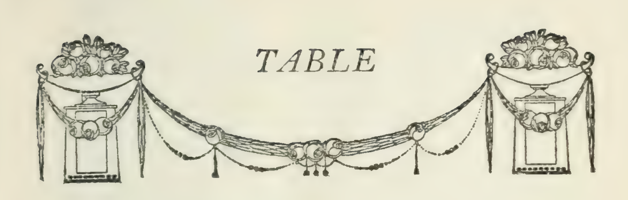
Par

Alfred de Vigny

Paris
Nelson, Éditeurs
189, *rue Saint-Jacques*
Londres, Édimbourg et New-York

N N

ALFRED DE VIGNY
né en 1797, mort en 1863



TABLE

LE MORE DE VENISE

— OTHELLO —

Come high or low !
SHAKESPEARE.

Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire ? Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir.
MOLIÈRE.

AVANT-PROPOS

DE 1839

Il y a précisément dix ans que je fis monter *le More de Venise* sur la scène française. Dix ans ! les faits de ce temps sont presque de l'histoire. Dix ans ! ce fut la durée d'un empire et de quelques constitutions ; ce qu'il y a de plus ou de moins dans le chiffre ne vaut pas la peine qu'on le discute. C'est donc déjà un événement d'une assez haute antiquité que la représentation de cette tragédie, et l'on en peut parler en historien impartial, désintéressé s'il en fut jamais : car, lorsque je fis escalader par cet Arabe la citadelle du Théâtre-Français, il n'y arbora que le drapeau de l'art aux armoiries de Shakespeare, et non le mien. Et pourtant, j'en appelle aux témoins qui ont survécu à ce jour de bataille, ce fut un scandale qui eût été moins grand si le More eût profané une église.

C'était un temps où la politique semblait assoupie ; la trêve d'un ministère modéré ne laissait plus à la dispute guerroyante que le champ des lettres. On s'y porta avec fureur. — Combat intellectuel, émeutes littéraires, journées de théâtre où le public parisien parut s'exercer aux autres journées qui suivirent de près celles-ci. Au mois d'octobre 1829,

j'écrivais la lettre qui précède ici la tragédie ; je lui laisse, par conscience, cette âpreté nerveuse et un peu trop cavalière que donnait à tout le monde, alors, l'ardeur de ce petit combat, de ce tournoi à armes courtoises, discourtoises quelquefois.

Lorsque le More fut entré dans la place, il en ouvrit toutes les portes, et l'on sait depuis dix ans quels sont ceux qui y sont entrés, quelles œuvres originales et inventées y furent librement représentées, en dépit de cette puissance surannée qu'un célèbre écrivain nommait « la triple unité, la très sainte *trimourti* aristotélique, divin précepte, illustré dans les doctes gloses de Le Batteux et de La Harpe, et dans la rhétorique des demo selles. » « En révolution, ajoutait-il, lorsque le fait est décidément acquis, le droit n'est jamais bien loin. » Cette révolution était peu de chose, comparée à celle que l'on préparait alors ; mais on fait ce qu'on peut, et nous nous contentâmes de celle-là.

Cette traduction est la seule qui ait jamais été représentée sur la scène française. Dans la même année, j'avais préparé pour le même théâtre la comédie de *Shylock, le Marchand de Venise,* qui suit *Othello ;* mais je la conservai en portefeuille telle qu'elle est imprimée ici [1]. J'avais jugé nécessaire, pour la rendre possible à représenter, de la réduire à trois actes. Des obstacles de censure et de rivalités entre deux théâtres retardèrent cette représentation. Au milieu de ces difficultés survint la révolution de Juillet, et le bruit du canon étouffa celui de nos feux d'artifice, ainsi que la mode de ces poétiques controverses sur une nuance dramatique. Je revins

[1] Voir le volume précédent, dans cette édition.
Note des Éditeurs.

à mes œuvres, dont cet essai m'avait détourné un moment, et j'abandonnai cette question de formes, quelque utile qu'elle fût dans des temps assez calmes pour goûter ces fantaisies de l'art. Je m'étais assez assuré que ce dévouement n'était pas encore bien compris.

Toutefois, comme rien ne se perd en France, j'ai la confiance que peu à peu s'y construira un monument pareil à celui que possède l'Allemagne, une traduction en vers, et propre à la scène, de toutes les œuvres de Shakespeare. La première pierre en fut posée avec effort par *Othello;* elle restera où elle est. Ce sera, j'espère, le théâtre lui-même qui achèvera cette entreprise. Déjà et depuis longtemps sont prêts, parmi nous, plusieurs chefs-d'œuvre de Shakespeare, traduits en vers, et préparés par des poètes qui unissent à leurs beaux talents un amour de l'art assez généreux pour faire abnégation, pour un jour, de leur propre renommée. Les acteurs qui se sentiront assez grands pour ces rôles immortels sauront bien où trouver *Hamlet, Macbeth, le Roi Lear, Jules César* et *Roméo.* Ce sera d'eux, je pense, que viendra cet accomplissement d'une tentative qu'ils firent courageusement alors. Les acteurs, ces martyrs perpétuels de l'art, ces illusions vivantes qui payent de leur personne, qui sont la réalisation de nos pensées, qui reçoivent des blessures si durables et des couronnes si passagères, souffrent sans cesse de la disette des grands modèles, de la rareté des grands rôles, de ces types créés par le génie et dont la beauté ne peut jamais demeurer incontestable que lorsqu'elle est consacrée par la mort du poète, le passage des siècles et l'admiration universelle des générations écoulées. Il faut ces trois conditions sévères pour qu'un grand

rôle soit l'épreuve, sans réplique, du talent d'un acteur, la pierre de touche sur laquelle on peut voir si son pied laisse une trace de cuivre ou d'or. Car, dans une œuvre contemporaine, il peut toujours accuser de sa faiblesse le poème dont il est l'interprète, mais non lorsqu'il succède à une longue suite de tragédiens couronnés sous tel masque impérissable dont le génie a fondu le moule. Pour cette épreuve, nous autres, pauvres vivants, sommes de peu de valeur. Sans doute, nos grands maîtres nous ont laissé un magnifique trésor national ; mais enfin il n'est pas inépuisable, et l'on sentira de plus en plus la nécessité d'ajouter des tableaux aux nôtres, comme à l'École française nos musées ont joint les chefs-d'œuvre des Écoles italienne, flamande et espagnole. Les exclusions étroites ne sont pas dans le génie de notre glorieuse nation, et, lorsque, aux applaudissements universels, on a construit une salle, j'ai presque dit une sainte chapelle, pour une copie de Michel-Ange, on saura bien ouvrir les salles anciennes aux copies de Shakespeare, de Calderon, de Lope de Vega, de Gœthe, de Schiller, ou de tel autre poète adoré par les nations civilisées.

Écrit le 18 août 1839.

LETTRE A LORD ***

SUR LA SOIRÉE DU 24 OCTOBRE 1829

ET SUR UN SYSTÈME DRAMATIQUE

VOUS avez grand tort de vous imaginer que la France s'occupe de moi, elle qui se souvient à peine aujourd'hui de la conquête de l'empereur Nicolas sur l'empire vermoulu des Turcs, laquelle conquête est d'hier. J'ai eu *ma soirée*, mon cher lord, et voilà tout. Une soirée décide de l'existence ou de l'anéantissement d'une tragédie, elle est même, je vous assure, toute sa vie ; car examinez de près cette question, et vous verrez que si, une heure avant, elle n'était pas tout, une heure après, elle n'était presque pas. Voici comment :

Une tragédie est une pensée qui se métamorphose tout à coup en *machine :* mécanique aussi compliquée que le fut la machine de Marly, de royale mémoire, dont vous avez vu quelques soliveaux noirs, flottant sur la boue. Cette mécanique se monte à grands frais de temps, d'idées, de paroles, de gestes, de carton peint, de toiles et d'étoffes brodées. Une grande multitude vient la voir. *La soirée* venue, on tire un ressort, et la *machine* remue toute seule pendant environ quatre heures : les paroles volent,

les gestes se font, les cartons s'avancent et se retirent, les toiles se lèvent et s'abaissent, les étoffes se déploient, les idées deviennent ce qu'elles peuvent au milieu de tout cela ; et si, par fortune, rien ne se détraque, au bout des quatre heures, la même personne tire le même ressort, et la *machine* s'arrête. Chacun s'en va, tout est dit. Le lendemain, la *multitude* diminue justement de moitié et la *machine* commence à s'engourdir. On change une petite roue, un levier, elle roule encore un certain nombre de fois, après lesquelles les frottements usent les rouages, qui se désunissent un peu et commencent à crier sur les gonds. Après un autre nombre de soirs, la *machine* ayant toujours diminué de *qualité*, et la *multitude* de *quantité*, le mouvement cesse tout à coup dans la solitude.

Voilà à peu près la destinée de toutes les idées réduites en mécaniques à ressorts dramatiques, et nommées communément *tragédies*, *comédies*, *drames*, *opéras*, etc., etc. ; et il n'y a pas à Paris un étudiant qui ne vous puisse dire, à deux jours près, combien celle-ci ou celle-là pourra se mouvoir et opérer avec suite : l'une cent fois, c'est, dit-on, le maximum ; l'autre six ; une autre plus, une autre moins.

On ne peut le nier : faire jouer une tragédie n'est autre chose que préparer *une soirée*, et le véritable titre doit être la date de la représentation. Ainsi, d'après ce principe, au lieu de *As you like it*, comme écrivit Shakespeare un jour, j'aurais mis, dans l'embarras du choix, en tête de sa comédie : *6 january 1600*. Et *le More de Venise* ne doit pas se nommer autrement pour moi que le *24 octobre 1829*.

Aujourd'hui, le bruit est fini, c'est un feu d'artifice éteint. Je ne vous cacherai pas que, lorsque cette

idée m'a frappé comme un trait de lumière, j'ai trouvé les préparatifs de ces sortes de soirées *un peu bien longs*, comme dit souvent notre grand Molière. Par exemple, pour m'arranger un *24 octobre*, il m'a fallu quitter, à mon grand regret, une histoire ou l'histoire (ce qu'il vous plaira) dans le genre de *Cinq-Mars*, que je préparais pour m'amuser moi-même, si je puis, ou amuser les petits enfants. Cette interruption m'a coûté. Mais il le fallait. J'avais quelque chose de pressé à dire au public, et la *machine* dont je vous ai parlé est la voie la plus prompte. C'est vraiment une manière excellente de s'adresser à trois mille hommes assemblés, sans qu'ils puissent en aucune façon éviter d'entendre ce que l'on a à leur dire. Un lecteur a bien des ressources contre nous, comme, par exemple, de jeter son livre au feu ou par la fenêtre : on ne connaît aucun moyen de répression contre cet acte d'indignation ; mais, contre le spectateur, on est bien plus fort : une fois entré, il est pris comme dans une souricière, et il est bien difficile qu'il sorte s'il a des voisins brusques et que le bruit dérange. Il y a telle place où il ne peut tirer son mouchoir. Dans cet état de contradiction, d'étouffement et de suffocation, il faut qu'il écoute. *La soirée* finie, trois mille intelligences ont été remplies de vos idées. N'est-ce pas là une invention merveilleuse ?

Or, voici le fond de ce que j'avais à dire aux intelligences, le 24 octobre 1829 :

« Une simple question est à résoudre. La voici.

« *La scène française s'ouvrira-t-elle, ou non, à une tragédie moderne produisant : — dans sa conception, un tableau large de la vie, au lieu du tableau resserré de la catastrophe d'une intrigue ; — dans sa composition, des caractères, non des rôles, des scènes paisibles*

sans drame, mêlées à des scènes comiques et tragiques ; — dans son exécution, un style familier, comique, tragique et parfois épique ?

« Pour résoudre cette triple question, une tragédie inventée serait suffisante, parce que, dans une première représentation, le public, cherchant toujours à porter son examen sur l'action, marche à la découverte, et, ignorant l'ensemble de l'œuvre, ne comprend pas ce qui motive les variations du style.

« Une fable neuve ne serait pas une autorité capable de consacrer une exécution neuve comme elle, et succomberait nécessairement sous une double critique ; des essais honorables l'ont prouvé.

« Une œuvre nouvelle prouverait seulement que j'ai inventé une tragédie bonne ou mauvaise ; mais des contestations s'élèveraient infailliblement pour savoir si elle est un exemple satisfaisant du système à établir, et ces contestations seraient interminables pour nous, le seul arbitre étant la postérité.

« Or, la postérité a prononcé sur la mort de Shakespeare les paroles qui font le grand homme ; donc, une de ses œuvres faite dans le système auquel j'ai foi est le seul exemple suffisant.

« Ne m'attachant, pour cette première fois, qu'à la question du style, j'ai voulu choisir une composition consacrée par plusieurs siècles et chez tous les peuples.

« Je la donne, non comme un modèle pour notre temps, mais comme la représentation d'un monument étranger, élevé autrefois par la main la plus puissante qui ait jamais créé pour la scène, et selon le système que je crois convenable à notre époque, à cela près des différences que les progrès de l'esprit général ont apportées dans la philosophie et les

sciences de notre âge, dans quelques usages de la scène et dans la chasteté du discours.

« Écoutez, ce soir, le langage que je pense devoir être celui de la tragédie moderne ; dans lequel chaque personnage parlera selon son caractère, et, dans l'art comme dans la vie, passera de la simplicité habituelle à l'exaltation passionnée ; du *récitatif* au *chant.* »

Voilà quel fut le sens de cette entreprise très désintéressée de ma part, malgré le succès ; car il est possible qu'après avoir touché, essayé et bien examiné, avec un prélude de Shakespeare, cet orgue aux cent voix qu'on appelle théâtre, je ne me décide jamais à le prendre pour faire entendre mes idées. L'art de la scène appartient trop à l'action pour ne pas troubler le recueillement du poète ; outre cela, c'est l'art le plus étroit qui existe ; déjà trop borné pour les développements philosophes à cause de l'impatience d'une assemblée et du temps qu'elle ne veut pas dépasser, il est encore resserré par des entraves de tout genre. Les plus pesantes sont celles de la censure théâtrale, qui empêche toujours d'approfondir les deux caractères sur lesquels repose toute la civilisation moderne, *le prêtre et le roi :* on ne peut plus que les ébaucher, chose indigne de tout homme sérieux qui se sent le besoin de voir jusqu'au fond de tout ce qu'il regarde. Je ne compte pas les innombrables et obscures résistances qu'il faut vaincre pour arriver à un résultat passager. Cette modeste *traduction*, annoncée comme telle et aussi inoffensive que le furent toujours mes écrits, en a éprouvé de si grandes et de si imprévues, que je suis encore à me demander quel miracle la fit réussir. Cependant la *soirée* du 24 octobre l'a consacrée. Qu'une douzaine

d'autres soirs aient suivi celui-là, qu'il en vienne d'autres encore, peu importe : d'après ce que je vous ai dit, ce sont, comme vous voyez, des soirs de luxe. Puisqu'une tragédie dans son succès a la conformation d'une sirène, *desinit in piscem mulier formosa superne*, que sa queue de poisson commence à s'amoindrir à la ceinture, ou au-dessus, ou au-dessous, la différence est peu importante ; il s'agit de savoir si elle surnagera toujours, et si, après avoir plongé, comme c'est la coutume, elle reparaîtra souvent sur l'eau. Comme ceci est de l'avenir et ne touche que moi et non les questions générales, je n'en ai rien à dire.

Parlons du public.

Que justice lui soit enfin rendue, il a montré hautement qu'il lui fallait entendre et voir la *vérité* pour laquelle combattent aujourd'hui tous les hommes forts dans tous les arts. Je ne sais ce que c'est que *public*, si ce n'est *majorité*, et elle a voulu ce que nous voulons. Quelque chose me disait que son heure était venue, et il y a longtemps que j'attends qu'elle sonne[1]. La Routine a reculé cent fois, la Routine, mal qui souvent afflige notre pays, la Routine, chose contraire à l'Art parce qu'il vit de mouvement, et elle d'immobilité. Il n'y a pas de peuple chez lequel aujourd'hui les coutumes de la

[1] En 1824, j'imprimai quelque chose de ces mêmes doctrines que je viens de mettre à exécution, dans la *Muse française*. Ce fut à propos d'une honorable tentative de M. de Sorsum, poète et savant qui a trop peu vécu, et traduisit plusieurs tragédies de Shakespeare en prose, vers blancs et vers rimés ; système qui n'est pas le mien, et que je crois à jamais impraticable dans notre langue, mais dont je me hâtai de faire connaître l'entreprise avec l'estime que j'ai pour tout esprit qui fait un pas et tente un chemin.

littérature et des arts enchaînent et clouent à la même place plus de gens que chez nous, que vous croyez si légers. Oui, la grande France est quelquefois négligente et, en toute chose, sommeille souvent ; cela est heureux pour le repos du monde ; car, lorsqu'elle s'éveille, elle l'envahit ou l'embrase de ses lumières ; mais, le reste du temps, elle reçoit trop souvent la direction, en politique, des plus nuls, en intelligence, des plus communs. De temps à autre, le public, dans sa majorité saine et active, sent bien qu'il faut marcher, et désire des hommes qui avancent ; mais presque toujours une foule d'esprits *infirmes* et paresseux qui se donnent la main forment une chaîne qui l'arrête et l'enveloppe ; leur galvanisme soporifique s'étend, l'engourdit, il se recouche avec eux et se rendort pour longtemps. Ces malades (bonnes gens d'ailleurs) aiment à entendre aujourd'hui ce qu'ils entendaient hier, mêmes idées, mêmes expressions, mêmes sons ; tout ce qui est nouveau leur semble ridicule ; tout ce qui est inusité, barbare ; — *tout leur est Aquilon.* Débiles et souffreteux, accoutumés à des tisanes douces et tièdes, ils ne peuvent supporter le vin généreux ; ce sont eux que j'ai cherché à guérir, car ils me font peine à voir si pâles et si chancelants. Quelquefois je leur ai fait bien du mal, au point de les faire crier ; mais, moyennant quelques adoucissements à leur usage, ils se trouvent à présent dans un bien meilleur état de santé ; je vous donnerai de leurs nouvelles de temps en temps.

Laissons de côté cette puérile question des représentations dont je vous ai parlé légèrement comme d'une chose assez légère en elle-même. Nous pouvons quelquefois sourire en parlant des hommes,

jamais en traitant des idées. Parlons des systèmes en général et, en particulier, de ce système de réforme dramatique.

Il est incroyable qu'à force de dénaturer les mots, on en soit venu à prendre quelquefois ce mot système en mauvaise part. *Système* (σύστημα, de σύν ἵστημι) signifie, *par sa racine*, si j'ai bonne mémoire du grec, *ordre*, enchaînement de principes et de conséquences composant une doctrine, un dogme. Tout homme qui a des idées et ne les enchaîne pas dans un système entier est un homme incomplet ; il ne produira rien que de vague ; s'il fait quelque chose de passable, ce sera au hasard, et comme par bouffées ; il marchera toujours à tâtons dans le brouillard. Voyez, au contraire, une pensée neuve germer dans une tête fortement organisée, elle s'y multiplie et se coordonne d'une manière admirable, en un seul instant, tant la chaleur et le travail continu d'un esprit vigoureux la font rapidement mûrir ; hardiment fécondée, elle enfante à son tour des générations non interrompues de pensées qui lui ressemblent et dépendent uniquement d'elle. Tout involontaire qu'est l'inspiration du poète, cependant elle l'entraîne souvent à son insu, et sans qu'il puisse s'en rendre compte, dans une succession d'idées qui forment un entier système, une ordonnance parfaite sans laquelle il ne serait rien, sans laquelle il ne serait pas. Ainsi, je pense que tel homme qui vous paraît tout instinctif et incapable d'écrire une théorie sur ses propres œuvres dès que l'enivrement de l'enthousiasme est apaisé, — cet homme, même fît-il serment qu'il n'a pas de système, — est plus dépendant du sien que tout autre homme, précisément parce qu'il ne se connaît pas, n'a pas analysé le système qui

l'entraîne et n'est pas libre de le démolir pour en construire un second supérieur au premier.

L'histoire du monde n'est que celle de plusieurs systèmes en action, et, chacun de ces systèmes étant réduit à son idée première, on pourrait réduire cette histoire elle-même à une vingtaine d'idées tout au plus. Pas un grand homme n'a surgi, homme de pensée ou homme d'action, qui n'ait créé et mis en œuvre un système ; avec cette différence que *le penseur* est bien supérieur à l'autre en ce qu'il vit dans ses idées, règne par les idées, les présente toutes nues, pures des souillures de la vie, libres de ses accidents, et ne leur devant rien ; tandis que l'autre, capitaine ou législateur, jeté dans un océan de circonstances, élevé par une vague, précipité par l'autre, entraîné par un courant dont il cherche à profiter, change vingt fois de route, de projets et de plans, oubliant le principe qu'il a voulu mettre au jour, et faisant souvent céder sa conviction à sa fortune.

Le mot justifié, redescendons, pour l'appliquer, aux deux systèmes dramatiques qui occupent quelques esprits, l'un par son agonie, l'autre par sa naissance.

Je veux suivre avec vous le même ordre que j'ai établi tout à l'heure et parler d'abord de la composition des œuvres.

Grâce au Ciel, le vieux trépied des unités sur lequel s'asseyait Melpomène, assez gauchement quelquefois, n'a plus aujourd'hui que la seule base solide que l'on ne puisse lui ôter : l'unité d'intérêt dans l'action. On sourit de pitié quand on lit dans un de nos écrivains : *Le spectateur n'est que trois heures à la comédie ; il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures.* Car autant eût valu dire : « Le lecteur

ne met que quatre heures à lire tel poème ou tel roman ; il ne faut donc pas que son action dure plus de quatre heures. » Cette phrase résume toutes les erreurs qui naquirent de la première. Mais il ne suffit pas de s'être affranchi de ces entraves pesantes ; il faut encore effacer l'esprit étroit qui les a créées.

Venez, et qu'un sang pur, par mes mains épanché,
Lave jusques au marbre où ses pas ont touché.

Considérez d'abord que, dans le système qui vient de s'éteindre, toute tragédie était une catastrophe et un dénouement d'une action déjà mûre au lever du rideau, qui ne tenait plus qu'à un fil et n'avait plus qu'à tomber. De là est venu ce défaut qui vous frappe, ainsi que tous les étrangers, dans les tragédies françaises : cette parcimonie de scènes et de développements, ces faux retardements, et puis tout à coup cette hâte d'en finir, mêlée à cette crainte que l'on sent presque partout de manquer d'étoffe pour remplir le cadre de cinq actes. Loin de diminuer mon estime pour tous les hommes qui ont suivi ce système, cette considération l'augmente ; car il a fallu, à chaque tragédie, une sorte de tour d'adresse prodigieux et une foule de ruses pour déguiser la misère à laquelle ils se condamnaient ; c'était chercher à employer et à étendre pour se couvrir le dernier lambeau d'une pourpre gaspillée et perdue.

Ce ne sera pas ainsi qu'à l'avenir procédera le poète dramatique. D'abord il prendra dans sa large main beaucoup de temps, et y fera mouvoir des existences entières ; il créera l'homme, non comme *espèce*, mais comme *individu*, seul moyen d'intéresser à l'humanité ; il laissera ses créatures vivre de leur propre vie, et jettera seulement dans leurs

cœurs ces germes de passion par où se préparent les grands événements ; puis, lorsque l'heure en sera venue et seulement alors, sans que l'on sente que son doigt la hâte, il montrera la destinée enveloppant ses victimes dans des nœuds inextricables et multipliés. Alors, bien loin de trouver des personnages trop petits pour l'espace, il gémira, il s'écriera qu'ils manquent d'air et d'espace ; car l'art sera tout semblable à la vie et, dans la vie, une action principale entraîne autour d'elle un tourbillon de faits necessaires et innombrables. Alors, le créateur trouvera dans ses personnages assez de têtes pour répandre toutes ses idées, assez de cœurs à faire battre de tous ses sentiments, et partout on sentira son âme entière agitant la masse. *Mens agitat molem.*

Je suis juste : tout était bien en harmonie dans l'ex-système de tragédie ; mais tout était d'accord aussi dans le système féodal et théocratique, et pourtant il fut. [Pour exécuter une longue catastrophe qui n'avait de corps que parce qu'elle était enflée, il fallait substituer des rôles aux caractères, des abstractions de passions personnifiées à des hommes : or, la nature n'a jamais produit une famille d'hommes, une maison entière, dans le sens des anciens (*domus*), où père et enfants, maîtres et serviteurs se soient trouvés également sensibles, agités au même degré par le même événement, s'y jetant à corps perdu, prenant au sérieux et de bonne foi toutes les surprises et les pièges les plus grossiers, et en éprouvant une satisfaction solennelle, une douleur solennelle ou une fureur solennelle ; conservant précieusement le sentiment unique qui les anime depuis la première phase de l'événement jusqu'à son accomplissement, sans permettre à leur imagination de s'en

écarter d'un pas, et s'occupant enfin d'une affaire unique, celle de commencer un dénouement et de le retarder sans pourtant cesser d'en parler.]

Donc, il fallait, dans des vestibules qui ne menaient à rien, des personnages n'allant nulle part, parlant de peu de choses, avec des idées indécises et des paroles vagues, un peu agités par des sentiments mitigés, des passions paisibles, et arrivant ainsi à une mort gracieuse ou à un soupir faux. O vaine fantasmagorie ! ombres d'hommes dans une ombre de nature ! vides royaumes !... *Inania regna !*

Aussi n'est-ce qu'à force de génie ou de talent que les premiers de chaque époque sont parvenus à jeter de grandes lueurs dans ces ombres, à arrêter de belles formes dans ce chaos ; leurs œuvres furent de magnifiques exceptions, on les prit pour des règles. Le reste est tombé dans l'ornière commune de cette fausse route.

Il n'est pourtant pas impossible qu'il se trouve encore des hommes qui parlent bien cette langue morte. Dans le quinzième siècle, on écrivait des discours en latin qui étaient fort estimés.

Pour moi, je crois qu'il ne serait pas difficile de prouver que la puissance qui nous retint si longtemps dans ce monde de convention, que la muse de cette tragédie secondaire fut la Politesse. Oui, ce fut elle certainement. Elle seule était capable de bannir à la fois les caractères vrais, comme grossiers ; le langage simple, comme trivial ; l'idéalité de la philosophie et des passions, comme extravagance ; la poésie, comme bizarrerie.

La Politesse, quoique fille de la cour, fut et sera toujours *niveleuse*, elle efface et aplanit tout ; *ni trop haut ni trop bas* est sa devise. Elle n'entend pas

la Nature qui crie de toutes parts au génie comme Macbeth : *Viens haut ou bas. — Come high or low !*

L'homme est exalté ou simple ; autrement il est faux. Le poète saura donc à l'avenir que montrer l'homme tel qu'il est, c'est déjà émouvoir. En vérité, je n'ai nul besoin de toucher dès l'abord le *fil* toujours pressenti d'une action pour m'intéresser à un caractère tracé avec vérité ; on m'a déjà ému si l'on m'a présenté l'image d'une vraie créature de Dieu. Je l'aime parce qu'elle *est*, et que je la reconnais à sa marche, à son langage, à tout son air, pour un être vivant jeté sur le monde, ainsi que moi, comme pâture à la destinée ; mais que cet être *soit*, ou sinon je romps avec lui. Qu'il ne veuille pas paraître ce que la muse de la politesse, dans son langage faussement noble, a nommé un *héros*. Qu'il ne soit pas plus qu'un homme, car autrement il serait beaucoup moins ; qu'il agisse selon un cœur mortel, et non selon la représentation imaginaire d'un personnage mal imaginé ; car c'est alors que le poète mérite véritablement le nom d'*imitateur de fantômes* que lui donne Platon en le chassant de sa république.

C'est dans le détail du style, surtout, que vous pourrez juger la manière de l'école polie dont on s'ennuie si parfaitement aujourd'hui. — Je ne crois pas qu'un étranger puisse facilement arriver à comprendre à quel degré de faux étaient parvenus quelques *versificateurs pour la scène*, je ne veux pas dire poètes. Pour vous en donner quelques exemples entre cent mille, quand on voulait dire des espions, on disait comme Ducis :

Ces mortels dont l'État gage la vigilance.

Vous sentez qu'une extrême politesse envers la cor-

poration des espions a pu seule donner naissance à une périphrase aussi élégante, et que tous ceux de ces *mortels* qui, d'aventure, se trouvaient alors dans la salle, en étaient assurément reconnaissants. Style naturel d'ailleurs ; car ne concevez-vous pas facilement qu'un roi, au lieu de faire dire tout simplement au ministre de la police : « Vous enverrez cent espions à la frontière, » dise : *Seigneur, vous enverrez cent mortels dont l'État gage la vigilance* » ? Voilà qui est *noble*, *poli* et *harmonieux*.

Des écrivains, hommes de talent pour la plupart, et celui qui m'est tombé sous la main en était, ont été aussi entraînés dans ce défaut par le désir d'atteindre ce qu'on nomme harmonie, séduits par l'exemple d'un grand maître qui ne traita que des sujets antiques où la phrase grecque et latine était de mise. En voulant conserver, ils ont falsifié ; forcés par le progrès qui les entraînait malgré eux à traiter des sujets modernes ils y ont employé le langage imité de l'antique (et pas même antique tout à fait) ; de là est sorti ce style dont chaque mot est un anachronisme, où des Chinois, des Turcs et des sauvages de l'Amérique parlent à chaque vers de l'*hyménée et de ses flambeaux*.

Cette harmonie qu'on cherchait est faite, je pense, pour le poème et non pour le drame. Le poète lyrique peut psalmodier ses vers, je crois même qu'il le doit, enlevé par son inspiration. C'est à lui qu'on peut appliquer ceci :

Les vers sont enfants de la lyre :
Il faut les chanter, non les lire.

Mais un drame ne présentera jamais au peuple que des personnages réunis pour se parler de leurs

affaires ; ils doivent donc parler. Que l'on fasse pour eux ce *récitatif* simple et franc dont Molière est le plus beau modèle dans notre langue ; lorsque la passion et le malheur viendront animer leur cœur, élever leurs pensées, que le vers s'élève un moment jusqu'à ces mouvements sublimes de la passion qui semblent un *chant*, tant ils emportent nos âmes hors de nous-mêmes !

Chaque homme, dans sa conversation habituelle, n'a-t-il pas ses formules favorites, ses mots coutumiers, nés de son éducation, de sa profession, de ses goûts, appris en famille, inspirés par ses amours et ses aversions naturelles, par son tempérament bilieux, sanguin ou nerveux, dictés par un esprit passionné ou froid, calculateur ou candide ? N'a-t-il pas des comparaisons de prédilection et tout un vocabulaire journalier auquel un ami le reconnaîtrait, sans entendre sa voix, à la tournure seule d'une phrase qu'on lui redirait ? [Faut-il donc toujours que chaque personnage se serve des mêmes mots, des mêmes images, que tous les autres emploient aussi ? Non, il doit être concis ou diffus, négligé ou calculé, prodigue ou avare d'ornements selon son caractère, son âge, ses penchants.] Molière ne manqua jamais à donner ces touches fermes et franches qu'apprend l'observation attentive des hommes, et Shakespeare ne livre pas un proverbe, un juron, au hasard. — Mais ni l'un ni l'autre de ces grands hommes n'eût pu encadrer le langage vrai dans le *vers épique* de notre tragédie ; ou, s'ils avaient adopté ce vers par malheur, il leur eût fallu déguiser le *mot simple* sous le manteau de la périphrase ou le masque du mot antique. — C'est un cercle vicieux d'où nulle puissance ne les eût fait sortir. — Nous en avons un

exemple irrécusable. L'auteur d'*Esther*, qui est la source la plus pure du style dramatique-épique, eut à écrire en 1672 une tragédie dont l'action était de 1638 ; il sentit que les noms modernes de l'Orient ne pouvaient entrer dans son alexandrin harmonieusement tourné à l'antique ; que fit-il ? Il prit son parti avec un sens admirablement juste et, ne concevant pas la possibilité de changer le vers, dans ce qu'il nomme *poème* dramatique, il changea le vocabulaire entier de ses Turcs et se jeta dans je ne sais quelle vague antiquité : Bagdad devint Babylone, Stamboul n'osa même pas être Constantinople et fut Byzance, et le nom du *schah Abbas*, qui assiégeait Bagdad alors, disparut devant ceux d'Osmin et d'Osman. Cela devait être.

Il y a plus. Après vous avoir donné tout à l'heure un exemple des ridicules erreurs où ses imitateurs furent entraînés, je vais défendre celui qui la commit. Je pense qu'il lui était impossible de dire un mot rude et vrai, avec le style qu'il avait employé : ce mot eût fait là l'effet d'un jurement dans la bouche d'une jeune fille qui chante une romance plaintive. Il ne l'aurait pu dire qu'en commençant à faire entendre l'*expression simple* dès le premier vers. Mais, lorsqu'on a dit pendant cinq actes : *reine* au lieu de *votre majesté*, *hymen* pour *mariage*, *immoler* en place d'*assassiner*, et mille autres gentillesses pareilles, comment proférer un mot tel qu'*espion ?* Il faut bien dire un *mortel*, et je ne sais quoi de long et de doux à la suite.

L'auteur d'*Athalie* le sentit si bien que, dans *les Plaideurs*, il rompit à tout propos le vers en faveur du *mot vrai*, *moderne*, presque toujours trop long pour son cadre et impossible à raccourcir. Le nom

antique n'était pas, comme le nom moderne, précédé d'un autre nom ou d'une qualification qui tient à lui comme les plumes à l'oiseau ; jamais un page n'annoncera avec un seul vers alexandrin *madame la duchesse de Montmorency*, et, s'il annonce *Montmorency*, on le chassera très certainement. Le poète d'*Esther* dit en pareil cas :

> *Madame la* comtesse
> De Pimbesche.

De même dans les locutions familières qu'il ne veut pas interrompre ni contourner, ce qui serait les défigurer, il dit :

> *Puis donc qu'on nous permet de* prendre
> Haleine, *et que l'on nous défend de nous étendre.*

N'en doutez pas, si un écrivain aussi parfait eût été forcé de mettre sur la scène tragique un sujet tout moderne, il eût employé le *mot simple* et eût rompu le balancement régulier et monotone du vers alexandrin, par l'enjambement d'un vers sur l'autre ; il eût dédaigné l'hémistiche, et peut-être même (ce que nous n'osons pas) réintégré l'hiatus, comme Molière lorsqu'il dit : *Voici d'abord le cerf* DONNÉ AUX *chiens ;* ou abrégé une syllabe comme ici : *je me trouve en un fort à l'écart, à la* QUEUE DE *nos chiens, moi seul avec Drécar.*

Je regrette fort, mon ami, que la fantaisie ne lui en ait pas pris vers 1670, il m'eût épargné bien des attaques obscures, signées ou non signées (anonymes dans les deux cas). Il eût évité d'incroyables travaux aux pauvres poètes qui l'ont suivi.

Croiriez-vous, par exemple, vous, Anglais ! vous qui savez quels mots se disent dans les tragédies

de Shakespeare, que la muse tragique française ou Melpomène a été quatre-vingt-dix-huit ans avant de se décider à dire tout haut : *un mouchoir*, elle qui disait *chien* et *éponge*, très franchement ? Voici les degrés par lesquels elle a passé, avec une pruderie et un embarras assez plaisants.

Dans l'an de l'hégire 1147, qui correspond à l'an du Christ 1732, Melpomène, lors de l'*hyménée* d'une vertueuse dame turque qui ne se nommait pas Zahra et qui avait un air de famille avec Desdemona, eut besoin de son mouchoir et, n'osant jamais le tirer de sa poche à paniers, prit un billet à la place. En 1792, Melpomène eut encore besoin de ce même mouchoir pour l'*hyménée* d'une concitoyenne qui se disait Vénitienne et cousine de Desdemona, ayant d'ailleurs une syllabe de son nom, la syllabe *mo*, car elle se nommait Hédelmone, nom qui rime commodément (je ne dirai pas à *aumône* et *anémone*, ce serait exact et difficile), mais à *soupçonne*, *donne*, *ordonne*, etc. Cette fois donc, il y a de cela trente-sept ans, Melpomène fut sur le point de prendre ce mouchoir ; mais, soit que, au temps du Directoire exécutif, il fût trop hardi de paraître avec un mouchoir, soit, au contraire, qu'il fallût plus de luxe, elle ne s'y prit pas à deux fois, et mit un bandeau de diamants qu'elle voulut garder, même au lit, de crainte d'être vue en négligé. En 1820, la tragédie française, ayant renoncé franchement à son sobriquet de Melpomène, et traduisant de l'allemand, eut encore affaire d'un mouchoir pour le testament d'une reine d'Écosse ; ma foi, elle s'enhardit, prit le mouchoir, *lui-même !* dans sa main, en pleine assemblée, fronça le sourcil et l'appela hautement et bravement *tissu* et *don ;* c'était un grand pas.

Enfin en 1829, grâce à Shakespeare, elle a dit le grand mot, à l'épouvante et évanouissement des faibles, qui jetèrent ce jour-là des cris longs et douloureux, mais à la satisfaction du public, qui, en grande majorité, a coutume de nommer un mouchoir : *mouchoir*. Le mot a fait son entrée ; ridicule triomphe ! Nous faudra-t-il toujours un siècle par mot vrai introduit sur la scène ?

Enfin on rit de cette pruderie. — Dieu soit loué ! le poète pourra suivre son inspiration aussi librement que dans la prose, et parcourir sans obstacle l'échelle entière de ses idées sans craindre de sentir les degrés manquer sous lui. Nous ne sommes pas assez heureux pour mêler dans la même scène la prose aux vers blancs et aux vers rimés ; vous avez en Angleterre ces trois octaves à parcourir, et elles ont entre elles une harmonie qui ne peut s'établir en français. Il fallait pour les traduire détendre le vers alexandrin jusqu'à la négligence la plus familière (le récitatif), puis le remonter jusqu'au lyrisme le plus haut (le chant) ; c'est ce que j'ai tenté. La prose, lorsqu'elle traduit les passages épiques, a un défaut bien grand, et visible surtout sur la scène, c'est de paraître tout à coup boursouflée, guindée et mélodramatique, tandis que le vers, plus élastique, se plie à toutes les formes : lorsqu'il vole, on ne s'en étonne pas ; car, lorsqu'il *marche, on sent qu'il a des ailes.*

Vous êtes un peu plus jeune que moi et beaucoup plus timide. — N'ayez pas de ce que vous appelez mon nom plus de soins que je n'en ai moi-même. Je ne suis point honteux d'avoir traduit une fois en passant, quoique j'aie souffert un peu de la gêne que je m'imposais ; après tout, que l'œuvre reste, et c'est

un diamant de plus au trésor français, diamant brut si l'on veut, il a son prix : ne nous donnât-il qu'un portrait d'Yago, cet Yago que l'on avait ôté d'entre Othello et Desdemona. Autant eût valu retrancher le serpent de la Genèse.

Notre époque est une époque de renaissance et de réhabilitation tout à la fois ; je ne dirai jamais cependant que la loi nouvelle doive être impérissable ; elle passera avec nous, peut-être avant nous, et sera remplacée par une meilleure ; il doit suffire à un nom d'homme de marquer un degré du progrès. Plus la civilisation avance et plus l'on doit se résigner à voir les idées que l'on sème, comme un grain fécond, s'élever, mûrir, jaunir et tomber promptement, pour faire place à une moisson nouvelle, plus forte et plus abondante, sous les yeux mêmes du premier cultivateur. Ce désintéressement philosophique a manqué malheureusement à beaucoup des hommes qui nous restent des deux générations qui précèdent la nôtre ; comme pour réaliser le mot infâme d'un écrivain de leur siècle, ils ont voulu voir *dans leurs fils leurs ennemis, et dans leurs petits-fils les ennemis de leurs fils ;* à ce titre, du moins, nous aurions eu droit à leur tendresse ; mais non, pas même cela ; ces vieux enfants se sont irrités de voir sur de jeunes fronts la gravité qu'eux-mêmes devraient avoir ; ils ont cherché à comprimer les mâles rejetons qui les remplacent : les uns ont voulu les étouffer sous le plâtre des derniers siècles, les autres les faucher avec le sabre de l'Empire ; peine inutile, la pépinière a grandi, la forêt pousse de tous côtés des arbres de toute forme, dont les branches noueuses, les jets vigoureux, les larges feuilles, ensevelissent dans l'ombre quelques troncs rachitiques et mourants, qui

auraient pu vivre encore, s'ils étaient appuyés, au lieu de s'isoler.

Qu'est-il arrivé? Les jeunes gens se sont levés contre leurs devanciers injustes, ils ont compté les cheveux blancs des vieillards et, dans leur impatience, ils ont dressé des tables mortuaires pour se consoler mutuellement par une espérance impie. J'ai gémi de cette cruauté ; mais pourquoi les avoir persécutés? Étaient-ils responsables de cette loi qui les pousse en avant avec le genre humain tout entier?

Loin de détruire les grandes réputations, je dis que l'on doit savoir gré à chacun *de son œuvre selon son temps ;* la meilleure preuve que j'en puisse donner est ce travail ingrat que j'ai fait, nouvel hommage à une ancienne gloire non européenne, mais universelle ; car, dans le même temps où l'on jouait *le More de Venise* à Paris, il se jouait à Londres, à Vienne et aux États-Unis. Lorsqu'on a fait *fausse route*, il faut bien revenir sur ses pas pour se remettre en bon chemin. Il n'existait sur la scène tragique d'autre vers que le vers *poli*, et sujet aux anachronismes dont je vous ai parlé. Il m'a donc fallu reprendre dans notre arsenal l'arme rouillée des anciens poètes français, pour armer dignement l'ancien Shakespeare. Corneille, l'immortel Corneille, avait donné au Cid cette véritable épée moderne d'Othello, *dont la lame espagnole est dans l'Èbre trempée. Ebro's temper!* Pourquoi ne s'en est-il servi qu'un seul jour?

Je n'ai rien fait, cette fois, qu'une œuvre de forme. Il fallait refaire l'instrument (le style), et l'essayer en public avant de jouer un air de son invention. Si j'avais connu une histoire plus racontée, plus lue, plus représentée, plus chantée, plus dansée, plus

coupée, plus enjolivée, plus gâtée que celle du *More de Venise*, je l'aurais choisie précisément pour que l'attention se portât sans distraction sur un seul point, l'*exécution*.

Vous, milord, gardez-vous de lire ma traduction, vous la trouveriez aussi imparfaite que je le fais moi-même. Car j'ai encore cette vérité à vous dire, qu'il n'y a pas au monde une seule bonne traduction pour celui qui sait la langue originale, si ce mot est entendu comme reproduction du modèle, comme translation littérale de chaque mot, chaque vers, chaque phrase, en mots, vers, phrases d'une autre langue. Toute traduction est faite pour ceux qui n'entendent pas la langue mère et n'est faite que pour eux : c'est ce que la critique perd de vue trop souvent. Si le traducteur n'était interprète, il serait inutile. Une traduction est seulement à l'original ce qu'est le portrait à la nature vivante. Et quel jeune homme pouvant regarder sa maîtresse daignerait jeter les yeux sur son image ? Mais, dans l'absence ou la mort, l'image satisfait. C'est ici même chose. En vain on répète le même chant dans sa langue, c'est un autre instrument ; il a donc un autre son et un autre toucher, d'autres modulations, d'autres accords, dont il faut se servir pour rendre l'harmonie étrangère et la NATURALISER ; mais une chose y manque toujours, l'union intime de la pensée d'un homme avec sa langue maternelle.

J'ai donc cherché à rendre l'esprit, non la lettre. Cela n'a pas été compris par tout le monde, je l'avais prévu ; pour les uns, ceux qui ignorent l'anglais, j'ai été trop littéral ; pour les autres, ceux qui le savent, je ne l'ai pas été assez. Ainsi ce bronze fait à l'image de la grande statue d'Othello vient d'être

pressé, battu, tordu par la critique entre l'enclume anglaise et le marteau français. Sous la forme d'un livre, *le More* va sans doute être attaqué. Mais : *Parve, sine me, liber, ibis in urbem.* Je ne le saurai guère plus que vous. De loin en loin on me raconte qu'un pamphlétaire a griffonné, qu'un bouffon a chanté, qu'un censeur incurable a péroré contre moi. Je ne m'en occupe pas autrement, et je ne sais ni ce qu'ils font ni ce qu'ils sont.

Je n'ai fait là que vous présenter une vue de cette tentative littéraire. Le système entier sera mieux expliqué par des œuvres que par des théories. En poésie, en philosophie, en action, qu'est-ce que système, que manière, que genre, que ton, que style ? ces questions ne sont résolues que par un mot, et toujours ce mot est un nom d'homme. La tête de chacun est un moule où se modèle toute une masse d'idées. Cette tête une fois cassée par la mort, ne cherchez plus à recomposer un ensemble pareil. Il est détruit pour toujours.

Un imitateur de Shakespeare serait aussi faux dans notre temps que le sont les imitateurs d'*Athalie.*

Encore une fois, nous marchons, et quoique Shakespeare ait atteint le plus haut degré peut-être où puisse atteindre la tragédie moderne, il l'a atteint selon son temps ; ce qui est poésie et observation de moraliste est aussi beau en lui que jamais il l'eût été, parce que l'inspiration ne fait pas de progrès, et que la nature des individus ne change pas ; mais ce qui est philosophie divine ou humaine doit correspondre aux besoins de la société où vit le poète ; or, les sociétés avancent.

Aujourd'hui, le mouvement est tellement rapide, qu'un homme de trente ans a vu deux siècles con-

traires de dix ans chacun, l'un tout en action extérieure, guerroyant, conquérant, rude, fort et glorieux, mais sans vie, et comme glacé à l'intérieur, presque sans progrès de poésie, de philosophie et d'arts, ou n'y laissant apercevoir qu'un mouvement de transition ; l'autre, immobile et languissant au dehors, mesquin et indécis en action, sans vouloir, sans éclat dans ses faits, mais agité, dévoré intérieurement par un prodigieux travail intellectuel, une fermentation presque sans exemple dans l'histoire et portant en lui comme une fournaise ardente où se refondent, s'élaborent, se coulent et se coordonnent toutes les pensées, dans toutes leurs formes, tous leurs moules et tous leurs ordres divers ; le premier tout semblable à un corps, le second à un esprit. Comment de ce double spectacle ne sortirait-il pas comme une race d'idées toute nouvelle ? Qui peut s'étonner de tout ce qui se fait, à moins d'avoir, comme Jérusalem, *des yeux pour ne point voir ?* Pour n'appliquer ceci qu'à l'art dramatique, je pense donc qu'à l'avenir cet art sera plus difficile que jamais pour la France, précisément parce qu'il est affranchi des plus pesantes règles. C'était autrefois une sort de mérite que d'avoir produit quelque chose malgré elles, et les avoir suivies pouvait faire une réputation. Mais, à présent, ce sera d'un autre point de vue que l'on considérera la tragédie inventée ; il lui faudra d'autant plus de beautés naturelles qu'elle aura moins de grâces de convention. C'est par la même raison qu'un cheval faible et ruiné peut avoir au manège une souplesse fort élégante sous les selles de velours, les cocardes, les nœuds, les bridons dorés et les tresses des écuyers ; il exécute des voltes et des demi-voltes savantes, il fait des

soubresauts qui lui donnent un air de force, et il prend un galop mesuré qui singe la vitesse ; mais lancez-le nu et au grand air dans une plaine d'Alsace ou de Pologne, et jugez-le à côté d'un étalon sauvage, et vous verrez ce qu'il saura faire.

La liberté, donnant tout à la fois, multiplie à l'infini les difficultés du choix et ôte tous les points d'appui. C'est peut-être pour ce motif que l'Angleterre depuis Shakespeare compte un très petit nombre de *tragédies*, et pas un *théâtre* digne du système de ce grand homme [1], tandis que nous comptons une quantité d'écrivains du second ordre qui ont donné leur *théâtre*, collection très supportable dans le système racinien.

J'ai appuyé sur cette remarque, parce que je prévois que, lorsque les exemples viendront, la critique s'armera d'eux et de leur sort à la représentation, pour combattre les règles et le système entier, sans savoir gré des nouvelles difficultés et de l'échelle bien plus grande sur laquelle on mesurera les œuvres futures. En effet, il ne faudra pas moins qu'ajouter, à tout ce que Shakespeare eut de poésie et d'observation, le résumé ou les sommités de ce que notre temps a de philosophie, et de ce que notre société a de sciences acquises. Les tentatives seront nombreuses et hardies, et tout en sera honorable ; la chute sera sans honte, parce que, dans ce monde nou-

[1] La seule chose dont je ressente quelque orgueil dans cette entreprise, est d'avoir fait entendre sur la scène le nom du *grand Shakespeare*, et donné ainsi occasion à un public français de montrer hautement qu'il sait bien que les langues ne sont que des instruments, que les idées sont universelles, que le génie appartient à l'humanité entière, et que sa gloire doit avoir pour théâtre le monde entier.

veau, l'auteur et le public ont leur éducation à faire ensemble et l'un par l'autre. — J'espère qu'après tout ce que je viens de vous dire, vous ne me répéterez plus le reproche que vous faisiez à moi et à mes amis, dans votre dernière lettre, d'un zèle d'innovation trop ardent.

Vous vous rappelez cette grande et vieille horloge que je vous fis remarquer souvent ? Eh bien, que ce souvenir me serve à vous expliquer ma pensée ; elle est pour moi la fidèle image de l'état des sociétés en tout temps.

Son grand cadran, dont les chiffres romains sont pareils à des colonnes, est éternellement parcouru par trois aiguilles. L'une, bien grosse, bien large, bien forte, dont la teinte ressemble à un fer de lance, et le corps à un faisceau d'armes, s'avance si lentement, que l'on pourrait nier son mouvement ; l'œil le plus sûr, le plus fixe, le plus persévérant, ne peut saisir en elle le moindre symptôme de mobilité ; on la croirait scellée, vissée, incrustée à sa place pour l'éternité, et pourtant, au bout d'une grande heure, elle aura décrit la douzième partie du cadran. Cette aiguille ne vous représente-t-elle pas la foule des peuples dont l'avancement s'accomplit sans secousse et par un entraînement continuel, mais imperceptible ?

L'autre aiguille, plus déliée, marche assez vite pour qu'avec une médiocre attention on puisse saisir son mouvement ; celle-ci fait en cinq minutes le chemin que fait la première en une heure, et donne la proportion exacte des pas que fait la masse des gens éclairés au delà de la foule qui les suit.

Mais, au-dessus de ces deux aiguilles, il s'en trouve une bien autrement agile et dont l'œil suit difficile-

ment les bonds ; elle a vu soixante fois l'espace avant que la seconde y marche et que la troisième s'y traîne.

Jamais, non, jamais, je n'ai considéré cette aiguille des secondes, cette flèche si vive, si inquiète, si hardie et si émue à la fois, qui s'élance en avant et frémit comme du sentiment de son audace ou du plaisir de sa conquête sur le temps, jamais je ne l'ai considérée sans penser que le poète a toujours eu et doit avoir cette marche prompte au-devant des siècles et au delà de l'esprit général de sa nation, au delà même de sa partie la plus éclairée.

Et ce balancier pesant qui les régit par un mouvement invariable, ne verrions-nous pas en lui, si nous suivions cette idée, un symbole parfait de cette inflexible *loi du progrès* dont la marche emporte sans cesse avec elle les trois degrés de l'esprit humain qui lui sont indifférents, et ne servent, après tout, qu'à marquer successivement ses pas vers un but, hélas ! inconnu ?

1er novembre 1829.

LE MORE DE VENISE

— OTHELLO —

PERSONNAGES

ET DISTRIBUTION DES RÔLES

TELLE QU'ELLE A EU LIEU A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Le 24 octobre 1829

LE DOGE DE VENISE	M. SAINT-AULAIRE.
BRABANTIO, sénateur, père de Desdemona	M. DESMOUSSEAUX.
OTHELLO, le More	M. JOANNY.
CASSIO, son lieutenant	M. DAVID.
YAGO, son enseigne.	M. PERRIER.
LODOVICO, parent de Brabantio, envoyé du Sénat	M. GEFFROY.
RODRIGO, jeune gentilhomme vénitien .	M. MENJAUD.
MONTANO, gouverneur de Chypre pour Venise avant l'arrivée d'Othello . .	M. DUMILATRE.
UN HÉRAUT	M. MONTIGNY.
DESDEMONA, fille de Brabantio, femme d'Othello	Mlle MARS.
ÉMILIA, femme d'Yago, suivante de Desdemona	Mme TOUSEZ.
BIANCA, courtisane de Venise, maîtresse de Cassio, amenée par lui à Chypre.	
Sénateurs	MM. CASANEUVE. GUIARD.
Officiers de Venise et de Chypre, matelots . .	MM. BOUCHET. MIRECOUR. FAURE. LAISNÉ.

Soldats de Venise ; femmes de la suite de Desdemona ; peuple de Venise et de Chypre.

ACTE PREMIER

VENISE

La scène représente au fond le Rialto. A gauche, le balcon du palais de Brabantio ; à droite, en face, l'hôtel du Sagittaire, auberge de Venise.

SCÈNE PREMIÈRE

RODRIGO, YAGO, couverts de leurs manteaux à la vénitienne.

RODRIGO.

Ne m'en parlez jamais. — Je trouve surprenant
Qu'après notre amitié vous veniez maintenant
Montrer de tout cela si grande connaissance :
Comment ! de leur amour vous saviez la naissance,
Tandis que, chaque jour, vous acceptiez mes dons,
Et de ma bourse enfin teniez les deux cordons ?

YAGO.

Eh ! pardieu ! tâchez donc d'écouter pour entendre !
Si jamais j'accusai le More d'être tendre,
Maudissez-moi.

RODRIGO.

J'ai cru que vous le détestiez.

YAGO.

C'est vrai. — N'en croyez pas mes feintes amitiés.
Je n'oublîrai jamais son injure ; elle est telle,
Que j'en garde en mon âme une haine mortelle.
J'ai vu trois sénateurs en vain le supplier
Pour mon avancement, sans le faire plier,
Toujours dans son orgueil ferme comme une roche.
Je puis dire pourtant, sans craindre de reproche,
Qu'être fait lieutenant n'était pas trop pour moi ;
Et je ne me sens pas au-dessous de l'emploi.
Mais il a répondu par des phrases fardées,
De termes de bataille horriblement bardées ;
Bref, il a repoussé mes trois sots protecteurs
Avec tous ses propos stériles et flatteurs.
« J'ai choisi », disait-il ; et quel était son homme ?
Le Florentin Cassio, qu'à Venise on renomme
Pour un galant musqué, mais qui ne saurait pas
Manœuvrer l'escadron pendant cinquante pas ;
Habile à discuter en paix la théorie,
Mais inutile en guerre à servir la patrie ;
Voilà le choix du More. Et moi qui, sous ses yeux,
Combattis ou dans Rhode, ou dans Chypre, en cent lieux,
Ottomans ou chrétiens, en Europe, en Afrique,
Partout où l'envoya la noble République,
Je me vois rejeté dans le honteux honneur
D'enseigne, pour servir le moresque seigneur.

RODRIGO.

Ma foi, je quitterais l'armée à votre place.

YAGO.

Ne disons rien ; plus tard, je briserai la glace.
Je veux servir encor, non pour lui, mais pour moi.

Maître ou valet, chacun naît classé malgré soi.
Mais dans ce monde il est deux espèces d'esclaves :
Les uns, rampants, soumis, amants de leurs entraves,
Usent leurs corps, leur âme et leur temps tour à tour,
Humblement satisfaits du pain de chaque jour.
Aussi, quand ils sont vieux, par une main auguste
Ils sont chassés. Fouettez ces gens-là. C'est bien juste.
Mais d'autres, plus soumis, en apparence, encor,
Dérobent à leur maître et le pouvoir et l'or,
Et, sous ses pieds creusant leur lente et sourde mine,
Pour s'élever plus haut, montent sur sa ruine :
Ceux-là seuls ont de l'âme, et je suis de ceux-là.

RODRIGO.

Elle a pu l'écouter ! — Un More ! qui parla
Avec sa lèvre épaisse, en lui faisant la moue.
— Goût dépravé !

YAGO.

Tandis que de vous on se joue !
C'est bien mal ! — Mais il faut, pour nous venger tous deux,
Faire persécuter ce séducteur hideux ;
Empoisonnons sa joie ; éveillons la famille
Du bon vieux sénateur à qui l'on prend la fille ;
Troublons le premier soir de ce More adoré,
Et que tout son bonheur en soit décoloré.

RODRIGO.

C'est bon. — Je crîrai tant, que la ville accourue
Croira trouver le feu brûlant dans chaque rue.

YAGO, montrant un balcon.

Son père dort là-haut.

Tous deux s'approchent des hautes fenêtres de Brabantio.

RODRIGO.

Tant mieux. — Au feu ! seigneur !
Très noble Brabantio ! — Levez-vous ! — Au voleur !
A votre coffre-fort !

YAGO.

Aux verrous ! à la grille !

RODRIGO.

On a pris votre argent !

YAGO.

On a pris votre fille !

BRABANTIO, à la fenêtre.

Eh bien, qu'arrive-t-il ?

RODRIGO.

Comptez bien, s'il vous plaît ;
Tout votre monde est-il chez vous au grand complet ?

YAGO.

Et votre porte, hier, l'a-t-on barricadée ?

RODRIGO.

Est-ce par le balcon qu'elle s'est évadée ?

BRABANTIO.

Qui ?

RODRIGO.

Je le vis hier qui rôdait alentour.

YAGO.

La colombe est en proie au vieux et noir vautour.

RODRIGO.

Seigneur, faites sonner les cloches, car j'espère
Qu'avant demain matin nous vous saurons grand-père.

YAGO.

Un cheval africain, c'est un bel animal ;
Mais en faire son gendre !

RODRIGO.

Au moins c'est un cheval
Arabe.

BRABANTIO.

Êtes-vous fou ?

RODRIGO, saluant avec ironie et affectation.

Honnête et pacifique,
Je...

BRABANTIO.

Vous êtes un drôle !

YAGO, saluant et riant.

Et vous un magnifique
Seigneur !

BRABANTIO.

Les insolents !

RODRIGO.

Seigneur, je prends sur moi
De payer le procès aux mains des gens de loi
S'il est vrai qu'à présent votre fille est chez elle.
Visitez la maison, sa chambre et sa ruelle,
Appelez-la partout, et vous verrez.

BRABANTIO.

Mes gens !
De la lumière [1] !

Il rentre chez lui et éveille toute la maison.

SCÈNE II

YAGO, RODRIGO.

YAGO.

Allons ! des soins très exigeants
M'appellent. Vous serez, lors de notre rencontre,
Témoin du père, et moi je serai témoin contre.
Mais je quitte ce lieu. L'air me devient malsain ;
Car, s'il me voit ici, je manque à mon dessein.
L'heure n'est pas venue, et mon rôle est encore
De paraître en tout point créature du More.
Paraître seulement ; car, ma foi ! je le hais
Dix fois plus que l'enfer, où peut-être je vais.

[1] Je ne pense pas que personne regrette les expressions par trop énergiques dont se sert Yago dans cette scène, et particulièrement celles de cette phrase qui commence par :

I am one, sir, that comes to tell you, etc.

et que je n'achève pas, par respect pour quelques femmes qui savent l'anglais. Tous les acteurs célèbres de l'Angleterre, Kean, Kemble, Young et Macready, retranchent habituellement les paroles trop libres. Ce n'est pas dans quelques mots grossiers, qui ne sont plus tolérés dans notre Molière, que réside le génie des grands poètes ; ce n'est que lorsque la situation les exige impérieusement qu'il faut les conserver. J'en donnerai quelques exemples dans la suite de cette tragédie.

Le bonhomme, à présent, ne voudra plus se taire.
Tâchez de l'attirer, là même, au *Sagittaire.*
J'y conduis l'amiral. Adieu.

SCÈNE III

RODRIGO, BRABANTIO, suivi de DOMESTIQUES portant des torches.

RODRIGO.

Me voilà bien !
Il me laisse !

BRABANTIO.

Ah ! seigneur, je reste sans soutien
Dans ma vieillesse ! hélas ! l'honneur de ma famille !

A Rodrigo.

Comment l'avez-vous vue ?

A part.

— O malheureuse fille !

A Rodrigo.

C'était avec le More ?

A part.

— Oh ! qui voudra jamais
Être père !

A Rodrigo.

— A qui donc se fier désormais ?

A ses gens.

Des flambeaux !

A Rodrigo.

— Se sont-ils mariés sans obstacle ?
En êtes-vous certain [1] ?

RODRIGO.

Oui.

BRABANTIO.

C'est donc un miracle !
Il faut qu'il ait usé d'un philtre pour toucher
Ce cœur si fier, qu'en vain je vous vis rechercher.
Rodrigo ! plût au Ciel...

A ses gens.

— Avertissez mon frère...

A Rodrigo.

Qu'elle vous eût choisi ! — Croyez-vous nécessaire
D'emmener une escorte ?

RODRIGO.

Oui. L'homme, voyez-vous,
Est puissant.

BRABANTIO.

Eh bien ! donc, venez. Conduisez-nous !

[1] Shakespeare affectionne ces propos passionnés interrompus par l'action dont on est occupé vivement. Ils sont dans la nature et se renouvellent chaque jour autour de nous. J'ai tâché d'en conserver fidèlement le mouvement ; il n'y en avait pas d'exemple dans notre tragédie. J'en ferai remarquer plusieurs dans celle-ci. C'est encore un des avantages inappréciables de l'usage des enjambements, à l'aide seule desquels on peut exprimer ce désordre.

SCÈNE IV

OTHELLO entre avec calme et dignité. Des SERVITEURS portent des flambeaux devant lui. YAGO le suit.

YAGO.

Quoique, dans les hasards du noble état des armes,
Il m'ait fallu tuer sans en verser des larmes,
Cependant, je l'avoue, un meurtre médité
M'inspire de l'horreur et m'aurait bien coûté.
J'hésite quelquefois pour ma propre défense :
Mais il a tellement prolongé son offense,
Que je fus bien tenté de lui piquer les flancs.

OTHELLO, avec calme.

Cela vaut mieux ainsi.

YAGO.

Les discours insolents
De ce vieux sénateur, contre votre fortune
Et vous, me laisseront une longue rancune.
J'ai, ma foi, vu l'instant où mon sang révolté
N'était plus contenu par ce peu de bonté
Que vous me connaissez. Mais, je vous en supplie,
Quelle est, dites-le-moi, l'union qui vous lie ?
Est-ce un bon mariage ? Il le faut, car les lois
Seraient pour le vieillard : on estime sa voix,
Et toujours au conseil d'abord on l'interroge ;
Il balance à lui seul le Sénat et le Doge,
Et peut vous ruiner par ses hardis propos.

OTHELLO.

Laisse-le s'agiter pour troubler mon repos.
Mes services rendus dans mainte et mainte affaire

Parleront bien plus haut que sa voix ne peut faire.
Un jour, je publîrai dans la noble cité,
Si l'on met quelque prix à cette vanité,
Que des rois d'Orient ont fondé ma famille ;
Qu'ainsi d'un sénateur je puis aimer la fille,
Sans la faire rougir de moi, car je naquis
L'égal au moins du rang que mon bras m'a conquis.
D'ailleurs, pour les trésors que, dit-on, sous son onde,
Au Doge son époux garde la mer profonde,
Je n'aurais pas changé mon sort libre et sans frein,
Si ce n'était l'amour qui fond ce cœur d'airain.
Mais, vois quels sont ces feux, ces hommes sur la place.

SCÈNE V

CASSIO et QUELQUES OFFICIERS paraissent dans l'éloignement au milieu de plusieurs flambeaux.

YAGO.

C'est le père et les siens ; retirez-vous, de grâce !

OTHELLO.

Non, il faut qu'on me trouve en public, et je doi
A l'honneur, à mon rang, de ne pas fuir la loi. —
Regarde, est-ce bien lui ?

YAGO.

Par Janus, je me trompe [1] !
C'est Cassio qui vers nous s'avance en grande pompe.

[1] By Janus, I think no.
Sans affirmer que Shakespeare ait pensé à faire jurer Yago par

CASSIO.

Mon général ! le Doge au palais vous attend.

OTHELLO.

A quelle heure, Cassio ?

CASSIO.

Général, à l'instant.
Chypre va vous donner d'importantes affaires,
Car douze messagers viennent de nos galères ;
On craint d'apprendre d'eux quelque combat fatal,
Et tous les conseillers sont au palais ducal.

OTHELLO.

Venez donc, mes amis, ma rencontre opportune
Seconde mon devoir. — J'en bénis la fortune.

CASSIO.

Je vois des messagers qui vous cherchent aussi.

SCÈNE VI

BRABANTIO et RODRIGO paraissent avec des MAGISTRATS et un grand nombre de SERVITEURS qui les éclairent.

YAGO.

C'est bien lui, cette fois, général, le voici.

le dieu *au double visage*, comme l'assure Letourneur, je vois du moins là dedans une grande fidélité de couleur locale que j'ai précieusement conservée ; les Italiens jurent encore aujourd'hui par les dieux du paganisme : *Per Bacco*, etc.

OTHELLO leur crie.

Arrêtez ! restez là !

RODRIGO.

Bah ! quelques pas encore,
Si vous le permettez. Monseigneur, c'est le More.

BRABANTIO.

Tombez sur lui, le traître ! et main-forte à la loi.

Les deux partis mettent l'épée à la main.

YAGO.

Ah ! Rodrigo, c'est vous ! eh bien, de vous à moi !

OTHELLO.

Tout beau, messieurs ! rentrez vos brillantes épées ;
Du brouillard de la nuit elles seront trempées.
Cela peut les ternir. — Seigneur, vos cheveux blancs
Commandent mieux ici que ces moyens sanglants.

BRABANTIO.

Qu'as-tu fait de ma fille, ô ravisseur infâme ?
Par quel enchantement as-tu troublé son âme ?
Dis-nous quel maléfice et quel secret poison
Ont à ta destinée enchaîné sa raison ?
Car j'en appelle à tous, j'appelle en témoignage
L'univers. Qui croirait qu'un pareil mariage
Eût jamais engagé le cœur de mon enfant
Si jeune et si jolie, heureuse et triomphant
De la séduction des nobles de Venise ;
Qu'à moins de sortilège elle se fût éprise
D'un barbare, et qu'elle eût sur son sein profané
Pressé le sein hideux d'un monstre basané ?

— Moi, je viens t'arrêter, comme exerçant dans l'ombre
Un art proscrit, jetant un charme impur et sombre,
Corrompant l'innocence, auteur d'un attentat
De magie, et dès lors en horreur à l'État.

OTHELLO, *calme et souriant.*

Allons, je le veux bien, même je le demande ;
Qu'on m'arrête ! Où faut-il, seigneur, que je me rende ?

BRABANTIO.

En prison, jusqu'au jour que les lois ont prescrit,
Où l'on pourra t'en voir sortir mort ou proscrit.

OTHELLO.

Je consens de grand cœur à tout ; mais que ferai-je ?
Le Doge et le Sénat m'attendent ; ce cortège
Vient à moi de leur part.

BRABANTIO.

Un conseil dans la nuit ?
Eh bien donc, qu'à l'instant le More y soit traduit.
Le Sénat doit m'entendre, et ma cause est sa cause.
Il n'est point d'attentat que tout esclave n'ose,
S'il absout ce païen !

OTHELLO.

J'y serai le premier.
Venez-y donc, conduit par votre prisonnier.

Yago prend le bras de Rodrigo et sort avec lui.

SCÈNE VII

La scène change. — Le théâtre représente les grands appartements du sénat de Venise.

LE DOGE est sur son trône ; des SECRÉTAIRES sont devant lui, à une table bordée de lumières, autour de laquelle LES SÉNATEURS sont assis ; plusieurs OFFICIERS se tiennent à quelque distance.

LE DOGE, feuilletant des lettres.

Je ne vois rien de sûr dans ces grandes nouvelles.

PREMIER SÉNATEUR, feuilletant les lettres qu'il a reçues.

Les lettres de chacun s'accordent mal entre elles ;
On ne m'annonce ici que cent galères.

LE DOGE, feuilletant aussi ses lettres.

Moi,
Je lis deux cents.

SECOND SÉNATEUR.

Et nous, un immense convoi,
Que la flotte ottomane à toute voile escorte.

LE DOGE.

Chypre est le but où tend l'escadre de la Porte ;
C'est évident.

UN OFFICIER.

Seigneurs, encore un messager.

UN MATELOT.

Magnifiques seigneurs, on voit se diriger
Trente voiles vers Rhode ; et Montano m'envoie
Dire que Chypre aussi va devenir leur proie,
S'il n'est pas secouru.

LE DOGE.

Nous y saurons pourvoir.
Qu'on cherche Marc Luchèse, et qu'on fasse savoir
Au conseil s'il se trouve à présent à Venise.

PREMIER SÉNATEUR.

On le dit à Florence.

LE DOGE.

Écrivez l'entreprise
De ses vieux ennemis à ce brave officier.

On entend quelque rumeur aux portes.

PREMIER SÉNATEUR.

C'est un bon général, mais voici le premier.

SCÈNE VIII

Les Mêmes ; BRABANTIO et OTHELLO entrent au Sénat ; CASSIO, RODRIGO, YAGO, des Officiers et une Suite[1].

LE DOGE.

Brave Othello, les Turcs sont en armes. — Venise
Vous confîra la flotte en ce moment de crise.

[1] Othello entre le premier à gauche de la scène, suivi de Cassio et d'Yago. Il salue le Doge assis au fond de la scène et passe à droite avec Cassio. Yago reste à gauche près de Rodrigo. Brabantio se jette sur son siège de sénateur, resté vide à gauche.

A Brabantio.

— Je ne vous voyais pas, seigneur, asseyez-vous ;
Vos conseils sont toujours nécessaires pour nous.

BRABANTIO.

Et les vôtres pour moi. — Puissé-je trouver grâce
Devant Votre Grandeur ; ni les soins de ma place,
Ni l'intérêt public ne m'ont fait fuir mon lit ;
Je viens pour dénoncer un énorme délit
Commis contre moi seul, mais si dur, mais si grave,
Que mon chagrin m'absorbe, et que j'en suis esclave
Au point de dédaigner les dangers de l'État.

LE DOGE.

Qu'arrive-t-il ?

BRABANTIO.

Ma fille...

LE DOGE.

Est-ce un assassinat ?

BRABANTIO.

Elle est morte pour moi, prise en mes bras, séduite
Par des philtres secrets ; car enfin sa conduite
Ne peut se concevoir autrement.

LE DOGE.

Nous jurons
Que l'homme, quel qu'il soit, quand nous le jugerons,
Serait-il notre fils, recevra la sentence
De votre propre main, qui tiendra la balance,
Et qui désignera, sur le livre sanglant,
La plus sévère loi pour son crime insolent.

BRABANTIO, se levant.

Merci, Doge ; voilà cet homme, c'est le More.

TOUS LES SÉNATEURS, se levant.

Lui ! le More !

BRABANTIO.

Lui-même.

LE DOGE.

Il faut le dire encore,
Nous devons le juger.

A Othello.

Nous vous estimons tous,
Général ; cependant que lui répondrez-vous ?

OTHELLO ; il salue avec respect et parle avec calme.

Très graves, très puissants seigneurs, mes nobles maîtres,
Réservez la rigueur de vos lois pour vos traîtres.
Moi, que j'aie enlevé la fille du vieillard !
C'est vrai. — Je vous dis là mon offense, sans fard,
Sans voile. — Il est aussi très vrai qu'elle est ma femme ;
Voilà tout. — Je suis rude, et je n'ai pas dans l'âme
Des paroles de paix ; je suis né dans les camps ;
Et depuis que ces bras frappent... j'avais sept ans...,
Sous la tente mes nuits se passèrent entières,
Hormis pendant le cours des neuf lunes dernières.
Aussi, dans l'univers n'ayant qu'un intérêt,
J'aurais bien peu de chose à dire qui n'eût trait
A des combats, des faits de bravoure à la guerre. —
En faisant mon récit, je ne l'ornerai guère ;
Mais pourtant vous saurez par quel philtre puissant
(Comme il dit) j'ai régné sur ce cœur innocent.

BRABANTIO.

Hélas ! c'est une enfant si douce et si timide,
Seigneurs, qu'un mouvement, qu'un geste trop rapide,
Que le moindre sourire à son âge échappé
La couvre de rougeur. — Et me croire trompé !
Croire que, sans l'effort d'une puissance occulte,
Elle ait payé mes soins paternels par l'insulte !
C'est impossible !

OTHELLO.

Eh bien, seigneurs, permettez-nous
De la faire paraître un instant devant vous.
Son père jugera lui-même s'il s'abuse :
Je me livre à la mort si son aveu m'accuse.

LE DOGE.

Que Desdemona vienne elle-même au palais !
Que plusieurs officiers partent !

OTHELLO.

Conduisez-les,
Yago ! vous connaissez sa nouvelle demeure ;
Dites-lui qu'au Sénat il faut venir sur l'heure.

Le Doge fait un geste, et des officiers vont la chercher. — Yago sort avec eux après avoir fait un signe d'intelligence à Rodrigo, qui s'évade et le suit.

En l'attendant, seigneurs, aussi sincèrement
Que l'on confesse au Ciel un secret sentiment,
Je vais vous exposer comment la jeune femme
A reçu mon amour et m'a livré son âme.

LE DOGE.

Parlez.

OTHELLO.

Son père alors m'aimait et, très souvent,
M'invitait ; nous parlions de ma vie, en suivant
Par année et par jour les sièges, les batailles,
Les désastres sur mer, les vastes funérailles
Où je m'étais trouvé ; je parcourais les temps
De mes plus grands périls, et ces rudes instants
Où la mort en passant nous effleure la tête ;
Je lui disais comment je devins la conquête
D'un barbare ennemi, comment je fus vendu,
Racheté, voyageur dans un pays perdu ;
Je disais le caprice et la fureur des ondes,
Les détours souterrains des cavernes profondes,
Et l'ennui du désert, et l'orgueil de ces monts
Qui suspendent au ciel les neiges de leurs fronts[1] ;
Caravane aux lieux saints, dangers, science ou gloire,
Tout ce qui dans ma vie est digne de mémoire. —
Parfois Desdemona, d'un air triste et touché,
Venait entre nous deux s'asseoir, le front penché,
Aux serviteurs nombreux portait vite un message,
Puis revenait plus vite encor. Son beau visage
Pâlissait en prêtant l'oreille à mes propos.
Je l'avais remarqué. Dans un jour de repos,
Elle se trouvait seule et me fit la prière
De lui redire encor l'histoire tout entière.
Je voyais, en parlant, des larmes dans ses yeux,
Et, lorsque je me tus, les élevant aux cieux,
Elle rougit et dit : que ce voyage étrange
Était touchant ! et puis ajouta : qu'en échange
D'un tel récit, son cœur donnerait de l'amour
Si quelqu'un en faisait un pareil quelque jour.
Je pus à cet aveu parler sans crime extrême.
Pour mes périls passés elle m'aima ; de même,

[1] On venait de découvrir alors le nouveau monde.

Je l'aimai quand je vis qu'elle en avait pitié[1].
À toute ma magie on est initié.
Seigneur, consultez-la, je la vois qui s'avance.

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS ; DESDEMONA entre, vêtue de blanc et voilée à demi. YAGO l'accompagne, suivi des OFFICIERS DU SÉNAT.

LE DOGE, à Brabantio.

Je l'avoue, et l'aveu peut-être vous offense,
Je crois qu'à ce discours si digne d'intérêt,
Sans m'irriter, ma fille aussi s'attendrirait.

BRABANTIO.

Écoutez-la parler, je vous prie, elle-même ;
Et, si sa voix confesse au Sénat qu'elle l'aime,

[1] She lov'd me for the dangers I had pass'd,
And I lov'd her that she did pity them.

J'ai tâché de conserver à ce récit le caractère de grandeur et de simplicité si touchant dans l'original ; et là où se trouve le *chant*, selon le sens que j'ai donné à ce mot, dans la lettre à Lord ***, j'ai cherché à être aussi littéral que possible ; quelquefois, comme le verront ceux qui savent également bien les deux langues, j'ai réussi à mettre le mot sous le mot. Car, en les cherchant avec soin, on trouve d'étonnantes et fraternelles analogies entre la langue anglaise et la nôtre, qui fut entée par Guillaume le Conquérant sur le vieux saxon. Le vieil anglais conserve l'*e* muet du français dans une foule de mots, et la première édition de Shakespeare, sur laquelle j'ai fait ce travail, est remplie d'expressions de notre ancien langage : en les remettant en usage, on pourrait, *en prose*, traduire l'ancien anglais mot à mot.

Plus de reproche ensuite à l'homme ; sur ma foi,
Je renonce à ma plainte.

A sa fille.

Approchez ; dites-moi
Lequel de nous a droit à votre obéissance.

DESDEMONA, passant à la droite d'Othello, comme sous son égide.

Je vois ici, mon père, une double puissance ;
Mon éducation et ma vie ont été
Votre bien jusqu'ici ; mais, à la vérité,
Je n'avais d'autre nom encor que votre fille ;
Je suis femme à présent et, dans votre famille,
J'amène mon mari. Vous le voyez. Autant
Ma mère vous montra jadis de dévoûment,
Autant j'en dois au More, à mon seigneur et maître.

BRABANTIO.

Que Dieu soit avec vous ! J'ai fini. Donnez l'être
A de pareils enfants. Mieux vaut les adopter !
More, approche. Je vais, non sans le regretter,
Te donner celle-ci, que de toute mon âme
J'aurais voulu sauver et ne pas voir ta femme,
Heureux de rester seul.

A sa fille.

Je sens trop tard le prix
Des rigueurs, ton départ me l'a trop bien appris !
Aux affaires d'État, seigneur !

LE DOGE.

C'est une injure
Qui peut se pardonner.

BRABANTIO s'assied en grommelant.

Seigneur, je vous conjure,
Aux affaires d'État ! Verriez-vous d'un bon œil
Le Turc vous prendre Chypre ? Hélas ! un noble orgueil
Souffre d'un froid avis donné dans la misère.
Les conseils ne sont pas moins pesants pour un père
Que ne l'est sa douleur. Les consolations,
Les maximes qu'on jette à nos afflictions,
Appareil à tout mal, baume à toute blessure,
N'ont jamais du chagrin adouci la morsure ;
Que le cœur brisé saigne et guérisse en repos,
Et non par des discours, mots nuls, vides propos !
Aux affaires d'État !

LE DOGE.

Une importante place
Peut nous être enlevée, et le Turc la menace ;
C'est ce qui nous occupe. Othello, vous savez
Que Chypre a des remparts faibles, mal préservés,
Sans vaisseaux. A l'armer que tout votre art s'applique.
L'île a de bons chefs ; mais l'opinion publique,
Souveraine maîtresse en ces événements,
Vous a nommé d'après nos communs sentiments.

OTHELLO.

Magnifiques seigneurs, depuis longues années,
L'habitude, qui peut tout sur nos destinées,
M'a fait trouver partout, dans les camps et sur mer,
Un sommeil de soldat, aussi dur que le fer.
A votre ordre, je sens l'ardeur de ma jeunesse.
Renaissent les travaux ! que le péril renaisse !
J'entreprends votre guerre et ne demande rien
Qu'un sort digne du rang de ma femme et du mien.

LE DOGE.

Elle peut, s'il vous plaît, demeurer chez son père.

BRABANTIO.

Je ne veux pas.

OTHELLO.

Ni moi.

DESDÉMONA.

Ni moi, seigneur. J'espère
Obtenir de vous tous la faveur de choisir.
Je ne goûterais pas le pénible loisir
D'habiter chez mon père et dans une demeure
Où d'amers souvenirs renaîtraient à toute heure.
Les orages du sort que j'ai couru chercher
Ont bien assez prouvé qu'Othello m'était cher.
Mais qu'ai-je aimé dans lui ? Sa grandeur valeureuse,
Sa gloire ; aussi, seigneurs, je serai moins heureuse
Si l'on doit me ravir l'aspect victorieux
Des honneurs dont l'éclat est l'amour de mes yeux ;
Étant vouée à lui, je le suis à la guerre ;
Je me sens courageuse autant qu'il me rend fière,
Et rester, c'est languir dans un pesant ennui ;

En saluant profondément.

Seigneurs, permettez-moi de partir avec lui.

OTHELLO.

Allez aux voix, seigneurs, sur sa simple demande ;
Je viens m'y joindre, afin que le Sénat s'y rende,
Non dans un intérêt d'amour, mais pour montrer
Que dans tous ses désirs son mari veut entrer.
Je n'en suis pas moins tout aux ordres de Venise.

LE DOGE.

Elle vous charge seul d'une vaste entreprise :
Que Desdemona reste ou s'embarque avec vous,
Décidez-le et partez ; il est urgent pour nous
Que ce soit cette nuit.

DESDEMONA.

Cette nuit ?

LE DOGE.

Oui.

OTHELLO.

N'importe !
— Que votre volonté sur notre amour l'emporte ;
Je pars. Un officier plein d'honneur et de foi,
Yago, l'amènera quelques jours après moi.

LE DOGE.

Je suis content.

A Brabantio.

Pour vous, seigneur, veuillez m'entendre.
Vous pouvez, sans faiblesse, à tant d'amour vous rendre.
Car, si la vertu seule est belle, en vérité,
Rien n'est à votre fils comparable en beauté.

Il se lève pour sortir avec le Sénat.

BRABANTIO.

More, veille sur elle avec un œil sévère ;
Elle peut te tromper, ayant trompé son père.

Il sort avec tous les sénateurs.

OTHELLO.

J'engagerais ma vie à l'instant sur sa foi.

A Desdemona.

Viens, je n'ai plus qu'une heure à passer avec toi.

SCÈNE X

RODRIGO et YAGO restent seuls.

RODRIGO.

Yago !

YAGO.

Quoi ?

RODRIGO.

Savez-vous le coup que je médite ?

YAGO.

D'aller au lit dormir ?

RODRIGO.

Mon âme soit maudite,
Si je ne vais demain me noyer !

YAGO.

Croyez-moi,
Vous serez moins aimable ensuite. — Mais pourquoi
Vous noyer ?

RODRIGO.

C'est que vivre est une maladie
Dont le seul médecin est une main hardie.

YAGO.

O lâche ! sur ce monde et sous ces larges cieux,
Depuis cinq fois sept ans je promène mes yeux,
Et je n'ai pas encor résolu ce problème
De trouver un mortel qui sût s'aimer soi-même.
Si jamais une femme a causé mon trépas,
J'approuve de grand cœur qu'on ne m'enterre pas.

RODRIGO.

Que faire ? Je rougis d'être épris de la sorte ;
Mais j'ai beau l'exciter, ma vertu n'est pas forte.

YAGO.

La vertu ! mot oiseux. C'est de soi qu'on dépend,
Comme un sillon du grain que la main y répand.
Nous récoltons ainsi l'orge pure ou l'ivraie.
Écoutez, Rodrigo, ma parole est la vraie.
Ce que vous appelez amour n'existe pas ;
C'est un bouillonnement du sang impur et bas
Qui nous emporterait jusques à la démence,
Sans la volonté. — Là, notre règne commence.
Soyons hommes. — Devant une femme ployer !
S'arracher les cheveux et pleurer ! se noyer !
Ce sont de jeunes chats aveugles que l'on noie.
Mais vous ! levez la tête ; allons, que je vous voie
Agir en gentilhomme. Emportez de l'argent,
Embarquez-vous ; un temps de guerre est exigeant.
Je le répète encor : de l'argent dans la bourse.
Avant peu vous verrez se tarir dans sa source
Leur grande passion. Un violent début
Se ralentit ; bientôt vous atteindrez le but.
Mais de l'argent ! — L'amour d'un More est très frivole,
Et sa flamme brûlante au bout d'un mois s'envole.
Pour sa femme, elle est jeune ; elle devra changer,
Elle le doit. Un fou peut donc seul s'affliger.
Vous voulez vous damner ? Du moins, allez au diable
Plus gaîment que par eau. L'enfer est supportable
Quand on a fait son coup. — Mais de l'argent ! — Allez.
Déshonorez, trompez, désolez, accablez
Le noir hideux. Je vois que tout dans cette proie
Sera bonheur pour vous, pour moi vengeance et joie ;

Mais cherchez de l'argent ! Donnez-moi votre main.
Jurez-moi de vivre.

RODRIGO.

Oui.

YAGO.

De partir.

RODRIGO.

Oui.

YAGO.

Demain.

RODRIGO.

Oui, je vendrai mes biens ; j'y vais.

YAGO.

Plus de noyade !

RODRIGO.

Non ; à demain.

YAGO.

Surtout de l'argent, camarade !

Rodrigo sort.

SCÈNE XI

YAGO, seul, avec l'expression d'une haine sombre et profonde:

C'est ainsi que je prends dans mon vaste filet
La dupe qui m'écoute, et l'emporte où me plait.
Et ne serais-je pas coupable et sans excuse,
Si je perdais mon temps, sans employer la ruse
Et sans le fasciner par quelque adroit conseil,
A bavarder une heure avec un sot pareil ?

Je hais le More. On dit partout que, sans scrupule,
Il m'a stigmatisé d'un affront ridicule :
J'ignore si c'est vrai ; mais, pour ce fait obscur,
J'agirai comme si j'en avais été sûr.
Son estime, je l'ai ; c'est un grand point. La place
De Cassio me convient ; double sujet d'audace !
Il faut la conquérir ; mais comment ? — Quoi ! comment ?
Je suppose à sa femme un secret sentiment,
Certaine privauté par moi souvent surprise,
Entre elle et ce Cassio, dont je la dis éprise.
J'ai conçu mon projet ; qu'il mûrisse ce fruit.
Aux flammes de l'enfer, aux ombres de la nuit !...

ACTE DEUXIÈME

UN PORT DE MER DANS L'ÎLE DE CHYPRE

Le soleil s'abaisse large, rouge et coupé de nuages noirs. Une plateforme ; on découvre la mer et le port. A gauche de la scène, un promontoire et la citadelle ; à droite, un corps de garde. Un violent orage gronde et agite les flots Le peuple de Chypre est groupé sur le rivage avec les matelots [1].

SCÈNE PREMIÈRE

MONTANO et DEUX OFFICIERS.

MONTANO.

De la pointe du cap, que voyez-vous en mer ?

[1] NOTE POUR LA SCÈNE. — Si les théâtres où l'on jouera ceci n'ont pas de décors assez parfaits pour exécuter de point en point cette description et montrer une mer furieuse, il sera mieux de faire cette coupure à la page suivante :

MONTANO.

Je crois
Que jamais vents du nord si fougueux et si froids
N'ont sur nous déchaîné les orages du pôle.

SECOND OFFICIER.

Voyez, l'onde a brisé les trois chaînes du môle.

PREMIER OFFICIER.

Rien encor ; — rien. Je vois les vagues écumer
Et s'élever si haut, si haut, qu'entre les nues
Et ces eaux qui me sont depuis longtemps connues,
Je ne puis signaler une voile.

MONTANO.

Je crois
Que jamais vents du nord si fougueux et si froids
Ne vinrent ébranler nos remparts ; si la terre
De ce vaste ouragan est ainsi tributaire,
Quels flancs de bois tiendront sur nos bords dangereux
Quand des montagnes d'eau s'iront briser sur eux ?
Que va-t-il arriver ?

SECOND OFFICIER.

Que l'escadre ottomane
Va se perdre. Voyez ce nuage qui plane,
Et ce peuple de flots qui semble l'assiéger !
Avancez : voyez-vous ces lames se plonger
Dans un immense abîme ; et bientôt, dans leur course,
Escalader au ciel les sept flammes de l'Ourse,
Redescendre et soudain se relever encor
Pour éteindre l'éclat de ces étoiles d'or ?
Immobiles gardiens placés autour du pôle,
Voyez ! l'onde a brisé les trois chaînes du môle ;
C'est un temps sans exemple !

MONTANO.

Oui, les Turcs ont péri,
S'ils n'ont pas su trouver quelque rade à l'abri.

TROISIÈME OFFICIER, qui entre.

Des nouvelles ! seigneur ! La campagne est finie.

La tempête effrénée, à nos armes unie,
A renversé les Turcs, leurs vaisseaux, leurs projets ;
Janissaires, vizirs, et princes, et sujets,
Ils sont tous dans la mer avec leur entreprise ;
Et nous l'avons appris d'un vaisseau de Venise.

MONTANO.

Dites-vous vrai ?

TROISIÈME OFFICIER.

Tenez, on peut le voir d'ici,
Ce beau navire ! à l'ancre, en rade, le voici !
Bâtiment de Vérone assez fort ; il débarque
Un équipage armé dans lequel on remarque
Michel Cassio, qu'on dit être le lieutenant
D'Othello, qui lui-même est en mer maintenant ;
Car, si nous en croyons ce qu'on ajoute encore,
Chypre, pour gouverneur, aura l'illustre More.

MONTANO.

Tant mieux ! il en est digne.

TROISIÈME OFFICIER.

Ah ! ce même officier,
Qui du malheur des Turcs triomphe le premier,
Paraît triste et rêveur, se tourmente et répète
Qu'Othello reste en mer en proie à la tempête.

MONTANO.

Que le Ciel le préserve et lui soit en appui !
Je le connais, je l'aime, ayant servi sous lui ;
Car c'est en vrai soldat qu'il commande ses hommes.
Mais avançons plus loin sur la plage où nous sommes ;

Peut-être les marins du navire ont raison ;
Cherchons à voir ce brave au bout de l'horizon.

PREMIER OFFICIER.

La voile peut paraître aux lueurs de l'aurore.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS ; CASSIO, qui vient de débarquer.

CASSIO, enveloppé d'un manteau mouillé de pluie.

Grâce au noble officier qui parle ainsi du More !

Il salue Montano, qui lui donne la main.

Puisse-t-il échapper au choc des éléments !
Notre métier, messieurs, a de cruels moments.
Je l'ai perdu sur mer.

MONTANO.

A-t-il un bon navire ?

CASSIO.

Vous avez des récifs où le meilleur chavire ;
Mais le sien est très bon, son pilote est savant
Et dans les eaux de Chypre a navigué souvent ;
Aussi, j'espère encore.

DES VOIX, dehors.

Une voile ! une voile !

CASSIO.

J'ai peut-être bien fait de croire à son étoile.

PREMIER OFFICIER.

La ville est désertée, et tous les habitants
Signalent à grands cris la voile en même temps ;
On dit qu'elle a déjà doublé la grande roche ;
Le canon va tirer bientôt à son approche.

CASSIO.

Il me semble d'avance y voir le gouverneur !
On tire !

Le canon tire.

PREMIER OFFICIER.

Entendez-vous, c'est la salve d'honneur.
J'y cours.

L'officier sort.

SCÈNE III

CASSIO, MONTANO.

MONTANO.

Mais dites-moi, vient-il seul, sans sa femme ?
On le dit marié.

CASSIO.

Sans doute, et sur mon âme
Il a conquis un ange, au-dessus mille fois
Des portraits, des récits : vous les trouveriez froids
En la voyant ; elle est parfaite en toute chose ;
De toutes les vertus sa vertu se compose ;
Il l'amène avec lui dans Chypre.

A l'officier qui revient.

Eh bien, sait-on
Qui vient de prendre terre ?

L'OFFICIER.

Un officier : son nom
Est Yago ; son métier, marin ; son grade, enseigne.

CASSIO.

Il ne mérite pas, celui-là, qu'on le plaigne ;
Il est toujours heureux ! — Ainsi tous les dangers,
Les tempêtes, les flots, les écueils étrangers
Et les sables couverts, dont l'embûche puissante
Épie à son passage une nef innocente,
Tous enchantés, séduits, émus par la beauté,
Ont laissé dans leur sein passer en sûreté
Desdemona.

MONTANO.

Qui donc ?

CASSIO.

Eh ! c'est la souveraine
De ce grand général, car il la traite en reine.
Yago l'a sous sa garde, et fait bien son devoir.
Leur arrivée ici devance notre espoir ;
Sept jours de traversée avec un tel orage !

Se retournant vers la croix du port.

Grand Dieu ! préserve encore Othello de sa rage,
Donne à sa voile un peu de ton souffle puissant !

SCÈNE IV

Le canot du navire aborde. Il en descend DESDEMONA, ÉMILIA, YAGO, RODRIGO, DES FEMMES ET DES SERVITEURS.

CASSIO.

Voici Desdemona. Voyez. Elle descend ;
Habitants, fléchissez le genou devant elle.

Noble dame, salut ! la faveur immortelle
A votre jeune vie a donné du secours !
Puisse-t-elle de même assurer tout son cours !

DESDEMONA.

Merci, brave Cassio ! mais ne pourrai-je apprendre
Quand mon prince et seigneur à Chypre doit se rendre ?

CASSIO.

Il vient, madame, il vient ; bientôt vous le verrez.

DESDEMONA.

Hélas ! je crains pourtant... Vous fûtes séparés,
Quel jour ?

CASSIO.

Depuis hier, par ce terrible orage ;
Mais il semble à présent calmé. Prenez courage.

Le canon tire.

Le canon...

LES VOIX, au loin.

Un navire ! un navire !

On entend le canon longtemps.

PREMIER OFFICIER.

A présent,
C'est encore un ami qui salue en passant
Et fait les trois signaux devant la citadelle.

CASSIO.

Voyez-le pour madame, et revenez près d'elle.

L'officier sort.

A Yago.

Cher enseigne, soyez notre convive ici,
Et bienvenu de tous.

A Émilia.

Et vous, madame, aussi,
Souffrez ce libre accueil d'un marin.

Il lui donne la main.

YAGO, brusquement.

Sur mon âme,
Vous pouvez librement causer avec ma femme ;
Vous en aurez assez, comme moi, dans un jour.

CASSIO, à Desdemona, qui fait un geste d'étonnement.

C'est un soldat meilleur sur la mer qu'à la cour ;
Il faut lui pardonner.

ÉMILIA, en riant, à Yago.

Sans qu'on vous interroge,
Vous vous chargez bientôt de faire mon éloge.

Elle suit Desdemona, qui fait quelques pas vers le port en donnant la main à Cassio.

YAGO, sur le devant de la scène et les observant.

Il lui prend les mains..., bon ! et lui parle bas..., bien !
Le papillon s'attrape au plus faible lien ;
Dans celui-ci, Cassio, je te prends avec elle !
C'est cela. Parle-lui, souris bien à ta belle.
Tu seras dégradé pour ces fadaises-là.
Un baiser sur tes doigts..., bien, bravo ! c'est cela !
Pour que ta main le rende à sa main qu'elle touche,
Puissent tous ces baisers empoisonner ta bouche !

On entend une trompette.

Voici le More. Ah ! ah ! sa trompette !

CASSIO.

Allons tous !

C'est lui-même !

DESDEMONA.

O bonheur !

CASSIO.

Il s'avance vers nous.

DESDEMONA.

Je veux que ce soit moi qu'il trouve la première.
Le voici, je le vois.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS ; OTHELLO entre avec SA SUITE et embrasse Desdemona.

OTHELLO.

O ma belle guerrière !

DESDEMONA.

Mon Othello !

OTHELLO.

Ma femme ! ô ma jeune beauté !
O délice et repos de mon cœur tourmenté !
Que le son de ta voix est doux à mon oreille !
Aux sifflements des airs que la mort se réveille !
Que ma barque se livre encore aux flots puissants !
Si mon jour doit venir, qu'il vienne, j'y consens !
Car jamais, quel que soit ton cours, ô destinée !
Une telle heure encor ne me sera donnée.

DESDEMONA.

Puisse-t-elle renaître, et puissent nos amours
S'accroître encore avec le nombre de vos jours !

YAGO, à part.

Charmant duo ! la harpe au théorbe s'accorde !
Mais de leurs instruments je briserai la corde.

OTHELLO.

Venez donc, allons voir la citadelle. Amis,
A d'autres temps pour nous les combats sont remis.
Les Turcs sont détruits.

A Desdemona.

Vous, croyez, ma bien-aimée,
Que Chypre est un pays dont vous serez charmée ;
Les habitants sont bons et m'aimaient autrefois ;
Ils vont idolâtrer la beauté de mon choix...
Mais je parle toujours. Dans mes yeux, ils vont lire
Que l'excès du bonheur me cause un vrai délire ;
Entrons...

Othello et Desdemona se dirigent avec leur suite vers la citadelle. Les habitants se retirent ; il ne reste qu'une sentinelle devant le corps de garde, placé à droite de la scène. La citadelle est en face, à gauche.

SCÈNE VI

YAGO, RODRIGO.

YAGO.

Vous êtes brave. Écoutez-moi, mon cher.
Il faut venir au port, cette nuit, me chercher,

Et sur Desdemona vous en saurez de belles !
Vous, jeune débutant qui croyez aux rebelles,
Que direz-vous si tout vous prouve maintenant
Qu'elle est, sans le cacher, folle du lieutenant ?

RODRIGO.

De Cassio ? Je ne puis croire cela !

YAGO.

Silence !
Laissez-vous éclairer. On sait la violence
Sans borne avec laquelle Othello fut aimé ;
Le cœur de cette femme en un jour fut charmé ;
Charmé de quoi ? d'un conte à dormir, d'une histoire
De voyages, qu'elle eut la sottise de croire.
Pour ces fables en l'air, pensez-vous bonnement
Que la Desdemona l'aime éternellement ?
Point du tout ; pour la belle, il faut tout autre chose,
Un bonheur plus réel, moins froid, qui se compose
De mieux que d'admirer le teint d'un homme noir.
Quel plaisir pensez-vous que l'on éprouve à voir
Le diable ? Ah ! croyez-moi, quand de l'adolescence
L'amour dans une femme usa l'effervescence,
Pour rendre quelque flamme à la satiété
Il faudrait des rapports dans l'âge et la beauté,
Dans les goûts enfantins qu'elle conserve encore ;
Et c'est là justement tout ce qui manque au More.
Cherchons donc qui pourrait lui donner tout cela :
Cassio..., car tout exprès le Ciel l'a placé là
Pour attraper au vol cette bonne fortune.
Adresse, or, il a tout ! de conscience ? aucune !
Ou bien pour les dehors, juste ce qu'il en faut
Pour mettre, par son air, les jaloux en défaut.
Beau, jeune et délié, tendre, plaisant et leste,

Rusé comme un démon, méchant comme la peste ;
Aussi la belle en tient et le connaît à fond.

RODRIGO.

Oh ! que dites-vous là ? Tout Venise répond
De sa haute vertu.

YAGO.

Vertu ? Fausse monnaie !
Ils n'ont pas comme moi mis le doigt sur la plaie.
N'avez-vous donc pas vu tout à l'heure sa main
Dans celle de Cassio ?

RODRIGO.

Oui.

YAGO.

C'était le chemin
D'un bonheur rapproché, mystérieux prélude
A la conclusion que personne n'élude ;
Dénoûment bien certain, qu'on pourrait se charger
De prévenir. — Laissez Yago vous diriger.
L'entreprise à présent peut être décisive,
Et Cassio répondra de tout, quoi qu'il arrive.
Je vous ai fait venir (et ce n'est pas pour rien)
De Venise, et je veux vous amener à bien.
Veillez toute la nuit ; voici votre consigne :
Sitôt que vous verrez ma main faire ce signe,
Quand nous rencontrerons Cassio, suivez ses pas ;
Tâchez de l'irriter, il ne vous connaît pas ;
Discipline ou rang, tout peut être votre texte :
Il vous en fournira lui-même le prétexte ;
A se mettre en colère il ne sera pas lent.

RODRIGO.

Bien ! soit ! c'est bon ! c'est dit !

YAGO.

Il est né violent ;
S'il vous frappe, aussitôt j'exciterai dans l'île
Une émeute à troubler tout le port et la ville ;
Il voudra l'apaiser, il y succombera.
Dès lors le seul rival pour vous disparaîtra.
C'est le bon moyen.

RODRIGO.

Moi, je trouve la pensée
Excellente, très sûre, et l'action aisée.

YAGO.

Je vous la garantis. Dans un moment, venez
Me rejoindre au château ; les ordres sont donnés
Pour le débarquement.

RODRIGO.

Que je vous remercie !
Adieu.

Il sort.

SCÈNE VII

YAGO, seul.

Va-t'en rêver à ton amour transie,
Fat ridicule !... Et nous, rêvons à nos projets !
Oui ! qu'elle aime Cassio ! Tous les mauvais sujets
Étant leurs favoris, je le croirais sans peine.
Le More, quoiqu'il soit l'objet seul de ma haine,

Possède une âme noble, aimante ; il se pourrait
Qu'il fût un mari tel, au fond, qu'il le paraît.
Eh bien, j'aime la belle aussi ; mais ma tendresse
N'est pas comme la leur, car ce qui m'intéresse,
Ce qui m'entraîne, moi, c'est l'attrait seul du mal,
Le besoin de punir ce monstre oriental,
Que je soupçonne fort d'avoir séduit ma femme.
Cette pensée horrible empoisonne mon âme,
Me dessèche le cœur, me dévore le sein ;
Rien ne peut me guérir, à moins que mon dessein
Ne s'accomplisse ; il faut que de lui je me venge
Sur sa femme, et je veux que ce soit par l'échange.
Il marchera de pair avec Yago, sinon
Je le rendrai jaloux à perdre la raison.
Afin que le gibier cède à notre poursuite,
Employons Rodrigo, que je mène à ma suite :
C'est un traqueur ardent qui battra bien le bois ;
Bientôt, Michel Cassio, vous êtes aux abois,
Et le More abusé me donne votre place.
Conduisant ses fureurs avec un front de glace,
Je l'amène à chercher, récompenser, chérir
Celui qui le rendra triste au point d'en mourir,
Au point de déchirer ses entrailles de More.

Ridant son front.

Tout est ici ; mais tout est bien confus encore.
Pensons. Que mon projet, médité sagement,
Ne se dévoile pas avant le dénoûment !

Il sort.

SCÈNE VIII

Entre UN HÉRAUT tenant une proclamation ; LE PEUPLE le suit en traversant la scène, de la citadelle au corps de garde. En même temps, OTHELLO, suivi de SES OFFICIERS, sort du château, va donner ses ordres sur la rive, et disparaît un moment derrière le corps de garde ; après la proclamation, il revient.

LE HÉRAUT lit.

D'après le bon plaisir d'Othello, toute l'île,
Les forts et le château, les remparts et la ville
Seront illuminés ; on placera des feux
Sur chaque toit. Ce soir, on permet tous les jeux.
Chacun peut prolonger la fête en sa demeure
Depuis ce moment-ci jusqu'à la douzième heure.
Le noble général sait et vous fait savoir
Le naufrage des Turcs. Il s'attend à vous voir
Célébrer dignement cette grande journée,
Ce coup du Ciel par où la guerre est terminée ;
Son mariage ajoute au bonheur général.
Que Dieu défende Chypre et le noble amiral !

Acclamation. Il sort, suivi du peuple.

SCÈNE IX

OTHELLO, CASSIO.

OTHELLO, passant au fond du théâtre, suivi du même état-major avec lequel il a visité la jetée et les forts, en donnant des ordres pour l'armement du port de Chypre, et rentrant dans la citadelle.

Le repos de la nuit, cher Cassio, vous regarde ;
Allez placer vous-même et surveiller la garde.

Donnons aux habitants l'exemple rigoureux
De l'ordre le plus strict, pour l'escadre et pour eux.

CASSIO.

Général, mon enseigne a déjà la consigne.
C'est Yago.

OTHELLO.

Qu'il vous aide à tout, il en est digne ;
Bonsoir. Demain matin, venez à mon réveil.

Il entre dans la citadelle.

SCÈNE X

CASSIO, YAGO, qui entre.

La nuit vient pendant cette scène.

CASSIO.

Allons, Yago, voici le coucher du soleil.
Au corps de garde !

YAGO.

Oh ! oh ! lieutenant, pas encore ;
Je ne suis pas pressé comme l'illustre More ;
Desdemona l'attend, et l'on peut concevoir
Que sans peine, avant l'heure, il nous quitte ce soir.

CASSIO.

Oui, certe. Elle me semble une femme accomplie.

YAGO.

J'en suis sûr, lieutenant, vous la trouvez jolie !

CASSIO, avec froideur.

Très bien !

YAGO.

Vous aimeriez une Desdemona,
N'est-ce pas ? Quel air tendre, ardent ! quel œil elle a !

CASSIO, avec réserve.

Un œil tendre, et pourtant un regard très modeste.

YAGO.

Allons, c'est bien ! qu'ils soient heureux là-haut ! Du reste,
J'ai deux flacons de vin, avec deux bons amis,
Qui nous empêcheront de rester endormis.
Si vous voulez...

CASSIO.

Non, pas ce soir. Je le confesse,
Ma tête à ce jeu-là n'apporte que faiblesse,
Et, depuis que je sers, j'ai toujours regretté
Qu'un plaisir moins bruyant ne pût être inventé.

YAGO.

Un verre seulement pour leur être agréable,
Et puis, si vous voulez, vous quitterez la table.

CASSIO.

Non ; pour un verre seul d'un vin très affaibli,
Je suis déjà troublé. Je mettrais en oubli
Mes devoirs. J'en craindrais quelque funeste suite.

YAGO.

Vous, soldat ! d'un enfant aurez-vous la conduite ?
Dans un soir de plaisir ?...

CASSIO.

Eh bien ! où sont-ils ?

YAGO.

Là.

CASSIO.

Allons-y donc ! Pourtant je n'aime pas cela.

Il entre au corps de garde.

YAGO, seul.

Si je puis l'amener à se verser rasade,
Il ne tardera pas à faire une algarade.
Rodrigo d'autre part, que l'amour rend plus sot
Qu'il ne fut en naissant, va s'enivrer bientôt,
Car je l'ai laissé là buvant à sa maîtresse.
J'ai tant fait circuler la bouteille traîtresse,
Que trois braves de Chypre au cœur fier et hautain
Sont de garde et vont se battre jusqu'au matin.
Maintenant, au milieu du troupeau sans vergogne,
Je vais lancer Cassio comme un cinquième ivrogne.
Ils reviennent ; s'ils font tout ce que j'ai rêvé,
Ma barque voguera seule, et je suis sauvé.

SCÈNE XI

YAGO ; rentrent CASSIO et MONTANO, avec d'AUTRES OFFICIERS sortant du corps de garde.

CASSIO.

Par le ciel ! ils m'ont tous versé de larges pintes !

MONTANO.

Bien peu, foi de soldat ; lieutenant, pas de plaintes.

YAGO.

Holà ! du vin ! chantons ! apportez-moi du vin !

Il chante en versant à boire à Cassio, et lui passe un verre plein ; il le reçoit d'un homme placé à sa gauche.

Le bon Étienne,
Que Dieu soutienne,
Fut un grand roi,
Un bien digne homme,
Plus économe
Que toi ni moi.
Son manteau jaune
Coûtait par aune
Un sou tournoi :
Toi, petit page
De bas étage
Qui fais tapage,
Le vaux-tu, toi ?
Ta vieille veste
Est plus modeste
Qu'un habit leste.
Mets-la, crois-moi.
Fuis comme peste
L'orgueil funeste,
Sois doux et preste,
Sers, verse et boi.

CASSIO.

Par la terre et le ciel ! c'est un couplet divin.

YAGO, riant.

Vous êtes bien poli. Ce fut en Angleterre
Que je l'appris ; ce peuple a le vrai caractère
Du solide buveur.

CASSIO.

Répétez-le. Non, non !
Qui fait ceci devient la honte de son nom.
Le ciel domine tout ; les hommes et les femmes

Seront jugés ensemble, et vous verrez des âmes
Qui monteront au ciel, d'autres qui descendront.

Yago lui fait passer des verres pleins sans qu'il s'en aperçoive.

YAGO.

C'est une vérité.

CASSIO.

Sans vouloir faire affront
A mes chefs, je serai sauvé.

YAGO.

J'ai l'espérance
De l'être aussi.

CASSIO.

C'est bon, soit ; mais la lieutenance
Passe avant vous, ainsi n'en parlons plus. Que Dieu
Pardonne nos péchés ! Je ne vais qu'en bon lieu.
Parbleu ! ne croyez pas, messieurs, que je sois ivre.

En montrant Montano.

Ceci, c'est mon enseigne ; et d'ailleurs je sais vivre.
Je marche bien !

Les officiers rient.

TOUS, riant.

Très bien.

CASSIO.

Je ne chancelle pas.

TOUS, riant.

Non, non !

CASSIO.

J'irais tout droit pendant cinquante pas.

Il sort.

SCÈNE XII

YAGO, MONTANO.

YAGO, à Montano, montrant Cassio qui s'en va.

Eh bien ! cet officier a bonne renommée ;
Ce serait un César pour guider une armée.
Mais ce vice odieux, très malheureusement,
Balance sa vertu non moins exactement
Que les nuits d'équinoxe, aux célestes demeures,
Des grands jours de l'été ne balancent les heures.
Il est fâcheux de voir votre île à sa merci.

MONTANO.

J'y vois honte et danger. — Est-il souvent ainsi ?

YAGO.

De son sommeil, hélas ! c'est toujours le prélude,
Et le joug est si fort de sa triste habitude,
Qu'il ne pourrait dormir, par nos travaux lassé,
Si par l'ivresse encor son lit n'était bercé.

MONTANO.

Il faut en prévenir le général.

YAGO, apercevant Rodrigo qui entre, court au-devant de lui et lui dit tout bas :

De grâce,
Suivez Cassio, courez, vous le voyez qui passe.

MONTANO, poursuivant sans avoir entendu Yago parler à Rodrigo.

Avertir Othello serait notre devoir.

YAGO.

Ce ne sera pas moi ! j'aime mieux ne rien voir.
Cet officier m'est cher et je crois que ma tâche
Est de le conseiller. Mais que de bruit !

On entend crier : Au secours ! au secours ! et un cliquetis d'épées.

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS ; entre CASSIO poursuivant RODRIGO.

CASSIO.

Toi, lâche !
Toi, brigand !

MONTANO.

Qu'est-ce donc ?

CASSIO.

Un drôle, sans façon !
Venir sur mon devoir me faire la leçon !
Je veux l'assommer !

RODRIGO.

Vous ?

CASSIO, à Montano, qui le retient et lutte longtemps avec lui pour l'empêcher de tirer son épée.

Laissez-moi le poursuivre.

MONTANO.

Non.

CASSIO. Il tire son épée.

Laissez-moi, vous dis-je !

MONTANO.

Allez. Vous êtes ivre.

CASSIO. Il attaque Montano ; ils se battent.

Ivre ?

YAGO, qui a tout observé à part, dit tout bas à Rodrigo :

Sortez, courez, qu'on sonne le tocsin ;
Appelez au secours, criez à l'assassin ;
Parcourez toute l'île et répandez l'alarme.

Rodrigo sort.

Haut.

Eh quoi ! cher lieutenant, ensanglanter son arme !
Ici ? Cher Montano ! Messieurs ! séparez-vous !
Au secours !

On entend la cloche.

Le tocsin ! Grands dieux ! où sommes-nous ?
La ville se réveille !

SCÈNE XIV

LES PRÉCÉDENTS ; OTHELLO entre avec SA SUITE et des flambeaux.

OTHELLO.

Eh ! qu'est-ce donc ?

MONTANO, continuant à se battre avec Cassio.

Qu'il meure !
Mon sang coule. Brigand ! Je suis blessé.

OTHELLO, à Cassio.

Demeure,
Sur ta vie !

YAGO, courant de Montano à Cassio, par devant Othello, pour être remarqué.

Arrêtez !... L'honneur !... Votre devoir !
Montano !... Lieutenant !... Voulez-vous émouvoir
L'île et le port ?... Voyez !

OTHELLO, impérieusement.

Bas les armes !... Silence !
D'où naît donc ce désordre infâme en ma présence ?
Êtes-vous, en dix jours de guerre et de travaux,
Des Barbares sans lois devenus les rivaux ?
Vous croyez-vous déjà des Turcs [1] ? Quoi ! des querelles
Comme on n'en voit jamais parmi les infidèles !
De par la sainte Croix ! séparez-vous, ou bien
Qui croisera le fer rencontrera le mien.
La ville, à ce tocsin, d'épouvante est glacée ;
Faites taire au plus tôt cette cloche insensée. —

Quelques soldats de la suite d'Othello se détachent et vont vers la ville en faisant signe de faire cesser le bruit des cloches. — Un moment de silence.

Que l'on m'explique tout. — Yago, plein de douleur,
Consterné, dites-moi votre tort ou le leur ;
Au nom de l'amitié, parlez-moi, je l'exige.

YAGO.

Hélas ! je ne sais rien, seigneur, c'est un prodige ;
Ils sont restés unis jusques à ce moment
Comme une fiancée avec son jeune amant,
Dans la salle de garde et dans celle où nous sommes ;
Puis tout à coup j'ai vu se battre ces deux hommes :

[1] *Are we turn'd Turks ?*

Voici le mot vrai et simple, le trait de mœurs et de circonstance. Othello ne doit pas perdre une occasion d'inspirer à Chypre le mépris des Turcs.

J'en ignore la cause encore ; mais je sais
Que j'ai cru voir deux fous l'un sur l'autre élancés.

OTHELLO.

Cassio ! vous oublier ainsi !

CASSIO.

Faites-moi grâce !
Je ne saurais parler !

OTHELLO.

Ce silence me lasse.
Vous, digne Montano, que l'on dit juste et bon,
Vous dont personne ici ne prononce le nom
Sans y joindre un éloge et dont la vie est pure,
Comment avez-vous pu perdre toute mesure
Et mériter le nom de batailleur de nuit ?

MONTANO, soutenu par deux soldats.

Noble Othello, je suis blessé ; je suis réduit
A garder malgré moi le plus profond silence.
Parler me fait souffrir. Lorsque la violence
Vient assaillir un homme et le frapper, il doit
Défendre sa personne, et certe en a le droit.

OTHELLO, avec une chaleur croissante.

Ah ! par le ciel, mon sang se révolte et s'enflamme
Au point que la fureur va gouverner mon âme !
Si je lève le bras, le plus fier de vous trois
Pourra bien se sentir écrasé de son poids ;
Je veux de tout ce bruit connaître l'origine ;
J'en punirai l'auteur, je jure sa ruine,
Fussions-nous tous les deux sortis du même sein.
Quoi ! réveiller au cri de meurtre et d'assassin
Une place de guerre agitée, une ville

Toute craintive et prête à l'émeute civile,
Au poste de la garde ! au fort ! c'est monstrueux !
Yago, qui commença ? Nommez-le. Je le veux.

MONTANO.

Si par quelque amitié vous altérez la chose,
Vous n'êtes pas soldat.

YAGO.

Mon général, je n'ose
M'expliquer. Je voudrais dire la vérité,
Vous me serrez de près. Mais, d'un autre côté,
Je ne voudrais pas nuire à Cassio. Je préfère
Qu'on me rende muet. Pourtant voici l'affaire :
Comme avec Montano je causais : « Au secours ! »
Crie un homme en fuyant devant Cassio. Je cours
Pour empêcher ses cris ; mais il allait plus vite
Et m'échappe ; arrivant de ma vaine poursuite,
Je vois, l'épée en main, ce digne cavalier
Résister à Cassio sans rompre et sans plier,
Et Cassio le poussait en jurant (car il jure
A m'étonner). Je crois que quelque grave injure
L'irritait. Montano pourtant n'avait voulu
Qu'apaiser notre ami, qui de coups l'a moulu.
C'est tout ce que je sais. Mais l'homme le plus sage
Est homme, général. Pour un geste, un outrage...

OTHELLO.

Yago, votre bon cœur et votre honnêteté
Veulent tout adoucir, mais tout est arrêté.

A Cassio.

Je t'aimais bien, Cassio ; cependant, pour l'exemple,
Tu ne resteras pas mon officier. Contemple
Ton œuvre. Il n'a fallu que ce bruit alarmant
Pour tout faire accourir.

DESDEMONA, avec des femmes sortant de la citadelle, couverte à la hâte d'un voile à la manière des femmes orientales, et d'un burnous.

Mon ami, quel tourment !
Qu'est-il donc arrivé ?

OTHELLO.

Tout est fini, ma chère.
Calmez-vous.

A Montano.

Vous, seigneur, une seule prière :
Permettez que chez moi l'on vous fasse guérir.

A Yago.

Emmenez-le. Pour vous, il faudra parcourir
La ville et les remparts en rassurant la foule.

A Desdemona.

Chaque jour d'un soldat de la sorte s'écoule.
Tu vois, le soir la paix, et la guerre au réveil.

Il rentre avec Desdemona et la suite.

SCÈNE XV

YAGO, CASSIO, appuyé sur son épée.

YAGO.

Quoi ! seriez-vous blessé ?

CASSIO.

Oui, mais un coup pareil
Est trop fort pour guérir par une main humaine !
Une profonde plaie, une incurable peine
M'accable.

YAGO.

Est-il possible ? Ah ! plaise au Ciel que non !
Ce n'est pas sérieux ?

CASSIO.

Ma réputation !
Ma réputation ! cette part immortelle
De moi-même, et la part autrefois la plus belle,
Finir en un instant, et dans une action !
J'ai perdu pour toujours ma réputation.

YAGO.

J'ai cru que vous aviez au corps quelque blessure !
C'est là qu'une douleur est réelle et bien sûre.
La réputation n'est qu'un mot suborneur,
Souvent acquis sans droit, perdu sans déshonneur.
Au reste, on ne vous a rien ôté de la vôtre.
Cette rigueur du More, il l'aurait pour tout autre ;
Rigueur de discipline, et non d'inimitié,
Où le ressentiment n'entre pas pour moitié.
Il faudrait l'implorer.

CASSIO, avec violence.

Implorer l'infamie !
Plutôt que de tromper sa justice, endormie
Sur mes vices hideux une seconde fois,
Va, Cassio, mauvais chef, mauvais soldat, va, bois,
Divague, jure, et fais le rodomont, bavarde,
Avec l'ombre qui passe, en mots de corps de garde !
O vil esprit du vin ! si tu n'as pas de nom
Qui te désigne encor, je t'appelle démon.

YAGO.

Qui poursuiviez-vous donc ?

CASSIO.

Je ne sais.

YAGO.

Votre vue
Ne l'a pas distingué ?

CASSIO.

Non ; l'attaque imprévue,
La querelle, et puis rien. Tout le reste à demi
Se peint dans ma mémoire. — Ah ! honteux ennemi
Que l'homme dans lui-même introduit avec joie,
Afin que sa raison en devienne la proie !

YAGO.

Eh ! vous voilà très bien ! Comment avez-vous fait ?

CASSIO.

Le démon de l'ivresse, amplement satisfait,
A celui de la rage abandonne mon âme ;
Car il est dit qu'en moi quelque faiblesse infâme
Prend la place de l'autre et me fait mépriser.

YAGO.

Allons, cher lieutenant, c'est trop moraliser !
Mieux vous vaudrait songer à nous tirer d'affaire.
Le général auquel il est urgent de plaire,
C'est la femme du More. Il adore à présent
Ses grâces, son esprit, et son cœur bienfaisant ;
Allez lui confier librement votre peine ;
Je serai bien trompé si l'entreprise est vaine,
Et si sa main ne sait renouer entre vous
Les liens d'amitié brisés par son époux.

CASSIO.

Votre conseil est bon.

YAGO.

Et dicté par mon zèle
Pour vous.

CASSIO.

Je le vois bien.

YAGO.

Vous trouverez en elle
Une femme qui croit manquer à son devoir
Si sa bonté ne fait plus qu'on ne peut prévoir.

CASSIO.

Eh bien ! je m'y résous, et, dans la matinée,
J'irai demain. Ce coup règle ma destinée,
J'en suis bien sûr.

YAGO.

Allez. Je prends congé de vous
Pour cette ronde.

CASSIO.

Honnête Yago ! Séparons-nous.

SCÈNE XVI

YAGO, seul.

Les mains derrière le dos ; satisfait de lui.

Eh bien, qui pourra dire à présent que je joue
Le rôle d'un trompeur ? Voilà que je renoue
Une vieille amitié ; rien n'est plus franc, plus vrai
Que mes conseils, sinon ceux que je donnerai ;
Rien ne s'accorde mieux avec ce que je pense,
C'est une ruse au moins qu'un franc avis compense ;

Car Desdemona seule a ce pouvoir entier
Qu'il faut pour obtenir grâce à cet officier.
Elle enjôle le More avec des fariboles ;
De la Rédemption abjurer les symboles,
Renoncer au baptême, au signe de la croix,
Il ferait tout pour elle. Elle a sur lui ces droits
Que sur un vieux soldat prend une jeune femme :
J'ai parlé franchement. — Enfer ! lorsqu'une trame
Aux forges des démons se rougit et se tord,
D'une forme céleste ils la couvrent d'abord.
Je le fais maintenant. Que ce jeune homme honnête
Avec la jeune belle obtienne un tête-à-tête,
Dans l'oreille du More un soupçon les perdra :
Elle voudra la grâce, et, plus elle voudra,
Plus Othello sera jaloux de l'étourdie.
Ainsi, faible alouette au miroir engourdie,
Elle prendra son aile à mon piège, et la glu
Dont je veux me servir, ce sera sa vertu.

SCÈNE XVII

YAGO, RODRIGO.

YAGO.

Qu'avez-vous, Rodrigo ?

RODRIGO, irrité contre Yago.

J'ai qu'enfin je me lasse
De courir le pays comme un chien à la chasse.
Ma bourse est presque vide et j'ai reçu des coups.
Je crois bien qu'à Venise, et cela grâce à vous,
Je retournerai pauvre et plein d'expérience.

YAGO.

Les pauvres gens sont ceux qui vont sans patience
A travers champs. Voyons, tout ne va-t-il pas bien ?
Chaque chose a son jour. Suis-je magicien ?
Il faut toujours du temps, lorsque l'esprit opère.
Cassio vous a frappé, c'est vrai ; mais, je l'espère,
Il reçoit à son tour un coup assez profond !
Les hommes tels que moi savent bien ce qu'ils font :
Nous agissons toujours par des causes majeures.
Mais comme le plaisir a fait passer les heures [1] !
La nuit est toute sombre. — Adieu.

RODRIGO.

Non. — Dès ce soir,
Il faudra s'expliquer.

YAGO.

Comme le ciel est noir !
L'orage recommence.

RODRIGO.

Il faut...

YAGO.

Pas de querelle.

[1] Au dernier monologue d'Yago, j'ai substitué pour la scène cette sortie plus vive, et qui convient mieux peut-être au besoin d'action qu'éprouve toujours un parterre français. Cependant j'ai mal fait, et c'est un mauvais exemple. Ce second acte finit froidement, il est vrai ; mais cette fin concourt à prouver combien Yago est maître des événements ; c'est un fil de trame qu'il est bon de laisser suivre au spectateur. Toutes les fois qu'un grand acteur croira que, dans le public qui l'écoutera, domineront les esprits patients, attentifs, qui savent suivre une forte combinaison, il fera bien de revenir à la première version. Ces petites scènes chaudes, dont on fait tant de cas ici, se trouvent tous les soirs au Vaudeville, et sont faciles à écrire au crayon sur le genou pendant une

RODRIGO.

Compter...

YAGO.

Le général !...

RODRIGO.

L'argent...

YAGO.

La sentinelle !...
Si vous faites du bruit, on va vous arrêter.

RODRIGO.

Pardieu ! je ne veux pas, cette nuit, vous quitter.

Il poursuit Yago.

répétition. En général, ce qu'il y a de mieux à faire, pour montrer ce que fut Shakespeare, c'est de prendre Shakespeare.

Voici sa version : *Two things are to be done*, etc., etc.

Mais comme le plaisir a fait passer les heures !
La nuit est toute sombre. Allez vite, et bientôt
Je vous dirai le reste. Adieu.

Rodrigo sort.

SCÈNE XVIII

YAGO.

Va, jeune sot.
Deux choses à conduire à présent. Que ma femme
Prépare sa maîtresse, et pour Cassio l'entame ;
Moi, j'emmène le More et le ramène après,
Pour les prendre tous deux quelque part, ici près.
C'est mon chemin. Marchons, et point de négligence.
Mon travail sans repos aura sa récompense.

ACTE TROISIÈME

Un appartement dans le palais.

SCÈNE PREMIÈRE

DESDEMONA, CASSIO, ÉMILIA.

DESDEMONA.

Soyez-en sûr, Cassio, malgré votre imprudence,
Il vous aime, il ignore une froide vengeance,
Il est bon et loyal ; il reviendra vers vous.
Il en a le désir peut-être autant que nous.

CASSIO.

Mais sa sévérité, madame, se prolonge ;
Le temps s'écoulera sans qu'à ma grâce il songe.

DESDEMONA.

Ne le redoutez pas. Nous obtiendrons merci.
Devant Émilia, je vous le jure ici,
A moins qu'il ne me cède et qu'il ne s'adoucisse,
Ne vous tende la main en vous rendant justice,
Mon Othello, seigneur, n'aura plus de repos ;
Je le tourmenterai pour vous à tout propos.
Je veux que votre nom lui soit inévitable,
Je le répéterai le jour, le soir, à table,

Jusques à l'irriter. Je serai sans pitié.
Je ne promets jamais en vain mon amitié.
Je m'engage avec vous. C'est une œuvre de femme :
Certaine. Reprenez la gaîté de votre âme.
Je vous réponds de lui.

ÉMILIA.

J'aperçois monseigneur.

DESDEMONA.

Voulez-vous lui parler ?

CASSIO.

Madame, j'aurais peur
De gâter votre ouvrage encor par ma présence.

DESDEMONA.

Eh bien, prenez conseil de votre prévoyance.

SCÈNE II

DESDEMONA, ÉMILIA, OTHELLO, YAGO.

YAGO, entrant avec Othello, qui lit des papiers.

Ah ! ceci me déplaît.

OTHELLO.

Que dis-tu là ?

YAGO.

Moi ? Rien.
Ai-je parlé ? Vraiment, je ne le sais pas bien.

OTHELLO.

N'est-ce pas ce Cassio qui sort de chez ma femme ?

YAGO.

Oh ! non ! seigneur ! ayant encouru votre blâme,
Ayant à réparer beaucoup, son intérêt
Ne serait pas de fuir ; sans doute il resterait.

OTHELLO.

Je crois que c'était lui cependant.

DESDEMONA, rentrant avec Émilia.

Tout à l'heure,
Mon ami, j'ai conduit hors de votre demeure
Un suppliant bien triste et dont le repentir
M'a touchée à tel point qu'il m'a fait consentir
A demander sa grâce. Une femme étrangère
Obtiendrait à l'instant cette faveur légère,
Rien qu'en disant son nom. Je le fais. Maintenant
Il faut me l'accorder : c'est ce bon lieutenant
Cassio ; nous allons voir par là si votre femme
A quelque autorité, comme on croit, sur votre âme ;
Si ce qu'on dit est vrai, vous le rappellerez.
C'est un homme d'honneur dont les sens égarés
Ont un moment peut-être altéré la prudence ;
Mais moi, qui viens d'avoir ici sa confidence,
J'atteste qu'il vous aime et mérite un pardon.
Allons, mon chevalier, octroyez-moi ce don ;
Rappelez-le.

OTHELLO.

Quelle est, dites-moi, la personne
Qui sort d'ici ?

DESDEMONA.

C'est lui.

OTHELLO.

Lui ?

DESDEMONA.

Cela vous étonne ?
C'est lui-même ; il venait, mais, hélas ! si chagrin,
Si honteux, qu'il faudrait vraiment un cœur d'airain
Pour lui garder encor la plus légère haine.
Il me faisait pitié ! j'ai souffert de sa peine.
Allons, mon bien-aimé, rappelle Cassio.

OTHELLO.

Non,
Pas encor, le moment pour cela n'est pas bon.

DESDEMONA.

Mais sera-ce bientôt ?

OTHELLO.

Dès que j'en serai maître ;
Pour vous ; mais à présent cela ne pourrait être.

DESDEMONA.

Ce sera donc ce soir au souper ?

OTHELLO.

Pas ce soir.

DESDEMONA.

Demain donc au dîner ?

OTHELLO.

Non, vous venez de voir
Qu'au festin général la garnison m'invite.

DESDEMONA.

Ah ! si ce n'est demain, que ce soit donc bien vite[1].

[1] Why then, to-morrow night ; or Tuesday morn ;
Or Tuesday noon, or night : or Wednesday morn ;
I pray thee, name the time ; but let it not
Exceed three days.

Demain soir, ou mardi matin, ou vers midi,
Ou mardi soir, ou bien, au plus tard, mercredi
Dès le matin ! Fixons le moment, je t'en prie,
Mais qu'il ne passe pas trois jours, ni ne varie.
Dis, quand reviendra-t-il ? Je cherche vainement
En moi quelle promesse ou quel consentement
Je pourrais refuser à tes moindres instances.
Quoi ! pas un mot encor ? Si longtemps tu balances
Pour ce même Cassio qui venait autrefois
Chez mon père avec vous et vous prêtait sa voix,
Vous excusait toujours et le forçait d'entendre
Comme moi les raisons qui pouvaient vous défendre ?
Car vous n'étiez pas sûr encor de mon amour,
Et l'on plaidait pour vous ; aujourd'hui c'est mon tour.
Pourtant à votre place...

OTHELLO.

Assez, je t'en supplie !
A tes moindres désirs ma volonté se plie ;
Qu'il revienne aujourd'hui, quand il voudra.

DESDEMONA.

Mais quoi !
Ce n'est point un bienfait que j'accepte pour moi
Ni pour lui, c'est agir selon votre avantage ;
Comme si je venais, en voyant un orage,
Vous prier de rester, ou bien vous avertir
De prendre une fourrure et de vous mieux vêtir.
Oh ! lorsqu'il me faudra quelque réelle preuve
Qui fasse en vous briller l'amour par une épreuve,
Je l'inventerai grande et plus digne de nous,
Périlleuse peut-être, et difficile à vous ;
Je veux que cela soit vraiment un sacrifice.

OTHELLO.

Il n'est, pour t'obéir, rien que je n'accomplisse ;
Mais souffre qu'à mon tour je demande merci,
Et pour un peu de temps laisse-moi seul ici.

DESDEMONA.

Comment vous refuser ! vous m'avez apaisée,
Et toute obéissance à présent m'est aisée.
Mais songez à Cassio, souvent j'y reviendrai,
J'en parlerai toujours.

OTHELLO.

Va, va, j'y penserai.

DESDEMONA.

Eh bien, adieu !

OTHELLO.

Bientôt je te rejoins moi-même.

SCÈNE III

OTHELLO, YAGO.

OTHELLO.

Me saisisse l'enfer s'il n'est vrai que je t'aime,
Créature adorable ! et que, si ton amour
Dans mon cœur embrasé pouvait s'éteindre un jour,
Le chaos en prendrait la place !

YAGO.

Eh bien ! ne puis-je
Vous parler ?

OTHELLO.

Que veux-tu ?

YAGO.

Quelque chose m'afflige,
M'occupe malgré moi ; lorsque à Desdemona
Vous demandiez ce cœur, qu'enfin on vous donna,
Cassio sut vos amours ?

OTHELLO.

Oui, depuis leur naissance
Jusqu'à notre union, il en eut connaissance.
Mais pourquoi demander ces détails ?

YAGO.

Oh ! sans but !
Mais je ne savais pas qu'alors il la connût.

OTHELLO.

Beaucoup, et très souvent l'entretien le plus tendre
L'admit en tiers ; il put nous voir et nous entendre.

YAGO.

Vraiment ?

OTHELLO.

Vraiment, doit-on douter de sa vertu ?

YAGO.

La vertu de Cassio ?

OTHELLO.

Mais oui ! qu'en penses-tu ?

YAGO.

Ce que j'en pense ?

OTHELLO.

Oui, oui ! j'ai dit : ce que tu penses ?
Par le ciel ! quel secret, quelles noires offenses,
Quel soupçon monstrueux dans son cœur est entré,
Si hideux, qu'il ne puisse au jour être montré ?
Il hésite ! il se fait l'écho de mes paroles.
Tes réponses, Yago, ne sont jamais frivoles :
Je te connais. Dis-moi le soupçon qui te prit
A l'instant sur Cassio ! Qu'avais-tu dans l'esprit
En me disant : *Ceci me déplaît.* Quelle chose
Te déplaisait ? Ton front se ride et se compose :
Si tu m'es attaché, qu'enferme-t-il, dis-moi ?

YAGO.

Je vous aime beaucoup, monseigneur.

OTHELLO.

Je le crois,
Et c'est une raison de craindre davantage.
Ces silences fréquents qui coupent ton langage,
Ces soupçons retenus ou formés à demi,
Ne m'étonneraient pas venant d'un ennemi ;
Mais, en toi, ce combat des cris et du silence,
C'est l'indignation qui se fait violence.

YAGO.

Plût à Dieu que toujours les hommes fussent tels
Qu'ils semblent ! ou, du moins, puissent tous les mortels
Paraître avec des traits qui découvrent leurs âmes !

OTHELLO.

Et quels sont, dis-le donc, ces hommes que tu blâmes ?

YAGO.

Ah ! ce n'est point Cassio, je le crois plein d'honneur.

OTHELLO.

Que cache tout cela ? Parle-moi.

YAGO.

Non, seigneur,
Excusez-moi. Malgré ma grande obéissance,
Sur la face du globe il n'est pas de puissance
Faite pour me forcer d'exprimer hautement
Les motifs inconnus d'un secret sentiment.
De la discrétion rompre ainsi les entraves !
On ne l'exige pas même de ses esclaves !
Et, d'ailleurs, qui vous dit que ce grave soupçon
Soit légitime et juste en aucune façon ?
Hélas ! dans quel plaisir n'entre une chose impure !
Et quel homme à ce point de lui-même s'assure
Qu'il puisse dans son cœur toujours se dégager
Des pensers hasardeux qui viennent l'assiéger ?
C'est, je vous l'avoûrai, mon vice et ma faiblesse
De soupçonner le mal quand le dehors me blesse,
Et j'invente des torts. Tenez, de bonne foi,
Je vous en avertis, méfiez-vous de moi.
Il ne serait pas bon, pour mon bien, pour le vôtre,
D'en parler plus longtemps ; ménageons l'un et l'autre.
Mon honneur, mon état, tout serait engagé
Si mon secret par vous devenait partagé.

OTHELLO.

Quoi ! rien ?

YAGO.

Non, croyez-moi, seigneur, pour une femme
Le premier des trésors, la richesse de l'âme,
C'est l'honneur.

OTHELLO.

Je saurai ta pensée. Il le faut !

YAGO.

Ah ! gardez-vous, seigneur, d'un énorme défaut,
La jalousie. Hélas ! c'est un monstre qui ronge
Le cœur infortuné dans lequel il se plonge.
Tel mari sans amour, bien certain de son sort,
Près de son infidèle en souriant s'endort ;
Mais quel tourment d'enfer, quel chagrin empoisonne
Celui dont l'âme ardente idolâtre et soupçonne !

OTHELLO, à part.

Malheur !

YAGO.

Qu'à ce fléau jamais ne soient soumis,
Je t'en conjure, ô Ciel, les cœurs de mes amis !

OTHELLO.

Que veut dire ceci ? Me croirais-tu l'envie
D'user dans les soupçons ma pensée et ma vie,
Et de suivre les pas d'une femme, inconstants
Comme les pas légers de la lune et du temps ?
Non ! Le doute vaudrait pour moi la certitude.
Si jamais je m'attache à cette vile étude
De chimères d'enfant, de rêves d'écolier,
Je livre mes deux bras à qui veut les lier.
Je ne serai jamais mécontent qu'on m'apprenne
Que ma femme aime encor ce que son âge entraîne,
La danse et les concerts, le monde et sa gaîté,
Qu'elle aime les bijoux, parle avec liberté,
Que des grâces du chant sa voix est le modèle...
Où règne la vertu, tout est pur autour d'elle.
Je ne veux même pas qu'un secret sentiment
De ce que mon aspect donne d'éloignement
M'intimide et me cause aucune inquiétude.
De mes traits africains elle avait l'habitude ;

Peut-être, en me plaignant, elle m'en aima mieux.
Enfin, c'est au grand jour que m'ont choisi ses yeux.
Non, je veux voir avant de me livrer au doute :
Lorsque j'aurai douté, je veux, quoi qu'il m'en coûte,
La preuve ; et, si je l'ai, dès l'instant, sans retour,
Meure ma jalousie, ou meure mon amour !

YAGO.

Eh bien, je suis ravi de vous trouver si sage :
Car, si j'avais reçu pour vous quelque message
D'un ami dévoué propre à vous avertir,
Je l'aurais refusé ; mais j'y peux consentir,
Vous saurez tout bientôt. En attendant cette heure,
Écoutez mon avis. Fermez votre demeure
A double clef, veillez sur votre femme ici ;
Sans trop d'emportement ni trop peu de souci,
Observez ce Cassio. Moi, je n'ai pas de preuve ;
Mais je ne puis souffrir que de peine on abreuve
Un cœur noble, en dehors, ennemi du soupçon.
Veillez donc, profitez, seigneur, de la leçon.
Tout le monde le sait, nos belles de Venise
N'ont que cette vertu qui souvent s'humanise,
Et laissent sans rougir voir au ciel tous les jours
Des choses que la terre ignorera toujours.

OTHELLO.

Est-ce là ta pensée ?

YAGO.

Oui, quand je me rappelle
Que son père autrefois fut abusé par elle,
Et que chacun eût dit tous vos pas superflus
Au moment où son cœur vous chérissait le plus.

OTHELLO.

Il a raison...

YAGO.

Allez, celle qui, dès cet âge,
Put soutenir longtemps un pareil personnage,
Aveugler son vieux père au point... J'en ris encor...
Qu'il crut à la magie...

Il éclate de rire malgré lui.

Ah ! pardon ! cet essor
D'une franchise extrême et d'une amitié tendre
Pourrait vous fatiguer...

OTHELLO.

Non, non ; j'aime à l'entendre.

YAGO.

Tout ceci, je le vois, a troublé vos esprits.

OTHELLO.

Point du tout ! A cela je n'attache aucun prix.

YAGO.

Ne donnez à ces mots en l'air nulle étendue !
J'aime Cassio beaucoup.

OTHELLO.

Précaution perdue !
Je n'y veux plus penser.

YAGO.

Je ne veux nullement...
Mais vous êtes ému.

OTHELLO.

Non. Je crois seulement
Et toujours que ma femme est vertueuse.

YAGO.

Ivresse
Que donne le bonheur ! O paix enchanteresse !
Le Ciel vous la conserve ! Adieu.

OTHELLO.

Si tu savais
Quelque chose de plus... Alors, bon ou mauvais,
J'espère qu'à l'instant tu viendrais me le dire ;
Ta femme observerait aussi...

YAGO.

Je me retire.

Il salue et sort.

OTHELLO, à part.

Cœur probe ! il a parlé parce que j'ai prié !
— Trois fois maudit le jour où je fus marié !

YAGO, rentrant.

Seigneur, ma mission fatale est accomplie ;
Mais je voudrais encore, et... je vous en supplie,
Que cette affaire-là fût oubliée... Il faut
Que le temps en découvre ou cache le défaut.
Si, par exemple, on voit que Desdemona tienne
A replacer Cassio, que sa voix le soutienne,
Vous importune et prie, on pourra mieux juger.
Alors, mon sentiment même pourra changer.
Mais qu'elle ait jusque-là liberté tout entière.

OTHELLO.

Va, je sais ménager cette âme tendre et fière.
Adieu.

YAGO.

Seigneur, enfin je prends congé de vous.

SCÈNE IV

OTHELLO, seul.

Examinons ceci maintenant. Calmons-nous.
Cet homme est plein d'honneur et plein d'expérience.
Cela donne un grand poids à tant de défiance.

Avec violence.

— Si je la trouve ingrate et rebelle à ma voix,
Moi, je la chasserai seule dès cette fois,
Comme l'oiseau léger qu'on voulait faire vivre,
Et qu'en ouvrant la main à tous les vents on livre.

Avec mélancolie.

— Tout est possible, hélas ! il ne faut que me voir.
Tout pourrait s'expliquer par un mot : je suis noir !
Je n'ai pas les regards, les manières civiles,
Les séduisants propos d'un élégant des villes.
Je commence à pencher vers le déclin des ans ;
Mais ma vieillesse encor reculera longtemps.
— Non. Je dois la haïr ! Allons ! elle est perdue !
Je suis trahi ! Douleur ! je vois ton étendue !
Fatalité maudite ! Il est donc arrêté
Que toujours nous serons maîtres de la beauté,
Jamais de ses désirs. Ainsi les grandes âmes
Seront plutôt en butte aux trahisons des femmes
Qu'un vulgaire toujours préféré. C'est un sort
Qu'on ne peut fuir, réglé, certain comme la mort.
Oui, la Fatalité nous connaît dès l'enfance
Et saisit au berceau notre âme sans défense.

Apercevant Desdemona.

Desdemona, tu viens ! J'en atteste tes yeux,
Si ton cœur est impur, n'en croyons plus les Cieux ;

Ils se seraient trompés dans leur plus bel ouvrage.
Non, de le croire encor je n'ai plus le courage.

SCÈNE V

OTHELLO ; DESDEMONA et ÉMILIA, entrant.

DESDEMONA, s'appuyant sur son épaule.

Eh bien, cher Othello, ne viendrez-vous donc pas ?
Tout dans la citadelle est prêt pour le repas.
Pour répondre aux festins, aux fêtes de la ville,
Nous allons recevoir tous les nobles de l'île.
On vous attend.

OTHELLO, après l'avoir considérée un moment sans parler.

J'ai tort, vous seule avez raison.

DESDEMONA.

Qu'avez-vous ? voulez-vous rester à la maison ?
Votre voix est faible.

OTHELLO.

Oui. C'est mon cœur ! c'est ma tête!
Je souffre !

DESDEMONA.

Eh bien, venez, n'allons pas à leur fête.
Vous avez trop veillé. Tenez, mettez cela,
Attachez ce mouchoir.

OTHELLO, repoussant et faisant tomber le mouchoir.

Non. Le mal n'est pas là.
Laissez-le fermenter ou se guérir lui-même,
Et venez.

DESDEMONA.

Je m'afflige autant que je vous aime.

Ils rentrent à pas lents. Othello s'appuie sur l'épaule de Desdemona.

SCÈNE VI

ÉMILIA, seule, ramassant le mouchoir.

Ah ! je l'ai donc trouvé ! le voilà, ce mouchoir
Que mon bizarre époux voulait en son pouvoir.
Quel désir enfantin ! Ce gage de tendresse,
Le premier que le More offrit à sa maîtresse,
Est précieux pour elle, et cent fois dans un jour
Je la vois le baiser et lui parler d'amour.
Mais Yago, que veut-il et que peut-il en faire ?
Je ne sais ! Mais au moins, si j'arrive à lui plaire,
A dissiper un peu son effrayant souci,
J'en bénirai le Ciel...

SCÈNE VII

ÉMILIA, YAGO.

YAGO.

Que faites-vous ici ?

ÉMILIA.

Ah ! ne me grondez pas, j'ai pour vous quelque chose.

YAGO.

Chose bien belle et rare, à ce que je suppose !
Vous, peut-être ?

ÉMILIA.

Ah ! méchant ! si vous aviez ceci !
Ce mouchoir précieux, me diriez-vous merci ?

YAGO.

Quoi ? quel mouchoir ?

ÉMILIA.

Celui dont fit présent le More,
Qu'hier, que ce matin vous désiriez encore.

YAGO.

Eh bien ! tu l'as pris ?

ÉMILIA.

Non, mais j'ai su le trouver.

YAGO.

Donne-le-moi.

Il lui arrache le mouchoir.

ÉMILIA.

Pourquoi ?

YAGO.

J'ai dessein d'éprouver
Quelque chose demain.

ÉMILIA.

Rien qui nous intéresse,
Je crois ; rendez-le-moi, car ma pauvre maîtresse
En perdra la raison.

YAGO.

Qu'on ne soupçonne pas
Que je l'ai. Laissez-moi, vous suivez tous mes pas.
J'ai besoin d'être seul ; allez, je vous en prie.

Émilia sort.

SCÈNE VIII

YAGO, seul.

Oui, l'esprit du plus faible au gré du fort varie.
Une ombre, un mot léger, bagatelles pour nous,
Sont des textes sacrés aux regards d'un jaloux.
Que, trouvé chez Cassio, ceci soit un nuage
Aux autres ajouté pour accroître l'orage !
Mes poisons ont atteint le More. — Les soupçons,
A les analyser, sont vraiment des poisons.
D'abord sur tout notre être ils produisent à peine
Quelque faible dégoût, bientôt un peu de haine ;
Et puis leur action pénètre jusqu'au sang,
L'irrite, le travaille avec un feu puissant ;
Comme cent lourds marteaux qui tombent sur l'enclume,
Ils frappent sur le cœur, et le volcan s'allume.
La preuve, la voilà qui vient... C'est Othello.

Il regarde dans la galerie Othello qui s'avance lentement.

Va, déchire ton cœur ! va, ni le feu, ni l'eau,
Les boissons de pavot, d'opium, de mandragore,
Ne pourront te guérir et te donner encore
Ce paisible sommeil que tu goûtas hier.

SCÈNE IX

OTHELLO, YAGO.

OTHELLO, se croyant seul et rêvant.
Envers moi ! moi ! perfide ! A qui donc se fier ?

YAGO.
Quoi ! vous pensez encor que de vous on se joue ?

OTHELLO.

Va-t'en, fuis ! va ! tu m'as attaché sur la roue !
J'en atteste mes maux, il vaut mieux, je le crois,
Être toujours trompé que de craindre une fois.

YAGO.

Comment ?

OTHELLO.

De ce malheur quel sentiment avais-je ?
Aucun. Si l'ignorance est un vrai privilège,
Ce fut alors. Hier, quel mal ai-je éprouvé ?
J'avais le cœur léger, libre, et n'ai pas trouvé
Les baisers de Cassio sur ses lèvres ; l'empreinte
En était invisible, et j'ai dormi sans crainte.

YAGO.

Vous m'affligez vraiment, je le dis devant Dieu.

OTHELLO, poursuivant sans l'entendre.

J'étais heureux hier. Et maintenant, adieu.
A tout jamais, adieu le repos de mon âme !
Adieu, joie et bonheur détruits par une femme !
Adieu, beaux bataillons aux panaches flottants !
Adieu, guerre, adieu, toi dont les jeux éclatants
Font de l'ambition une vertu sublime !
Adieu donc, le coursier que la trompette anime,
Et ses hennissements, et le bruit du tambour,
L'étendard qu'on déploie avec des cris d'amour !
Appareil, pompe, éclat, cortège de la gloire,
Et vous, nobles canons qui tonnez la victoire
Et qui semblez la voix formidable d'un dieu !

Avec un sourire amer.

Ma tâche est terminée ! à tout jamais, adieu !

YAGO.

Est-il possible, hélas ! que... ?

OTHELLO, avec une fureur subite.

Misérable, écoute !
Je ne souffrirai plus ni faux-fuyants ni doute ;
Tu prétends que ma femme a profané son lit !
Songe bien qu'il me faut la preuve du délit,
Ou, par la dignité de mon âme, je jure
Que, si tu ne pouvais me prouver son parjure,
Il vaudrait mieux pour toi, malheureux, être né
Sans pain et sur les mers du Nord abandonné.

YAGO, effrayé d'être saisi au collet.

En êtes-vous donc là ?

OTHELLO.

Fais-moi voir tout son crime
Comme je vois le jour, ou bien si ta victime...

YAGO.

Seigneur !

OTHELLO.

...Si ta victime est ma Desdemona,
Si l'esprit délié que le Ciel te donna
Te sert à méditer ma mort et ma torture,
Si tu mens, assassine, offense la nature,
Étouffe les remords et renonce à prier ;
Qu'on entende les cieux et la terre crier
A l'aspect des horreurs par toi seul inventées ;
Qu'à cette calomnie elles soient ajoutées ;
Pour ta damnation que tout soit réuni !
Va, tu n'en seras pas plus ni plus tôt puni.

Après l'avoir saisi et tenu, il le lâche brusquement et tombe abattu sur un siège.

YAGO.

Ciel ! grâce ! qu'ai-je fait ? avez-vous votre tête ?
Ah ! reprenez ma charge ! oui, ma retraite est prête.
Malheureux que je fus de m'attacher à lui,
Pour me voir accuser de mensonge aujourd'hui !
O des hommes du temps perversité profonde !
Jette les yeux sur moi, vois ma disgrâce, ô monde !
Vois l'honneur et le bien, le dévoûment perdus,
Avec la calomnie et le mal confondus ;
Monde ! vois le danger d'être honnête, et contemple
Quelle grande leçon dans un si grand exemple !

A Othello.

Seigneur, je vous rends grâce et j'en veux profiter :
Puisqu'un attachement si vrai peut susciter
Des outrages pareils, acceptez ma retraite,
Je pars.

Il veut sortir.

OTHELLO.

Non, reste ici. Tu devrais être honnête !

YAGO.

Je devrais fuir l'honneur, source des embarras,
Vertu des insensés qui produit les ingrats !

OTHELLO.

Eh bien ! je ne sais plus juger de toi ni d'elle :
Je la crois vertueuse, et la crois infidèle.
Je veux ou l'adorer ou lui donner la mort ;
Cent fois en un instant elle a raison ou tort ;
Qu'elle soit criminelle ou que tu sois coupable,
De choisir entre vous je me sens incapable.
Ses traits si beaux ! si purs ! depuis nos entretiens
M'apparaissent déjà plus hideux que les miens.
— Ah ! s'il est des poisons destinés aux infâmes,

Des couteaux, des lacets, des poignards ou des flammes,
Je veux me satisfaire.

YAGO.

Hélas ! faut-il, seigneur,
Poursuivre un entretien fâcheux pour votre honneur ?
Le faut-il ?

OTHELLO.

Oui. — Je veux des preuves de ta bouche.

YAGO.

Eh bien ! puisque, engagé dans tout ce qui vous touche,
Entraîné par mon cœur et mon zèle insensé,
Jusqu'au point que voilà je me suis avancé,
Je vais poursuivre encor : ce rôle m'humilie ;
Mais il faut vous servir, vous sauver, je l'oublie.
— Vous le savez, il est des hommes si pervers,
Si délaissés de Dieu, que leurs projets divers
(Sitôt que le sommeil a chassé le mensonge)
S'échappent de leur bouche ouverte par un songe ;
Tel est Cassio. Dans l'ombre, hier, je l'entendis
S'écrier en dormant : « Oh ! que je la maudis,
Tendre Desdemona, la triste destinée
Qui, malgré nos amours, au More t'a donnée !
Au moins, pour le garder, cachons notre bonheur... »

OTHELLO.

Délire monstrueux !

YAGO.

Ce n'était que l'erreur
D'un songe.

OTHELLO.

Mais ce songe, impur comme leur âme,
Était le souvenir d'une journée infâme.

YAGO.

Peut-être.

OTHELLO.

Elle mourra de ma main.

YAGO.

Un moment.
Rien n'est bien sûr encor. — Dites-moi seulement :
Ne vîtes-vous jamais entre ses mains pudiques
Un mouchoir jaune, orné de fleurs asiatiques ?

OTHELLO.

Oui, mon premier présent fut un mouchoir pareil.

YAGO.

Moi, je n'en sais rien ; mais... je sais qu'à son réveil
Cassio s'en est hier essuyé le visage.

OTHELLO.

Si c'était celui-là !...

YAGO.

Pour ma part, je le gage.
Et contre elle, ma foi, cela dépose fort.

OTHELLO.

Que ne peut-on donner cent mille fois la mort !
Une seule est bien peu, trop peu pour qu'elle lave
Le crime infâme et bas de ce traître. — Oh ! l'esclave
N'a-t-il donc qu'une vie à perdre sous mes coups ! —
Tout est vrai, je le vois, tout s'explique pour nous.
Yago, regarde-moi ! — C'est ainsi que s'exhale
De cet amour d'enfant la démence fatale ;
Il est bien loin de moi. — Levez-vous à présent,
Haine, vengeance, horreur d'un amour malfaisant ;

Dédain juste et profond, légitimes colères,
Venez gonfler mon cœur du poison des vipères !

YAGO.

Seigneur ! contenez-vous.

OTHELLO.

Du sang ! du sang ! du sang !

YAGO.

Parlez plus bas ; j'entends vos cris en frémissant ;
Calmez-vous, écoutez, patience, vous dis-je !
Votre cœur peut changer...

OTHELLO.

Non..., à moins d'un prodige...
A moins que de l'Euxin les courants remontés
N'arrêtent tout à coup leurs flots précipités ;
Car c'est ainsi, vois-tu, qu'à la fois élancées
Roulent en se heurtant mes sanglantes pensées.
Dans ce débordement, pour eux point de recours ;
Rien ne peut ralentir l'inexorable cours
De la vengeance, Yago, vaste et profond abîme,
Où s'iront engloutir ma colère et leur crime.

Se jetant à genoux et levant la main au ciel.

Oui, je l'atteste encore, oui, j'en fais le serment
Par l'immuable éclat des feux du firmament.

YAGO, se précipitant à genoux à côté d'Othello.

Ne vous relevez pas [1]. — Flambeaux inextinguibles,

[1] Do not rise yet !
Witness, ye ever-burning lights above !
Ye elements, etc.

Cette prière, d'un damné profanateur, est en vers dans Shake-

De nos jours tourmentés guides purs et paisibles,
Astres, Feux, Éléments, je vous atteste aussi,
Soyez tous les témoins que je lui voue ici
Mon cœur, mon bras, mon âme, et qu'à ses pieds je jure
De sacrifier tout pour venger son injure !

OTHELLO.

Eh bien ! qu'avant trois jours Cassio meure par toi !

YAGO.

C'est mon ami. — N'importe, il n'est plus rien pour moi ;
Ce sera fait demain ; mais sauvons votre femme.

OTHELLO.

L'exterminer, Yago, l'exterminer, l'infâme,
L'exterminer ! — Suis-moi. Je veux sortir et voir
De quelle arme pour eux il faudra me pourvoir.
De ce vil séducteur choisissons le supplice !
Quel instrument de mort convient à sa complice,
Qu'en penses-tu ? — Suis-moi, sois à moi, désormais
Je te fais lieutenant.

YAGO.

Tout à vous pour jamais.

speare, ainsi que tous les monologues d'Yago, tandis que souvent, dans les mêmes scènes, on lui parle en prose, et lui-même parle en prose à Rodrigo dans les scènes familières. C'est là qu'est bien démontrée la différence du *récitatif* au *chant*. Dans cette prière, dans les adieux d'Othello à la guerre et partout où l'exaltation de l'âme élève le personnage, j'ai cherché à élever aussi le style. Dans ces morceaux, plus d'enjambements, de césures rompues ; les vers marchent à plus grands pas, ce me semble, dans ma poésie ; dans celle de Shakespeare, ils volent.

SCÈNE X

DESDEMONA, ÉMILIA.

DESDEMONA.

Où donc ai-je perdu ce mouchoir ?

ÉMILIA.

Eh ! madame,

Je ne sais.

DESDEMONA.

S'il n'avait une grande et belle âme,
Étrangère aux soupçons vulgaires et jaloux,
Ce motif seul pourrait troubler mon noble époux.

ÉMILIA.

N'est-il point jaloux ?

DESDEMONA.

Lui ! — Le soleil pur d'Asie
A du cœur d'Othello chassé la jalousie,
Comme de l'horizon il chasse les vapeurs,
Les orages pesants et les brouillards trompeurs.
Pourtant j'aimerais mieux perdre mille cruzades [1],
Que ce mouchoir donné du temps des sérénades.

ÉMILIA.

Il vient.

[1] I had rather lost my purse
Full of crusadoes.

La cruzade était une monnaie en usage du temps de Shakespeare ; elle était d'or, et pesait en monnaie anglaise *two pennyweights six grains*, ou *nine shillings*. Un almanach anglais de l'an 1586 marque les différents poids de cette monnaie frappée et marquée d'une croix sous les rois Emmanuel et Jean, son fils.

DESDEMONA.

Tant mieux ! Cassio toujours est exilé ;
Je ne le quitte plus qu'il ne soit rappelé,
Et que notre projet enfin ne réussisse.
— Bonjour, seigneur.

SCÈNE XI

DESDEMONA, OTHELLO, ÉMILIA.

OTHELLO.

Bonjour, noble dame.

A part.

O supplice !
Moi, dissimuler ! moi ! —

A Desdemona.

Votre main, s'il vous plaît.

Il lui prend la main et l'examine.

Elle est douce... elle est blanche aussi comme du lait,
Madame.

DESDEMONA.

Elle n'a pas encor des tristes craintes,
Des chagrins ni de l'âge éprouvé les atteintes.

OTHELLO.

Ah ! brûlante et moelleuse ! — On m'a dit quelquefois
Comment cela s'explique : un cœur trop bon. Je crois
Qu'il vous faut à présent quelques jours de retraite,
Jeûnes, privations, liberté moins parfaite.
Quelque rusé démon vous mène en bon chemin !
Vous avez là, madame, une loyale main.

DESDEMONA.

Vous ne vous trompez point, seigneur, car ce fut elle
Qui vous donna mon cœur.

OTHELLO.

Ah ! ah ! façon nouvelle !
C'était le cœur jadis dont on faisait présent ;
Mais on ne donne plus que la main à présent.

DESDEMONA.

Je ne vous comprends pas ; mais parlons, je vous prie,
De votre promesse.

OTHELLO.

Ah ! quelle plaisanterie !
Qu'ai-je promis ?

DESDEMONA.

Cassio va venir pour vous voir.

OTHELLO.

Je souffre. Prêtez-moi, mon amie, un mouchoir.

DESDEMONA.

Voici le mien, seigneur.

OTHELLO.

Non, je voudrais, ma chère,
Celui qu'en vous quittant je vous donnai naguère.

DESDEMONA.

Je ne l'ai pas sur moi.

OTHELLO.

Cela m'étonne fort.

DESDEMONA.

Je ne l'ai pas toujours.

OTHELLO.

Non ?

DESDEMONA.

Non.

OTHELLO, avec sévérité.

Vous avez tort,
Madame ; ce mouchoir, c'est d'une Égyptienne
Que le tenait ma mère : — une magicienne,
Si profonde en savoir, que sa plume eût écrit
Tous les pensers secrets qui passent dans l'esprit.
Ma mère, avec ce don, eut l'assurance d'elle
Que son mari serait toujours bon et fidèle,
Que de plaire toujours elle aurait le secret
Tant que ce talisman chez elle resterait.
Ma mère en expirant me l'a laissé, madame,
M'a dit de le donner à mon tour à ma femme :
Je l'ai fait. Prenez soin du mouchoir précieux
Comme de la prunelle ardente de vos yeux [1] ;
Le perdre ou le donner serait une infortune
Comme pour vous, madame, il n'en peut être aucune.

DESDEMONA.

Serait-il possible ?

OTHELLO.

Oui. Ce mouchoir a reçu

[1] I did so : and take heed of't ;
Make it a darling like your precious eye ;
To lose or give 't away, were such perdition
As nothing else could match.

De magiques pouvoirs glissés dans son tissu.
Celle qui le broda, prêtresse surannée,
Avait vu deux cents fois naître et mourir l'année.
La soie en est sacrée, et filée en un lieu
Que dédie au soleil l'adorateur du feu ;
La brillante couleur de sa trame est formée
Des teintes que produit la momie embaumée.

DESDEMONA.

Est-il vrai ?

OTHELLO.

Oui, très vrai. Prenez-y garde, ou...

DESDEMONA.

Moi,
Je voudrais bien jamais ne l'avoir vu.

OTHELLO, avec emportement.

Pourquoi ?

DESDEMONA.

Ah ! ne me parlez pas si brusquement.

OTHELLO.

Qu'importe !
Est-il perdu ? comment ? Parlez ! de quelle sorte ?
Par quel accident ?

DESDEMONA.

Dieu !

OTHELLO.

Qu'avez-vous répondu ?

DESDEMONA.

Moi, que je me trompais ! Non, il n'est pas perdu ;
Mais quand il le serait ?...

OTHELLO.

Ah !

DESDEMONA.

Non, je l'ai, vous dis-je.

OTHELLO.

Allez donc le chercher.

DESDEMONA.

Oui, seigneur, je m'oblige
A vous le présenter, mais pas en ce moment.
Non, je ne le veux pas, seigneur. Je crois, vraiment,
Que c'est de votre part une légère ruse
Pour me faire oublier mon projet, une excuse
Pour ne pas accorder la grâce qu'il me faut.
Cassio ne fut trouvé qu'une fois en défaut.

Elle se rapproche d'Othello, qui recule avec dédain.

OTHELLO.

Montrez-moi ce mouchoir ; j'augure mal...

DESDEMONA.

Venise
N'a pas un officier dont tout le monde dise
Tant de bien.

OTHELLO.

Le mouchoir !

DESDEMONA, se rapprochant.

De grâce, parlez-moi
De Cassio.

OTHELLO, l'évitant encore.

Le mouchoir !

DESDEMONA.

Il a fondé sur toi,
Sur toi seul, Othello, l'espoir de sa fortune ;
Vos périls sont égaux, votre vie est commune.

OTHELLO, avec fureur.

Le mouchoir !

DESDEMONA.

Ah ! vraiment, le ton dont vous parlez
Mériterait de moi des reproches.

OTHELLO.

Allez !

Il la repousse et se retire.

SCÈNE XII

ÉMILIA, DESDEMONA.

ÉMILIA.

Je le soutiens ! — il est jaloux !

DESDEMONA.

O jour funeste !
Jamais il n'a paru jaloux, je te l'atteste.
Quel sortilège est donc renfermé dans les plis
De ce fatal mouchoir ?

ÉMILIA.

Les temps sont accomplis
De l'amour nuptial. — Sa couronne est fanée
Quand vient le dernier jour de sa première année.
C'est la loi, c'est le sort. — Eh ! qui de nous n'a fui
Ces querelles sans but que fait naître l'ennui ? —
Mais c'est Cassio qui vient ; mon mari nous l'amène.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, YAGO et CASSIO.

YAGO, finissant à demi-voix une conversation.

... Elle y réussira, oui, la chose est certaine...
La voici ! — C'est le jour des hasards fortunés.
N'hésitez pas ! Parlez, priez, importunez.

DESDEMONA.

Est-ce encor vous, Cassio ? — Quelle nouvelle affaire ?

CASSIO.

C'est la seule, madame, et la même prière
Qui me ramène ici. — Votre intercession
Peut aider mon unique et juste ambition
D'exister dans un rang honorable à l'armée
Et de toucher encor cette main bien-aimée
Du More glorieux dont la vie et l'honneur
Me sont toujours sacrés jusques au fond du cœur.
Oui, pour rentrer en grâce et pour me faire entendre,
Je voudrais, par vos soins, ne pas longtemps attendre,
Et, si j'ai ce malheur que mon délit soit tel,
Qu'il demeure à ses yeux un crime si mortel
Que rien ne soit assez pour en laver la trace,
Ni services passés, ni présente disgrâce,
Ni repentir sincère et sincère amitié,
Ni souvenirs guerriers dont il eut la moitié ;
Ni résolution pour l'avenir bien prise
De conduite sévère ; et que rien ne suffise,
Après cette publique et terrible leçon,
Pour racheter ma faute et payer ma rançon ;
Que je le sache au moins de sa bouche, madame,

Et, reprenant alors mon épée et ma rame,
Sur d'autres mers ou bien sur quelque autre chemin
Aux charités du sort j'irai tendre la main.

DESDEMONA.

Hélas ! mon cher Cassio, son cœur ni sa justice
N'écoutent aujourd'hui ma voix médiatrice.
Mon seigneur ne m'est plus Othello ; j'en gémis,
Mais un nuage passe entre vos deux amis.
Son humeur, son discours, sa voix, sa contenance,
Tout est changé pour moi ; j'ai lassé sa clémence
Sans doute, et, pour vous seul le priant sans repos,
Je crois l'avoir blessé par mes libres propos ;
Car puissent les Esprits du Seigneur m'être en aide,
Comme il est vrai, Cassio, que toujours j'intercède,
Que je me suis, sans trêve, exposée au courroux
Dont les feux violents sont dirigés vers vous,
A quelques jours encor remettons votre cause,
Et pour vous je ferai plus que pour moi je n'ose ;
Cela doit vous suffire.

Cassio salue et se retire de quelques pas.

YAGO.

Eh quoi donc ! monseigneur
Est en colère ?

ÉMILIA.

Il sort dans une sombre humeur.

YAGO.

Lui ! devenir si faible et montrer sa colère ?
Je l'ai vu calme au feu, quand, pareille au cratère
D'un volcan furieux, la poudre du canon
Vomissait la mitraille et, comme le démon,

Enleva dans ses bras, d'une seule bordée,
Son frère... Et voir son âme à ce point possédée
D'une fureur profonde ! Il faut assurément
Un bien grave sujet pour un tel changement.
Je l'irai voir. — Oui, certe, il faut quelques injures
Sans nom !

DESDEMONA, à Yago.

Allez le voir, Yago !

Yago salue et sort en réfléchissant d'un air sombre.

SCÈNE XIV

DESDEMONA, ÉMILIA, CASSIO.

DESDEMONA, à Cassio.

Quelles blessures
Atteindraient sa belle âme et son cœur de soldat,
Si ce n'était encor quelque raison d'État ?
Ceci vient de Venise, à qui cette grande île
Veut peut-être aujourd'hui se montrer indocile ;
Quelque émeute nouvelle à Chypre ou des complots
Que voit son coup d'œil d'aigle avant qu'ils soient éclos.
En secret agité par de graves affaires,
Parfois on semble ému de piqûres légères ;
Voulons-nous que toujours les hommes soient des dieux,
Comme un premier amour les présente à nos yeux ?
Quel homme et quel époux surtout, avec constance,
Des promesses du cœur a gardé l'observance ?
Tiens, j'étais bien injuste, Émilia, maudis-moi.
J'avais, comme un guerrier déloyal et sans foi,
Percé, par un défaut, sa généreuse armure ;
Mais nous devons nous rendre à sa raison plus sûre ;

Nous mesurions sa force à notre esprit rusé,
Nous l'avions tous ici faussement accusé.

ÉMILIA.

Plaise à Dieu que ce soit quelque affaire publique
Et le tourment secret d'un travail politique,
Et non pas un soupçon injurieux pour vous !

DESDEMONA.

Hélas ! eut-il jamais sujet d'être jaloux ?

ÉMILIA.

Eh ! mon Dieu ! n'allons pas prendre un si vrai langage,
Car les esprits jaloux n'entendent rien de sage.
Ils sont jaloux, non pas pour tel ou tel objet,
Mais sont jaloux pour l'être et sans aucun sujet.
Tenez, la jalousie est un monstre crédule,
Nourri d'un mal secret qu'il aime et qui le brûle,
Aux pièges qu'il se tend toujours pris et repris,
Engendré par lui-même et de lui-même épris.

DESDEMONA.

Dieu veuille d'Othello détourner ces pensées !

ÉMILIA.

Ah ! qu'il en soit ainsi !

DESDEMONA, à Cassio.

Vous nous voyez forcées
De vous quitter. Restez ici, près du château.
Je vais voir monseigneur. — Qu'un prétexte nouveau
Se trouve sous mes pas, je reprends la parole
Sur cet événement dont l'éclat nous désole.

CASSIO.

Que Votre Grâce en ait d'avance tout l'honneur
Et les respects profonds que lui garde mon cœur !

Il salue, et elle se retire en le saluant aussi cérémonieusement ; elle monte au château avec Émilia, par les marches d'un escalier de marbre.

SCÈNE XV

CASSIO, BIANCA.

BIANCA.

Salut à mon ami Cassio !

CASSIO.

Comment ! ma belle,
Vous quittez la maison en plein jour ?

BIANCA.

Infidèle,
Je vous cherchais.

CASSIO.

J'allais chez vous, mon cher amour,
Je vous le jure.

BIANCA.

Et moi, jusqu'au fond de la tour
Où vous êtes juché comme un oiseau farouche,
J'allais vous déloger. Quoi donc ! rien ne vous touche ?
Vous me laissez chez moi, seule et dans mes ennuis,
Compter dix fois les jours et onze fois les nuits.
L'absence d'un amant a de si longues heures,
Qu'on prend en déplaisir les plus belles demeures.

CASSIO.

Pardonnez-moi, Bianca ; j'ai sur l'âme un fardeau
De lourds pressentiments, noirs comme le tombeau,
Qui, depuis quelques jours, m'importune et m'obsède ;
Mais cette sombre humeur s'est enfuie et vous cède ;
Et celui qui jamais à l'appel ne manqua
Ce soir dira chez vous : « Pardonne-moi, Bianca ! »
Jusqu'à cet instant-là, ma gracieuse amie,
Prenez donc le dessin de cette broderie ;
Il me semble admirable et fait en Orient.

BIANCA.

Ah ! ah ! — D'où vient ceci ? — Quoi ! tout en souriant,
Vous mettez dans mes mains le don de quelque belle ?
Est-ce une liaison, une intrigue nouvelle
Qui se trahit ainsi, malgré vous, par hasard ?

CASSIO.

C'est un soupçon d'enfant ! — Ce matin, à l'écart,
Ce mouchoir, parfumé de cinnamome et d'ambre,
Jeté sur un fauteuil s'est trouvé dans ma chambre.
Le dessin m'en a plu ; comme, au premier moment,
On le réclamera très vraisemblablement,
Copiez-le pour moi dans sa forme indienne,
Pour qu'à Venise, un jour, de Chypre il nous souvienne.
Ne soyez plus jalouse, et surtout quittez-moi ;
Il faut me laisser seul.

BIANCA.

Vous laisser ! et pourquoi ?

CASSIO.

J'attends mon général, et ta beauté légère
Ne me donnerait pas l'aspect assez sévère

Pour un homme investi d'un grand commandement.
Il est fort ombrageux sur ce point seulement.

BIANCA.

Vous n'aimez pas assez pour braver la consigne ?
Je vous plains. Mais, du moins, si vous m'en croyez digne,
Sur la route un moment donnez-moi votre bras,
Jusqu'à ma porte.

CASSIO se laisse prendre le bras.

Eh bien ! nous ferons quelques pas.
Mais je reviens ici.

BIANCA.

Venez donc, pauvre esclave !
Vous m'allez voir marcher très posée et très grave.

Ils sortent en se donnant le bras. Cassio est un peu embarrassé, mais lui parle bas en marchant.

ACTE QUATRIÈME

Une galerie du palais.

SCÈNE PREMIÈRE

OTHELLO, YAGO.

YAGO[1].

Seigneur, y pensez-vous encore ?

OTHELLO.

Si j'y pense !

YAGO.

Bah ! donner un baiser en secret, en silence !

OTHELLO.

Baiser furtif !

YAGO.

Ou bien s'enfermer dans la nuit
Seule, avec un amant, sans péché ni sans bruit !

[1] Yago craint qu'Othello ne se souvienne plus de ses calomnies et ne cherche à s'en distraire ; il les lui remet sous les yeux, en ayant l'air, comme c'est sa tactique, de leur chercher des excuses.

OTHELLO.

Quoi, seuls et sans péché ! c'est tenter la nature
Qui, dès lors, livre au mal sa faible créature.

YAGO.

C'est peu de chose encor... Mais donner un mouchoir !

OTHELLO.

Donner !... je l'oubliais [1]... Ceci devient plus noir...
Ce souvenir sur moi retombe et m'importune
Comme vient un corbeau, prophète d'infortune,
Sur un château désert tristement se poser.

YAGO.

J'ai vu des gens tout dire, et d'autres tout oser ;
Il en est qui, vainqueurs, ne savent pas se taire,
Et vont à tout venant raconter sans mystère
Les faveurs qu'à la longue ils doivent à l'ennui.

OTHELLO.

Par l'enfer et le ciel ! aurait-il parlé ?

YAGO.

Lui ?
Il n'a, ma foi, rien dit qu'au besoin il ne nie.

OTHELLO.

Eh ! de quoi parlait-il ?

[1] Il est bien beau, à mon avis, qu'Othello ait oublié cette circonstance, légère en apparence, et qu'il faut lui rappeler souvent. Cela diminuera beaucoup le reproche que l'on fait à Shakespeare d'avoir construit toute l'intrigue sur un fondement aussi peu solide que le mouchoir perdu. La suppression de ces premières scènes a surtout donné naissance à cette critique.

YAGO.

D'une faute impunie.

OTHELLO.

Quoi ?

YAGO.

De ce qu'il a fait ; je ne le sais pas, moi ;
Il dit avoir été reçu...

OTHELLO.

Que dit-il ? quoi ?

YAGO.

Dans son lit : — tout ce que... vous voudrez.

OTHELLO, hors de lui.

Avec elle !
Dans son lit ! — Scélérat ! le mouchoir ! — Pêle-mêle
Les étrangler !... L'aveu ! non... d'abord le mouchoir !
J'en frissonne du haut en bas ! Le désespoir,
Si tout n'était réel, pour des paroles vaines,
Ferait-il bouillonner tant de feu dans mes veines !
Quoi ! sa joue et ses yeux ! Confesse-toi... Je veux
Le mouchoir ! – Ses beaux yeux ! – Ses lèvres ! – Des aveux !
O démon !

Il tombe à la renverse sans connaissance.

YAGO, étendant la main sur sa victime.

Opérez, mes poisons, sur son âme !
Voilà comment on voit plus d'une honnête femme
Perdre pour un soupçon le cœur de son époux.

Il soulève Othello évanoui.

— Allons, seigneur, allons.

SCÈNE II

OTHELLO, YAGO, CASSIO.

CASSIO, arrivant.

Général, qu'avez-vous ?

YAGO.

Laissez-le, ce n'est là qu'une attaque imprévue
Qui vient souvent troubler sa raison et sa vue :
C'est l'épilepsie.

CASSIO.

Ah ! secourons-le !

YAGO.

Laissez ;
Je reste auprès de lui, laissez-nous, c'est assez ;
Autrement, vous verriez l'écume dans sa bouche.
Il devient furieux aussitôt qu'on le touche.
Regardez !... il s'agite. Allez ; dans un instant,
J'irai pour vous parler d'un fait très important.

Cassio sort.

Comment vous trouvez-vous, général ?

SCÈNE III

OTHELLO, YAGO.

OTHELLO.

Que dit-elle ?

YAGO.

Soyez homme, seigneur ! La savoir infidèle

Vaut mieux que vivre en paix sans s'en être douté,
Et dormir chaque nuit paisible à son côté.
Vous êtes plus heureux ainsi. La circonstance
Vient vous trouver : le sort vous sert avec constance.
Tandis que vous étiez (chose indigne de nous)
Renversé dans mes bras, le front sur mes genoux,
Cassio même est venu. J'ai déguisé la cause
De ce triste accident, prétextant autre chose ;
Mais il va revenir. Cachez-vous, s'il vous plaît,
Dans cet enfoncement. Et, de là, s'il parlait,
S'il se laissait aller à l'insultant sourire
Qui d'un amant heureux trahit toujours l'empire,
Vous verriez tout vous-même. Oui, je vais sous vos yeux
L'amener à conter en quel temps, en quels lieux
Il fut avec faveur traité par votre femme.
Mais de votre fureur contenez bien la flamme,
Ou je serai forcé de croire que vos sens
Sont livrés au pouvoir des esprits malfaisants.

OTHELLO.

Écoute, amène-le, j'y consens, où nous sommes.
Je veux être, entends-tu ? le plus prudent des hommes,
Mais le plus sanguinaire aussi.

YAGO.

C'est juste. — Allez,

Othello se retire et s'enfonce sous la voûte, à droite de la scène, entre les colonnes. On le voit paraître et se cacher tour à tour.

Et vous entendrez tout de là, si vous voulez. —

A part.

Maintenant sur Bianca j'interrogerai l'autre ;
C'est une aventurière à qui ce bon apôtre

A dérangé l'esprit et qu'il traîne après lui.
Il rit quand on en parle, et je vais aujourd'hui
Me servir de son nom. Othello dans ce rire
Verra tous les aveux qu'il rêve en son délire,
Et chaque mot ainsi va leur être fatal.

A Cassio qui rentre.

Comment vous portez-vous, lieutenant ?

Othello est placé de façon à tout voir, mais ne peut entendre que lorsqu'on élève la voix.

SCÈNE IV

CASSIO, YAGO.

CASSIO.

Au plus mal !
Triste et dépossédé, peut-être pour la vie,
De la charge qu'hier le More m'a ravie,
Et dont vous me donnez encore le surnom,
Je ne sais trop pourquoi.

YAGO, très haut.

Qu'elle vous plaise ou non,
Voyez Desdemona souvent.

Plus bas.

Si cette grâce
Dépendait de Bianca, dont la faveur vous lasse,
Vous seriez satisfait bientôt.

CASSIO, riant.

La pauvre enfant !

OTHELLO, à part.

Comme il sourit déjà !

YAGO, haut.

Soyez donc triomphant,
Car je ne vis jamais plus amoureuse femme.

CASSIO, riant.

Oui, je crois qu'elle m'aime ! Ah ! c'est une bonne âme !

OTHELLO, à part.

Il a l'air de nier, mais faiblement. — Maudit !
Tu souris !

YAGO.

Parlez-moi.

OTHELLO, à part.

Yago presse. Bien dit !
Bien dit !

YAGO, plus bas.

Elle se vante à tout propos dans l'île
Que vous l'épouserez.

CASSIO, riant aux éclats.

Je quitterais la ville,
Plutôt. Ah ! ah ! ah ! ah !

OTHELLO, à part.

Tu triomphes, Romain !

CASSIO.

Grâce pour ma raison ! Moi lui donner la main !
Vous me croyez donc fou ?

OTHELLO, à part.

Ris, après ta victoire !
Yago m'a fait un signe ; il commence l'histoire,
Sans doute.

CASSIO.

L'autre jour, elle est venue à moi
Réclamer, en public, des preuves de ma foi,
Sur le bord de la mer. J'en rougis quand j'y pense.
Elle vient se jeter à mon cou, s'y balance...

Il fait le geste de se suspendre au cou d'Yago.

OTHELLO, à part.

Il décrit ses plaisirs sans doute et leurs propos.
— Quand verrai-je les chiens qui rongeront leurs os !

CASSIO, poursuivant.

Elle était en fureur, en larmes, et la cause
Était ce beau mouchoir, voyez, pas autre chose ;
Elle l'avait trouvé dans mon logis hier,
Disait-elle.

Il tire le mouchoir de sa poche.

OTHELLO, à part.

Voilà mon mouchoir. Qu'il est fier,
Le traître !

CASSIO.

J'en ai peur, je me cache et l'évite,
Et pour cela, mon cher, je m'esquive au plus vite.

Il sort.

YAGO.

Adieu.

SCÈNE V

OTHELLO, YAGO.

OTHELLO.

Procure-moi du poison pour ce soir !

Avec amour.

Je ne l'entendrai pas, c'est assez de la voir !
Je crains que sa douleur désarme ma vengeance.
Je ne lui dirai pas un mot.

YAGO.

Point d'indulgence !
Renoncez au poison ; l'étouffer est plus prompt
Sous ces mêmes rideaux complices de l'affront.

OTHELLO.

Oui, cette mort est juste. Eh bien, je m'y décide.

YAGO.

Quant à Cassio, sur moi je prendrai l'homicide,
Je m'en charge ; il ne va qu'où mon doigt le conduit !
Et vous en saurez plus ce soir même à minuit.

On entend des trompettes dans le lointain ; elles se rapprochent par degrés.

OTHELLO.

Qu'entends-je là ?

YAGO.

Je vois le plumet et la toge
Qui distingue à Venise un envoyé du Doge.
Ah ! c'est Lodovico..., votre femme avec lui.

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, LODOVICO, DESDEMONA, SUITE.

LODOVICO, à Othello.

Le Doge et le Sénat dont vous êtes l'appui
Vous offrent leurs saluts.

Il présente un paquet de lettres à Othello.

OTHELLO.

Avec respect je baise
Les ordres souverains.

Il baise les lettres et les lit.

LODOVICO.

J'attendrai qu'il vous plaise
De répondre à cela.

A Desdemona, qu'il prend à part.

Pendant qu'il lit, venez,
Ma cousine. — En entrant, nous fûmes étonnés
De ne pas rencontrer Cassio sur la jetée.

DESDEMONA.

Quelque division entre eux deux excitée
A semé la tristesse et le deuil parmi nous ;
Mais vous l'apaiserez aisément.

OTHELLO, l'entendant.

Croyez-vous ?

DESDEMONA.

Quoi ? seigneur !

OTHELLO, lisant.

« Partez donc sans tarder davantage... »

LODOVICO, à Desdemona.

Il ne vous parlait pas, mais lisait ce message...
Et n'est-il plus entre eux nul accommodement ?

DESDEMONA.

Hélas ! je le voudrais, quant à moi, seulement
Par l'amitié que j'ai pour Cassio.

OTHELLO.

Feux ! tonnerre !

DESDEMONA, à Othello.

Seigneur ?

OTHELLO.

Avez-vous bien votre sens ordinaire ?
On ne le croirait pas.

DESDEMONA.

Monseigneur, pourquoi non ?

OTHELLO, avec fureur.

Pourquoi ?...

DESDEMONA.

Mais oui, pourquoi ?

OTHELLO.

Va, perfide ! démon !

Il la frappe avec les papiers qu'il tient à la main.

DESDEMONA.

Avais-je mérité ce traitement infâme ?

Elle pleure.

LODOVICO.

Seigneur, si je disais ce qu'a souffert madame,
Personne dans Venise entière n'y croirait.

OTHELLO, à Desdemona.

Sortez.

LODOVICO.

Elle est en pleurs. Qu'un regard d'intérêt
Fasse oublier ceci ! Dites une parole
Qui calme son chagrin, seigneur, et la console.
J'admire sa douceur.

OTHELLO, à Desdemona.

Revenez.

A Lodovico.

La voilà.
Que lui voulez-vous ?

LODOVICO.

Moi ?

OTHELLO.

Oui, vous. — Regardez-la.

Avec ironie.

Vous aimez la beauté que la douceur décore.
Elle sait s'en aller, puis revenir encore,
Elle pleure ou sourit, elle est douce.

A Desdemona, avec colère.

Oui, pleurez,
Pleurez. — Elle dira tout ce que vous voudrez,

Il rit en parlant.

Elle est douce, oui ! très douce.

A Desdemona.

O perfidie infâme !

A lui-même.

On m'appelle à Venise.

A Desdemona.

Allez, sortez, madame.

A Lodovico.

Seigneur, j'obéirai...

A Desdemona.

Je vous dis de sortir...

Elle sort.

A Lodovico.

Aux ordres du Sénat, seigneur, sans repentir ;
Et je compte me rendre à Venise au plus vite.
A souper avec moi ce soir je vous invite.
Veuillez me pardonner quelque distraction.
Soyez le bienvenu.

En sortant.

Grand Dieu ! corruption !
Corruption !

Il suit Desdemona, qui marche en pleurant devant lui, et cache sa tête sous son voile et dans ses mains.

SCÈNE VII

YAGO, LODOVICO.

LODOVICO, le regardant se retirer.

Eh quoi ! c'est là ce noble More
Que dans tous ses revers la République implore,
Qu'illustre le Sénat, qu'une commune voix
Appelle à décider des combats et des lois ?
Est-ce donc là cette âme et ce grand caractère
Qu'on vit aux passions s'offrir toujours austère,

Et ce ferme courage où venaient se briser
Tous les coups du destin qu'il savait maîtriser ?
Est-ce donc Othello ?

YAGO, soupirant d'un air hypocrite.

Moi, je ne sais qu'en dire !

LODOVICO.

Sur lui-même autrefois il avait tant d'empire !
On croirait aujourd'hui son esprit dérangé.
Est-ce bien Othello ?

YAGO.

Certe, il est bien changé !

LODOVICO.

Frapper sa femme !

YAGO.

Hélas ! je voudrais, je vous jure,
Qu'il ne lui fît jamais de plus sanglante injure !

LODOVICO.

Les lettres du Sénat, seigneur, assurément,
Ne le jetteraient pas dans cet emportement !

YAGO.

Hélas ! je ferais mal de dire ce qu'on pense
Et tout ce que j'ai vu. Mais j'observe en silence ;
Ayez bien l'œil sur lui. Moi, je suis alarmé.

LODOVICO.

J'ai regret à présent de l'avoir tant aimé.

Ils sortent en parlant avec chaleur et plus bas.

SCÈNE VIII

OTHELLO, ÉMILIA.

OTHELLO, sombre, mais calme et d'un air scrutateur.

Vous n'avez donc rien vu qui témoignât contre elle ?

ÉMILIA.

Rien.

OTHELLO.

Ni regard douteux, ni parole infidèle ?

ÉMILIA.

Je n'ai rien entendu, ni rien soupçonné.

OTHELLO.

Mais

Vous les vîtes souvent se parler bas ?

ÉMILIA.

Jamais.

OTHELLO.

Jamais ils n'ont paru désirer votre absence ?

ÉMILIA.

Jamais. J'attesterai cent fois son innocence.
Si quelque autre pensée abuse vos esprits,
Chassez-la. Si quelqu'un, seigneur, vous a surpris
Par ce zèle trompeur qui blesse en voulant plaire,
Puisse le juste Ciel accabler pour salaire
Ce perfide inconnu, cet infâme imposteur,
De la punition du serpent tentateur !
Je jure sur ma vie encor qu'elle est fidèle ;

Nulle femme ne fut sage si ce n'est elle,
Nul mari ne doit être heureux si ce n'est vous.

OTHELLO.

Allez et dites-lui de venir près de nous.

Émilia sort.

SCÈNE IX

OTHELLO, seul, regardant aller Émilia.

C'est une femme adroite et dont le témoignage
Est nul. Eh ! pourrait-elle en dire davantage ?
Elle soutient son rôle effronté ; son maintien
Cache un cœur plein de crime et d'infamie... Eh bien !
Ce soir, on la verra, que le Ciel lui pardonne !
A genoux, priant Dieu devant une Madone.
Je l'ai vue une fois.

SCÈNE X

OTHELLO, DESDEMONA, ÉMILIA.

DESDEMONA.

Seigneur, que voulez-vous ?

OTHELLO, ironiquement.

Venez, ma bien-aimée ; allons, regardez-nous !

DESDEMONA.

Vous voulez voir ?...

OTHELLO, durement.

Vos yeux ; je veux les voir en face ;
Regardez-moi !

DESDEMONA.

Seigneur, vous m'effrayez ! De grâce,
Quel horrible projet vous saisit ?

OTHELLO, à Émilia, avec une ironie cruelle.

Deux amants
Ont besoin d'être seuls en de pareils moments ;
Vous le savez, je crois, depuis longtemps, madame.
Quand on vient, vous frappez pour avertir ma femme,
N'est-il pas vrai ? Sortez vite, allez, laissez-nous !

Émilia sort.

Othello reste longtemps la main sur la clef, qu'il a tournée deux fois, et regarde Desdemona avec des yeux terribles.

DESDEMONA, à genoux.

A vos genoux, seigneur, seigneur, à vos genoux,
Je demande en tremblant ce qui peut vous déplaire.
Au fond de vos discours je vois votre colère ;
Et cependant, seigneur, je ne la comprends pas.

OTHELLO, d'un ton féroce.

Quelle es-tu ?

DESDEMONA.

Votre femme, attachée à vos pas
Comme une esclave ; oui, oui, votre fidèle femme.

OTHELLO.

Viens me jurer cela ! Jure, et damne ton âme ;
Car en voyant tes traits célestes, je le croi,
L'enfer hésiterait à s'emparer de toi.
Viens donc pour te damner, et, par un double crime,

Dis que tu t'es conduite en femme légitime,
Fidèle à son serment.

DESDEMONA.

Le Ciel le sait, seigneur.

OTHELLO.

Le Ciel sait que l'Enfer est moins noir que ton cœur.

DESDEMONA.

Moi ! qu'ai-je fait, seigneur, et par qui condamnée ?
Envers qui criminelle ? O fatale journée !

OTHELLO, s'appuyant contre le mur, puis tombant sur un fauteuil.

Ah ! Desdemona ! va loin de moi !

Il fond en larmes.

DESDEMONA.

Vous pleurez ;
Et pourquoi pleurez-vous ? Qu'ai-je fait ? Vous croirez,
Oui, vous croirez peut-être, hélas ! que c'est mon père
Qui vous fait rappeler ; il n'en est rien, j'espère :
Mais ne m'accusez pas ; s'il vous poursuit ainsi,
Je ne dois plus le voir, et je le perds aussi.

OTHELLO, parlant sans la regarder.

Si le Ciel, me frappant d'une plaie inconnue,
D'une grêle de maux chargeant ma tête nue,
Eût fait pleuvoir sur moi chagrins et pauvreté,
M'enlevant à la fois l'honneur, la liberté,
L'espoir lui-même... alors, dans mon expérience,
Dans ma raison, j'aurais cherché la patience.
Mais en butte au mépris railleur, qui toujours là
Vous désigne du doigt... Eh bien, encor cela,

Oui, cela même encore, en frémissant de rage,
De l'endurer longtemps j'aurais eu le courage.
Mais l'asile adoré, le tabernacle d'or
Où j'avais de mon cœur déposé le trésor,
La source où je puisais et rapportais ma vie,
M'en arracher moi-même et me la voir ravie,
Ou bien la conserver lorsque son flot d'azur
Est tout empoisonné comme un marais impur !
Lequel de vous, Esprits de gloire et de lumière,
Lequel de vous, quittant sa pureté première,
Et, comme je le fais, s'armant d'un cœur de fer,
N'en deviendrait plus dur et plus noir que l'Enfer ?

DESDEMONA.

Du moins, vous me croyez vertueuse ?

OTHELLO, se levant et la contemplant avec une mélancolie profonde.

O misère !
Comment t'es-tu flétrie ? ô toi, fleur solitaire !
O fleur si belle à voir et dont le pur encens
A ton approche seule enivrait tous les sens !
Je voudrais que le Ciel ne t'eût jamais fait naître !

DESDEMONA.

Hélas ! j'ai donc fait mal sans le savoir peut-être ?

OTHELLO.

Ce que vous avez fait, ô femme sans honneur,
Il faudrait pour le dire être aussi sans pudeur !
Le jour en le voyant se détourne de honte,
Et votre ange effrayé vous maudit et remonte.

DESDEMONA.

Ah ! vous m'injuriez, seigneur, et par quel nom !

OTHELLO.

Eh quoi ! n'êtes-vous pas une adultère ?

DESDEMONA.

Non !
Comme je suis chrétienne !

Elle retombe à genoux en élevant les mains au ciel.

OTHELLO.

Est-il vrai ?

DESDEMONA, toujours à genoux.

Sur mon âme !
Sur mon salut ! si c'est être une honnête femme
Que chérir ses devoirs et les accomplir tous !

OTHELLO, ironiquement.

Vraiment ?

DESDEMONA, effrayée.

Hélas ! seigneur, que Dieu veille sur nous !

OTHELLO, avec le plus profond mépris en la relevant.

Pardon ! je me trompais, et ma vie abusée
M'avait montré dans vous cette femme rusée,
Courtisane à Venise et fille sans raison,
Qui, pour suivre Othello, déserta sa maison.

A Émilia qui rentre.

Vous dont la mission est honnête et secrète,
Recevez cet argent et soyez bien discrète.

Il lui jette une bourse, rit amèrement en regardant Desdemona à demi évanouie, Émilia interdite, puis il sort.

SCÈNE XI

ÉMILIA, DESDEMONA.

ÉMILIA.

Qu'a donc rêvé cet homme, et que dit-il de nous ?
Dieu ! que vous êtes pâle ! Ah ! mon Dieu ! qu'avez-vous ?

DESDEMONA.

Moi, je crois que j'ai fait un songe.

ÉMILIA.

Sa colère,
D'où vient-elle ?

DESDEMONA.

Quoi donc ?

ÉMILIA.

Qui vient de lui déplaire ?

DESDEMONA.

A qui ?

ÉMILIA.

Qui ?... Monseigneur !... J'entendais en entrant...

DESDEMONA.

Ah ! tais-toi...

Elle fond en larmes et pleure longtemps.

Je ne puis répondre qu'en pleurant.
Ce soir, tu placeras sur mon lit, déployée,
La robe que j'avais quand je fus mariée.
N'y manque pas, et cours appeler ton époux.
Qu'il vienne me parler.

Émilia sort.

DESDEMONA, seule, et pleurant.

Dieu nous a jugés tous.
J'avais bien mérité les dédains qu'une fille
Attire sur sa tête en fuyant sa famille ;
Mais ce reproche amer, ce honteux souvenir,
Était-ce d'Othello qu'il aurait dû venir ?
Non. Me calomnier, soupçonner, méconnaître,
Pour tout autre que lui serait juste peut-être,
Oui, bien juste. Mais lui ! Qu'ai-je dit, qu'ai-je fait,
Qui me charge à ses yeux d'un aussi grand forfait ?

SCÈNE XII

YAGO, ÉMILIA, DESDEMONA.

YAGO.

Qu'ordonnez-vous, madame, et qu'avez-vous ?

DESDEMONA.

Que sais-je ?
Le maître d'un enfant réprimande et protège,
Il adoucit sa voix, il caresse en grondant ;
Car, s'il veut le punir, il l'aime cependant.
Othello devait faire ainsi ; car, dans l'enfance,
On n'est pas plus que moi sans force et sans défense.

YAGO.

Qu'a-t-il fait ?

ÉMILIA.

Ce cœur pur, dont il était épris,
Il vient de l'accabler d'outrage et de mépris ;
Il oublie et son rang et celui de sa femme
Au point de la traiter de perfide et d'infâme.

YAGO.

Que Dieu nous soit en aide ! Et d'où vient sa fureur ?

DESDEMONA.

Dieu le sait !

ÉMILIA.

Plaise au Ciel que je sois dans l'erreur !
Mais, je le jurerais, c'est quelque traître encore
Qui par ambition vient d'abuser le More,
Quelque flatteur adroit qui s'attache à ses pas ;
Je consens à mourir si tout cela n'est pas.

YAGO.

Est-il homme pareil au monde ? Est-ce possible ?

DESDEMONA.

Que Dieu lui pardonne !

ÉMILIA.

Ah ! moi, je suis moins sensible !
Pour un tel scélérat j'aurais un cœur de fer,
Et le voudrais passant du gibet à l'enfer !

A Yago.

Si je le connaissais ! C'est le même peut-être
Qui vous fit voir aussi dans l'amiral un traître,
Quand vous le soupçonniez de jeter l'œil sur moi.
— Que ne peut-on livrer aux verges de la loi
Ces scélérats obscurs qui vont troubler vos âmes
En jetant des soupçons sur l'honneur de vos femmes !
Qui voit-on chez madame, et qui lui fait la cour ?
En quel lieu, dans quel temps s'est formé cet amour ?

YAGO.

Ne vous emportez pas ainsi, femme imprudente !

DESDEMONA.

Cher Yago, le chagrin d'Othello m'épouvante.
Je crois perdre son cœur et ne sais pas comment ;
Allez, et dites-lui que, dans aucun moment,
Son amour n'a cessé de suivre ma pensée ;
Que même de ses torts je ne suis point blessée,
Que je l'aime et toujours l'aimai ; que, malgré lui,
Sa femme était encor son esclave aujourd'hui,
Qu'il me verra sans cesse obéissante et douce,
Jusque dans le divorce où cet éclat nous pousse,
Et que sa dureté peut détruire en un jour
Ma vie et ne peut rien jamais sur mon amour.

YAGO.

Calmez-vous ; ce sont là les chagrins ordinaires
Que jette en nos cerveaux le trouble des affaires.
C'est Venise qu'il gronde en vous, cela n'est rien.
L'ambassadeur attend. Rentrez, tout ira bien.

Il reconduit Desdemona jusqu'à la porte de la galerie qui se trouve à droite de la scène ; au moment où il revient seul, il se rencontre nez à nez avec Rodrigo.

SCÈNE XIII

YAGO, RODRIGO.

YAGO.

Ah ! vous voilà !

RODRIGO.

Moi-même. Il faut, sans plus se taire,
De vos façons d'agir m'expliquer le mystère.
Vous me trompez.

YAGO, effrontément.

La preuve ?

RODRIGO.

Elle est simple à donner ;
Vous n'avez pas le droit de vous en étonner,
Quand pour Desdemona, que vous disiez rebelle,
J'ai mangé tout mon bien. Pour fléchir notre belle,
Or, bijoux, diamants, rubis, colliers, parfums,
Des dons qu'il vous fallait je n'épargnais aucuns ;
Enfin j'en ai versé dans votre main fatale
Assez pour acheter l'honneur d'une vestale :
Vous me les avez dits reçus ; mais, en retour,
Moi, je n'obtiens jamais un seul regard d'amour.

YAGO.

Fort bien ! poursuivez !

RODRIGO.

Oui ! oui ! je veux bien poursuivre,
Et je viens pour cela ! Je ne prétends pas vivre
En étourdi, jouet de votre trahison ;
Et de vous, aujourd'hui, je me ferai raison.

YAGO.

Vous avez dit ?...

RODRIGO.

J'ai dit, et j'agirai peut-être.

YAGO.

Eh bien ! je vois en vous un cœur ferme, mon maître !
Touchez là ! c'est parler ; j'ai suivi tous ses pas,
Tous, dans votre intérêt.

RODRIGO.

Je ne m'en doutais pas !

YAGO.

Il y paraissait peu, je l'avoue, et vos doutes
Prouvent un esprit fin. Mais, de toutes les routes,
La plus sûre parfois est la plus longue. Ami,
Je n'ai pas adopté votre cause à demi ;
Et si, dès cette nuit, vous n'enlevez sa femme,
Tenez-moi pour un fourbe et qu'on m'arrache l'âme !

RODRIGO.

Quoi donc ! ai-je vraiment quelque lueur d'espoir ?...

YAGO.

Des ordres sont venus de Venise, et ce soir
Cassio doit remplacer Othello.

RODRIGO.

Ma surprise
Est bien grande. Il va donc retourner à Venise ?

YAGO.

Bien plus loin : en Afrique, à moins que son séjour
Ne soit, par un bon coup, prolongé plus d'un jour ;
A moins que votre main diligente et jalouse
N'y veille, il vous prendra sa belle et jeune épouse.
Écartons ce Cassio.

RODRIGO.

Mais comment l'écarter ?

YAGO.

Comment ? Rien de plus simple : en lui faisant sauter
Ce reste de cerveau qui fait jaser sa tête.

RODRIGO.

Je dois faire cela ?

YAGO.

Toute l'affaire est prête.
Après souper, ce soir, je vais vous l'envoyer.
Entre une heure et minuit, nous irons l'épier
Au détour de la rue, et, prenant votre belle,
Vous pousserez la botte ; alors, s'il est rebelle,
Je vous seconderai ; je serai sur vos pas.

RODRIGO.

Cher Yago, c'est fort bien ; mais je ne voudrais pas
Assassiner un homme.

YAGO.

Eh ! mon Dieu ! pour une heure
Venez en conférer dans ma propre demeure,
Et je vous montrerai si bien l'arrêt du sort
Sur le front de Cassio, que vous voudrez sa mort.

RODRIGO.

Mais pourtant...

YAGO.

Taisez-vous...

RODRIGO.

Un ami...

YAGO.

Que m'importe !
Le souper va finir. — Allons, ouvrez la porte,
Sortez ; vous restez là tout ébahi !

RODRIGO.

Mais quoi !
N'avais-je pas le droit de demander pourquoi ?

YAGO.

Vous le saurez, je vais vous ôter tout vestige
De scrupule...

RODRIGO.

Et comment ?...

YAGO.

A l'action, vous dis-je !

Ils sortent à gauche de la scène ; Othello entre du côté opposé.

SCÈNE XIV

OTHELLO, avec DESDEMONA ; ÉMILIA, reconduisant LODOVICO, envoyé du Sénat.

LODOVICO.

Seigneur, de m'honorer vous prenez trop de soin ;
Vous me rendez confus ; ne venez pas plus loin.

OTHELLO, d'une voix sombre.

L'air me fera du bien !

LODOVICO.

Madame, je souhaite
Que la nuit vous soit douce et calme. Je m'apprête
À vous quitter.

DESDEMONA, à Lodovico.

Je suis heureuse de l'honneur
Que vous nous avez fait.

OTHELLO, soupirant.

Desdemona !

DESDEMONA.

Seigneur !

OTHELLO.

Retirez-vous, allez. Couchez-vous tout de suite[1].
Je reviens à l'instant. Renvoyez votre suite ;
N'y manquez pas !

DESDEMONA.

Seigneur, j'obéirai.

OTHELLO, à Lodovico.

Passez.

Ils sortent.

SCÈNE XV

La scène change et représente un cabinet de toilette de Desdemona. — Pendant cette scène, Desdemona doit peu à peu se déshabiller.

DESDEMONA, ÉMILIA.

ÉMILIA.

Comment vous trouvez-vous ? Ses discours moins glacés,
Moins durs que ce matin, sont d'un meilleur augure.

DESDEMONA.

Le cœur ne se lit pas toujours sur la figure.
Il m'a dit qu'il fallait (cela va t'effrayer)
Rentrer chez moi, l'attendre, et puis te renvoyer.

[1] Get you to bed on the instant. I will be
Return'd forthwith. Dismiss your attendant there.

Ceci est traduit littéralement, et toute cette scène est évidemment faite pour qu'on entende Othello donner cet ordre.

ÉMILIA.

Quoi! me renvoyer?

DESDEMONA.

Oui ! Comme il est en colère,
Ce n'est pas à présent qu'il faudrait lui déplaire.
Donne mes vêtements. Adieu. C'est convenu.

ÉMILIA.

Je voudrais que jamais vous ne l'eussiez connu !

DESDEMONA.

Je ne le voudrais pas, moi ; car vraiment je l'aime
Jusqu'en son humeur brusque et dans ses dédains même.
Ils ont (délace-moi vite, je serai mieux)
Du charme pour mon cœur, de la grâce à mes yeux.

ÉMILIA.

Tout votre habit de noce est sur le lit.

DESDEMONA.

N'importe !...
Mon père ! hélas ! j'ai fui le seuil de votre porte,
Mon bon père ! Ah ! combien nos cœurs sont insensés !
— Je veux qu'en ces habits mes restes soient placés
Si je meurs avant toi, tu le feras, j'espère,
Dans mes robes de noce. — O mon père ! ô mon père !

Elle pleure.

ÉMILIA.

Madame, au nom du Ciel, ne dites pas cela.

DESDEMONA.

Elle fait arranger lentement ses cheveux devant une glace ; pendant ce temps, Émilia s'arrête, lorsqu'elle rêve et chante.

Ma mère avait près d'elle une esclave, et voilà

Que, malgré moi, j'y pense ; elle était Africaine ;
On la nommait Joël ; une éternelle peine
L'accablait ; son amant, devenu fou, je crois,
L'avait abandonnée ; il semble que sa voix,
Comme je l'entendais, frappe encor mon oreille ;
Elle chanta longtemps une chanson bien vieille,
Une chanson de saule et de fatal amour[1] ;
Elle mourut très jeune et, jusqu'au dernier jour,
Elle redit cet air, dont les vers et l'histoire
Ne peuvent aujourd'hui sortir de ma mémoire.
Peu s'en faut que mon front ne tombe malgré moi,
Comme le sien tombait en chantant. Hâte-toi,
Je t'en prie ; à mes yeux la lampe se dérobe.

ÉMILIA.

Irai-je pour la nuit chercher une autre robe ?

DESDEMONA.

Non, détache ces nœuds seulement. — J'ai trouvé
Lodovico fort bien, son langage élevé,
Gracieux.

ÉMILIA, cherchant à la distraire.

J'ai connu dans Venise une dame
Qui brûlait tellement de devenir sa femme,
Que, pour en obtenir un instant de pitié,
Elle eût fait un voyage en Palestine à pied.

[1] She had a song of willow...
An old thing 'twas, but it express'd her fortune,
And she died singing it : that song, to-night,
Will not go from my mind. —

DESDEMONA, rêveuse, récite ou chante des vers.
Émilia n'ose lui parler.

La pauvre enfant était assise
Sous un sycomore penché :
Son front sur ses genoux caché,
Sa main sur son cœur qui se brise.
Chantez le saule, chantez tous,
Le saule pleure comme nous.

ÉMILIA.

Je voudrais cette nuit rester auprès de vous.

DESDEMONA poursuit sans l'écouter.

Le ruisseau frais au pied de l'arbre
Coulait près d'elle en murmurant.
Elle parlait en soupirant ;
Ses pleurs auraient usé le marbre.

Il va rentrer bientôt ; dépêche-toi ! *Chantez*
Le saule vert, le saule... Il revient ; écoutez.

Que nul d'entre vous ne le blâme !
Mieux que vous je connais son âme.
J'aime et j'approuve ses dédains !...
. . . .

Non. Ce n'est pas ainsi que ce couplet commence,
Et je ne puis jamais achever la romance.
Qui frappe donc ! Écoute ! entends-tu ?

ÉMILIA.

C'est le vent.

DESDEMONA.

Ah ! c'est vrai. Bonne nuit. Va-t'en. Mon Dieu, souvent
Mes yeux me font bien mal. Brûlants comme une flamme !
Cela présage-t-il des pleurs ?

ÉMILIA.

Eh ! non, madame.

DESDEMONA.

On me l'a toujours dit. — Ah ! ces hommes ! — Crois-tu,
Dis-le-moi, que parfois des femmes sans vertu,
Sans honneur, aient osé trahir la foi jurée ?...

ÉMILIA, souriant.

Mais, madame !

DESDEMONA.

Crois-tu qu'à ce point égarée,
Tu voudrais pour un monde entier y consentir ?

ÉMILIA, cherchant.

Pour un monde, madame, un monde, sans mentir,
Ne voudriez-vous pas ?...

DESDEMONA.

Non ! par cette lumière
Du ciel !

ÉMILIA.

Par la lumière ? Ah ! je suis la première
A dire non aussi, mais la nuit !

DESDEMONA.

Quoi ! vraiment !
Oh ! non ! je ne veux pas l'écouter, elle ment.

ÉMILIA.

Bah ! votre opinion de ce péché se fonde
Sur l'avis général établi dans le monde ;
Mais, s'il était à moi, ce monde, on en ferait
Bien vite une vertu qu'on y respecterait.

DESDEMONA.

Et moi, je ne crois pas que ces femmes existent.

ÉMILIA.

Eh ! madame, entre nous, s'il en est qui résistent,
C'est...

DESDEMONA.

Bonne nuit, va-t'en, il est bien tard ; adieu.

Émilia sort.

Tous les jours de ma vie, inspirez-moi, grand Dieu !
Le mépris que je sens pour ces propos infâmes,
Et faites qu'en plaignant l'erreur des autres femmes,
Et dédaignant toujours leur exemple fatal,
Je me corrige encore en présence du mal.

Elle prend un chapelet et son livre de prières, le lit, rêve ; et puis elle sort et passe dans sa chambre à coucher.

ACTE CINQUIÈME

Une rue écartée et sombre de Chypre. — Il est nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

YAGO, RODRIGO.

YAGO.

Place-toi, mon ami, derrière la muraille.
Tire-moi bravement ta lame de bataille.
Cassio va revenir. L'épée au poing ! C'est bien.
Plonge-la dans son cœur. Sois ferme ! ne crains rien ;
Je serai là. Ce coup sauve ou perd notre affaire ;
Songes-y. Prends bien garde à ce que tu vas faire.

RODRIGO.

Mais tiens-toi près de moi ; je peux manquer mon coup.

YAGO.

Es-tu content ? je suis sous ton bras...

RODRIGO, à part.

Pas beaucoup !
Il m'a bien donné là des raisons excellentes ;

Mais je hais tout ceci. Ces actions sanglantes...
Bah ! qu'importe ! Après tout, ce n'est qu'un homme mort.
Je ferai ce qu'il veut, mais je crois que j'ai tort.

Il va à son poste.

YAGO, sur le devant de la scène.

J'ai tant envenimé sa récente blessure,
Que le voilà parti. Mon entreprise est sûre.
A présent, que Cassio meure ou le tue, ou bien [1]
Qu'ils meurent tous les deux, cela ne me fait rien ;
Si Rodrigo survit à l'affaire, il est homme
A venir réclamer les bijoux et la somme
Dont je l'ai dépouillé : cela ne sera pas.
D'autre part, si Cassio se dérobe au trépas,
Je demeure éclipsé par l'éclat de sa vie.
Le More et lui pourront s'entendre. Oh ! mon envie
De le voir disparaître est juste, et je prétends
Ne pas l'attendre au coin des bornes plus longtemps.
J'entends quelqu'un ; c'est lui.

RODRIGO, au coin de la rue.

Il s'élance de son poste et porte une botte à Cassio.

C'est lui ! c'est lui ! Meurs, traître !

[1] Now, whether he kill Cassio,
Or Cassio him, or each do kill the other,
Every way makes my gain : live Roderigo,
He calls me to a restitution large
Of gold and jewels, that I bobb'd from him,
As gifts to Desdemona :
It must not be ; — if Cassio do remain,
He hath a daily beauty in his life
That makes me ugly.

CASSIO.

Ma foi, sans mon manteau, c'était fait. Ah ! mon maître,
C'est moi qui vais percer le tien.

Il tire son épée et frappe Rodrigo.

RODRIGO.

Ah ! je suis mort !

Yago frappe Cassio à la jambe et s'en va.

CASSIO.

Au meurtre !

Yago achève Rodrigo.

RODRIGO mourant, à Yago.

Scélérat !

OTHELLO traverse la scène dans la nuit, enveloppé d'un manteau.

Cassio se meurt. Le sort
Pas à pas s'accomplit. Yago tient sa promesse.
Il a frappé l'amant, je marche à la maîtresse.
Femme, ton bien-aimé t'attend, et ton destin
Est de l'aller trouver avant demain matin.
En entendant ces cris, j'ai honte qu'elle vive !
Fidèle Yago, j'y vais ! Attends, femme, j'arrive.
Ton sang bientôt versé par mon bras satisfait
Va couler sur ce lit qu'a souillé ton forfait.

Il sort à grands pas, marchant vers son palais et mettant la main sur son poignard.

LODOVICO entre de l'autre côté avec ses gens sans flambeaux.

J'entends gémir deux voix. Mais la nuit est bien sombre.

Avancez prudemment et lentement dans l'ombre ;
Ce pourrait être un piège. Approchons ; j'aperçois
Un homme armé qui tient une lampe, je crois.

YAGO, accourant à demi déshabillé, avec une lampe.

Qui va là ? Répondez. Quel blessé nous appelle ?
Quoi ! c'est vous, lieutenant ? Était-ce une querelle ?

CASSIO.

Ce sont des assassins ; l'un d'eux est mort ici.

YAGO.

Les autres, où sont-ils ? Je crois que les voici.

Il crie à Lodovico.

N'approchez pas de moi. Nommez-vous, parlez vite.

LODOVICO.

Jugez chacun de nous, seigneur, par sa conduite.
Nous restons à deux pas.

YAGO.

Excusez-moi, seigneur !
Noble Lodovico ! mais, dans un tel malheur,
Au milieu des brigands, de tous on se méfie.
C'est notre ami Cassio, déjà presque sans vie.
Si vous pouviez m'aider à l'emporter chez moi !

CASSIO, qu'on transporte.

Merci, mon brave Yago.

YAGO, à part.

Je veillerai sur toi,

Car c'est dans cette nuit où va gronder l'orage,
Que ma barque doit vaincre ou subir le naufrage !

Ils entrent dans une maison.

SCÈNE II

Une chambre à coucher. — Desdemona endormie sur son lit, à moitié déshabillée, en robe blanche, nu-pieds, ses cheveux noirs épars.

OTHELLO entre, tenant dans sa main gauche une lampe, dans la droite une épée.

. . . .

C'est la cause, ô mon âme ! et vous la connaissez[1],
La cause qui m'amène au meurtre ! c'est assez !
Étoiles qu'on adore en votre chaste empire,
La cause, sous vos yeux je n'oserais la dire !
Je ne verserai pas son sang, et mon dessein
Ne me conduira pas à déchirer ce sein
Si beau, que l'on croit voir, à la lampe bleuâtre,
Sur un tombeau de marbre une image d'albâtre.

Il pose son épée et sa lampe sur une table.

Cependant, il faut bien qu'elle meure, il le faut,

[1] It is the cause, it is the cause, my soul.

Ce brusque début doit être conçu comme la suite d'une profonde réflexion intérieure dont l'expression s'échappe de ces lèvres dans la violence de son désespoir. Le désordre de ces premières paroles sera mieux expliqué par tout homme dont le cœur a été blessé que par les commentaires de Johnson et Steevens, qui ajoutent froidement des paroles de rechange en marge de ce monologue pour lui servir de préface.

Car elle trahirait d'autres hommes bientôt.
— Éteignons ce flambeau, puis éteignons sa vie.
— Si la flamme une fois, par ma main, t'est ravie,
J'ai, pour la ranimer, le temps du repentir,
Lampe ardente !

En regardant Desdemona.

Mais toi qui vas t'anéantir,
Ouvrage le plus beau qu'ait formé la nature !
Où retrouver encor, divine créature,
Ce feu qui te donna la vie, et qu'autrefois
Dieu pour chacun de nous n'alluma qu'une fois ?
Le destin l'a voulu : lorsqu'une main profane
Vient de cueillir la rose, il faut qu'elle se fane ;
Mais celle-ci, du moins, je veux la respirer !

Il l'embrasse.

O souffle pur, qui viens encor de m'attirer !
— Ta lèvre de parfums et de baumes trempée
Forcerait la Justice à briser son épée !
Encore ce baiser ! — le dernier ! — infernal !
Jamais on n'en aura donné de plus fatal.

Il fond en larmes.

Il faut que je pleure ! — Ah ! c'est que ma fureur même
Est le courroux du Ciel qui frappe ce qu'il aime.
Elle s'éveille !

DESDEMONA.

On vient ! Othello ! c'est donc vous ?

OTHELLO.

Oui, Desdemona, moi.

DESDEMONA.

Monseigneur, allons-nous
Dormir ?

OTHELLO, assis, sans la regarder, parlant doucement.

Avez-vous fait ce soir votre prière,
Desdemona ?

DESDEMONA.

Oui.

OTHELLO.

Bien ! Dans votre vie entière
Si vous vous rappelez un crime pour lequel
Vous n'ayez pas encor l'indulgence du Ciel,
Implorez-la sur l'heure.

DESDEMONA.

Eh ! que voulez-vous dire,
Monseigneur ?

OTHELLO.

Il marche à grands pas dans la chambre.

Allons, vite, allons, je me retire,
Je reste à quelques pas de vous en attendant.
— Préparez-vous ! Ma cause est juste, et cependant
Le Ciel remet parfois même une faute infâme,
Et je ne voudrais pas tuer aussi votre âme.

DESDEMONA.

Quoi ! vous parlez de crime et de tuer aussi ?

OTHELLO.

Oui.

DESDEMONA.

Que le Ciel me sauve !

OTHELLO.

Amen ! qu'il soit ainsi[1] !
Je le désire.

DESDEMONA.

Au moins, ce n'est pas moi, j'espère,
Que vous tûrez ?

OTHELLO.

Espère !

DESDEMONA.

Hélas ! votre colère
Est à craindre toujours, seigneur, lorsque vos yeux
Roulent comme à présent, sombres et soucieux.
Je n'ai fait aucun mal ; personne n'a de plainte

1

OTHELLO.

Oui.

DESDEMONA.

Que le ciel me sauve !

OTHELLO.

Amen ! qu'il soit ainsi !
Je le désire.

A la scène, on dit : « Ah ! qu'il en soit ainsi ! »
Mais l'anglais porte : *Amen ! with all my heart !*

J'espère qu'il viendra un temps où l'on osera dire à la scène cette parole sacramentelle que Shakespeare n'a pas mise sans intention dans la bouche du More. Othello est un chrétien fervent, comme l'annoncent beaucoup de traits dans toute la tragédie ; dans cette scène, il se regarde comme n'étant plus que l'exécuteur de son invariable résolution ; depuis son vers :

Yet she must die, else she'll betray more men !

... Il faut bien qu'elle meure, il le faut,
Car elle trahirait d'autres hommes bientôt !

De ce moment, il est devenu à ses propres yeux un pontife, un sacrificateur qui ne doit plus à la victime que le temps d'une prière.

Contre moi ; je ne vois aucun sujet de crainte,
Et cependant j'ai peur.

OTHELLO.

Pense à tes péchés.

DESDEMONA.

Moi ?
Le seul est mon amour pour vous, seigneur.

OTHELLO.

Tais-toi.
Pour ce crime tu meurs !

DESDEMONA.

C'est contre la justice.
Tuer pour trop aimer ! Punir d'un sacrifice !
Ah ! pourquoi mordez-vous vos lèvres en parlant ?
Vous tremblez, agité d'un effort violent.
Ces présages sont tous sinistres ; mais je pense
Ne pas être l'objet de votre violence.

Othello a dans son cœur des trésors de foi et d'amour ; l'une lui fait dire : *Je ne voudrais pas tuer aussi votre âme ; I would not kill thy soul ;* l'autre, que son courroux *est le courroux du Ciel qui frappe ce qu'il aime ; This sorrow's heavenly ; it strikes where it doth love.*

Il est tellement pénétré de sa foi et convaincu que son crime l'a damnée, qu'on l'entendra se réjouir de ce que Desdemona s'est damnée aussi par un mensonge, quoique ce mensonge soit un dernier soupir d'amour pour lui-même. Souvent il a fait serment par la *sainte croix ;* tout en lui est ferveur religieuse ; cette flamme veille en lui aussi ardente que son amour. Tous ces traits préparent assez un public attentif et réfléchi à entendre sortir comme un dernier vœu ce mot qui termine toute prière, et par lequel un chrétien s'unit aux prières d'un autre ; dernière parole qu'il accorde à la criminelle : il ne croit plus pouvoir pardonner dans ce monde, mais il veut bien prier Dieu d'absoudre dans l'autre.

OTHELLO.

Reste en repos, écoute.

DESDEMONA, assise sur le bord du lit.

Eh bien, j'écoute en paix.

OTHELLO.

Ce mouchoir qui te fut si cher et que j'aimais,
Tu viens de le donner à Cassio.

DESDEMONA.

Sur mon âme,
Cela n'est pas. Qu'il vienne et, devant votre femme,
Interrogez-le donc.

OTHELLO.

N'ajoute pas le tort
Du parjure au péché, près de ton lit de mort !

DESDEMONA. Elle s'est levée un moment et retombe sur le lit.

Je n'y suis pas encor pour mourir ?

OTHELLO.

Tout à l'heure.
En vain tu nîrais tout ; fais un serment ou pleure,
Tu n'étoufferas pas tout ce que maintenant
Je nourris dans le fond du cœur en frissonnant.
Tu vas mourir !

DESDEMONA.

Dieu juste ! ayez pitié !... Vous-même,
Ayez pitié de moi. Ce Cassio, je ne l'aime
Que de cette amitié bienveillante pour tous,
Qui ne peut exciter aucun soupçon jaloux.
Je ne vous offensai jamais par mon langage ;
J'ai pris pitié de lui, mais jamais aucun gage...

OTHELLO.

Oh ! par le Ciel ! j'ai vu ce mouchoir dans ses mains.
Femme, ô femme parjure entre tous les humains !
Ce mot seul rend mon cœur de fer. Mon sacrifice
De ta vie, à présent je le nomme justice.
J'ai vu le mouchoir.

DESDEMONA.

Vous ? Il l'avait donc trouvé ?
Qu'il vienne, et par lui-même il vous sera prouvé...

OTHELLO.

Il a déclaré...

DESDEMONA.

Quoi ?

OTHELLO.

Qu'il t'avait possédée.

DESDEMONA.

Il ne le dira pas !

OTHELLO.

Non, sa bouche est fermée ;
Yago s'en est chargé.

DESDEMONA, épouvantée.

Ma crainte explique tout :
Il est mort !

OTHELLO.

Il est mort ! Quand son ange debout
Aurait multiplié cent fois son existence,
Cent fois on l'aurait vu tomber sous ma vengeance.

DESDEMONA, pleurant.

Hélas ! il est trahi ! je suis perdue !

OTHELLO.

O dieux !
L'effrontée ! elle vient de pleurer sous mes yeux !

DESDEMONA.

Oh ! ne me tuez pas, bannissez-moi !

OTHELLO.

L'infâme !
A bas, prostituée !

DESDEMONA.

Oh ! la nuit pour mon âme !
Et tuez-moi demain.

OTHELLO.

Non. Si vous résistez...

DESDEMONA.

Une heure seulement.

OTHELLO.

Point de grâce !

DESDEMONA.

Arrêtez !
Seulement pour le temps de dire une prière.

OTHELLO.

Il est trop tard !

Il l'étouffe avec un oreiller.

SCÈNE III[1]

Les Mêmes, ÉMILIA.

ÉMILIA, du dehors.

Seigneur ! seigneur ! la ville entière
Est en rumeur.

OTHELLO.

Qui vient ici ? J'entends des pas.
Est-elle morte ? Non, non, la mort ne vient pas.
Moi, je suis né cruel ; mais, l'action finie,
J'ai toujours eu pitié d'une longue agonie ;
Je ne veux pas laisser durer votre douleur,
Non, non.

Il la poignarde sans la regarder.

ÉMILIA, en dehors.

Ouvrez ! ouvrez ! Monseigneur ! monseigneur !

OTHELLO.

Oui ! — C'est Émilia qui frappe à cette porte.

Regardant Desdemona.

Pour la mort de Cassio. — Tout à l'heure. — Elle est morte.
Froide ! ô mon enfant ! froide ! immobile ! Ah ! je crois
Qu'elle respire encor. — Non. — Tout vient à la fois !
Que faire ? On va parler à la femme du More.
Ma femme ! — Quelle femme ? Ai-je une femme encore ?

[1] Il était important de montrer, par ce grand exemple de Shakespeare, que tout n'est pas fini après la mort de l'*héroïne*, et que le dénouement d'une tragédie peut être l'accomplissement d'un caractère et d'une haute vue morale, et non la fin d'une petite aventure.

O funeste pensée ! Il me semble à présent
Que les astres devraient, dans ce jour malfaisant,
S'éclipser dans le ciel, s'enfoncer dans l'abîme.

Il ferme les rideaux et ouvre à Émilia.

ÉMILIA.

Seigneur !

OTHELLO.

Qu'arrive-t-il ?

ÉMILIA.

Seigneur, un double crime :
Cassio, puis Rodrigo sont assassinés.

DESDEMONA, sous les rideaux.

Ah !

ÉMILIA.

Quel est ce cri ?

OTHELLO.

Quel cri ?

ÉMILIA.

Dieu ! c'est Desdemona !

DESDEMONA.

Tuée injustement... innocente, et je l'aime.

ÉMILIA.

Qui vous a fait mourir ?

DESDEMONA, expirant.

Personne, c'est moi-même.
Recommande mon âme à mon Othello.

OTHELLO.

Quoi !
Elle vient d'affirmer que ce n'était pas moi !

ÉMILIA.

Oui, je l'avoue.

OTHELLO, avec une joie fanatique et insensée.

Eh bien ! elle a dit un mensonge,
Dont le poids éternel dans les enfers la plonge !
C'est moi qui l'ai tuée.

ÉMILIA.

O Ciel ! tant de bonté
Double votre injustice et votre cruauté.

OTHELLO.

Elle tournait au mal ; c'était une adultère.

ÉMILIA.

Vous la calomniez !

OTHELLO.

Non ! Perfide et légère
Comme l'onde.

ÉMILIA.

Elle était un ange de candeur !

OTHELLO.

Une femme perdue.

ÉMILIA.

Un trésor de pudeur !

OTHELLO.

Ton mari me l'a dit.

ÉMILIA.

Il a dit cela d'elle ?
Mon mari !

OTHELLO.

Ton mari.

ÉMILIA.

Qu'elle était infidèle ?

OTHELLO.

C'est un homme d'honneur qui déteste et maudit
Le vice et le dénonce.

ÉMILIA.

O Ciel ! il vous l'a dit ?
Mon mari !

OTHELLO.

Ton mari, femme.

ÉMILIA.

Oh ! Dieu ! ma maîtresse,
Ton amour fut joué par sa scélératesse.

OTHELLO.

Il a tout découvert lui-même habilement ;
L'honnête Yago sut tout et m'a tout dit.

ÉMILIA.

Il ment.
De son indigne choix elle était trop éprise.
Ah ! ma colère enfin surmonte ma surprise !

Othello lève son épée.

Va, je ne te crains pas, homme ou monstre fatal !
Car tu n'as pas en toi, pour me faire du mal,

La moitié de l'honneur qui me rend intrépide.
Je te dénoncerai ! More insensé, stupide !
Quand je devrais aussi succomber sous tes coups,
Je te ferai connaître ! assassin ! vil jaloux !
Sanguinaire jouet d'une envieuse adresse !
A mon secours ! le More a tué ma maîtresse !

Elle frappe aux portes et ouvre une fenêtre où elle appelle.

SCÈNE IV

Les Précédents, LODOVICO, MONTANO, YAGO.

ÉMILIA.

Vous voilà donc, Yago ! soyez le bienvenu !
De tous les meurtriers vous semblez fort connu !
Dans ses assassinats chacun d'entre eux vous nomme.
Démentez celui-là, si vous êtes un homme.
Avez-vous dit sa femme infidèle ? Parlez,
Parlez, mon cœur est plein.

YAGO.

J'ai dit, si vous voulez,
Tout ce que je pensais, mais rien, je vous assure,
Qu'il n'ait vu par lui-même.

ÉMILIA.

Eh bien ! moi, je le jure,
C'est un mensonge infâme, exécrable, odieux !
Il faut bien que je parle. Elle est là sous vos yeux,
Seigneurs, et sur ce lit, assassinée !

TOUS.

O crime !

ÉMILIA.

De vos rapports, Yago, ma maîtresse est victime.
C'est vous ! La vérité va paraître à son tour.

YAGO.

Il met la main sur son épée.

Prenez garde, madame !

ÉMILIA.

Elle verra le jour ;
Que le Ciel, les démons, tous les hommes ensemble
S'élèvent comme moi ! je parlerai.

A Othello.

Rassemble
Tous les faits, cruel More, et jure le premier.
Il conduisit ta main, aveugle meurtrier !
Et je suis bien trompée, ou dans un but perfide
Il me prit ce mouchoir dont il était avide,
Et que...

OTHELLO, absorbé jusque-là dans son désespoir, se lève.

Parle.

YAGO.

Tais-toi.

ÉMILIA vient se mettre, en fuyant Yago, sous la protection d'Othello.

Gardez ce réprouvé,
Seigneurs.

OTHELLO.

Parle, te dis-je.

ÉMILIA.

Et que j'avais trouvé.

Yago voulut l'avoir, il paraissait lui plaire ;
Cassio ne l'eut jamais.

OTHELLO.

Que fait donc le tonnerre ?

On s'éloigne de lui avec méfiance.

N'ayez pas peur de moi, seigneurs ; je suis armé.
Mais personne à présent n'en doit être alarmé.
J'ai vu des temps meilleurs, jadis, où cette épée,
Dont la lame espagnole est dans l'Èbre trempée,
Se serait bien fait jour au travers de vous tous ;
Mais qui peut du destin surmonter les grands coups ?
— Je suis au terme enfin du long pèlerinage,
C'est le dernier écueil de mon dernier voyage ;
Une femme pourrait me désarmer. — Pourquoi
La bravoure à l'honneur survivrait-elle en moi ?

A Desdemona.

Ah ! pauvre enfant ! jouet d'une étoile fatale !
Froide comme une tombe et comme un linceul pâle !
Calme au sein de la mort, comme était ta vertu !
Vois-tu ton assassin qui pleure ? le vois-tu ?

Il se roule sur les pieds de Desdemona.

ÉMILIA.

Oui, rugis à présent, roule-toi, pour qu'on voie
Ce qu'un tigre africain sait faire de sa proie.

Elle se jette sur le corps de Desdemona, et y reste à pleurer jusqu'à la fin de l'acte.

LODOVICO, montrant Yago.

Gardez ce scélérat !

OTHELLO se relève et marche lentement vers Yago, qui parle bas à un groupe de soldats qui l'entoure.

Laissez-moi lui parler ;
Est-ce un homme? oh! non, non, sa main doit vous brûler.
Je regarde ses pieds. Sa vie est une fable !
Mais, si c'est un démon, il est invulnérable.

Il le blesse.

YAGO.

Mon sang coule, Messieurs, mais je ne suis pas mort.

OTHELLO.

Tant mieux ; pouvoir mourir est un bienfait du sort,
Et vivre est un malheur ; je souhaite qu'il vive.

LODOVICO.

Désarmez Othello. Que cet homme nous suive !
On va l'interroger.

OTHELLO, avec une profonde tristesse.

Seigneur, un seul moment !
A ce monstre pour moi demandez seulement
Dans quel but il ourdit son infernale trame,
Et pourquoi ses filets ont enlacé mon âme ?

YAGO.

Ne me demandez rien ; ce qu'on sait, on le sait.
Je ne dis plus un mot.

LODOVICO.

Si le bourreau cessait
De lui briser le corps, j'aiderais la torture
Dont il sera bientôt la hideuse pâture.
Qu'il sorte ! allez !

Yago sort, emmené par les gardes.

CASSIO, qui est entré avec Lodovico, et s'est tenu jusque-là à l'écart, s'avance appuyé sur deux soldats et blessé à la jambe.

Hélas ! que vous avais-je fait,
Mon général ?

OTHELLO.

Ami ! nulle offense, en effet.
Et j'avais ordonné... Votre main et ma grâce...
Pardonnez-moi.

Cassio lui baise les mains en sanglotant.

CASSIO.

Seigneur, est-il rien que n'efface
Tant de malheur ?

LODOVICO, à Othello.

O vous ! vous ! si grand et si doux
Autrefois ! à présent, que dira-t-on de vous !

OTHELLO.

A présent ? Que m'importe ! Écrivez tout au Doge,
Ou partez pour Venise et, s'il vous interroge,
Dites : « C'est par honneur qu'il lui perça le sein. »
Nommez-moi hardiment honorable assassin [1] !
On lira dans ma vie un crime, et non des vices.
J'ai peut-être à l'État rendu d'heureux services,
N'en parlons plus jamais : racontez seulement
Que je n'aimai que trop cette femme, et comment,
Dans un piège infernal lentement enlacée,
Jusqu'à l'assassinat mon âme fut poussée.
Racontez qu'un soldat qui ne pleura jamais
Vous a montré des yeux vaincus et, désormais,

[1] An honourable murderer.

Versant des larmes, plus que les palmiers d'Asie
De leurs flancs parfumés ne versent d'ambroisie.

Il cherche à tirer son poignard sans être vu.

Parlez ainsi de moi ; puis racontez encor
Que dans Alep un jour, dérobant un trésor,
Un Turc au turban vert profanait une église,
Insultait un chrétien ; le More de Venise
L'arrêta ; vainement il demanda merci,
Il le prit à la gorge en le frappant ainsi[1].

Il se poignarde et tombe à la renverse.

---

[1] J'ai recomposé et resserré ce dénouement tout entier depuis la scène III ; il m'a fallu rassembler des traits épars, en ajouter quelques-uns et retrancher de trop lentes explications, parce que c'est aujourd'hui, pour la France surtout, une nécessité que la dernière émotion soit la plus vive et la plus profonde. J'ai tâché seulement de ne perdre aucun des grands traits de Shakespeare.

DOCUMENTS

J'ai traduit cette tragédie sur un exemplaire in-folio de la première édition complète des Œuvres de Shakespeare. Elle fut publiée en 1623, après sa mort, par deux acteurs, camarades du grand homme. Jusque-là, on n'avait imprimé que quelques livres informes et sans distribution d'actes ni de scènes. *John Hemmings* et *Henry Condell* firent paraître ce livre, précédé d'une préface naïve, adressée à tous les lecteurs, dans un style et une orthographe qui correspondent au langage de Rabelais, et où se trouve ceci : *His minde*[1] *and hand went together : and what he thought he uttered with that easinesse that we have scarse received from him a blot in his papers.*

Reade him therefore and againe, and if then you do not like him, surely you are in some manifest danger not to understand him.

Leur livre parut sous ce titre :

M. WILLIAM SHAKSPEARE'S COMEDIES, HISTORIES AND TRAGEDIES.

[1] « Son esprit et sa main allaient ensemble, et, ce qu'il pensa, il l'exprima avec telle aisance, que nous avons à peine trouvé une rature dans ses papiers.

« Lisez-le donc encore, et, si vous ne l'aimez pas, assurément vous êtes dans quelque manifeste danger de ne pas le comprendre. »

Warburton, Johnson, Steevens, sir J. Reynolds et Théobald, dans leurs commentaires *scolastiques*, qui ne sont guère que des disputes de mots, ne cessent de confronter cette édition avec un in-quarto du même temps que je n'ai pu me procurer.

On voit que Shakespeare ne regardait ses *pièces* (plays) *historiques* ni comme comédies ni comme tragédies. Toutes sont nommées histoires, comme Henri VIII, qui s'intitule : *The Famous History of Henry the eight.* Othello porte le titre de *The Moore of Venice*, que j'ai voulu lui rendre.

Il me reste à répéter ce que tout le monde sait, que Shakespeare puisa dans l'*Hecatomythi* de *Giraldi Cinthio* la fable du *More de Venise.* Quiconque la lira, ou en italien dans les *Cento Novelle*, ou en anglais dans le *Shakespeare illustrated*, et la comparera à l'œuvre de Shakespeare, verra comment le génie dit à la matière : « Lève-toi et marche ! »

JOURNAL D'UN POÈTE

AVANT-PROPOS

Sous le titre de *Journal d'un Poète* Louis Ratisbonne publia en 1867 un choix des notes qu'il avait trouvées dans les papiers de Vigny. Voici ce qu'il en dit dans sa préface :

« Alfred de Vigny me montrait quelquefois dans sa bibliothèque de nombreux petits papiers cartonnés, où il avait depuis longtemps jeté au jour le jour ses notes familières, ses *memento*, ses impressions courantes sur les hommes, sur les choses surtout, ses pensées sur la vie et sur l'art, la première idée de ses œuvres faites ou à faire. Et, quelques jours avant sa mort, il me dit : « Vous trouverez « peut-être quelque chose là. » J'y ai trouvé l'homme tout entier. Il a écrit ici pour lui-même, non pas sans couleur et sans style, il ne pouvait, mais sans apprêt, avec une entière candeur. On l'y surprend dans sa parfaite ressemblance, dans sa vive et haute originalité. Il y poursuit, sans souci du public, sans autre témoin que sa conscience, un monologue intime plein d'intérêt. On a, en général, bien jugé l'écrivain ; on a estimé le poète à son prix ; mais l'homme, si honoré qu'il soit, n'est pas encore bien connu... C'est pour le faire mieux connaître, autant dire mieux aimer, que j'expose au jour, sous ma responsabilité, devant ma conscience et devant lui qui me voit peut-être, ces fragments significatifs de cette sorte de mémoires de sa vie méditative. Il m'a semblé qu'il

ne m'avait pas interdit d'y puiser avec discrétion, dans l'intérêt des lettres et de sa pure renommée, puisqu'il me disait : « Vous trouverez quelque chose là. »

Nous savons que Louis Ratisbonne n'a pas publié, à beaucoup près, toutes les notes de Vigny ; certaines ont été, depuis, communiquées à M. Dorison et à M. Fernand Gregh, qui les ont publiées, l'un dans son livre *Alfred de Vigny, poète philosophe*, l'autre en 1906, dans la revue *Les Lettres*.

D'autre part, plusieurs fragments ont été placés par Louis Ratisbonne à des dates évidemment erronées. Dans son édition du *Journal d'un Poète* M. Léon Séché, qui connaît mieux que personne tout ce qui concerne Vigny, a su rétablir l'ordre chronologique ; sauf pour quelques passages, nous avons suivi l'exemple de M. Séché.

Enfin, nous avons imprimé dans ce volume quelques morceaux publiés par Vigny dans différentes revues, et sa proclamation aux électeurs de la Charente en 1848.

JOURNAL D'UN POÈTE

1824

LE COMBAT INTELLECTUEL

Dieu a jeté — c'est ma croyance — la terre au milieu de l'air et de même l'homme au milieu de la destinée. La destinée l'enveloppe et l'emporte vers le but toujours voilé. — Le vulgaire est entraîné, les grands caractères sont ceux qui luttent. — Il y en a peu qui aient combattu toute leur vie ; lorsqu'ils se sont laissé emporter par le courant, ces nageurs ont été noyés. — Ainsi, Bonaparte s'affaiblissait en Russie, il était malade et ne luttait plus, la destinée l'a submergé. — Caton fut son maître jusqu'à la fin. — Le fort fait les événements, le faible subit ceux que la destinée lui impose. — Une distraction entraîne sa perte quelquefois, il faut qu'il surveille toujours sa vie : rare qualité.

*
* *

La seule faculté que j'estime en moi est mon besoin éternel d'organisation. A peine une idée

m'est venue, je lui donne dans la même minute sa forme et sa composition, son *organisation complète.*

*
* *

MA VIE A DEUX CENTS ANS

L'imagination nous vieillit, et souvent il semble qu'on ait vu plus de temps en rêvant que dans sa vie.

Des empires détruits, des femmes désirées, aimées, des passions usées, des talents acquis et perdus, des familles oubliées, ah ! combien j'ai vécu ! N'y a-t-il pas deux cents ans que cela est ainsi ? — Revue de ma vie entière.

*
* *

PASSAGE DE MER

Un beau vaisseau partit de Brest un jour. — Le capitaine fit connaissance avec un passager. Homme d'esprit, il lui dit : « Je n'ai jamais vu d'homme qui me fût aussi cher. »

Arrivés à la hauteur de Taïti. — Sur la ligne. — Le passager lui dit : « Qu'avez-vous donc là ? — Une lettre que j'ai ordre de n'ouvrir qu'ici, pour l'exécuter. » Il dit aux matelots d'armer leurs fusils et pâlit. « Feu ! » Il le fait fusiller [1].

[1] Première idée de *Laurette ou le Cachet rouge* (*Servitude et Grandeur militaires*).

*
* *

COMPARAISON POÉTIQUE

L'Islande. — Dans les nuits de six mois, les longues nuits du pôle, un voyageur gravit une montagne, et, de là, voit au loin le soleil et le jour, tandis que la nuit est à ses pieds : ainsi le poète voit un soleil, un monde sublime et jette des cris d'extase sur ce monde délivré, tandis que les hommes sont plongés dans la nuit.

*
* *

La réputation n'a qu'une bonne chose, c'est qu'elle permet d'avoir confiance en soi et de dire hautement sa pensée entière.

*
* *

ORGANISATION BIZARRE

Ma tête, pour concevoir et retenir les idées positives, est forcée de les jeter dans le domaine de l'imagination, et j'ai un tel besoin de créer qu'il me faut dire, en allant pas à pas : « Si telle science ou telle théorie pratique n'existait pas, comment la formerais-je ? » Alors le but, puis

l'ensemble, puis les détails m'apparaissent, et je vois et je retiens pour toujours.

Et comment faire autrement pour tomber d'*Éloa* à la théorie d'infanterie ?

1825

9 Décembre. — Achevé de revoir les dernières épreuves de *Cinq-Mars.*

Ce qui fait l'originalité de ce livre, c'est que tout y a l'air roman et que tout y est histoire. — Mais c'est un tour de force de composition dont on ne sait pas gré et qui, tout en rendant la lecture de l'histoire plus attachante par le jeu des passions, la fait suspecter de fausseté et quelquefois la fausse en effet.

1826

9 février.

La séance de l'Académie où fut reçu le duc de Montmorency fut très remarquable. Devant une foule de femmes où paraissaient à peine quelques académiciens clairsemés, parlèrent trois hommes tour à tour : M. de Montmorency, M. Daru et M. de Chateaubriand. J'étais en face de leur tribune, dans la loge du Nord, et je les écoutai, sans quitter des yeux leurs visages, avec une attention profonde. J'ai vu en eux trois hommes qui avaient traversé sur des flots bien différents les tempêtes révolutionnaires, et qui m'ont semblé porter parfaitement dans leur extérieur et tout leur être l'empreinte de leur vie. M. de Montmorency semblait pâle de jeûnes et d'austérités ; sa figure fort noble, sa grande taille maigre et inclinée, sa voix faible et douce lui donnaient l'air intéressant d'un martyr ; son discours a été modeste et de bon goût ; mais trop de détails d'hôpitaux et de charités ont montré un homme qui prend de bonne foi les pauvres pour le peuple, l'aumône pour la bienfaisance, et la politesse pour un bienfait ; il montra dans toute sa contenance un peu de cet embarras d'un grand seigneur qui se trouve comme mis à nue et, dépouillé de ses dignités, comparaissant devant des hommes d'es-

prit. Ce fut au point que pendant la réponse de M. Daru, il ne cessait de rouler dans ses doigts le cahier de son discours, à la manière d'un bon écolier qui écoute attentivement la réprimande qu'on lui fait, n'osant détourner ses yeux de ceux du Directeur qui le traitait assez mal, et saluant de temps en temps d'un air d'intelligence docile.

Pour Daru, immobile dans sa tribune, étalant son cordon rouge, parlant assis, avec une voix grave et forte, un accent impitoyable et un regard sévère, il avait cet air militaire et sérieux des hommes de Bonaparte et je vis beaucoup de choses sous son discours froidement poli...

*
* *

Lundi, 6 novembre.

Voir est tout et tout pour moi. Un seul coup d'œil me révèle un pays et je crois deviner sur le visage une âme. — Aujourd'hui, à onze heures, l'oncle de ma femme, M. le colonel Hamilton Bunbury, m'a présenté à sir Walter Scott qu'il connaissait. Dans un appartement de l'hôtel de *Windsor*, au second, au fond de la cour, j'ai trouvé l'illustre Écossais. En entrant dans son cabinet, j'ai vu un vieillard tout autre que ne l'ont représenté les portraits vulgaires : sa taille est grande, mince et un peu voûtée ; son épaule droite est un peu penchée vers le côté où il boite ; sa tête a conservé encore quelques cheveux blancs, ses sourcils sont blancs et couvrent deux yeux bleus, petits, fatigués, mais très doux, attendris et humides, annonçant, à mon avis, une sensibilité profonde. Son teint est clair comme celui

de la plupart des Anglais, ses joues et son menton sont colorés légèrement. Je cherchai vainement le front d'Homère et le sourire de Rabelais que notre Charles Nodier vit avec son enthousiasme sur le buste de Walter Scott, en Écosse ; son front m'a semblé, au contraire, étroit, et développé seulement au-dessus des sourcils ; sa bouche est arrondie et un peu tombante aux coins. Peut-être est-ce l'impression d'une douleur récente ; cependant, je la crois habituellement mélancolique comme je l'ai trouvée. On l'a peint avec un nez aquilin : il est court, retroussé et gros à l'extrémité. La coupe de son visage et son expression ont un singulier rapport avec le port et l'habitude du corps et des traits du duc de Cadore, et plus encore du maréchal Macdonald, aussi de race écossaise ; mais, plus fatiguée et plus pensive, la tête du sage s'incline plus que celle du guerrier.

Lorsque j'ai abordé sir Walter Scott, il était occupé à écrire sur un petit pupitre anglais de bois de citron, enveloppé d'une robe de chambre de soie grise. Le jour tombait de la fenêtre sur ses cheveux blancs. Il s'est levé avec un air très noble et m'a serré affectueusement la main dans une main que j'ai sentie chaude, mais ridée et un peu tremblante. Prévenu par mon oncle de l'offre que je devais lui faire d'un livre, il l'a reçu l'air très touché et nous a fait signe de nous asseoir.

« On ne voit pas tous les jours un grand homme dans ce temps-ci, lui ai-je dit ; je n'ai connu encore que Bonaparte, Chateaubriand et vous (je me reprochais en secret d'oublier Girodet, mon ami, et d'autres encore, mais je parlais à un étranger).
— Je suis honoré, très honoré, m'a-t-il répondu ;

je comprends ce que vous me dites, mais je n'y saurais pas répondre en français. » J'ai senti dès lors un mur entre nous. Voyant mon oncle me traduire ses paroles anglaises, il s'est efforcé, en parlant lentement, de m'exprimer ses pensées. — Prenant *Cinq-Mars* : « Je connais cet événement, c'est une belle époque de votre histoire nationale. » Je l'ai prié de m'en écrire les défauts en lui donnant mon adresse. — « Ne comptez pas sur moi pour critiquer, m'a-t-il dit, je sens, je sens ! » Il me serrait la main avec un air paternel ; sa main, un peu grasse, tremblait beaucoup ; j'ai pensé que c'était l'impatience de ne pas bien s'exprimer. Mon oncle a cru que ma visite lui avait causé une émotion douce ; Dieu le veuille ! et que toutes ses heures soient heureuses ! Je le crois né sensible et timide. Simple et illustre vieillard ! Je lui ai demandé s'il reviendrait en France : « Je ne sais pas », m'a-t-il dit. L'ambassadeur l'attendait, il allait sortir, je l'ai quitté, non sans l'avoir observé d'un œil fixe tandis qu'il parlait en anglais avec mon oncle.

1828

Tout le travail de l'humanité qui fermente est le combat de l'ordre contre la liberté. Elle marche vers leur accord. Le désir de l'être isolé est la liberté, le désir de l'être social est l'ordre par besoin de protection. L'empire toujours croissant de l'intelligence amènera la société à ce point que nul désir de la liberté ne soit gêné et que l'ordre l'assure invariablement.

1829

L'histoire du monde n'est autre chose que la lutte du pouvoir contre l'opinion générale. Lorsque le pouvoir suit l'opinion, il est fort ; lorsqu'il la heurte, il tombe.

*
* *

L'art est la vérité choisie.

Si le premier mérite de l'art n'était que la peinture exacte de la vérité, le panorama serait supérieur à la *Descente de croix.*

*
* *

PRÉFACE

Exempt de tout fanatisme, je n'ai point d'idole. J'ai lu, j'ai vu, je pense et j'écris seul, indépendant.

*
* *

ÉLÉVATION

Comme le petit Poucet, en partant, remplit sa main de grains de mil et les jeta sur sa route, nous partons et Dieu nous remplit la main de jours

dont le nombre est compté, nous les semons sur notre route avec inconscience et sans nous effrayer d'en voir diminuer le nombre.

*
* *

L'homme est si faible, que, lorsqu'un de ses semblables se présente disant : « Je peux tout », comme Bonaparte, ou : « Je sais tout », comme Mahomet, il est vainqueur et a déjà à moitié réussi. De là le succès de tant d'aventuriers.

*
* *

La conscience publique est juge de tout. Il y a une puissance dans un peuple assemblé. Un public ignorant vaut un homme de génie. Pourquoi ? Parce que l'homme de génie devine le secret de la conscience publique. La conscience, *savoir avec*, semble collective et appartient à tous.

*
* *

Lorsqu'un siècle est en marche guidé par une pensée, il est semblable à une armée marchant dans le désert. Malheur aux traînards ! rester en arrière, c'est mourir.

*
* *

Quel intervalle sépare la curiosité qui fait accourir le peuple au passage d'un roi, ou à celui

d'une girafe, d'un sauvage ou d'un acteur ? — Est-ce un cheveu ou une aiguille ?

*
* *

Le célibataire ne donne point, comme le père de famille, des *otages* à son pays : la femme, les enfants, garants qu'il ne peut déserter et devenir cosmopolite.

*
* *

La puissance est toujours avec la lumière : de là vient que, dans le moyen âge, le clergé eut la force, parce qu'il eut la science ; à présent, il est inférieur en connaissances, de là en empire.

*
* *

Il faut que les hommes de talent se portent sur les points menacés du cercle de l'esprit humain, et se rendent forts sur ce qui manque à la nation.

*
* *

La pensée est semblable au compas qui perce le point sur lequel il tourne, quoique sa seconde branche décrive un cercle éloigné.

L'homme succombe sous son travail et est percé par le compas.

*
* *

La raison offense tous les fanatismes.

*
* *

Chaque homme n'est que l'image d'une idée de l'esprit général.

*
* *

L'humanité fait un interminable discours dont chaque homme illustre est une idée.

*
* *

TRAGÉDIE

J'y veux représenter toujours la *destinée* et l'*homme* tels que je les conçois. — L'une l'emportant comme la mer, et l'autre grand parce qu'il la devance, ou grand parce qu'il lui résiste.

*
* *

DE L'ÉCLECTISME

L'éclectisme est une lumière sans doute, mais une lumière comme celle de la lune, qui éclaire sans échauffer. On peut distinguer les objets à sa clarté, mais toute sa force ne produirait pas la plus légère étincelle.

*
* *

Parler de ses opinions, de ses amitiés, de ses admirations, avec un demi-sourire, comme de peu de chose que l'on est tout près d'abandonner pour dire le contraire : vice français.

*
* *

LES FRANÇAIS

Tout Français, ou à peu près, naît vaudevilliste et ne conçoit pas plus haut que le vaudeville.

Écrire pour un tel public, quelle dérision ! quelle pitié ! quel métier !

Les Français n'aiment ni la lecture, ni la musique, ni la poésie. — Mais la *société*, les salons, l'esprit, la prose.

*
* *

LA GLOIRE

J'ai cru longtemps en elle ; mais, réfléchissant que l'auteur du *Laocoon* est inconnu, j'ai vu la vanité.

Il y a, d'ailleurs, en moi quelque chose de plus puissant pour me faire écrire, le *bonheur* de l'inspiration, *délire* qui surpasse de beaucoup le délire physique correspondant qui nous enivre dans les bras d'une femme. La *volupté* de l'âme est plus longue... L'*extase* morale est supérieure à l'extase physique.

*
* *

DU CHRIST

L'humanité devait tomber à genoux devant cette histoire, parce que le sacrifice est ce qu'il y a de plus beau au monde, et qu'un Dieu né sur la crèche et mort sur la croix dépasse les bornes des plus grands sacrifices.

*
* *

DES ROMAINS

C'était un sage peuple que celui-là, peuple industrieux, sain et fort, s'il en fut. Sans philosophie, sans idéalisme, ne se perdant guère en abstractions, mais ne considérant que le pouvoir *sur la terre,* la grandeur *sur la terre,* et l'immortalité *sur la terre,* celle du nom. — Sur ce point, le crâne de Bonaparte fut trempé comme un crâne romain, car il ne s'occupait guère d'autre chose.

Tout Romain se considérait comme acteur ; il prenait tel rôle et le poussait jusqu'où il pouvait aller. « Je joue le rôle de républicain », dit Caton ; le rôle fini, la République finissant, il se tue. « Je joue celui d'empereur, dit Auguste, applaudissez et baissez le rideau, je meurs. » La vie toujours publique des Romains est là tout entière.

*
* *

PUDEUR

Un jour, elle changeait de chemise ; — elle vit son chien la regarder et lui lécher les pieds ; — la chemise qu'elle quittait était tombée trop vite ; l'autre n'était pas mise encore. — Toute nue, elle laissa tomber celle qu'elle tenait, et effrayée, se jeta sur le lit, évanouie.

*
* *

Le seul beau moment d'un ouvrage est celui où on l'écrit.

*
* *

UNE TRAGÉDIE SUR L'ADULTÈRE

Quoiqu'on ait abusé de ce crime, on n'en a pas encore sondé la profondeur, les supplices de l'amant, sa honte devant l'époux trahi.

1830

Mardi 27 juillet 1830.

Aujourd'hui commencent les soulèvements populaires. — Les ordonnances du 25 en sont la cause.— Le roi va à Compiègne et laisse les ministres faire feu sur le peuple. On l'entend pendant que j'écris.— Je me sens heureux d'avoir quitté l'armée ; treize ans de services mal récompensés m'ont acquitté envers les Bourbons. — Dès l'avènement de Charles X, j'avais prédit qu'il tenterait d'arriver au gouvernement absolu. — Il hait la Charte et ne la comprend pas. Les vieilles femmes de la cour et les favoris le gouvernent. — Il est arrivé à mettre M. de Polignac au ministère et veut l'y maintenir malgré tout. — Il s'est cru insulté par le renvoi des deux cent vingt et un à la Chambre ; il croit pouvoir faire le Bonaparte. Bonaparte était debout derrière ses canons à Saint-Roch. Charles X est à Compiègne. Il a dit : « Mon frère a tout cédé, il est tombé ; je résisterai et ne tomberai pas. » Il se trompe. Louis XVI est tombé à gauche et Charles X à droite. C'est toute la différence.

*
* *

Mercredi 28.

Je ne puis plus traverser Paris. Les ouvriers sont lâchés, brisent les réverbères, enfoncent les

boutiques, tuent, et sont fusillés et poursuivis par la garde. — Le 50e de ligne a (dit-on) refusé de faire feu sur le peuple.

J'ai approuvé le ministère du duc de Richelieu ; celui de M. de Martignac. — La seule manière de réconcilier *la Restauration* et *la Révolution*, ces deux éternelles ennemies, était de gouverner avec les deux centres et d'écraser de leur poids les extrêmes. — Aujourd'hui, un extrême l'emporte. Désordres. Illégalité. — Les ministres sont *out laws*, hors la loi, et y ont placé le roi. — Pourquoi n'est-il pas à Paris ? Pourquoi le Dauphin est-il absent ?...

L'article 14 de la Charte, qui a servi de prétexte aux ordonnances, dit :

« Le roi... fait les règlements et ordonnances nécessaires pour *l'exécution des lois* et la sûreté de l'État. »

Il est évident que le membre de phrase *la sûreté de l'État* est le complément du premier. *L'État, c'est la loi armée ;* la sûreté de l'État est la sûreté de la loi dans son cours. — Cela ne peut être entendu autrement que par une escobarderie de jésuite ou d'avocat.

*
* *

De mercredi à jeudi 29.

Depuis ce matin, on se bat. Les ouvriers sont d'une bravoure de Vendéens ; les soldats, d'un courage de garde impériale : Français partout. Ardeur et intelligence d'un côté, honneur de l'autre. — Quel est mon devoir ? Protéger ma mère et ma femme. Que suis-je ? Capitaine réformé. J'ai

quitté le service depuis cinq ans. La cour ne m'a rien donné durant mes services. Mes écrits lui déplaisaient ; elle les trouvait séditieux. Louis XIII était peint de manière à me faire dire souvent : *Vous qui êtes libéral.* J'ai reçu des Bourbons un grade par *ancienneté,* au 5ᵉ de la garde, le seul, car j'étais entré lieutenant. Et pourtant, si le roi revient aux Tuileries et si le Dauphin se met à la tête des troupes, j'irai me faire tuer avec eux. — Le tocsin. — J'ai vu l'incendie de la fenêtre des toits. — La confusion viendra donc par le feu. — Pauvre peuple, grand peuple, tout guerrier !

J'ai préparé mon vieil uniforme. Si le roi rappelle tous les officiers, j'irai. — Et sa cause est mauvaise ; il est en enfance, ainsi que toute sa famille : en enfance pour notre temps qu'il ne comprend pas. — Pourquoi ai-je senti que je me devais à cette mort ? — Cela est absurde. Il ne saura ni mon nom ni ma fin. Mais mon père, quand j'étais encore enfant, me faisait baiser la croix de Saint-Louis, sous l'Empire : superstition, superstition politique, sans racine, puérile, vieux préjugé de fidélité noble, d'attachement de famille, sorte de vasselage, de parenté du serf au seigneur. Mais comment ne pas y aller demain matin s'il nous appelle tous ? J'ai servi treize ans le roi. Ce mot : le roi, qu'est-ce donc ? Et quitter ma vieille mère et ma jeune femme qui comptent sur moi ! Je les quitterai, c'est bien injuste, mais il le faudra.

La nuit est presque achevée. — Encore le canon.

*

* *

Jeudi 29.

Ils ne viennent pas à Paris, on meurt pour eux. Race de Stuarts ! Oh ! je garde ma famille.

Attaque des casernes de la rue Verte et de la Pépinière. Bravoure incomparable des ouvriers serruriers. J'ai mis la tête à la fenêtre pour voir si quelque blessé de l'un des deux partis venait se réfugier à ma porte. On vient de faire feu sur moi, on a cru que je voulais tirer de la fenêtre. Les trois balles ont cassé la corniche de ma fenêtre. — En vingt minutes, les deux casernes prises.

*

* *

Vendredi 30.

Pas un prince n'a paru. Les pauvres braves de la gardc sont abandonnés sans ordres, sans pain depuis deux jours, traqués partout et se battant toujours. — O guerre civile, ces obstinés dévots t'ont amenée !

Chassés de partout. Paris est libre.

*

* *

Samedi 31.

Donc, en trois jours, ce vieux trône sapé !

J'en ai fini pour toujours avec les gênantes superstitions politiques. Elles seules pouvaient troubler mes idées par leurs mouvements d'instinct. — Si le duc d'Enghien eût été là ou seulement le duc de Berry, j'y serais mort. C'eût peut-être été dommage. Qui sait ce que je ferai !

*
* *

Du 1er août.

Le duc d'Orléans est froidement accueilli par le peuple. Ses partisans ont pensé que son nom de Bourbon lui faisait tort. Ils impriment qu'il n'appartient pas aux *Capets-Bourbons*, mais qu'il est *Valois*.

*
* *

10 août.

Couronnement de Louis-Philippe Ier. Cérémonie grave. — C'est un *couronnement protestant*. — Il convient à un pouvoir qui n'a plus rien de mystique, dit *le Globe*. J'y trouve le défaut radical que le trône ne s'appuie ni sur l'appel au peuple ni sur le droit de légitimité : il est sans appui.

On ferait une bonne comédie des *chefs de parti* qui l'ont été malgré eux dans les trois premières journées.

*
* *

11 août.

On ne parle pas des officiers de la garde qui ont fait de nobles traits de bravoure. — Un lieutenant au 6e de la garde, ayant reçu l'ordre de faire feu, a refusé parce que la rue était pleine de femmes et d'enfants. Le colonel réitère l'ordre de faire feu et le menace de le faire arrêter ; il prend un pistolet et se brûle la cervelle.

Le Motteux, capitaine au 1er régiment, avait envoyé sa démission le jour des ordonnances folles de M. de Polignac. Le soir, on se bat ; il va trouver

son colonel et le prie de regarder sa démission comme non avenue. — Sa compagnie est traquée à la Madeleine, dans les colonnes de l'église que l'on élève ; on lui crie de se rendre, il refuse et est tué.

Ces deux exemples peuvent servir de symbole parfait pour exprimer la situation d'âme de la garde royale. Elle a fait noblement son devoir, mais à contre-cœur. — Tant qu'une armée existera, l'obéissance passive doit être honorée. — Mais c'est une chose déplorable qu'une armée.

*
* *

21 août.

En politique, je n'ai plus de cœur. Je ne suis pas fâché qu'on me l'ait ôté, il gênait ma tête. Ma tête seule jugera dorénavant et avec sérénité. Hélas !

*
* *

La Fortune en jetant ses dés n'avait pas encore amené la royauté démocratique. Nous allons voir ce que c'est.

*
* *

J'ai organisé la 2e compagnie du 4e bataillon de la 1re légion de la garde nationale, en nommant sur-le-champ mon sergent-major et le chargeant de la comptabilité ; j'ai moi-même parcouru, inscrit et commandé trois rues.

*

* *

29 août.

Revue de la garde nationale au Champ de Mars. J'ai commandé assez militairement le 4e bataillon de la 1re légion. Le roi Louis-Philippe Ier, après avoir passé devant le front du bataillon, a arrêté son cheval, m'a ôté son chapeau et m'a dit :

« Monsieur de Vigny, je suis bien aise de vous voir et de vous voir là. Votre bataillon est très beau, dites-le à tous ces messieurs de ma part, puisque je ne peux pas le faire moi-même. »

Je l'ai trouvé beau et ressemblant à Louis XIV, — à peu près comme madame de Sévigné trouvait Louis XIV le plus grand roi du monde, après avoir dansé avec lui.

*

* *

Si je faisais le roman que je projette de la *Vie et la Mort d'un soldat*. Pensée. — L'obéissance passive. — Le martyre d'un soldat. — Je placerais entre lui et le second personnage une actrice qui le suit partout et qui lui raconte la vie de son frère, qui a suivi une carrière politique d'avocat toute magnifique, et toute pleine *de trahisons et de récompenses*.

*

* *

Le jour où il n'y aura plus parmi les hommes ni enthousiasme, ni amour, ni adoration, ni dévouement, creusons la terre jusqu'à son centre, mettons-y cinq cents milliards de barils de poudre,

et qu'elle éclate en pièces comme une bombe au milieu du firmament.

*
* *

Enterrement de Benjamin Constant. — Je ne l'ai vu qu'une fois l'hiver dernier chez madame O'Reilly. — Il y fut d'une coquetterie charmante à mon égard, disant à côté de moi qu'il me regardait comme le plus grand des jeunes écrivains. — Quand je lui parlai de l'acharnement avec lequel on poursuivait la poésie dans le côté gauche de la Chambre, il me dit que c'était affaire de bonne compagnie, que c'était crainte de paraître vouloir briser toutes les chaînes, qu'on voulait conserver les plus légères, *celles des règles littéraires*... J'engageai avec lui une sorte de petite querelle polie sur ce sujet, et il se laissa battre, avec Walstein, très complaisamment.

C'était un homme d'un esprit supérieur. Il combattit toujours sans récompense : ce que j'estime. Mais je crois qu'il avait son but d'ambition très élevé, qu'il n'a pas atteint. — Il n'eût pas été satisfait d'être pair de France ou premier ministre ; peut-être lui fallait-il une république et en être président. — La dynastie des Bourbons l'importunait, il a contribué à la renverser ; et la tristesse qu'il a confessée à la tribune lui est venue de l'impuissance où il se sentait plongé de rien fonder sur les ruines qu'il nous a faites.

Il avait un assez noble profil, des formes polies et gracieuses, il était homme du monde et homme de lettres, alliance rare, assemblage exquis. Je crois qu'il avait un cœur froid et nulle imagination.

*
* *

Les Français ont de l'imagination dans l'action, et rarement dans la méditation solitaire.

*
* *

Le monde a la démarche d'un sot, il s'avance en se balançant mollement entre deux absurdités : le droit divin et la souveraineté du peuple.

*
* *

Il est dit que jamais je ne verrai une assemblée d'hommes quelconque sans me sentir battre le cœur d'une sourde colère contre eux, à la vue de l'assurance de leur médiocrité, de la suffisance et de la puérilité de leurs décisions, de l'aveuglement complet de leur conduite.

*
* *

Oh ! fuir, fuir les hommes et se retirer parmi quelques élus, élus entre mille milliers de mille !

*
* *

Paris est inondé de feuilles périodiques dont les écrivains se jettent l'un à l'autre au visage d'ignobles et violentes injures, et tout couverts de cette boue trouvent encore le moyen de se

sourire, de se prendre la main et de vivre ensemble familièrement. Avocats insolents de causes auxquelles ils ne croient pas. Tandis que l'on a vu des officiers ainsi partagés dans les deux camps, accomplir en silence leurs devoirs rigoureux et faire de chaque côté leur manœuvre mortelle en respectant le nom et l'honneur de leur ennemi fraternel. Vous vouliez bien vous tirer mais non pas vous flétrir.

*
* *

J'aurais l'air d'un trembleur ou d'un hypocrite si je poussais la France à la République ; et pourtant elle est en démocratie depuis 1789.

1831

23 décembre 1831.

Naître sans fortune est le plus grand des maux. On ne s'en tire jamais dans cette société basée sur l'or.

Je suis le dernier fils d'une famille très riche. — Mon père, ruiné par la Révolution, consacre le reste de son bien à mon éducation. Bon vieillard à cheveux blancs, spirituel, instruit, blessé, mutilé par la guerre de Sept ans, et gai et plein de grâces, de manières. — On m'élève bien. On développe le sentiment des arts que j'avais apporté au monde. — J'eus, pendant tout le temps de l'Empire, le cœur ému, en voyant l'empereur, du désir d'aller à l'armée. Mais il faut avoir l'âge ; d'ailleurs, le grand homme est détesté ; on éloigne de lui mes idées, autant qu'il se peut. — Vient la Restauration. — Je m'arme à seize ans de deux pistolets, et je vais, une cocarde blanche au chapeau, m'unir à tous les royalistes qui s'annonçaient faiblement.— J'entre dans les compagnies rouges à grands frais.— Un cheval me casse la jambe. Boitant et à peine guéri, je pris la déroute de Louis XVIII jusqu'à Béthune, toujours à l'arrière-garde et en face des lanciers de Bonaparte. — En 1815, dans la garde royale, après un mois dans la ligne. J'attends neuf ans que l'ancienneté me fasse capitaine. — J'étais indépendant d'esprit et de parole, j'étais

sans fortune et poète, triple titre à la défaveur. — Je me marie après quatorze ans de services et ennuyé du plat service de paix. — On vient de faire sans moi une révolution dont les principes sont bien confus. — Sceptique et désintéressé, je regarde et j'attends, dévoué seulement au pays dorénavant.

*

* *

31 décembre, minuit.

L'année est écoulée. — Je rends grâces au Ciel qui a fait qu'elle se soit passée comme les autres, sans que rien ait altéré l'indépendance de mon caractère et le sauvage bonheur de ma vie.

Je n'ai fait de mal à personne. Je n'ai pas écrit une ligne contre ma conscience, ni contre aucun être vivant ; cette année a été inoffensive comme les autres années de ma vie.

1832

Étant malade aujourd'hui, j'ai brûlé dans la crainte des éditeurs posthumes : une tragédie de *Roland*, une de *Julien l'Apostat* et une d'*Antoine et Cléopâtre*, essayées, griffonnées, manquées par moi de dix-huit à vingt ans.

Il n'y avait de supportable dans *Roland* qu'un vers sur Jésus-Christ :

Fils exilé du ciel, tu souffris au désert.

*
* *

Je sors d'une longue maladie qui avait les symptômes du choléra.

Je suis étonné de n'être pas mort. J'ai souffert en silence des douleurs horribles, je croyais bien me coucher pour mourir.

Mon sursis est prolongé, à ce qu'il me semble.

*
* *

La deuxième consultation sur le suicide. Elle renfermera tous les genres de suicide et des exemples de toutes leurs causes analysées profondément.

Là, j'émettrai toutes mes idées sur la vie. Elles sont consolantes par le désespoir même.

Il est bon et salutaire de n'avoir aucune espérance.

L'espérance est la plus grande de nos folies.

Cela bien compris, tout ce qui arrive d'heureux surprend.

Dans cette prison nommée la vie, d'où nous partons les uns après les autres pour aller à la mort, il ne faut compter sur aucune promenade, ni aucune fleur. Dès lors, le moindre bouquet, la plus petite feuille, réjouit la vue et le cœur, on en sait gré à la puissance qui a permis qu'elle se rencontrât sous vos pas.

Il est vrai que vous ne savez pas pourquoi vous êtes prisonnier et de quoi puni ; mais vous savez à n'en pas douter quelle sera votre peine : souffrance en prison, mort après.

Ne pensez pas au juge, ni au procès que vous ignorerez toujours, mais seulement à remercier le geôlier inconnu qui vous permet souvent des joies dignes du ciel.

Tel est l'aperçu de l'ordonnance qui terminera la deuxième consultation du *Docteur Noir*.

*
* *

POUR LA DEUXIÈME CONSULTATION

Tous les crimes et les vices viennent de la faiblesse. Ils ne méritent donc que la pitié !

*
* *

Je reviens à l'idée de la deuxième consultation.

Voici la vie humaine :

Je me figure une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, saisis dans un sommeil profond. Ils se réveillent emprisonnés, ils s'accoutument à leur prison et s'y font de petits jardins. Peu à peu, ils s'aperçoivent qu'on les enlève les uns après les autres pour toujours. Ils ne savent ni pourquoi ils sont en prison, ni où on les conduit après, et ils savent qu'ils ne le sauront jamais.

Cependant, il y en a parmi eux qui ne cessent de se quereller pour savoir l'histoire de leur procès, et il y en a qui en inventent les pièces ; d'autres, qui racontent ce qu'ils deviennent après la prison, sans le savoir.

Ne sont-ils pas fous ?

Il est certain que le maître de la prison, le gouverneur, nous eût fait savoir, s'il l'eût voulu, et notre procès et notre arrêt.

Puisqu'il ne l'a pas voulu et ne le voudra jamais, contentons-nous de le remercier des logements plus ou moins bons qu'il nous donne, et, puisque nous ne pouvons nous soustraire à la misère commune, ne la rendons pas double par des querelles sans fin. *Nous ne sommes pas sûrs de tout savoir au sortir du cachot, mais sûrs de ne rien savoir dedans.*

*
*   *

Que Dieu est bon, quel geôlier adorable, qui sème tant de fleurs qu'il y en a dans le préau de notre prison ! Il y en a (le croirait-on ?) à qui la prison devient si chère, qu'ils craignent d'en être délivrés ! Quelle est donc cette miséricorde

admirable et consolante qui nous rend la punition si douce ? Car nulle nation n'a douté que nous ne fussions punis, — on ne sait de quoi.

*
* *

Il faut surtout anéantir l'espérance dans le cœur de l'homme.

Un désespoir paisible, sans convulsion de colère et sans reproches au ciel, est la sagesse même.

Dès lors, j'accepte avec reconnaissance tous les jours de plaisirs, tous les jours même qui ne m'apportent pas un malheur ou un chagrin.

*
* *

On a de la peine à s'imaginer que Robespierre ait été un enfant, porté par sa bonne, à qui sa mère ait souri et dont on ait dit : « Le beau petit garçon ! »

*
* *

J'ai dans la tête une ligne droite. — Une fois que j'ai lancé sur ce chemin de fer une idée quelconque, elle le suit jusqu'au bout malgré moi. Et pendant que j'agis et parle.

*
* *

20 mai.

J'ai achevé de corriger moi-même, et moi seul, les épreuves de la première édition de *Stello*.

Cette édition vaudra mieux que le manuscrit,

que je brûlerai un de ces jours, et que je conserve encore je ne sais pourquoi. En cas peut-être qu'un de mes amis me le demande.

MÉMOIRES ET JOURNAL

Les importunités des biographes qui, bon gré, mal gré, veulent savoir et imprimer ma vie et ne cessent de m'écrire pour avoir des détails que je me garde de leur donner ; la crainte du mensonge, que je hais partout, celle surtout de la calomnie ; le désir de n'être pas posé comme un personnage héroïque ou romanesque, aux yeux de peu de gens qui s'occuperont de moi après moi : voilà ce qui me fait prendre la résolution d'écrire mes mémoires.

J'irai de ma naissance à cette année, puis je commencerai un journal qui ira jusqu'à ce que la main qui tient cette plume cesse d'avoir la puissance d'écrire.

Je suis né à Loches, petite ville de Touraine, jolie, dit-on ; je ne l'ai jamais vue. A deux ans, on m'apporta à Paris, où je fus élevé, entre mon père et ma mère et par eux, avec un amour sans pareil. Ils avaient eu trois fils : Léon, Adolphe, Emmanuel, morts avant ma naissance. Je restais seul, le plus faible et le dernier d'une ancienne et nombreuse famille de Beauce. Mon grand-père était fort riche. Vigny, le Tronchet, Gravelle, Émerville, Saint-Mars, Sermoise, Lourquetaine, etc., etc., étaient des terres à lui. — Il ne m'en reste que les noms sur une généalogie. — Il faisait en Beauce, avec mon père et ses sept frères, de grandes chasses au loup. Il tenait un état de prince. La Révolution

détruisit tout. Ses terres appartinrent à ses hommes d'affaires, qui les achetèrent en assignats. — Ses enfants moururent, les uns tués à l'armée de Condé, les autres avec peu de biens, un à la Trappe. — Le frère de ma mère à Quiberon, son père en prison. — Mon père resta seul et m'éleva avec peu de fortune.

Malheur dont rien ne tire quand on est honnête homme.

Je remarque, en repassant les trente années de ma vie, que deux époques les divisent en deux parts presque égales, et ces époques semblent deux siècles à la pensée : l'Empire et la Restauration. L'une fut le temps de mon éducation ; l'autre, de ma vie militaire et poétique. Une troisième époque commence depuis deux ans : celle de la Révolution ; ce sera la plus philosophique de ma vie, je pense.

Je puis donc séparer le passé de mes jours en ces deux grandes parts. Temps que j'ai bien vus et bien observés du sombre point de vue où j'étais placé.

APERÇUS GÉNÉRAUX A CLASSER

La sévérité froide et un peu sombre de mon caractère n'était pas native.

Elle m'a été donnée par la vie.

— Une sensibilité extrême, refoulée dès l'enfance par les maîtres, et à l'armée par les officiers supérieurs, demeura enfermée dans le coin le plus secret du cœur. — Le monde ne vit plus, pour jamais, que les idées.

— *Le Docteur Noir* seul parut en moi, *Stello* se cacha.

J'étais malade en 1819, je crachais le sang. Mais comme, à force de jeunesse et de courage, je me tenais debout, marchais et sortais, il fallut continuer le service jusqu'à la mort. Ce n'est que lorsqu'un homme est mort qu'on croit à sa maladie dans un régiment. — Après son enterrement, on dit : « Il paraît qu'il était vraiment malade. » — S'il est au lit, on dit : « Il fait semblant. » — S'il est malade de la poitrine et sort pour prendre l'air, on dit : « C'est se moquer de ses camarades et leur faire faire son service. » — Cette dureté se gagne. On se moque de vous si vous avez pitié d'un soldat. Là, vous avez horreur d'un homme qui se brûle la cervelle ; on croit que cette résolution ressemble à la révolte contre l'autorité. On devient impassible et dur.

Je pris ce parti contre moi-même et je dis : « J'irai jusqu'à la fin. » — Je marchai une fois d'Amiens à Paris par la pluie avec mon bataillon, crachant le sang sur toute la route et demandant du lait à toutes les chaumières, mais ne disant rien de ce que je souffrais. Je me laissais dévorer par le vautour intérieur.

*
* *

Les drames et les romans médiocres tendent à présent à faire de l'intérêt et des rencontres surprenantes en inventant des rapports accumulés, inimaginables : ainsi, si un ouvrier rencontre à un bal champêtre une grande dame, il se trouvera qu'il est justement chargé de faire son bracelet et de le lui porter, et qu'il est aussi le fils de son mari, et qu'il est aussi l'assassin d'un sot qui va faire de la rivalité avec lui dans son grenier.

*
* *

Une actrice vraiment inspirée est charmante à voir à sa toilette avant d'entrer en scène. Elle parle avec une exagération ravissante de tout ; elle se monte la tête sur de petites choses, crie, gémit, rit, soupire, se fâche, caresse, en une minute ; elle se dit malade, souffrante, guérie, bien portante, faible, forte, gaie, mélancolique, en colère ; et elle n'est rien de tout cela, elle est impatiente comme un petit cheval de course qui attend qu'on lève la barrière, elle piaffe à sa manière, elle se regarde dans la glace, met son rouge, l'ôte ensuite ; elle essaye sa physionomie et l'aiguise ; elle essaye *sa voix en parlant haut*, elle essaye *son âme* en passant par tous les tons et tous les sentiments. Elle s'étourdit de l'art et de la scène par avance, elle s'enivre.

*
* *

Je me rappelle, en travaillant, un trait fort beau que la princesse de Béthune me conta un soir.

M. de X... savait fort bien que sa femme avait un amant. Mais, les choses se passant avec décence, il se taisait. Un soir, il entre chez elle ; ce qu'il ne faisait jamais depuis cinq ans.

Elle s'étonne. Il lui dit :

« Restez au lit ; je passerai la nuit à lire dans ce fauteuil. Je sais que vous êtes grosse, et je viens ici pour vos gens [1] .»

Elle se tut et pleura : c'était vrai.

[1] C'est de cette anecdote qu'Alfred de Vigny tira sa comédie *Quitte pour la peur.*

*
* *

Le génie épique a la place d'étendre ses ailes dans le grand roman. Dans le drame, il faut qu'il se réduise à de trop étroites proportions. Comme je trouve l'histoire à la gêne même dans les drames de Shakespeare ! comme il a senti qu'il étouffait !

*
* *

Bonaparte meurt en disant : *Tête d'armée*, et repassant ses premières batailles dans sa mémoire ; Canning, en parlant d'affaires ; Cuvier, en s'analysant lui-même et disant : *La tête s'engage.*

Et Dieu ? Tel est le siècle : ils n'y pensèrent pas !

Oui, tel est le siècle. — C'est que la raison humaine est arrivée en ces hommes et doit arriver en tous à *la résignation de notre faiblesse et de notre ignorance.* Soyons tout ce que nous pouvons être, sachons le peu que nous pouvons savoir. C'est assez pour si peu de jours à vivre. La résignation qui nous est la plus difficile est celle de notre ignorance. Pourquoi nous résignons-nous à tout, excepté à ignorer les mystères de l'éternité ? A cause de l'espérance qui est la source de toutes nos lâchetés. Nous inventons une foi, nous nous la persuadons, nous voulons la persuader aux autres, nous les frappons pour les y contraindre. — Et pourquoi ne pas dire :

« Je sens sur ma tête le poids d'une condamnation que je subis toujours, ô Seigneur ! mais, ignorant la faute et le procès, je subis ma prison.

J'y tresse de la paille pour l'oublier quelquefois : là se réduisent tous les travaux humains. Je suis résigné à tous les maux et je vous bénis à la fin de chaque jour lorsqu'il s'est passé sans malheur. — Je n'espère rien de ce monde et je vous rends grâce de m'avoir donné la puissance du travail, qui fait que je puis oublier entièrement en lui mon ignorance éternelle. »

*
* *

On ne peut trop mettre d'indulgence dans ses rapports avec les jeunes gens qui consultent. Je pense qu'il faut toujours les encourager, les vanter, les élever à leurs propres yeux, tirer d'eux tout ce que renferme leur cerveau et l'exprimer comme un grain de raisin jusqu'à la dernière goutte.

J'étais lieutenant de la garde royale, en garnison à Versailles, en 1816, je crois, lorsque je fis une assez mauvaise tragédie de *Julien l'Apostat*, que j'ai brûlée dernièrement. — Telle qu'elle était, je la montrai à M. de Beauchamp, qui avait fait quelques livres d'histoire. Après avoir entendu la préface et le premier acte, il me serra la main vivement et me dit : « Souvenez-vous de ceci : *à dater d'aujourd'hui, vous avez conquis votre indépendance.* » Ce fut un des encouragements qui me touchèrent le plus, et l'un des premiers, car je n'osais rien lire à personne. — Peut-être que, s'il m'eût dit le contraire, je me fusse livré à l'instinct de paresse si puissant sur l'homme, que la principale occupation des hommes qui sont au pouvoir est toujours de le combattre.

Ceci me remet en mémoire un homme d'esprit, mon cousin le comte James de Montrivault. Je lui reprochais un jour qu'il fatiguait les soldats du régiment dont il était colonel et où j'étais capitaine. « *Mon ami*, me dit-il, *il faut toujours exiger des hommes plus qu'ils ne peuvent faire, afin d'en avoir tout ce qu'ils peuvent faire.* » C'était un bon principe militaire venant d'un bon officier.

*
* *

Bossuet met par trop de simplicité dans les explications de chaque mot de l'*Histoire universelle.* On sent trop qu'il écrit pour un enfant. Il ne peut dire : *Anachronisme,* sans ajouter sur-le-champ : « Cette sorte d'erreur qui fait confondre le temps. »

*
* *

Je n'ai jamais lu deux Harmonies ou Méditations de Lamartine sans sentir des larmes dans mes yeux. — Quand je lis tout haut, les larmes coulent sur ma joue. — Heureux quand je vois d'autres yeux plus humides encore que les miens !

Larmes saintes ! larmes bienheureuses ! d'adoration, d'admiration et d'amour !

*
* *

Si quelque chose ne me repoussait, je ferais un hymne à la duchesse de Berry, qui vient, comme une madone,

Son enfant dans ses bras et son lys à la main !

Mais quoi ! faire la cour à une infortune aussi belle, c'est se confondre avec ceux qui se préparent des faveurs pour l'avenir. Je n'ai point d'enthousiasme pour sa cause ; sans quoi, je serais allé combattre, et non chanter.

*
* *

L'élégante simplicité, la réserve des manières polies du grand monde, causent non seulement une aversion profonde aux hommes grossiers de toutes les opinions, mais une haine qui va jusqu'à la soif du sang.

*
* *

La presse dévorera l'éloquence : elle l'a déjà mangée à demi. — Dans l'antiquité, qui perdait une représentation de Cicéron perdait tout ; aujourd'hui, on se dit :

« Je ne l'ai pas entendu ce matin, qu'importe ! je le lirai demain. »

*
* *

Quelquefois, notre langue a embelli ce qu'elle a touché ; cela est rare, il est vrai. — J'aime mieux Michel-Ange que *Michelangelo*, et Florence que *Firenze.*

*
* *

Le véritable citoyen libre est celui qui ne tient pas au gouvernement et qui n'en tient rien. — Voilà ma pensée et voilà ma vie.

*
* *

L'amélioration de la classe la plus nombreuse et l'accord entre la capacité prolétaire et l'hérédité propriétaire sont toute la question politique actuelle.

*
* *

Le Docteur Noir, c'est la vie. Ce que la vie a de réel, de triste, de désespérant doit être représenté par lui et par ses paroles, et toujours le malade doit être supérieur à sa triste raison de tout ce qu'a la poésie de supérieur à la réalité douloureuse qui nous enserre ; mais cette raison selon la vie doit toujours réduire le sentiment au silence, et le silence sera la meilleure critique de la vie.

*
* *

SUJET ; L'HABEAS CORPUS,
LE VIDE DES LOIS

(*pour la troisième consultation du* Docteur Noir).

Le Docteur Noir rencontre un homme en qui l'orgueil d'être nommé le premier législateur de son temps est devenu une vraie maladie. Il était avocat, et avocasse du matin au soir.

Le Docteur lui montre le défaut de toutes les lois en le menant près du lit d'un homme qui meurt en prison, où il a été laissé PRÉVENTIVEMENT neuf mois. Il est reconnu innocent, absous, et meurt à l'audience. Dans son agonie, il s'écrie : « Rendez-moi ma santé, mon temps, ma famille,

mon bonheur perdu par cette prison. Si je suis innocent, pourquoi donc m'avez-vous tué ! Si je suis innocent, ai-je pu être tué sans que vous soyez des assassins ? Si vous êtes des assassins, pourquoi n'y a-t-il pas quelqu'un qui ait le droit de vous mettre en accusation ? »

*
* *

D[octeur noir]. — Nous en sommes venus à ce point que le pouvoir n'a plus ni force ni grâce aux yeux des hommes. Que lui reste-t-il ?

*
* *

D. — Les Médicis et les nobles ont été bien pour les arts parce que la noblesse était à peine un pouvoir et n'était qu'un nom élégant donné à l'opulence héréditaire et à la gloire des aïeux.

*
* *

D. — Poussez votre idée en avant — encore — bien. Remarquez que les scélérats excitent plus d'intérêt que les hommes purs. — Pour peu qu'ils aient eu une petite qualité on leur en sait un gré infini.

*
* *

S[tello]. — Pourquoi le travail de la pensée donne-t-il l'air cruel au visage ?

D. — C'est la renonciation au présent pour la contemplation du passé et de l'avenir. La séparation est cruelle.

*

* *

Stello. — Profondément blessé, mais trop fier pour me plaindre, a été l'épigraphe de toute ma vie.

*

* *

L'ordre social est mauvais et le sera toujours. Pendant le temps que Dieu lui-même a daigné habiter la terre, il lui eût été facile de nous indiquer une forme de gouvernement parfaite. Le genre humain a manqué là une bien bonne occasion qu'il ne retrouvera plus. Il faut donc se résigner à ne rien voir de stable, malgré le cri : « *Cette fois c'est pour toujours* », ce cri que jettent en chœur tous les législateurs, à mesure qu'ils ont fait une constitution.

*

* *

L'ordre moral est toujours mauvais. De temps en temps il est seulement supportable. Du mauvais au supportable la dispute ne vaut pas une goutte de sang. C'est une théorie d'assassin. C'est celle des Septembriseurs et des Inquisiteurs et de Ravaillac et de Louvet.

*

* *

Le 9 Thermidor. — Le 8, André de Chénier mourut. (Thiers.) Ce fut une lutte entre la Convention et la Commune. — Henriot voulait faire feu. Le refus des canonniers fixa le sort du 9 Thermidor. — Si un canonnier eût approché sa mèche, la face du monde eût changé.

*
* *

Robespierre, avocat froid, méchant et lâche.

*
* *

Thiers appelle les œuvres d'André Ch[énier] d'*admirables ébauches !* — Ce sont des tableaux parfaits.

*
* *

Ceux qui attaquèrent succombèrent : Ce fut la première fois dans la Révolution. A ce signe on voit que le mouvement ascendant était fini. (Mignet.) — Bien vu.

*
* *

Nodier dans ses souvenirs (à la fin) dit ceci : « *On dit* que j'ai étendu Robespierre sur le lit de Procuste : *cela est possible, mais j'ai peur de l'y avoir grandi.* »

Il est noble de l'avoir grandi sous la Restauration et de s'en accuser en 1832.

— Moi je ne le grandirai pas, par esprit d'opposition ; je voudrais le peindre tel qu'il fut. Je ne suis pas content des *Souvenirs* de Nodier. — Il gâte ce qu'il y a de bien dans les observations sur les hommes et [sur le] temps, par des fables trop romanesques et trop composées et empesées.

*
* *

L'amour physique et seulement physique pardonne toute infidélité. L'amant sait ou croit qu'il ne retrouvera nulle volupté pareille ailleurs et, tout en gémissant, s'en repaît.

Mais toi, amour de l'âme, amour passionné, tu ne peux rien pardonner.

*
* *

Pour l'homme qui sait voir, il n'y a pas de temps perdu.

Ce qui serait désœuvrement pour un autre est observation et réflexion pour lui.

*
* *

Le charlatanisme est à son comble. Je ne sais ce qui peut le faire cesser si ce n'est son excès; j'espère en lui beaucoup.

*
* *

LA CONSISTANCE

Avoir de la consistance, en France, n'est pas une phrase vaine. Cette expression représente parfaitement l'aplomb et la considération qu'une longue et honorable vie peut donner et que le talent ne donne pas à *lui seul*.

*
* *

LE THÉÂTRE DANS LE JOURNAL

La passion du monde est de voir. Si les hommes pouvaient tous voir ce que fait chacun, s'ils pouvaient se construire un théâtre assez vaste pour y voir agir les *grandeurs* et les *célébrités*, ils seraient heureux et transportés chaque jour. — C'est pour cela qu'ils ont créé le théâtre ; mais le théâtre ne parle que du passé ou ne s'explique sur les événements présents que par des allusions très détournées. Il a fallu un théâtre de chaque jour où des grands personnages vinssent jouer le matin leur rôle de la veille, ou le soir celui du matin ; où les spectateurs fussent vingt, cent, huit cents, mille à la fois ; où tous les yeux d'un peuple fussent attentifs à la même scène, au même moment, sans que les spectateurs eussent besoin de quitter leur demeure ; ce théâtre a été fait, ce théâtre c'est un journal.

Là viennent jouer tous à la fois les peuples et les rois. Acteurs, observez-vous bien ! tous vos gestes sont remarqués et comptés, le monde a tous ses yeux ouverts sur vous. L'applaudissement est rare et le murmure fréquent. Hâtez-vous surtout de changer de scènes, car en un jour une scène est usée et elle use et dévore votre nom, ou, si ce n'est elle, c'est elle que joue une autre célébrité dans quelque autre coin du globe.

Celui qui fait mouvoir chaque jour à son gré ces personnages vivants, celui qui les présente sur son théâtre, dans le sens et sous le jour qui lui plaît, celui qui les grandit ou les rapetisse à son

gré, c'est le journaliste ! Ce sera toi demain, si tu veux ! Vois si tu trouves assez vaste cette occupation !

*
* *

Ballanche, dans son *Essai sur les institutions sociales*, dit qu'il ne peut y avoir aucune raison d'écrire la poésie en vers, depuis que les poèmes *ne se chantent plus*.

Il nomme notre poésie une *langue triée*, à laquelle on ajoute la rime.

Il se trompe. Tout homme qui dit bien ses vers les *chante* en quelque sorte.

*
* *

Le *noble* et l'*ignoble* sont les deux noms qui distinguent le mieux, à mes yeux, les deux races d'hommes qui vivent sur terre.

Ce sont réellement deux races qui ne peuvent s'entendre en rien et ne sauraient vivre ensemble.

*
* *

Les plus effrayés du choléra étaient les plus vieux. — On dirait qu'à force de vivre, ils s'imaginent qu'ils accumulent avec les années des pierres d'un bel édifice, que rien ne peut détruire, et dont il faut avoir bien soin à mesure qu'il vieillit.

*
* *

31 décembre, minuit.

L'année expire enfin : cette douloureuse année a soufflé sur nous le choléra et les guerres de toute nature. Tout ce qui m'est cher a été préservé. Étranger à toutes les haines, j'ai été heureux dans toutes mes affections. Je n'ai fait de mal à personne, j'ai fait du bien à plusieurs. Puisse ma vie entière s'écouler ainsi !

1833

L'*Histoire universelle* de Bossuet, c'est Dieu faisant une partie d'échecs avec les rois et les peuples.

*
* *

Clarisse est un ouvrage de stratégie, en quelque sorte. Vingt-quatre volumes employés à décrire le siège d'un cœur et sa prise. C'est digne de Vauban.

*
* *

STELLO

La troisième consultation sera sur les hommes politiques.

La quatrième consultation sera sur l'idée de l'amour qui s'épuise à chercher l'éternité de la volupté et de l'émotion.

*
* *

Les *Affinités électives* que le *préfacier* de Gœthe critique amèrement. C'est un grand malheur que de porter avec soi dans l'avenir son maladroit critique comme un ballon sa nacelle.

*
* *

Plus je vais, plus je m'aperçois que la seule chose essentielle pour les hommes, c'est de *tuer le temps.* Dans cette vie dont nous chantons la brièveté sur tous les tons, notre plus grand ennemi, c'est le *temps*, dont nous avons toujours trop. A peine avons-nous un bonheur, ou l'*amour*, ou la *gloire*, ou la *science*, ou l'émotion d'un spectacle, ou celle d'une lecture, qu'il nous faut passer à un autre. Car *que faire ?* C'est là le grand mot.

*
* *

Les rois font des livres à présent, tant ils sentent bien que le pouvoir est là. — Il est vrai qu'ils les font mauvais.

*
* *

Les gouvernements regardent la littérature comme une colonne inutile où leur jugement est écrit : ils voudraient l'empêcher de s'élever.

*
* *

Bonaparte aimait la puissance et visait à la toute-puissance ; c'était fort bien, car elle est un fait et un fait incontestable, facile à prouver, tandis que la beauté d'une œuvre de génie peut toujours se nier.

*
* *

Chateaubriand vient de faire une brochure-

plaidoirie pour la duchesse de Berry, dans laquelle il est un peu républicain. Le moindre écrivain républicain ne se croit nullement obligé d'être un peu monarchique. — Marque certaine que le mouvement des esprits est démocratique, puisque le plus ardent *monarchiste* fait le démocrate.

*
* *

J'ai entendu le concert historique de Fétis. Cet érudit en musique a imaginé de rassembler les monuments musicaux de la France et de les faire exécuter avec les mêmes instruments qu'au seizième siècle. La viole, la basse, l'orgue, soutiennent la mélodie simple et grave des chants. Jamais l'art ne m'a enlevé dans une plus pure extase, si ce n'est lorsque, étant malade à Bordeaux, j'écrivais *Éloa*.

Les chants divins qui m'ont ravi surtout sont ceux de *Laudi spirituali*, cantiques de la Vierge, chantés par les confréries italiennes.

Il y avait aussi un air de danse grave, dansé à la cour de Ferrare, au mariage du duc Alphonse d'Este ; air d'une modestie et d'une grâce incomparables. Je voyais passer, en l'entendant, ces belles princesses aux yeux baissés et aux longues robes traînantes, se tenant droites et recevant des aveux d'amour avec réserve.

Il y avait un madrigal à cinq voix (par Palestrina), délicieuse composition pleine d'amour et de suavité. Puis un *concerto passegiato* pour violes, harpe, orgue et théorbe. La terre parle avec ces instruments ; avec l'orgue, le ciel répond. — Puis

enfin *la Romanesca*, air tel qu'un ange en peut inventer pour adorer.

Que j'ai admiré ces médailles de la musique !

*
* *

IDÉE DE POÈME. — LA FORNARINA

O maîtresse de Raphaël, tu le vis s'épuiser dans tes bras.

Qu'as-tu fait, ô femme ! qu'as-tu fait ? Une idée par baiser s'écoulait sur tes lèvres...

Elle s'endort dans les bras de Raphaël après qu'ils sont allés visiter la campagne de Rome. — Elle rêve que ses idées, tuées par elle, viennent se plaindre ; les idées de Raphaël sont des tableaux sublimes. Les personnages se groupent, puis se détachent en soupirant et reprennent leur vol vers le ciel.

La Fornarina s'éveille, embrasse Raphaël : il était mort.

*
* *

C'est une effrayante chose que la facilité avec laquelle les Français affectent la conviction qu'ils n'ont pas le caractère du voisin jusque dans leurs œuvres les plus élevées. Rien ne montre mieux l'absence de foi et de caractère même.

*
* *

Barbier vient de publier *il Pianto*. Les délices de Capoue ont amolli son caractère de poésie,

et Brizeux a déteint sur lui ses douces couleurs virgiliennes et *laquistes* dérivant de Sainte-Beuve. — Ils ont mêlé leurs couleurs et leurs eaux ; à peine retrouve-t-on dans ce *Pianto* quelques vagues du fleuve jaune des *Iambes*. L'eau bleuâtre qui entoure ces vagues est pure et belle, mais ce n'est pas celle du fleuve débordé d'où jaillit *la Curée*.

Brizeux est un esprit fin et analytique qui ne fait pas des vers par inspiration et par instinct, mais parce qu'il a résolu d'exprimer en vers les idées qu'il choisit partout avec soin.

Il a des théories littéraires et les a coulées dans l'esprit de Barbier qui, dès lors, se méfiant de lui-même, s'est parfumé de formes antiques et latines qui étouffent son élan satirique et lyrique.

Barbier et Brizeux devraient ne jamais se voir, malgré leur amitié.

Il arrive à Barbier ce que je lui ai prédit ; on s'écrie : « *C'est beau, mais c'est autre chose que lui.* »

*
* *

Dans le roman, un homme parfait comme Grandisson ennuie toujours. Dans l'histoire, comme Washington, il paraît froid, et, dans la vie, il est froidement aimé. Un homme parfait est aimé comme Dieu, assez froidement.

C'est que les passions seules intéressent les hommes, toujours agités par des passions. Les pendules seules se meuvent par des principes ; les hommes font des principes et agissent contre ces principes mêmes.

*
* *

Les anciens étaient *naturels, vrais* dans leurs manières, comme sont encore les Italiens et quelques peuples orientaux. J'ai été ému en relisant l'entrevue d'Alexandre et de Néarque, au retour de celui-ci après son admirable expédition maritime. Le premier événement dans l'histoire de la navigation est ce voyage du golfe Persique à l'Indus. — J'aime les pleurs d'Alexandre recevant Néarque, et demeurant longtemps sans pouvoir parler, parce qu'il croit que ses Macédoniens et ses vaisseaux ont péri. — L'homme antique ne faisait jamais de fausse dignité ; il pleurait sans rougir de ses larmes, quelque grand qu'il fût.

Si j'ai le temps, je montrerai cette belle et vraie nature antique sur la scène.

*
* *

Mouvement de poésie qui s'élance malgré moi.

O ma muse ! ma muse ! je suis séparé de toi. Séparé par les vivants qui ont des corps et qui font du bruit. Toi, tu n'as pas de corps ; tu es une âme, une belle âme, une déesse.

*
* *

Bonaparte, c'est l'homme ; Napoléon, c'est le rôle. Le premier a une redingote et un chapeau ; le second, une couronne de lauriers et une toge.

*
* *

Le 6 de ce mois de mars, ma mère, ma bonne

mère a eu une attaque de paralysie sur tout le côté droit, joue, bras et jambe ; les saignées l'avaient rétablie.

Aujourd'hui, elle a une seconde attaque d'apoplexie que deux saignées suspendent ; mais on ne peut parvenir à dégager le cerveau, qui s'égare et reste perdu peut-être pour toujours. — Elle avait un jeune médecin, M. Magistel ; j'y joins M. Salmade, médecin expérimenté et âgé, pour que sa prudence empêche l'ardeur trop hardie de l'autre.

*
* *

Du 17 au 18 mars.

Nuit d'angoisses.

Je la passe debout, près du lit de ma mère. — Au jour, son visage était effrayant.

Dans la journée, ma mère me reconnaît. Elle me pénètre de douleur et de reconnaissance en me parlant avec amour ; elle est charmée de me voir près d'elle, je lui fais plus de bien que les médecins, dit-elle. — J'ai réussi avec ma voix à la calmer en lui parlant.

*
* *

19 mars.

Nuit affreuse. — Saignée.

Consultation de MM. Salmade, Magistel et Double. — Émétique.

Le cerveau est dégagé. Sa vie sauvée.

Depuis ce jour, elle s'affaiblit, puis reprend des forces.

Elle a sa tête et me donne ses clefs. Elle me prie de diriger ses affaires. Heureuse de n'avoir plus à y penser. Elle me dit, devant Lydia [1] et le méde-

[1] La femme du poète.

cin, qu'elle n'a pas fait de testament et ne laisse rien qu'à moi, et à Angélique sa femme de chambre, une pension qu'elle me prie de lui faire. J'en fais sur-le-champ l'engagement et le remets à Angélique devant elle. — Cela lui donne beaucoup de calme. La nuit est bonne.

Je trouve un ordre admirable dans ses papiers ; je les remets devant elle dans son secrétaire, et je ne prends rien de l'argent qu'il renferme ; je veux que, si elle est guérie, elle retrouve tout dans l'état où elle l'a laissé.

Je paye toutes les dépenses de sa maison.

Quand son sang coule, mon sang souffre ; quand elle parle et se plaint, mon cœur se serre horriblement ; cette raison froide et calme comme celle d'un magistrat, brisée par le coup de massue de l'apoplexie, cette âme forte luttant contre les flots de sang qui l'oppressent, c'est pour moi une agonie comme pour ma pauvre mère ; c'est un supplice comparable à la roue.

*
* *

27 mars.

Jour de ma naissance.

Je l'ai passé à écouter et regarder ma mère dans son lit de douleur. Il y a trente-six ans, elle y était pour me donner le jour ; qui sait si elle n'y est pas pour quitter sa vie ?

*
* *

31 mars au soir.

Ma pauvre mère était *douloureusement mieux* ce soir. Elle était calme, elle était gaie, ne souffrait

pas et s'amusait de la nouvelle du mariage de Mary Bunbury. Elle m'a dit : « *Quoique je ne sois pas là tout entière,* écris-lui que je prends beaucoup de part à son bonheur. »

Même état. — Ma mère m'a dit : « Je serais bien égoïste de ne pas te laisser prendre mes livres, moi qui ne pourrai plus lire.

« Il vaudrait mieux pour moi être morte que rester ainsi. » — Pauvre mère, elle me tue avec ces mots-là !

*
* *

3 avril.

Un vaisseau cargue toutes ses voiles dans l'orage et se laisse aller au vent. Je fais de même dans les chagrins et les grands événements ; pour ménager les forces de ma tête, je ne lis ni n'écris, et je ne laisse prendre à la vie sur moi que le moins possible.

Malgré tout ce travail de la volonté, la douleur nous saisit au cœur malgré nous et reste là.

*
* *

La vie de famille attendrit l'homme. Un mameluk est acheté à l'âge de douze ans en Circassie. Il est élevé en soldat, en centaure. Il a des esclaves égyptiennes qui jamais ne lui donnent d'enfants en Égypte ; il n'a ni père ni fils ; il a des compagnons d'armes qu'il ne pleure pas quand ils tombent.

Il est l'homme le plus énergique de la terre.

Quelquefois, j'envie cet homme et je regrette mes quatorze ans d'armée.

1834

ROMAN MODERNE. — UN HOMME D'HONNEUR

L'honneur est la seule base de sa conduite et remplace la religion en lui. — Lui faire passer sa vie entière par toutes les professions *actuelles*, dont en même temps son contact fera ressortir les défauts et dont sa conduite fera la satire.

L'honneur le défend de tous les crimes et de toutes les bassesses : c'est sa religion. Le christianisme est mort dans son cœur. A sa mort, il regarde la croix avec respect, accomplit tous ses devoirs de chrétien comme une formule et meurt en silence.

L'ennui est la grande maladie de la vie ; on ne cesse de maudire sa brièveté, et toujours elle est trop longue, puisqu'on n'en sait que faire. Ce serait faire du bien aux hommes que de leur donner la manière de jouir des idées et de jouer avec elles, au lieu de jouer avec les actions qui froissent toujours les autres et nuisent au prochain.

Un mandarin ne fait de mal à personne, jouit d'une idée et d'une tasse de thé.

*
* *

Le *gentleman* ou gentilhomme est l'homme

d'honneur même qui, par les convenances, est retenu dans les limites de bonne conduite et de bienséance que la religion n'atteindrait pas ; car il y a des choses que ferait un prêtre et que jamais ne pourrait faire un galant homme.

*
* *

La Restauration n'était ni redoutée ni aimée. Si elle eût été l'un ou l'autre, elle était sauvée : on ne l'a défendue que par honneur et par acquit de conscience ; on l'eût défendue de manière à la maintenir.

*
* *

Je crois, ma foi, que je ne suis qu'une sorte de moraliste épique. C'est bien peu de chose.

*
* *

Il est déplorable qu'un poète comme Lamartine, s'il s'avise d'être député, soit forcé de s'occuper des bureaux de tabac que demandent des commettants. Il devrait y avoir des députés abstraits, députés de la France, et d'autres députés des Français.

*
* *

Les acteurs sont bien heureux, ils ont une gloire sans responsabilité.

*
* *

LE BEAU

La majorité des publics grossiers, en France, cherche dans les arts l'*amusant* et jamais le *beau*. De là les succès de la médiocrité.

*
* *

DAPHNÉ

Prouver qu'une âme contemplative comme celle de Julien, quand elle daigne donner quelques-unes de ses idées à l'action, la domine et l'agrandit ; tandis qu'une âme active comme celle de X..., quand elle veut s'élever à la contemplation poétique ou philosophique, ne s'y peut guider.

*
* *

On a fait des satires gaies ; je veux faire, soit dans des livres comme *Stello*, soit au théâtre, des satires tristes et mélancoliques.

*
* *

Comme quoi toutes les synthèses sont de magnifiques — sottes.

*
* *

Je ne peux plus lire que les livres qui me font travailler. Sur les autres, ma pensée glisse comme une charrue sur du marbre. — J'aime à labourer.

*
* *

Si le bonheur n'était qu'une bonne heure? s'il ne nous était donné que par instants?

*
* *

On dirait que la question religieuse trop débattue a fatigué la tête du monde. — Il n'a plus la force d'y penser.

*
* *

Si j'étais peintre, je voudrais être Raphaël noir ; forme angélique, couleur sombre.

*
* *

Dans les temps les plus vicieux de l'histoire, je vois que la majorité est consciencieuse et cherche le vrai et l'honnête.

J'ai rendu grâce à Dieu en mon âme en faisant cette remarque ; j'ai cherché à l'appliquer à tous les temps, en tremblant, et je l'ai trouvée juste avec bonheur.

J'en ferai grand usage et l'appliquerai à notre temps et au passé.

*
* *

Le malheur des écrivains est qu'ils s'embarrassent peu de dire vrai, pourvu qu'ils disent. — Il est temps de ne chercher les paroles que dans sa conscience.

*
* *

Avec *la Maréchale d'Ancre*, j'essayai de faire lire une page d'histoire sur le théâtre. Avec *Chatterton*, j'essaye d'y faire lire une page de philosophie.

*
* *

Le tempérament ardent, c'est l'imagination des corps.

*
* *

Les hommes d'action s'étourdissent par le mouvement, pour ne pas se fatiguer à achever des idées ébauchées dans leur tête. Doués d'un peu plus de force, ils s'assoiraient ou se coucheraient pour penser.

*
* *

Nous nous plaignons qu'il n'y a pas de foi politique en France ! Eh ! de quoi nous plaignons-nous ? N'est-ce pas la preuve la meilleure de l'esprit infiniment subtil qui règne dans la nation ? Elle sent le vrai partout, et où il manque elle dit qu'il n'y a rien. Or aucun parti ne satisfait ses besoins actuels, ni ne leur donne le moindre espoir éloigné. Il n'y a de foi politique en un gouvernement que dans les esprits bornés.

*
* *

Plus le cerveau est intérieurement occupé, plus

la face est immobile. La demi-occupation, l'élan, le sentiment, se peignent seuls sur la figure. Le travail intérieur absorbe les forces au dedans et pâlit le front et les joues.

*
* *

J'aime peu la comédie, qui tient toujours plus ou moins de la charge et de la bouffonnerie. Il est plus philosophique de faire conclure pour l'idée dominante du livre, sans effort et par la présence et l'action simple et naturelle des personnages.

*
* *

Consolons-nous de tout par la pensée que nous jouissons de notre pensée même, et que cette jouissance, rien ne peut nous la ravir.

*
* *

La contemplation du malheur même donne une jouissance intérieure à l'âme, qui lui vient de son travail sur l'idée du malheur.

*
* *

Dans l'état actuel des théâtres, et tel qu'est le public, j'ai peu d'estime pour une pièce qui réussit, c'est signe de médiocrité ; il faut au public quelque chose d'un peu grossier ; Henry Monnier était un acteur trop fin pour le parterre, Ingres est trop pur de dessin, Decamps trop original, Dela-

croix trop coloriste. — Je me méfie aussi d'un livre qui réussirait sur-le-champ et sans un an au moins d'intervalle pour que l'élite puisse y convertir la masse idiote.

*
* *

La terre est révoltée des injustices et de la création ; elle dissimule par frayeur de l'éternité ; mais elle s'indigne en secret contre le Dieu qui a créé le mal et la mort. Quand un contempteur des dieux paraît, comme Ajax, fils d'Oïlée, le monde l'adopte et l'aime ; tel est Satan, tels sont Oreste et don Juan.

Tous ceux qui luttèrent contre le ciel injuste ont eu l'admiration et l'amour secret des hommes.

*
* *

Le christianisme est un caméléon éternel. — Il se transforme sans cesse.

*
* *

Il n'y a pas un homme qui ait le droit de mépriser les hommes.

*
* *

Je n'ai pas rencontré un homme avec lequel il n'y eût quelque chose à apprendre.

*
* *

Il n'y a jamais eu ni ordre ni liberté nulle part, et jamais on n'a cessé de désirer l'un ou l'autre.

*

* *

La vérité sur la vie, c'est le désesperoir. La religion du Christ est une religion de désespoir, puisqu'il désespère de la vie et n'espère qu'en l'éternité.

*

* *

PASSION

O mystérieuse ressemblance des mots ! Oui, amour, tu es une passion, mais passion d'un martyr, passion comme celle du Christ.

Passion couronnée d'épines où nulle pointe ne manque.

*

* *

La religion de l'honneur a son dieu toujours présent dans notre cœur.

D'où vient qu'un homme qui n'est plus chrétien ne fait pas un vol qui serait inconnu ? L'*honneur* invisible l'arrête.

*

* *

Les masses vont en avant comme les troupeaux d'aveugles en Égypte, frappant indifféremment de leurs bâtons imbéciles ceux qui les repoussent, ceux qui les détournent et ceux qui les devancent sur le grand chemin.

*

* *

Je ne sais pas si l'apprêt qu'il exige n'est pas un des germes de mort de l'amour.

Cette nécessité d'être toujours sous les armes finit par fatiguer l'un et l'autre amoureux.

*
* *

La presse est une bouche forcée d'être toujours ouverte et de parler toujours. De là vient qu'elle dit mille fois plus qu'elle n'a à dire, et qu'elle divague souvent et extravague.

Il en serait ainsi d'un orateur, fût-ce Démosthène, forcé de parler sans interruption toute l'année.

1835

L'honneur, c'est la poésie du devoir.

*
* *

Quand vint la révolution de Juillet, le soldat était mort en moi depuis quatre ans ; il ne restait que l'écrivain, regardant si la liberté serait tuée ou sauvée.

*
* *

Le seul gouvernement dont, à présent, l'idée ne me soit pas intolérable, c'est celui d'une république dont la constitution serait pareille à celle des États-Unis américains.

*
* *

Le moins mauvais gouvernement est celui qui se montre le moins, que l'on sent le moins et que l'on paye le moins cher.

*
* *

Une des choses qui m'ont le plus touché dans les *Mémoires de Sainte-Hélène*, c'est que ce pauvre Napoléon ne pouvait pas obtenir un exemplaire

de Polybe, pour y lire des instructions imaginaires sur la guerre qu'il n'aurait plus jamais le plaisir de faire.

*
* *

Je remarque aux répétitions qu'il y a tel acteur qu'il faut laisser aller dans le moment où il est. — En lui voulant donner une nuance, il en fait une couleur, et, étalant cette teinte nouvelle, il change le ton général de l'ouvrage [1].

*
* *

12 février à minuit.

Chatterton a réussi. C'est alors que mes amis sont venus à moi en fondant en larmes. Ils balbutiaient des paroles sans suite, des cris : mon ami, mon ami. Ils ont souffert aussi ce martyre que j'ai écrit. Un sentiment doux et triste remplit mon cœur et des larmes inondent mes yeux malgré moi. Je pense aux douleurs que nous fait éprouver une trop grande défiance de la méchanceté de nos frères. J'ai des remords d'avoir mal jugé... Quel bonheur ! France ! France ! On peut donc te parler gravement quand on est grave, et avec tristesse quand on est mélancolique et que l'on a au fond du cœur un incurable dédain de soi-même et une pitié bienveillante de la pauvre humanité. — L'abattement de mon visage a frappé mes amis. J'avais donc fait saigner leurs cœurs ! Je me le reprochais en les voyant si bons.

[1] On répétait alors *Chatterion*.

*
* *

Gœthe fut ennuyé des questions de tout le monde sur la vérité de *Werther*. On ne cessait de s'informer à lui de ce qu'il renfermait de *vrai*.

« Il aurait fallu, dit-il, pour satisfaire à cette curiosité, disséquer un ouvrage qui m'avait coûté tant de réflexions et d'efforts incalculables dans la vue de ramener tous les divers éléments à l'unité poétique. »

La même chose arriva à Richardson pour *Clarisse*, à Bernardin de Saint-Pierre pour *Paul et Virginie*.

Quand j'ai publié *Stello*, la même chose pour madame de Saint-Aignan, dont j'avais inventé la situation dans le dernier drame d'André Chénier ; la même pour Kitty Bell, dont j'ai inventé l'être et le nom. Pour *Servitude et Grandeur militaires*, mêmes questions sur l'authenticité des trois romans que renferme ce volume.

Mais il ne faut pas en vouloir au public, que nous décevons par l'art, de chercher à se reconnaître et à savoir jusqu'à quel point il a tort ou raison de se faire illusion.

Le nom des personnages réels ajoute à l'illusion d'optique au théâtre et des livres, et la meilleure preuve du succès est la chaleur que met le public à s'informer de la réalité de l'exemple qu'on lui donne.

Pour les poètes et la postérité, il suffit de savoir que le fait soit *beau* et *probable*. — Aussi je réponds sur *Laurette* et les autres : « *Cela pourrait avoir été vrai.* »

*
* *

La critique de nos jours (je ne m'informe pas de ce qu'elle fut autrefois) procède d'une manière assez perfide. Elle ne trouve pas que son rôle de juge lui suffise, elle veut se faire devineresse. Elle ècoute aux portes. Elle entend dire qu'un drame se compose dans tel système nouveau d'analyse mêlé d'action, vite elle se hâte de le prédire d'un air magistral et prophétique. Que risque-t-elle ? les lenteurs du théâtre lui donneront bien le temps d'annoncer vingt fois l'événement déjà accompli par le poète. Et le jour de la représentation, elle s'écriera de loin en lorgnant les acteurs : « Voilà qui n'est pas mal ; ceci est une tentative vers ce que j'ai prédit, c'est une exécution de ce que j'ai enseigné. »

*
* *

Sainte-Beuve fait un long article sur moi. Trop préoccupé du *Cénacle* qu'il avait chanté autrefois, il lui a donné dans ma vie littéraire plus d'importance qu'il n'en eut, dans le temps de ces réunions rares et légères. Sainte-Beuve m'aime et m'estime, mais me connaît à peine et s'est trompé en voulant entrer dans les secrets de ma manière de produire. Je conçois tout d'un coup un plan, je perfectionne longtemps le moule de la statue, je l'oublie et, quand je me mets à l'œuvre après de longs repos, je ne laisse pas refroidir la lave un moment. C'est après de longs intervalles que j'écris, et je reste plusieurs mois de suite occupé de ma vie, sans lire ni écrire.

Sur les détails de ma vie, il s'est trompé en beaucoup de points. Jamais je ne comptais sur la popularité d'*Éloa*, et je voulais l'imprimer à vingt exemplaires. En faisant *Cinq-Mars*, je dis à mes amis : *C'est un ouvrage à public.* Celui-là *fera lire les autres.* Je ne me trompais pas.

Il ne faut disséquer que les morts. Cette manière de chercher à ouvrir le cerveau d'un vivant est fausse et mauvaise. Dieu seul et le poète savent comment naît et se forme la pensée. Les hommes ne peuvent ouvrir ce fruit divin et y chercher l'amande. Quand ils veulent le faire, ils la retaillent et la gâtent.

*
* *

Je n'ai compris ce mot *s'amuser* que comme exprimant le jeu des enfants et des êtres sans pensées. Du moment où l'on pense, qu'est-ce que cela ? *Aimer*, oui, car l'amour est une inépuisable source de réflexions, profondes comme l'éternité, hautes comme le ciel, vastes comme l'univers.

*
* *

L'ennui est la maladie de la vie. On se fait des barrières pour les sauter.

*
* *

Quand on se sent pris d'amour pour une femme, avant de s'engager, on devrait se dire : « Comment est-elle entourée ? quelle est sa vie ? » Tout le bonheur de l'avenir est appuyé là-dessus.

*
* *

Cinq-Mars, *Stello*, *Servitude et Grandeur militaires* (on l'a bien observé) sont, en effet, les chants d'une sorte de poème épique sur la désillusion ; mais ce ne sera que des choses sociales et fausses que je ferai perdre et que je foulerai aux pieds des illusions ; j'élèverai sur ces débris, sur cette poussière, la sainte beauté de l'enthousiasme, de l'amour, de l'honneur, de la bonté, la miséricordieuse et universelle indulgence qui remet toutes les fautes, et d'autant plus étendue que l'intelligence est plus grande.

*
* *

Les Français ressemblent à des hommes que je vis un jour se battant dans une voiture emportée au galop. — Les partis se querellent, et une invincible nécessité les emporte vers une démocratie universelle.

*
* *

Il n'y a que le mal qui soit pur et sans mélange de bien. Le bien est toujours mêlé de mal. L'extrême bien fait mal. L'extrême mal ne fait pas de bien.

J'aime l'humanité. J'ai pitié d'elle. La nature est pour moi une décoration dont la durée est insolente, et sur laquelle est jetée cette passagère et sublime marionnette appelée l'homme.

L'Angleterre a cela de bon qu'on y sent partout la main de l'homme.

Tant mieux. Partout ailleurs, la nature stupide nous insulte assez.

*
* *

L'indépendance fut toujours mon désir, et la dépendance ma destinée.

*
* *

Le cœur a la forme d'une urne. C'est un vase sacré tout rempli de secrets.

*
* *

Le mot de la langue le plus difficile à prononcer et à placer convenablement, c'est *moi*.

*
* *

Notre littérature ne jette souvent que des cris de malade, comme *Volupté*, *Dernières Paroles*, etc., etc.

*
* *

L'autre jour je montai à Montmartre.

Ce qui m'attrista le plus fut le silence de Paris quand on le contemple d'en haut. Cette grande ville, cette immense cité, ne fait donc aucun bruit, et que de choses s'y disent ! que de cris s'y poussent ! que de plaintes au ciel ! Et l'amas de pierres semble muet.

Un peu plus haut, que serait cette ville, que serait cette terre ? Que sommes-nous pour Dieu ?

*
* *

Je pense qu'il y a des cas où la dissipation est coupable. Il est mal et lâche de chercher à se distraire d'une noble douleur pour ne pas souffrir autant. Il faut y réfléchir et s'enferrer courageusement dans son épée.

*
* *

DAPHNÉ

Julien commence un poème ; dans les intervalles, il dirige le monde et gagne des batailles.

Il donne le poème à l'un de ses amis, Libanius, en mourant.

Un vers lui coûte plus que le plan d'une bataille.

Il m'est arrivé ce mois-ci trois choses heureuses :

Émile Péhant, placé à Vienne comme professeur de rhétorique. — *Sauvé.*

Chevalier, marié par amour, et *heureux.*

Léon de Wailly a hérité de cinq cent mille francs, dit-on.

Que les autres soient heureux au moins, leur vue me fait du bien.

*
* *

Bonaparte et tous les aventuriers ont posé le pied sur les événements qui les menaçaient, comme le toréador sur le front du taureau. En relevant la tête, le taureau le jette sur son dos. — Il s'y assied.

*
* *

Aucun siècle passé n'est regrettable pour le nôtre. — Cela ressort de toute vue de l'histoire.

*
* *

La beauté souveraine n'est-elle pas cachée, toute formée, derrière quelque voile que nous soulevons rarement et où elle se retrouve ? *Inventer*, n'est-ce pas *trouver ?* INVENIRE.

*
* *

Voici mes amis qui succombent à une faiblesse d'un moment, et qui consentent à lire leurs poèmes dans des salons.

L'un *Hamlet*, l'autre *Macbeth*, traduits ; l'autre des vers satiriques. Ils vont s'user dans ce frottement, perdre leur caractère et s'arrondir comme des cailloux.

*
* *

J'ai remarqué que l'habitude de voir le défaut de chaque œuvre tourne à l'accroissement de l'ennui. Pour accroître le plaisir, je m'amuse à présent à faire le contraire. Il est facile de supposer un sens caché à la plus mauvaise œuvre, et, en suivant cette idée que n'a pas eue l'auteur, de s'en faire pour son usage une œuvre sublime. — Cette opération, on ne cesse de la faire sur les morts ; je veux m'amuser à la faire sur les vivants.

J'ai commencé cela hier, à la Porte-Saint-Martin, sur *le Monomane.*

*
* *

Ce qui manque aux lettres, c'est la *sincérité.*

Après avoir vu clairement que le travail des livres et la recherche de l'expression nous conduisent tous au paradoxe, j'ai résolu de ne sacrifier jamais qu'à la conviction et à la vérité, afin que cet élément de sincérité complète et profonde dominât dans mes livres et leur donnât le caractère sacré que doit donner la présence divine du vrai, ce caractère qui fait venir des larmes sur le bord de nos yeux lorsqu'un enfant nous atteste ce qu'il a vu. — C'est d'après cette pensée que, pendant la nuit du 29 au 30 juin, je me laissai aller au besoin de dire au public, comme à un ami, ce que je venais de faire pour lui[1]. — J'étais encore tout ému de l'enthousiasme fiévreux du travail, et je pouvais m'empêcher de dépasser la barrière du dernier mot du drame. Le moule était plein et il me restait encore de la matière à employer.

A présent, au moment de l'imprimer, et, relisant à froid ces pages, j'ai été tenté de les brûler comme j'ai fait souvent de beaucoup de mes œuvres. Je pensai que cet enivrement paraîtrait sans doute ridicule, présenté à des lecteurs distraits ; mais aussi je songeai à ceux qui se pénètrent plus profondément des émotions qui naissent d'une œuvre sérieuse, et il me sembla que je leur devais un compte fidèle du travail que je venais de faire,

[1] Allusion à la Préface (*Dernière Nuit de travail*) de *Chatterton.*

et qu'il fallait les faire remonter jusqu'à la source même des idées dont ils avaient suivi le cours.

C'est pour cela que, m'attendant bien à paraître extraordinaire, j'ai voulu passer par-dessus ce qu'il y a de puéril ou d'exagéré dans l'inspiration aux yeux des gens froids.

*
* *

Il est certain que la création est une œuvre manquée ou à demi accomplie, et marchant vers sa perfection à grand'peine.

Dans les deux cas, soyons humbles et incertains.

Il n'y a de sûr que notre ignorance et notre abandon, — peut-être éternel !...

*
* *

Un acteur prend un drame comme une robe, le revêt, le chiffonne et le jette pour en mettre un autre. Mais cette robe dure plus que lui.

*
* *

Toujours en conversation avec moi-même, je me parle de choses dont les hommes ne se parlent que rarement entre eux ; et c'est une chose de jour en jour plus pénible pour moi que de répondre à ceux qui me parlent sur des futilités.

Je pourrais dire à presque tout le monde : « Je voudrais être seul dans ce moment pour écrire ce que je pense tandis que vous me parlez. »

La vue des hommes m'invite à des pensées intérieures, contraires souvent à celles que je dis,

et faites pour être tenues en réserve pour un temps meilleur, parce que je sais qu'elles amèneraient de trop longues explications qui me fatigueraient la poitrine. Je me tais et je deviens distrait. D'autres fois, je parle d'autre chose avec une longue digression et sans plaisir. Les attentifs ou ceux qui m'aiment peuvent deviner aisément que la crainte de perdre une autre idée meilleure m'interrompt quelquefois et me fait dire des paroles oiseuses.

*
* *

ÉLÉVATION

Dieu vit avec orgueil un jeune homme illustre sur la terre.

Or ce jeune homme était très malheureux et se tua avec une épée.

Lorsque son âme parut devant Dieu, Dieu lui dit : « Qu'as-tu fait ? pourquoi as-tu détruit ton corps ? »

L'âme répondit :

« C'est pour t'affliger et te punir. Car pourquoi m'avez-vous créé malheureux ? Et pourquoi avez-vous créé le mal de l'âme, le péché, et le mal du corps, la souffrance ? Fallait-il vous donner plus longtemps le spectacle de mes douleurs ? »

*
* *

L'ennui est la maladie de la vie.

Pour la guérir, il suffit de peu de chose : *aimer*, ou *vouloir*. — C'est ce qui manque le plus généralement. Et cependant il suffirait d'*aimer* quelque

chose, n'importe quoi, ou de *vouloir* avec suite un événement quelconque, pour être en goût de vivre et s'y maintenir quelques années.

*
* *

A UN JEUNE HOMME INCONNU. — Le premier qui a dit *la Carrière des lettres* est le coupable que doivent maudire les jeunes gens malheureux qui m'écrivent comme vous venez de le faire, monsieur, et qui m'ouvrent leur cœur, comme à un frère qui prend part à leur infortune et qui leur a tendu les bras. Souvent le temps me manque pour leur répondre à tous ; quelquefois leurs peines sont d'une telle nature que nulle parole terrestre et nul secours humain ne pourraient les adoucir ; quelquefois enfin, je le confesse, le découragement me prend au souvenir de mes inutiles efforts pour en sauver quelques-uns de ce vaste naufrage auquel ils se sont exposés en foule ; ceux à qui j'ai pu donner la main savent que ce fut un des meilleurs jours de ma vie ; mais combien, depuis, se sont encore perdus, malgré moi, dans cette mer perfide de la publicité. Que ne venaient-ils à moi avant de quitter le rivage, et pourquoi faut-il qu'ils m'appellent seulement lorsqu'il n'est plus temps, quand après avoir renoncé à tout ils se sont fait briser par tous les orages sur le plus frêle de tous les appuis ?

Vous du moins qui me parlez avant de partir, je ne vous épargnerai rien. Vous saurez toutes les vérités que je sais, et d'autres les apprendront en même temps.

Oui, le mot dangereux est celui que répète

votre lettre et celui-là fut le tentateur qui dit le premier *la Carrière des lettres*. Ce mot trop usité est aussi faux que le serait la carrière de l'imagination.

Réhabilitation. — Pour blâmer le suicide on se croit en droit d'insulter des cendres. C'est une plaisante pruderie que celle des athées. Il y a des hommes qui, je ne sais pourquoi, ne veulent jamais que la société ait tort et qui, sans examen, se mettent à tomber généreusement sur ses victimes.

Le corps de Chatterton était chaud encore lorsqu'on fit à Londres un poème burlesque sur sa mort.

*

* *

Las des compositions trop tortillées, je viens d'en faire une de celles dont on peut dire : C'est une idée, — comme de *Chatterton*. — Il n'y a rien de compliqué, — c'est tout simple. Un caractère développé et voilà tout ; je ne sais pas comment on jugera d'abord le capitaine Renaud ; mais je suis sûr que, plus tard, si ce n'est dès à présent, on sentira qu'il représente le caractère de l'officier éclairé actuel, comme il doit être.

Je l'ai écrit du 22 juillet au 11 août 1835.

Je ne sais pourquoi j'écris. — La gloire après la mort ne se sent probablement pas ; dans la vie, elle se sent bien peu. L'argent ? Les livres faits avec recueillement n'en donnent pas. — Mais je sens en moi le besoin de dire à la *société* les idées que j'ai en moi et qui veulent sortir.

1836

Avoir une tête sérieuse où chacun vient verser des sottises chaque jour par les deux oreilles, quel supplice !

*
* *

DAPHNÉ

Julien prend la résolution de se faire tuer en Perse quand il est certain qu'il a été plus avant que les masses stupides et grossières ne pouvaient aller. — Il sent qu'il est un fardeau et s'est trompé en croyant pouvoir élever la multitude à la hauteur de Daphné.

*
* *

Les jeunes auteurs prennent des sujets plus forts que leurs pensées et leur style. Le cheval jette à terre le cavalier.

*
* *

UNE FABLE

Un homme est condamné à mort après un crime, un assassinat. — Un an s'écoule entre la condamnation et l'exécution. Échappé à l'étranger et grandi dans sa vie. Dans cet intervalle, il devient

illustre et vertueux. — Le jour arrive, on l'arrête, on l'exécute. La loi le tue en santé, lui donne la mort en pleine vie, la honte en pleine gloire.

Donc les juges condamnent un scélérat : mais le bourreau tue un homme régénéré, moral et chrétien.

*
* *

Les criminalistes de tous les temps ont déclaré que la *vengeance* n'était pas le but de la *loi pénale*, qui, dans sa rigueur, ne se propose que de *prévenir* le retour du mal : tel est l'*esprit chrétien.*

Si tel est l'esprit chrétien sur la terre, pourquoi a-t-il un autre esprit pour le ciel, en fondant les *peines éternelles* qui ne sont qu'une *éternelle vengeance ?*

*
* *

Ce matin, j'ai trouvé M. Magistel, jeune médecin, étudiant chez lui un cerveau dans un crâne sur une table. J'ai passé deux heures avec lui à examiner cela.

Les bosses extérieures du crâne sont représentées à l'intérieur par autant de cavités égales, les veines même sont sillonnées intérieurement. — L'énorme quantité de cervelle que nous avons fait notre empire sur les animaux. Le lion, l'éléphant même, n'en ont pas la moitié.

La cervelle, divisée en quatre parties peu distinctes, est un amas de graisse sillonnée de lignes rouges et semblables à une éponge.

Ses cavités sont nombreuses ; il les a ouvertes devant moi. Il m'a semblé plus que jamais *qu'une*

seule formation préside à toute chose et que la tête humaine est une boule semblable à la terre. Nos os sont les rochers ; nos chairs, le sol gras et humide ; nos veines, les fleuves et les mers ; nos cheveux, les forêts.

Je n'ai éprouvé aucune horreur à cette vue, mais seulement une vive curiosité et une admiration religieuse pour ce perpétuel miracle de la vie.

*
* *

LA TRAGÉDIE FRANÇAISE

Le genre *bâtard*, c'était la tragédie *faux antique* de Racine. Le *drame* est vrai, puisque, dans une *action* tantôt comique, tantôt tragique, suivant les caractères, il finit avec tristesse comme la vie des hommes puissants de caractère, énergiques de passion.

Le drame n'a été appelé *bâtard* que parce qu'il n'est ni *comédie* ni *tragédie*, ni Démocrite rieur ni Héraclite pleureur. Mais les vivants sont ainsi. Qui rit toujours, ou toujours pleure ? Je n'en connais pas, pour ma part.

En tout cas, comme Henri de Transtamare, le bâtard a roulé par terre le légitime et l'a poignardé.

*
* *

DAPHNÉ

Diviniser la conscience.

*
* *

Je ne fais pas un livre, il se fait.
Il mûrit et croît dans ma tête comme un fruit.

*
* *

Dittmer vient me voir. Causé de *Servitude et Grandeur militaires*. Il pense, comme moi, que l'honneur est la conscience exaltée, et que c'est la seule religion vivante aujourd'hui dans les cœurs mâles et sincères. Mon opinion porte ses fruits.

*
* *

MINUIT APRÈS LA LECTURE DE « JOCELYN »

J'ai lu, j'ai pleuré, j'aime dans ce livre tout ce qui est hymne, — prière ou méditation. Tout cela est beau et grand. L'adoration dans le temple, les rêveries de Jocelyn près de Laurence avant qu'il soit reconnu pour femme, l'admiration qu'il a pour cet angélique enfant, tout cela est adorable. Là surtout est le caractère délicieux et fécond du beau talent de Lamartine, inépuisable dans tout ce qui est sentiment, amour de belle nature et description d'une beauté.

*
* *

On ne peut répandre son âme dans une autre âme que jusqu'à une certaine hauteur. Là, elle

vous repousse et vous rejette au dehors, écrasée de cette influence souveraine et trop pesante.

*
* *

DAPHNÉ

Julien pousse l'idée chrétienne jusqu'au dépérissement de l'espèce et à l'anéantissement de la *vitalité* dans l'Empire et dans les individus.

Arrivé à ce point, il s'arrête épouvanté et entreprend de rendre sa vigueur à l'homme romain et à l'Empire.

Voilà comment il faut l'envisager.

*
* *

Comment ne pas éprouver le besoin d'aimer? Qui n'a senti manquer la terre sous ses pieds sitôt que l'amour semble menacer de se rompre?

*
* *

L'amour est une bonté sublime.

*
* *

Le travail est un oubli, mais un oubli actif qui convient à une âme forte.

*
* *

Aimer, inventer, admirer, voilà ma vie.

*

* *

SUR CHATEAUBRIAND

Plan d'article que je ne ferai pas, mais qu'il serait juste d'écrire.

3 septembre.

Quelques hommes abusent de la bonté des nations comme souvent les femmes poussent à bout l'indulgence d'un homme pour elles. Il n'y a pas de nation plus généreuse que la nôtre. Quand un homme fait le malheureux ou le malade, il désarme la critique. On se tait sur son compte. Vous vous dites renversé par la fortune, nous ne voulons pas battre un ennemi à terre.

Aucun parmi nos charlatans n'a abusé plus impudemment de cette bonté que M. de Chateaubriand. Il n'a cessé de faire le persécuté et de flatter les journalistes. Il a fait passer ses prétentions aristocratiques à la faveur de ses flatteries démocratiques. A présent, las du silence qu'on garde sur lui, fatigué surtout d'entendre vanter d'autres noms plus nouveaux et plus grands que le sien, il vient de faire à la fois une mauvaise œuvre et une mauvaise action.

Ingrat envers la nouvelle école qui n'a cessé de le vanter, il s'irrite contre elle et affecte de citer des noms obscurs et médiocres — croyant sa parole infaillible et croyant faire oublier les gloires véritables. — Il rapproche son nom de celui de Luther, ose parler de son génie à lui et dire que Luther n'avait que de l'esprit ; que Byron l'a imité, ne voit dans Walter Scott que le portrait de *Rebecca*. — Ceci dans le but de faire dire par la France : cet homme est l'alpha et l'oméga du

siècle, tout vient de lui ; puis de faire conclure qu'il est plus grand que les plus grands, et comme il a senti que tout le monde ne serait pas de son avis sur l'Angleterre, il se fait pardonner sa vanité inouïe en se donnant un air de nationalité. — Hypocrisie politique, littéraire et religieuse, faux air de génie, c'est tout ce qu'il y a dans cet homme qui n'a jamais rien inventé. — *René* est imité de *Werther ; Atala* de *Paul et Virginie.* — Les *Martyrs* sont une mosaïque dont chaque pierre est tirée d'un monument antique. Le *Génie du Christianisme* est un livre de mauvaise critique littéraire fort arriérée. — Les *Études sur la littérature anglaise* sont un pamphlet contre la nouvelle école, œuvre de fatuité et d'ignorance.

1837

4 décembre 1857.

Ce matin, la messe funèbre de Berlioz pour l'enterrement du général Damrémont.

L'aspect de l'église était beau ; au fond, sous la coupole, trois longs rayons tombaient sur le catafalque préparé et faisaient resplendir les lustres de cristal d'une singulière lumière. — Tous les drapeaux pris sur l'ennemi étaient rangés au haut de l'église et pendaient, tout percés de balles. La musique était belle et bizarre, sauvage, convulsive et douloureuse. Berlioz commence une harmonie et la coupe en deux par des dissonances imprévues qu'il a calculées exprès.

*

* *

J'ai beaucoup connu le général Damrémont ; c'était un homme assez gras, d'un visage doux et affectueux, calme et froid de manières, parlant doucement et lentement.

Il s'etait attaché à donner aux fermes résolutions de son caractère l'enveloppe la plus polie. Il était animé dans sa conduite publique par l'âme chaleureuse de sa femme, mademoiselle Baraguey d'Hilliers, — femme assez grande de taille, avec des yeux noirs et brillants comme ceux des Arabes,

qu'elle est allée voir ; énergique, courageuse, très sensible. Elle est partie pour Alger avec ses deux enfants. Là, elle a appris la mort de son mari ; c'est un affreux malheur, mais le plus beau malheur possible. Son père, le général des dragons de la République et de l'Empire, mourut aussi d'un coup de feu. Le général Damrémont est mort précisément comme Turenne, en visitant les batteries la veille d'une bataille.

*
* *

Le 7 décembre, à 5 heures du soir, est mort Alfred Johannot.

J'ai appris hier sa mort de Gigoux, qui avait passé la nuit chez lui avec Tony Johannot, pour peindre la tête morte d'Alfred Johannot.

Il y avait dix ans que nous disions : « Il ne vivra pas trois mois. » Il toussait toujours et crachait le sang. — Avant sa maladie, il n'était que graveur ; depuis son attaque à la poitrine, il était devenu peintre de premier ordre. On eût dit que les souffrances avaient developpé en lui l'intelligence et l'avaient élevé plus haut et porté plus près du beau idéal.

*
* *

7 décembre.

Ce matin, on m'annonce M. de Jennison, l'ambassadeur de Bavière, comme je me levais à midi, ayant passé la nuit à écrire.

Il m'attend dans mon salon, et, peu après que j'y suis entré, aborde la question qui l'amène et que depuis longtemps il méditait peut-être :

« Je viens de Bavière ; j'y suis allé à la hâte, près de ma mère qui était malade ; elle est sauvée.»

Je lui réponds par l'histoire de la mienne, qui est chez moi guérie, heureuse, choyée, à quatre-vingts ans.

« Voulez-vous me rendre un service ?

— De tout mon cœur, s'il s'agit de vous être agréable personnellement.

— Le roi de Bavière a un fils de vingt-six ans, son héritier. Le prince royal de Bavière désirerait entrer en correspondance avec vous. Lui répondriez-vous, s'il le faisait ? »

Je me suis tu un moment et lui ai dit :

« Ce que vous me demandez est, je puis le dire, un service véritable, car il faudrait que chaque journée eût quarante-huit heures, et le temps me manquera. Cependant, si vous voulez me donner une assurance importante, j'y consentirai ; cette assurance est que ni dans le présent ni dans l'avenir le prince ne se croira obligé de m'en témoigner sa gratitude par autre chose qu'une lettre de lui. Sans cela, ce serait un traité, un marché. »

Il m'a interrompu vivement, en me serrant les mains.

« Oui, c'est un service, et il en sera vivement touché ; mais avec vous on sait que de tels services sont sans prix, et il ne vous en offre d'autre que son amitié.

— Prenez garde, ai-je ajouté, que rien n'est ferme et persévérant comme mon caractère ; ne vous fiez pas à ma douceur de voix. Rien n'est entêté comme une colombe. J'en ai connu une qu'il aurait fallu tuer pour la chasser de mon lit ;

je l'y ai laissée, elle a gagné son procès. Tout ce qui me fera ici passer par-dessus la lassitude de parler de choses sur lesquelles je suis blasé, ce sera le plaisir de penser un jour, dans ma vieillesse (si j'ai une vieillesse, chose douteuse), qu'un jeune roi me devra quelques idées justes sur la France et sur son esprit. — Donc, tout étant bien pur, bien désintéressé, regardant cette correspondance comme l'élan de deux âmes qui oublient qu'elles sont dans le corps d'un prince royal et d'un poète, je vous le répète, j'accepterai.

« Autre question :

« Est-ce de vous qu'est venue cette idée de mettre votre jeune prince en correspondance avec moi ?

— Non ; lui-même y a pensé le premier après avoir lu vos ouvrages, ainsi que le roi son père.

— Avait-il pensé à écrire à quelque autre avant ou en même temps ?

— A personne.

— Je consens à répondre, mais *répondre* seulement ; qu'il m'écrive d'abord ; vous savez qu'en Angleterre, la terre classique de l'étiquette, le plus haut placé met sa carte le premier chez l'autre.

— Le prince fera tout ce que vous voudrez et tout ce qu'il pourra pour acquérir un ami comme vous et former son âme sur la vôtre. »

*
* *

D'où vient que l'idée n'est pas venue plutôt à ce jeune homme d'écrire à un des quarante académiciens ?

*
* *

Le soir :

J'ai lu toute la soirée à ma mère l'*Histoire de Port-Royal,* de Sainte-Beuve. Elle l'a écoutée avec un plaisir extrême et un esprit plus remis et plus net que jamais depuis quatre ans.

*
* *

Une famille troublée par le danger subit d'un malade n'a pas le temps de sentir d'abord sa douleur tout entière parce qu'elle court et s'agite comme l'équipage d'un navire en danger ; mais c'est après la mort qu'un étonnement profond la saisit et une indicible stupeur de voir l'absence de la vie et du mouvement.

*
* *

Vendredi 22 décembre.

Après avoir prié sur le cercueil de ma pauvre mère.

Mon Dieu ! mon Dieu ! avez-vous daigné connaître mon cœur et ma vie ? Mon Dieu ! m'avez-vous éprouvé à dessein ? Aviez-vous réservé la fin de ma pauvre et noble mère comme un spectacle pour me rendre à vous plus entièrement ? Avez-vous donc permis que la mort attendît mon retour ? Son âme, sa belle âme, avait-elle encore assez de force pour s'arrêter et m'attendre ?

*

* *

Mardi soir...

Aurai-je la force de l'écrire ? Encore cela, ô mon Dieu ! afin que, si j'ai le malheur de vivre et de vieillir, la faiblesse humaine ne me fasse jamais oublier cette nuit fatale et sombre, mais où quelques signes consolantes et divins me sont apparus !

Mon Dieu ! je me jette à genoux, à présent, je parle à vos pieds, je m'abreuve de ma douleur, je m'y plonge tout entier, je veux me remplir d'elle uniquement et repasser dans mon âme tous les instants de cette perte de ma mère.

Paisible tout le jour et gaie, elle a embrassé, en jouant avec eux, Henry, fils de mon beau-père, et m'a dit qu'il ressemblait à une petite fille ; elle parlait avec gaieté de Noël, *Christmas*, et du jour de l'an, disant qu'elle me voulait à dîner, ce jour-là, avec elle, et que je ne devrais accepter aucune invitation. A dîner, gaie et douce, elle m'embrasse, toute prête à se coucher. Moi, je sors pour lui chercher quelques petits cadeaux pour le jour de l'an. Je rentre à minuit, elle m'entend passer et m'appelle. J'y vais ; elle se plaint d'avoir trop chaud, puis trop froid. « Je souffre partout, disait-elle, mais pas plus dans une partie du corps que dans l'autre. » Je lui couvre les pieds de son édredon et je lui offre d'éveiller Cécilia, sa demoiselle de compagnie. « Non, je ne veux réveiller personne », me dit-elle. Je ne l'écoute pas, alarmé de la faiblesse de son pouls. Lydia se lève et court à elle avec sa chaleur ordinaire et son cœur de fille dévouée. Toutes deux la pressent de questions. — *Je ne sais pas ce que j'ai !* — Une heure vient

dans cette incertitude. Elle était fâchée sérieusement contre moi de mes questions et de mon importunité d'avoir éveillé tout le monde. Je monte faire lever encore deux personnes ; Julie et son mari allument le feu, préparent les bains de pieds. Elle disait encore n'avoir besoin de rien. On me priait de me coucher et de ne pas revenir. J'allais m'y rendre, quand de nouvelles plaintes de ma mère, petits gémissements sourds, qui lui étaient familiers pourtant, me décident à aller chercher moi-meme le médecin. Un quart d'heure me suffit pour le faire lever, habiller, revenir avec moi et mon portier. Il monte et entend ma mère dire très haut que ce n'est rien, et que demain elle sera mieux.

« Voilà, me dit-il, une voix forte qui annonce une bonne santé. » Il entre, il était environ deux heures, il lui tâte le pouls et dit de préparer bains de pieds et sinapisme, écrit une ordonnance de *looch* avec lenteur, me soutient que son oppression vient d'une affection catarrhale, essaye de me tromper en me parlant dans une autre chambre. Hélas ! mon Dieu ! c'était l'agonie. Je cours à elle, je lui prends la main et lui baise le bras droit. Elle pensait au médecin, qui l'importunait de questions, et disait : « Je ne veux pas le voir ! » Un peu après, pendant que je retournais le chercher dans la salle à manger, elle se pencha vers Cécilia et lui dit : « Ah ! ma petite ! la tête me tourne ; nous ne nous promènerons pas demain. Mon fils ! où est mon fils ? »

J'accours ; elle était assise sur son lit, je lui baise le front, je la tiens dans mon bras gauche, je serre sa main froide dans ma main droite en lui

criant : « Maman ! maman ! chère maman, un mot à ton Alfred, ton fils, qui t'aime, qui t'a toujours adorée ! »

Elle me serre la main et laisse tomber sa tête sur sa poitrine. La vie avait cessé. — Je continuais de l'appeler. L'éther que je tenais sous ses narines était inutile. Tout était fini. Je ne sais qui m'a soulevé, j'étais à genoux près de son lit.

Avez-vous reçu dans votre sein cette âme vertueuse, ô mon Dieu ? Soutenez-moi dans cet espoir, que ce ne soit pas un passager désir, qu'il devienne une foi fervente !

Depuis quatre ans, j'avais reçu ses continuelles tendresses et des adieux intérieurement destinés à moi, mais qu'elle n'osait exprimer pour ne pas trop s'attendrir. Là sont mes consolations secrètes. Ses mots échappés nourrissent mon amour pour elle et apaisent un peu ma douleur ; mais pourquoi ne plus entendre sa voix ?

*
* *

Le 9 de ce mois, un samedi, selon ma coutume, j'avais fait porter chez elle mon déjeuner ; elle était riante et assise dans son fauteuil favori, les pieds sur son tabouret, me regardant avec son air bienheureux. Elle se mit à dire des vers en cherchant un vieil air et répéta quatre fois ces vers que j'écrivis, les larmes aux yeux :

Une humble chaumière isolée
Cachait l'innocence et la paix.
Là vivait, c'est en Angleterre,
Une mère dont le désir

Était de laisser sur la terre
Sa fille heureuse, et puis mourir.

« De qui est donc ceci, maman ? lui dis-je. — De Jean-Jacques, me dit-elle. *Sa fille heureuse, et puis mourir !* entends-tu ? » Je me sauvai, sentant que je pleurais trop.

*
* *

Mais, mon Dieu ! n'est-ce pas un bienfait de votre main, qu'après une tendresse si grande que la mienne je n'aie pas eu la douleur de la voir périr il y a quatre ans, et que j'aie joui de sa voix et de sa vue pendant si longtemps ? que j'aie pu l'amener à s'apaiser dans les irritations violentes de sa maladie, à reconnaître qu'elle était heureuse et vénérée, adorée et divertie de ses ennuis par des soins et des caresses sans fin ? à se plaire à la vue des tableaux et en écoutant de la belle musique ? Est-ce pour qu'elle s'éteignît ainsi plus doucement, que vous avez permis qu'elle allât s'affaiblissant par degrés jusqu'à la fin et qu'elle conservât toujours cette sublime sérénité, et ce repos pur et profond ? — Je cherche inutilement des consolations dans cette assurance qu'elle devait finir manquant de la force de vivre, qu'elle n'a pas souffert et qu'elle a entendu mes paroles et y a répondu par son adieu. Donnez-moi, ô mon Dieu ! la certitude qu'elle m'entend et qu'elle sait ma douleur ; qu'elle est dans le repos bienheureux des anges et que, par vous, à sa prière, je puis être pardonné de mes fautes.

*
* *

D'où vient, hélas ! qu'après cette profonde ardeur de mes prières, plus paisible que je ne l'étais, je reviens dans ma maison déserte avec plus de force pour contenir mes larmes ? Mais d'où vient aussi que mon cœur toujours serré me porte à la chercher sans cesse autour de moi, et que je me dis avec une terreur sans bornes : « Je ne l'ai plus ! je ne l'ai plus ! » Sommes-nous donc si faibles, que nos plus saintes prières ne puissent nous rien ôter des tendresses du sang et des nœuds de famille ? Quand vous les rompez pour toujours, pourquoi ne pas nous donner la force de croire qu'ils seront retrouvés, et de le croire sans hésiter ?...

*
* *

Derniers moments ! Agonie ! Derniers moments, vous ne sortirez jamais de ma mémoire. Je veux plonger cette nuit dans mes plus cruels souvenirs. Si j'ai fait quelque faute, que ce soit mon expiation. J'y trouve un amer bonheur et je veux ainsi me flageller. — Je serai cruel, cruel à moi-même, mon Dieu ! cruel et sans pitié : dût mon cœur se fendre et me faire mourir !

*
* *

Il y a vingt ans, mon père mourut aussi ; j'étais près de son lit ; ses blessures, ses infirmités, l'âge aussi (de soixante-quatorze ans), après un faible

rhume, le faisaient mourir. Il me tendit la main courageusement. Il avait sa raison entière et dit au médecin : « N'est-ce pas le râle, monsieur ? »

Il ne se trompait pas. — « Mon enfant, me dit-il, — j'avais dix-sept ans, — je ne veux point faire de phrases, mais je sens que je vais mourir ; c'est une vieille machine qui se détraque. Rends ta mère heureuse, et garde toujours ceci. »

C'était le portrait de ma mère fait par elle-même ; je l'ai encore, placé sur sa tabatière. J'ai obéi et je l'ai rendue heureuse. Cela est écrit dans ma conscience, et je l'écris devant tous et devant Dieu. Lorsqu'elle grondait, c'était la maladie qui parlait par sa bouche ; je m'en allais, de peur de répondre.

Mon père, couvert de blessures, était courbé en marchant. L'horrible douleur de l'agonie le redressa violemment : il mourut droit, sans se plaindre, héroïquement.

J'étais trop jeune pour supporter cette vue ; je m'évanouis. A présent, j'ai plus vécu, j'ai vu mourir ; j'ai pu soutenir ma mère ; mais ma douleur est plus profonde et plus grave, son acier me pénètre bien plus avant.

*
* *

M. de Saint-Chamans, chevalier de Malte, vieil ami de ma famille et de ma mère, est venu me voir, et j'ai longtemps parlé avec lui hier, tout le soir.

Une sorte de fierté me donne des forces et me fait relever la tête. Dans ces quatre années d'épreuves qui viennent de se passer, ma vie était entravée de difficultés sans nombre et tout se

réunissait contre moi pour me faire résoudre à me séparer de ma mère. Il me fut souvent conseillé de l'envoyer dans une maison de santé ; je refusai, je la logeai chez moi. Ce qu'il m'a fallu de combinaisons pour consoler les femmes qui la servaient et que sa *maladie* lui faisait maltraiter, pour empêcher que les dépenses qu'elle causait ne fussent senties et ne vinssent nuire au bien-être de la famille, était d'une telle difficulté, exigeait tant d'efforts de patience, que je me suis vu plusieurs fois sur le point d'y succomber. Quatre fois, j'en ai été malade, et la fièvre m'a pris après trop d'efforts pour retenir les émotions douloureuses que cette vie me causait.

J'aurais mieux aimé me faire soldat que d'emprunter le moindre argent à mes plus proches parents ; et presque tout ce que m'ont donné mes travaux : *Chatterton*, *Servitude et Grandeur*, mes œuvres complètes, a servi à payer les dettes que des dépenses, toujours au delà de mon revenu réuni au sien, m'avaient fait contracter.

Le travail est beau et noble. Il donne une fierté et une confiance en soi que ne peut donner la richesse héréditaire. Bénis soient donc les malheurs d'autrefois, qui ôtèrent à mon père et à mon grand-père leurs grands châteaux de la Beauce, puisqu'ils m'ont fait connaître cette joie du salaire d'ouvrier qu'on apporte à sa mère, en secret et sans qu'elle le sache.

*
* *

27 décembre.

La douleur n'est pas *une*. Elle se compose d'un

grand nombre d'idées qui nous assiègent et qui nous sont apportées par le sentiment ou par la mémoire.

Il faut les séparer, marcher droit à chacune d'elles, la prendre corps à corps, la presser jusqu'à ce qu'elle soit bien familière, l'étouffer ainsi ou du moins l'engourdir, et la rendre *inoffensivc comme un serpent familier.*

Les souvenirs aujourd'hui m'attaquent et me serrent le cœur. Tout les fait naître. Le bruit de la pendule noire de ma mère me rappelle le temps où elle fut achetée. Mon père l'aimait beaucoup. Il la choisit lui-même chez Tarault et l'envoya rue du Marché-d'Aguesseau, où nous demeurions. Elle marqua les heures de mon éducation. Sur ses quantièmes, ma bonne mère, bien belle alors, m'apprit les mois de la République et ceux du calendrier actuel. Les premiers me furent plus faciles, et j'aimais les beaux noms de fructidor, thermidor et messidor.

Devant cette pendule s'asseyait mon père, ses pieds sur les chenets, un livre sur ses genoux, moi à ses pieds assis sur un tabouret. Il racontait jusque bien avant dans la nuit des histoires de famille, de chasse et de guerre. C'était pour moi une si grande fête de l'entendre, qu'il m'arriva, plus tard, habillé pour le bal, de laisser là les danses et de m'asseoir encore près de lui pour l'écouter. Les chasses au loup de mon grand-père et de mes oncles, les meutes nombreuses qu'ils faisaient partir du Tronchet et de Gravelle pour dépeupler la Beauce de ses loups, la guerre de Sept ans, Paris, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, le baron d'Holbach, M. de Malesherbes et ses distractions,

tout était présent à son esprit et l'est encore au mien.

*
* *

29 décembre.

Son visage était angélique dans la mort ; j'ai pleuré à genoux devant elle, j'ai pleuré amèrement, et cependant je sentais que son âme sans péché était délivrée, et, revêtue d'une splendeur virginale, planait au-dessus de moi et de son beau visage, dont les yeux étaient doucement entr'ouverts comme dans le sommeil des bienheureux. Pourquoi donc ai-je tant pleuré ? Ah ! c'est qu'elle ne m'entendait plus et qu'il me fallait garder dans mon cœur tout ce que je lui aurais dit.

*
* *

31 décembre.

L'année dernière, à pareille heure, j'attendais avec ma mère l'heure de minuit, où l'aiguille noire de sa pendule sauta du 31 au 1er ; alors, je l'embrassai en lui disant : « Bonne année ! » J'étais à genoux à ses pieds et je pensais bien qu'elle aurait la force de vivre toute cette année. Mon Dieu ! vous n'avez pas permis qu'elle me restât jusqu'au dernier jour et vous l'avez enlevée dans mes bras ! Mon Dieu ! si les épreuves sont une épuration à vos yeux, recevez-la et qu'elle prie à son tour pour son fils, son pauvre fils qu'elle a nommé en mourant !

1838

Janvier 1838.

Hélas ! toujours la même vie ! Je quitte le chagrin pour la maladie et la maladie pour le chagrin.



12 mars.

Soirée chez madame de la Grange (la marquise Édouard de la Grange) donnée pour me faire rencontrer avec Lamartine.

Vingt personnes environ. Les lampes voilées pour la vue d'Édouard. — Lamartine vient à moi, et nous causons deux heures *dans un petit coin sombre*, comme dit *le Misanthrope*.

Il est incroyable combien un salon fait dire de sottises aux gens d'esprit par les distractions qu'il donne. J'ai fort étonné Lamartine en lui disant que je n'étais de son avis sur rien. Nous avons parlé d'abord des lois de Septembre et de la censure. Je lui ai reproché en termes polis d'avoir abandonné la question des théâtres et lui ai dit que le théâtre à présent était un instrument mutilé et imparfait, que mon opinion était que l'on ne devait pas avoir de censure ; qu'une pièce condamnée par le public était morte à jamais, et que, par le gouvernement, elle vivait d'une vie secrète et menaçante ; sous la Restauration, on

en vit cent exemples. — Il a eu l'idée d'un *jury* de gens ayant intérêt à l'ordre jury élu. Et ce terme moyen, je ne l'ai jugé possible qu'autant que nul membre ne tiendrait au gouvernement, ajoutant que, par son influence corruptrice, un homme venant du pouvoir en entraîne dix dans ce *peuple valet*, comme l'a dit tristement Paul-Louis Courier. Il me promet de proposer ce jury quand viendront les discussions du budget.

Je lui ai demandé s'il était toujours occupé de l'Orient. Il se montre enthousiasmé des malheurs des Mahométans, et les regarde comme plus civilisés que nous, à cause de la *charité* extrême en eux.

« Cependant, lui dis-je, l'islamisme n'est qu'un *christianisme corrompu*, vous le pensez bien.

— Un *christianisme purifié !* » me dit-il avec chaleur.

Il ne m'a fallu que quelques mots pour lui rappeler que le Coran arrête toute science et toute culture ; que le vrai mahométan ne lit rien, parce que tout ce qui n'est pas dans le Coran est mauvais et qu'il renferme tout. — Les arts lui sont interdits, parce qu'il ne doit pas créer une image de l'homme. — Je lui propose de rédiger en forme de pétition un projet de loi en faveur des poètes faibles et distraits comme La Fontaine. La rédaction en serait à peu près celle-ci :

« Si un poète a produit une œuvre qui obtienne l'admiration générale, il recevra une pension alimentaire de deux mille francs. Si, après cinq ans, il produit une œuvre égale à la première, sa pension lui sera allouée pour sa vie entière. S'il n'a rien produit dans l'espace de cinq années, elle sera supprimée. »

*
* *

26 mars.

La veille du jour de ma naissance, visité la tombe de ma mère. — J'étais avec Antony Deschamps. Je l'ai prié de me quitter et je m'y suis rendu seul.

Le terrain n'a pas été gâté par les pluies. Il m'a semblé la visiter encore comme je faisais tous les jours et tous les soirs dans son lit en ouvrant ses rideaux. Mes idées étaient plus douces et mes émotions moins cruelles que je ne l'aurais cru. J'ai entendu en fermant les yeux sa voix douce et harmonieuse qui me disait : « Bonjour, mon enfant ! » et je me suis retracé ces moments, les plus heureux peut-être de ma vie, où je me mettais à genoux près d'elle et où elle me caressait les cheveux avec ses deux mains.

J'ai commandé une pierre faite en forme de toit pour empêcher l'eau de pénétrer, et une grille de fer. Dimanche, cela sera posé. J'y reviendrai pour décider la forme du monument.

*
* *

25 avril.

Cette nuit, je lisais le *Stabat Mater* en rêvant. A la seconde lecture, j'ai cru voir ma pauvre mère étendue à mes pieds, et j'ai pleuré amèrement. Mes sanglots m'ont éveillé, et, en portant ma main à mes joues, je les ai trouvées inondées de larmes.

J'avais passé la soirée au théâtre à songer à ces puérilités et à ce petit combat.

*

* *

20 mai.

M. de Talleyrand est mort. Les partis l'ont insulté, et on a été jusqu'à écrire : « Il n'y a en France qu'un malhonnête homme de moins. »

Les indignations sont toutes justifiées par sa vie politique. Il a une immense flétrissure sur son nom : c'est d'être devenu le *type du parjure élégant et récompensé*.

*

* *

AU MAINE-GIRAUD

Novembre.

Il n'y a qu'aux poètes qu'il arrive de pareilles choses. Mes pères aimaient ce château féodal. C'est une petite forteresse entourée de bois de chênes, d'ormes, de frênes, et de vertes prairies rafraîchies par des fontaines et des sources pures. Les rentes féodales et les prises seigneuriales lui donnaient beaucoup de valeur et épargnaient presque toute culture. On se promenait à l'ombre des bois et au bord des eaux ; le revenu arrivait tout seul. — La Révolution vient et fait la soustraction de tout revenu. Il me reste donc de grands bâtiments et un grand parc à entretenir, et des bois que je n'ai pas le courage de couper parce que les vieux arbres ressemblent à de grands parents, et que leur absence ôterait tout charme à l'habitation.

Si tout cela, du reste, ne rapporte rien, il y a un dédommagement : c'est que les impositions en sont énormes et me donnent le droit d'être député. — Or c'est justement ce que je ne veux pas être.

Mon âme et ma destinée seront toujours en contradiction. — C'était écrit.

Cette terre est une sorte de cheval que je nourris chèrement et que je monte une fois en sept ans.

*

* *

Le 7, mercredi.

Je reçois la nouvelle de la perte de mon beau-père.

Dans la crainte qu'elle ne tombe malade ici, où je suis loin des secours et des médecins, je la cache à Lydia. Ma pauvre enfant, vous dormez pendant que je souffre pour votre avenir des inquiétudes mortelles. — La destinée a juré de m'empêcher de travailler. A peine je repose ma tête, qu'elle me secoue par le bras et me force de souffrir et partir. Ma lutte contre la vie est perpétuelle et fatigante. La vie me lasse et ne me donne de plaisir nulle part ; je n'en avais depuis deux mois qu'à voir la gaieté de Lydia revenue avec la paix de la campagne. Il faut qu'un chagrin pour elle vienne m'y frapper. Je retarde le coup qu'il faudra bien lui donner. — J'ai ressenti un tremblement nerveux et un frisson de fièvre toute la nuit. Votre calme, votre sommeil, ma chère Lydia, ma seule amie, me déchire le cœur.

*

* *

Les lettres ont cela de fatal, que la position n'y est jamais conquise définitivement. Le nom est, à chaque œuvre, remis en loterie et tiré au sort pêle-mêle avec les plus indignes.

Chaque œuvre nouvelle est presque comme un début.

Aussi n'est-ce pas une carrière que celle des lettres !

*
* *

LA CAMPAGNE

Une visite à Paris est une fatigue d'une heure au plus. C'est une conversation au fond de laquelle il y a un petit intérêt entouré d'esprit. — A la campagne, une visite est une fatigue d'un jour entier. C'est une conversation pesante et niaise dont la grosse écorce est tout de suite dépouillée, et dont l'ennui n'est supportable que lorsqu'on est tout à fait abruti.

*
* *

ARCHITECTURE

Le temple antique est élégant et joyeux comme un lit nuptial ; l'église chrétienne est sombre comme un tombeau. L'un est dédié à la vie, l'autre à la mort.

*
* *

DE LA CRITIQUE

La plus élevée est mesquine presque toujours, parce qu'elle s'attache à la surface, et non au fond.

Dans le roman, par exemple, on débat la supériorité des genres de roman sur la plus ou moins grande étendue que l'auteur donne à la vérité ou à l'invention dans son œuvre d'art. C'est le

fond qu'il faudrait voir, et la portée des sentiments et des idées de l'auteur.

*

* *

DE SAINT AUGUSTIN

Il défendait la grâce contre Pélage ; mais il avoua qu'il sentait en lui un libre arbitre.

C'est que les deux sont en nous ; nous gémissons du poids de la destinée qui nous opprime ; mais savons-nous si Dieu ne gémit pas de notre continuelle action, et n'en souffre pas ?

*

* *

La grâce *nécessitante* est tout simplement l'entraînement inévitable des choses, des décrets éternels et des événements ou fatalité. On ne peut s'y soustraire. La grâce *efficace*, on ne lui résiste jamais. La grâce *particulière suffisante*, elle est très suffisante, puisque l'âme y résiste ; elle ne peut être considérée que comme une faveur, un privilège.

*

* *

Je sais apprécier la charge dans la comédie, mais elle me répugne parce que, dans tous les arts, elle enlaidit et appauvrit l'espèce humaine, et, comme homme, elle m'humilie.

Le Petit Pouilleux de Murillo est beau d'exécution, mais si près du singe, qu'il me fait honte.

Le Légataire universel, dérivé du *Médecin malgré lui* et de toutes les farces italiennes, me fait mal au cœur comme une médecine. Je ne peux rire

du gros rire, je l'avoue, et les saletés de la santé humaine font que je fronce le sourcil de tristesse et de pitié, voilà tout. — Ne pourrait-on trouver ailleurs le comique satirique dont on fait tant de cas ? — La mesure du comique du *Misanthrope* et de *Tartuffe* n'est-elle pas supérieure à tout cela et d'une nature plus pure ?

*
* *

J'ai reçu une éducation très forte. L'habitude de l'application et d'un travail perpétuel m'a rendu si attentif à mes idées, que le travail du soir ou de la nuit se continue en moi à travers le sommeil et recommence au réveil. Puis vient la vie de la journée, qui n'est pour moi que ce qu'était la récréation du collège, et, le soir, revient le travail du matin dans sa continuation vigoureuse et toujours la même.

*
* *

DE VOLTAIRE

L'esprit vif et impatient de Voltaire faisait qu'il ne se donnait pas le temps de résumer ses idées.

Quelquefois pourtant, il le fait vite et comme à la hâte, et il est d'une admirable justesse.

Comme ici, où je trouve jetée au hasard cette ligne sur l'orthographe :

« L'écriture est la peinture de la voix : plus elle est ressemblante, meilleure elle est. »

*
* *

DE SHAKESPEARE

Il ne suffit pas d'entendre l'anglais pour comprendre ce grand homme, il faut entendre le Shakespeare, qui est une langue aussi. Le cœur de Shakespeare est un langage à part.

*
* *

DE LA COMPARAISON

Les hommes du plus grand génie ne sont guère que ceux qui ont eu dans l'expression les plus justes comparaisons. Pauvres faibles que nous sommes, perdus par le torrent des pensées et nous accrochant à toutes les branches pour prendre quelques points dans le vide qui nous enveloppe !

*
* *

Le temps ôte tant d'à-propos, de grâce, de grandeur à tous les livres, que l'on est tenté de croire qu'ils sont comme les pièces de théâtre, bons surtout pour le moment même où ils sont produits.

*
* *

PORTRAITS DE FAMILLE

Je cherche inutilement à rien inventer d'aussi beau que les caractères dont ma famille me four-

nit les exemples. — M. de Baraudin, son fils, ma mère et ma tante.

J'écrirai leur histoire, leurs mémoires plutôt, et je les ferai admirer comme ils le méritent.

*
* *

RÊVERIE

Silence des rochers, des vieux bois et des plaines,
Calme majestueux des murs noirs et des tours,
Vaste immobilité des ormes et des chênes,
Lente uniformité de la nuit et des jours !
Solennelle épaisseur des horizons sauvages,
Roulis aérien des nuages de mer !...

*
* *

LE MAINE-GIRAUD. — ROMAN HISTORIQUE

Sur un parchemin que j'ai retrouvé dans mes papiers de famille, je ferai un roman historique.

Ce sera une assez noble manière de donner de la valeur à cette pauvre terre.

Les décorations seront mes terres et le château du Maine-Giraud avec les ruines de Blanzac.

L'époque, 1679. Celle de Louis XIV.

En 1680. — La Brinvilliers est brûlée.

En 1679 meurt le vieux cardinal de Retz.

En 1670. — Le voyage à Douvres de la duchesse de Portsmouth.

*
* *

MILON DE CROTONE

Milon a joué avec les lions et les a tués de sa main. Il a vu un grand chêne au milieu d'une forêt et s'est diverti à l'ébrancher : il a fait souffrir le chêne et l'a brisé à demi. — Un jour, Milon s'avance et veut le fendre avec ses mains, dernier affront. Mais le chêne se révolte et resserre ses deux flancs comme des tenailles inflexibles. — Les lions et les loups voient Milon saisi par sa victime et se jettent sur lui. Ils le dévorent et le mettent en pièces. Le chêne est inexorable et ne lui laisse pas une main pour se défendre. — O femme méchante ! ton esprit est pareil à ce Milon. Sans pitié il déchirait le chêne pour se jouer. Mais cet arbre sait bien qu'on l'appelle le chêne, — et qu'il est le plus grand des arbres de nos bois. — Il sait cela et s'est vengé. — A présent, les animaux vils vont te dévorer.

1839

19 février.

Décidément, le papier ne donne pas de bonheur, dit Stello. J'y ai mis tout ce qu'on peut y mettre en public, poèmes, livres, pièces de théâtre, et je n'en suis pas plus gai.

*
* *

LA MISÈRE

Oui, dit Stello, je la hais, je hais la misère, non parce qu'elle est la *privation*, mais parce qu'elle est la *saleté*. Si la misère était ce que David a peint dans *les Horaces*, une froide maison de pierres, toute vide, ayant pour meubles deux chaises de pierre, un lit de bois dur, une charrue dans un coin, une coupe de bois pour boire de l'eau pure et un morceau de pain sur un couteau grossier, je bénirais cette misère parce que je suis stoïcien. Mais quand la misère est un grenier avec une sorte de lit à rideaux sales, des enfants dans des berceaux d'osier, une soupe sur un poêle et du beurre sur les draps, dans un papier, — la bière et le cimetière me semblent préférables.

*
* *

SOPHIA, JANE, A NANTWICH

Deux jeunes sœurs. L'une et l'autre d'une éblouissante blancheur. L'aînée, coiffée en longues et innombrables boucles, a les plus admirables cheveux blonds, un peu colorés de feu, que j'aie jamais vus de ma vie. Grande, souple, gracieuse dans tous ses mouvements. L'autre décolletée plus qu'on ne l'est au bal en France. Ses épaules et son col de cygne rougissent de temps à autre, quand elle parle, et ces taches larges sont passagères, tandis que son visage reste pâle.

Elles ne savent pas un mot de français et m'ont prié d'écrire des vers français dans leur album ; j'ai fait ceux-ci pour elles :

Comme deux cygnes blancs, aussi purs que leurs ailes,
Vous passez doucement, sœurs modestes et belles,
Sur le paisible lac de vos jours bienheureux.
En langage français, quelques vers amoureux
En vain voudraient vous peindre avec des traits fidèles;
Vous lirez sans comprendre, et, sur votre miroir,
Comme les beaux oiseaux, passerez sans vous voir !

*
* *

L'HOMME D'ÉTAT,

TRAITÉ, PAR ALFRED DE VIGNY

Livre à faire dans la forme du *Prince*, de Machiavel.

Examiner les conditions nécessaires pour former l'homme d'État, et établir que la souplesse de la

parole, l'art d'arguer et de pétrir des paradoxes ne forment pas l'homme d'État ; qu'il faut une fermeté de conscience et de probité à toute preuve, garantie par une vie irréprochable.

*

* *

BYRON

Napoléon était à bas, quand le poète jeta son manteau de pair sur son épaule et entra dans le palais qui est à côté de Westminster.

Le chancelier était assis sur son sac de laine revêtu de pourpre. Le poète prêta l'oreille et n'entendit que des choses vulgaires. Il comprit à l'instant que sa place n'était pas là. Il ne daigna pas rester dans cette chambre d'avocats grands seigneurs et partit.

*

* *

BEYLE

8 juin.

La Chartreuse de Parme, ouvrage sans conception profonde, mais plein d'observations très fines sur le monde diplomatique.

La duchesse de Sanseverino donne à son neveu des conseils d'hypocrisie religieuse assez curieux.

« Crois ou ne crois pas ce qu'on t'enseignera (en théologie), *mais ne fais jamais aucune objection.* Figure-toi qu'on enseigne les règles du jeu de whist. »

« Les princes ne veulent voir que des masques et prétendent juger de la beauté du teint. »

Les portraits sont fins et vrais ; mais c'est la

peinture d'un monde trop bas et trop haïssable pour sa lâche hypocrisie.

La tante disant à son neveu : « Cet homme a une manie qui est d'être aimé, baise-lui la main », me soulève le cœur.

Ils sont roués et violents dans leurs haines.

*

* *

DE STRAUSS

Le docteur Strauss a fait sur le Nouveau Testament le même travail que Spinoza sur l'Ancien.

C'est un procès instruit pesamment, en demande de nullité de *divinité* et de *vérité historique.*

La question est de réduire le christianisme à la condition de mythe et à l'état de légende, en partant de cette distinction que le *mythe* peut être bon à conserver comme mythologie philosophique.

*

* *

Le droit d'aînesse, par une étrange contradiction, se trouve être, en Angleterre, la source de l'égalité. — La pairie n'y est pas un rang, mais une magistrature héréditaire. Or, n'étant héréditaire que par l'aîné et pour l'aîné, les autres fils rentrent dans le commerce et les rangs de citoyens laborieux.

*

* *

La tête de l'homme est comme l'aimant, qui prend des forces à mesure qu'il est plus chargé.

*
* *

Pour amuser ma mère, je faisais tourner mon esprit devant elle comme une toupie, et je lui présentais, en racontant, des idées et des contrastes comiques qui la forçaient de rire. Mais tout à coup elle s'arrêtait et me disait :

« Tu fais semblant d'être gai et heureux, mais tu ne l'es pas, et c'est par bonté que tu te montres ainsi, je le sais bien, va ! »

Le cœur maternel ne se trompe jamais ; le fruit des entrailles, l'enfant, ne peut rien cacher à celle qui l'a produit.

*
* *

DES JOURNAUX

Le bourgeois de Paris est un roi qui a, chaque matin, à son lever, un complaisant, un flatteur qui lui compte vingt histoires. Il n'est point obligé de lui offrir à déjeuner, il le fait taire quand il veut et lui rend la parole à son gré ; cet ami docile lui plaît d'autant plus qu'il est le miroir de son âme et lui dit tous les jours son opinion en termes un peu meilleurs qu'il ne l'eût exprimée lui-même ; ôtez-lui cet ami, il lui semblera que le monde s'arrête ; cet ami, ce miroir, cet oracle, ce parasite peu dispendieux, c'est son journal.

*
* *

ANGLETERRE

Ce qui fait la force et l'unité de cette nation,

c'est que chaque homme s'y regarde comme un homme politique. Chaque citoyen parle et agit dans le sens de la politique anglaise du moment.

*
* *

FRANCE

Notre nation est légère et taquine. Elle ne veut laisser tranquille aucune supériorité.

*
* *

DU NÉANT DES LETTRES

La seule fin vraie à laquelle l'esprit arrive sur-le-champ, en pénétrant tout au fond de chaque perspective, c'est le néant de tout. Gloire, amour, bonheur, rien de tout cela n'est complètement. Donc, pour écrire des pensées sur un sujet quelconque, et dans quelque forme que ce soit, nous sommes forcés de commencer par nous mentir à nous-mêmes, en nous figurant que quelque chose existe, et en créant un fantôme pour ensuite l'adorer ou le profaner, le grandir ou le détruire. Ainsi nous sommes des don Quichottes perpétuels et moins excusables que le héros de Cervantès, car nous savons que nos géants sont des moulins et nous nous enivrons pour les voir géants.

*
* *

SOURDS-MUETS

Vu les sourds-muets. — Bien tenus, bien in-

struits. Plus de garçons que de filles. Environ cent quatre-vingts élèves. En France, il y a *vingt-deux mille* sourds-muets ; *mille* seulement sont élevés à Paris, à Bordeaux et dans quelques autres institutions. Le reste est donc condamné à servir ou à mendier, ou à vivre de la vie des animaux et des bêtes de somme dans les villages pauvres.

Ceci est à dire aux Chambres ou à faire dire par un de mes amis.

Chercher les moyens d'y remédier. Peut-être en exigeant que chaque commune paye une demi-bourse au profit de ses enfants nés sourds-muets.

*
* *

DES GOUVERNEMENTS

Le cardinal Dubois fit un mémoire dans lequel il disait que l'avantage des gouvernements absolus était de soumettre les passions et les volontés trop hardies qui s'élèvent chaque jour dans un gouvernement.

Mais le gouvernement constitutionnel est une évaporation de ces *volontés* qui se transforment par la tribune et la presse, et ne sont plus que des *idées*.

*
* *

DU CŒUR

Le cœur existe bien, moralement parlant. On sent ses mouvements de joie ou de douleur ; mais c'est une chambre obscure dont la lumière est la tête. La mémoire et la pensée l'illuminent et y

font paraître les sentiments. Sans la tête, ils s'éteignent. Les fous n'aiment plus ou ne savent pas qui ils aiment. Quelquefois, ils prennent en haine ceux qu'ils aimaient.

*

* *

DE L'IMPRIMERIE

Les anciens avaient sur nous l'avantage de ne pas connaître l'imprimerie.

Ceci paraîtra singulier, mais ma conviction est que cette ignorance, défavorable à la rapidité de la propagation des idées et à leur conservation, était favorable à l'épuration du goût et au choix dans les chefs-d'œuvre. Démosthène dit quelque part qu'il copia cinq fois de sa main les œuvres de Thucydide. Un poète ou un grand écrivain avait donc ainsi des lecteurs forcément attentifs et appliqués à connaître et observer minutieusement le moindre détail des beautés du style. Ces lecteurs choisissaient les plus belles choses pour les multiplier. Ces abeilles ne se posaient que sur les belles fleurs ; tout le reste était dédaigné, et je pense peu de bien de ce qui ne nous est pas parvenu.

Le choix des lecteurs et leur attention à ne copier ainsi que les plus belles choses aidaient probablement et forçaient les poètes à ne laisser que leurs chefs-d'œuvre, puisqu'on ne copiait que ce que l'on aimait. Il est probable que ce goût public si fin et si pur leur donna la sévérité courageuse dont ils prirent l'habitude, et le sentiment de *l'unité* dans leurs œuvres. — Virgile avait peut-

être fait des satires ; le *Sic vos non vobis* permet de le croire. Juvénal s'était sans doute abandonné quelquefois au grand plaisir de faire des vers amoureux et des idylles ; mais l'un n'a mis en lumière que ses *Églogues* et ses *Géorgiques*, *l'Énéide*, malgré lui, et imparfaite à ses yeux ; l'autre, seulement ses satires ; la pureté des traits de Virgile, la sévérité dure de l'autre visage, eussent été altérées par le mélange.

Ce choix qui se faisait par le public copiste dans l'antiquité, nous devons le faire nous-mêmes aujourd'hui.

Le public ne peut plus choisir à présent ; il faut qu'il lise tout, et les mêmes lettres impriment les premiers et les derniers écrivains, ceux de l'art et ceux de la spéculation. Il serait juste de le ménager quelque peu. Si c'est un trop grand courage que s'épurer, souvenons-nous que Platon avait écrit des tragédies avant ses œuvres philosophiques, et qu'il les brûla, aimant mieux rester *un* et grand que *doublé* et tronqué.

*

* *

LES DEUX LITTÉRATURES

Il est possible qu'il n'y ait que deux littératures, celle des yeux ou de la lecture, et celle des oreilles ou du chant. On lit avec les yeux, seul, dans le cabinet, un roman, une longue histoire, un livre de sciences, de métaphysique, etc., qui seraient insupportables à entendre ; on écoute la poésie, la tragédie, le sermon des rhéteurs ou de la chaire.

L'imprimerie a donné la littérature des yeux,

les anciens ne connaissaient guère que celle des oreilles.

*
* *

ESSAI SUR LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

Depuis que la pensée a trouvé son expression dans la parole, et la parole sa durée dans les écrits ; depuis surtout que l'imprimerie a commencé de l'étendre et perpétuer, il s'est formé de générations en générations un Peuple au milieu des Peuples, une Nation élue par le génie au milieu des Nations, et qui semblable à la sainte famille des Lévites conserve à chacun des âges le trésor séculaire de ses idées ; Arche précieuse à laquelle il serait désirable que l'on ne pût toucher sans mourir.

*
* *

LAMENNAIS

Il n'est pas coupable de chercher la vérité, mais il l'est de l'affirmer avant de l'avoir trouvée.

*
* *

8 novembre.

La réserve et la dignité de caractère servent donc à grandir un homme, et, quand un peu de talent le met en lumière, lui donnent une assez haute position.

L'ambassadeur de Bavière est venu me prier de le *recommander* à son prince, parce qu'il est menacé d'être envoyé en Russie, ce qu'il craint. — J'ai ajouté à ma dernière lettre un post-scriptum en sa faveur.

1840

J'ai remarqué souvent que l'on a en soi le caractère d'un des âges de la vie. On le conserve toujours. Tel homme, comme Voltaire, semble avoir toujours été vieux ; tel, comme Alcibiade, toujours enfant. — C'est aussi pour cela peut-être que tel écrivain enthousiasme les hommes de ce même âge auquel il semble arrêté.



VU *CINNA*

Rachel a du dédain, de l'ironie, mais son talent manque d'amour. — Le talent de Talma n'était qu'amour de la tête aux pieds, et en tout, même dans la colère. Sa voix était puissante comme celle de l'orage, mais tendre aussi comme elle ; car jamais je n'ai entendu la voix des nuages sans penser que les peuples enfants devaient la prendre pour celle de Dieu. Elle a je ne sais quoi de bon et de tendre au milieu de ses grondements qui semble la voix d'un père tout-puissant qui gémit en punissant et pleure sur nos fautes.

*
* *

LOUIS XIV

Le roi et la noblesse étaient deux anciens amants qu'on avait brouillés. Ils se rapprochaient quelquefois, mais ne pouvaient plus se reprendre et devaient rester séparés par l'intrigante bourgeoisie.

Ma noblesse !
Qu'elle soit mon amie et non pas ma maîtresse...

*
* *

DES LETTRES FAMILIÈRES

Une lettre peint la personne à qui l'on écrit, aussi bien que celle qui écrit ; car, malgré nous, nous modifions le style selon son caractère et selon ce qu'elle attend de nous.

*
* *

LA QUESTION RELIGIEUSE

Plus l'esprit est vigoureux, plus il se perd dans les catacombes de l'incertitude humaine. Pascal s'y est perdu pour avoir marché plus avant que les autres.

Toute religion n'a jamais été crue qu'à moitié et a eu ses athées et ses sceptiques. Mais les sages ont gardé leurs doutes dans leur cœur et ont respecté la fable sociale reçue généralement et adoptée du plus grand nombre.

*
* *

UN MOT

Les Irlandais passent pour très spirituels. Un d'eux s'est mis à genoux à Rome devant une statue de Jupiter et il lui a dit :

« O Jupiter ! si tu reviens au pouvoir, souviens-toi, je te prie, que je t'ai été fidèle dans l'adversité. »

*
* *

BONAPARTE

Le corps de Napoléon, empereur, sera transporté aux Invalides. — La Providence avait placé sa cendre sur un rocher comme Prométhée, sous un saule comme J.-J. Rousseau, ayant pour grille, à son monument, l'océan Atlantique. — A l'abri des émeutes et des colères politiques ; sur un volcan éteint, comme les révolutions d'où il est sorti.

*
* *

21 juillet, minuit.

Le chagrin force un homme à parler franc ; comme la lance du *Raphaël* de Milton touche le crapaud et fait paraître Satan malgré lui dans sa forme réelle.

Figaro parle vrai sitôt que Suzanne l'a blessé au cœur, et il cesse d'être un arlequin.

*
* *

BONNE ACTION DE LAMARTINE

12 mai.

Les secours que j'ai demandés pour Lassailly au gouvernement sont inutiles et trop peu considérables pour le soutenir dix jours.

Lamartine l'apprend par moi ; il n'hésite pas, et, pendant la séance de la Chambre des députés, fait une quête qui produit 455 francs. — Je les porte à la sœur du pauvre malade. — Ce que je lui avais donné déjà suffisait pour payer ses dettes, mais non pour vivre.

*
* *

LASSAILLY

Encore un désolant exemple des supplices d'un travail excessif dans une organisation faible. — Le goût très fin des lettres développé outre mesure dans ce jeune homme, la fréquentation des plus hautes intelligences, lui ont donné le désir violent d'atteindre la plus grande supériorité intellectuelle. — La surexcitation du cerveau est venue de ce désir joint à la nécessité de gagner sa vie, et ce n'était, dit sa sœur, que lorsqu'il était malade que venait le talent d'exécution pour lui ; encore venait-il désordonné et obscur, ne scintillant que par rares éclairs. — Il vient de succomber et une fièvre chaude l'abat. — Il est chez le docteur Blanche, le plus dévoué et le plus généreux des médecins ; mais il est douteux que sa santé renaisse, et même sa raison.

Sa sœur a remarqué que, dans la santé, il ne

pouvait pas travailler. La maladie était la lampe qui illuminait sa tête.

*
* *

SUR MOI-MÊME

La partie d'échecs que j'ai jouée contre la destinée toute ma vie, je l'ai toujours gagnée jusqu'ici. Je lui ai arraché ma mère deux fois, elle devait mourir ; je l'ai reprise et conservée cinq ans, jusqu'à ce que les forces vitales fussent éteintes en elle entièrement. Avec un beau-père trois fois millionnaire, j'ai vécu honorablement sans lui rien demander jamais une fois pendant treize ans, et sans faire de dettes. Dans toutes les affaires de fortune, j'ai entendu mes droits sans daigner me plaindre, j'ai souffert en silence, j'ai travaillé sans dégrader ma pensée et je n'ai fait que des œuvres d'art. J'ai réussi à prouver que l'on peut être uniquement poète ou homme de lettres et marcher de pair avec ce qu'il y a de plus haut dans la société, sans avoir une fortune considérable ou même ordinaire.

Aujourd'hui, la fortune a les dés dans sa main, elle les remue aux Indes et les secoue à Londres. Aucune prudence humaine ne peut faire plus que je n'ai fait ; mon devoir est d'attendre dans l'immobilité. J'ai jeté à Londres les bases de l'affaire, la justice la dénouera.

*
* *

DE RACINE

Racine a fait un théâtre tout épique. Il faudrait

des demi-dieux pour jouer Homère ; de même pour jouer des personnages tirés de ses flancs. — J'ai vu Talma dans *Achille*, et il y était trop lourd, sans l'élégance divine. Il devait avoir la taille souple et la nudité céleste des fils des dieux, de l'*Achille* de Flaxman et du *Romulus* cambré de David qui lance son javelot avec un sourire dédaigneux. — Les anciens, qui sentaient cela, grandissaient l'acteur par le cothurne, grossissaient sa voix par le masque, et Sophocle, Eschyle, Euripide, n'étaient joués qu'une fois. Toujours chantés par des rapsodes comme Homère.

*
* *

DE LA RÉPUBLIQUE EN FRANCE

Ce ne serait pas assez de César, de Charlemagne et de Louis XIV pour fonder un despotisme absolu en France, dans l'état où elle est. — Il n'y a plus dans notre organisation toute démocratique et républicaine, depuis 1793, qu'une forme qui convienne : c'est une république avec une aristocratie d'intelligence et de richesse élégante. Le temps en refera une autre.

*
* *

Les Français sont satisfaits à peu de frais : un peu de familiarité dans les manières leur semble de l'égalité.

*
* *

DES ŒUVRES D'ARGUMENTATION ET D'INSPIRATION

La faiblesse des œuvres de discussion, sur quelque sujet que ce soit, vient de ce qu'elles s'adressent à la logique, et que, la raison humaine étant sans base et toujours flottante, tous les grands écrivains sont tombés dans d'effroyables contradictions. Mais les œuvres d'imagination, qui ne parlent qu'au cœur par le sentiment, ont une éternelle vie et n'ont pas besoin d'une *synthèse* immuable pour vivre.

Aristote, Abélard, saint Bernard, Descartes, Leibnitz, Kant et tous les philosophes se renversent les uns par les autres et les uns sur les autres. Mais Homère, Virgile, Horace, Shakespeare, Molière, La Fontaine, Calderon, Lope de Véga se soutiennent mutuellement et vivent dans une éternelle jeunesse pleine de grâces renaissantes et d'une fraîcheur toujours renouvelée.

*
* *

DE MOLIÈRE

Il me semble que Molière a eu quelque envie de tourner indirectement en ridicule l'exagération de l'honneur des maris espagnols de Calderon dans sa comédie du *Cocu imaginaire ;* comme Calderon fait invoquer l'honneur à tout propos par don Gutiere, le médecin de son honneur, Sganarelle dit :

Quand j'aurai fait le brave, et qu'un fer, pour ma peine,
M'aura, d'un vilain coup, transpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas,
Distes-moi, mon honneur, en serez-vous plus gras ?

*
* *

SUR VOLTAIRE

Voltaire avait cette faculté double et si rare de la méditation et de l'improvisation dans la conversation.

En général, les auteurs fuient le monde, dont ils craignent le contact, parce qu'ils ont peur de paraître, en conversation, inférieurs à l'idée que leurs écrits ont donnée d'eux.

Cette *coquetterie*, assez légitime, cette frayeur de détruire leur idéal est la première cause de leur sauvagerie.

La seconde est la crainte du contact avec la médiocrité familière et indiscrète.

*
* *

POÈME A FAIRE. — L'ANNÉE DE PAIX 1699

Ce fut la seule année où le monde n'eut aucune guerre.

1841

LE SERMENT POLITIQUE

Question à traiter. — De l'impiété du serment politique. De la nécessité de l'abolir dans les États démocratiques, où un homme peut voir dans sa vie cinq dynasties. Le serment l'avilit ou le chasse. Dans les deux cas, la nation est privée d'une lumière.

*

* *

POUR LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR NOIR

Poser l'idée philosophique en haut. Idée à laquelle l'histoire vient apporter ses preuves, et les déposer à ses pieds.

*

* *

ARMAND CARREL

29 juin.

J'apprends, par une conversation avec d'anciens amis, qu'un jour Armand Carrel dit, en parlant de moi : *Voilà une belle âme ; il faut la montrer !*

A la suite de ce mot d'un homme que je n'ai

jamais connu, parut le grand article du *National* sur ma vie et mes œuvres. — Il était de M. Rolle, homme d'un esprit rare et des plus étendus.

*
* *

UN POÈME A FAIRE

Vous, mère jeune et belle, qui me disiez en me serrant la main : « Celui-là, je ne le nourrirai pas », vous pensiez à ce que seraient pour lui les hommes qui vous survivraient et devaient vivre autour de lui et le juger. L'âme d'un poète est une mère aussi et doit aimer son œuvre pour sa beauté, pour la volupté de la conception et le souvenir de cette volupté, et, pensant à son avenir, s'écrier : « Je l'ai fait pour toi, Postérité ! »

1842

LA *MÉDÉE* DE CORNEILLE

Le public français a fait jusqu'ici des *prodiges de respect*. Écouter la tragédie classique avec ses froides abstractions, telle qu'elle lui a été servie jusqu'ici, se résigner à entendre des vers dont le second est toujours faux à cause de la cheville, ce qui force l'esprit à en retrancher dix sur vingt, c'est prodigieux. Il n'est pas surprenant qu'il se lasse.

*
* *

La tragédie française a été presque toujours *une suite de discours sur une situation donnée.*

*
* *

DE LA MORT DU DUC D'ORLÉANS

Vers 1825, j'écoutais une conversation entre quelques hommes qui se croyaient graves, et l'un d'eux disait :

« Ce qu'il y aura de triste, ce sera cette suite de trois règnes de vieillards avant Henri V. Il faudra voir tout le règne de Louis XVIII, de Charles X, du Dauphin.

— Eh ! mon Dieu, dis-je, soyez tranquilles, il

arrivera quelque chose avant dix ans », et je leur rappelai La Fontaine : « Le roi, l'âne ou moi, nous mourrons. » Je fis faire aux hommes d'État amis de M. de Villèle, qui me parlaient, une vilaine grimace, et on me regarda comme *libéral* et *philosophe*.

Aujourd'hui, même chose. On se donne la peine aux Tuileries de penser à une régence pour le petit comte de Paris et à constituer une *branche aînée* dans la *branche cadette*. Eh ! bon Dieu, qu'importent ces branches et ces branchages à la plus démocratique des nations ?

L'espoir vrai de la France est, comme je le dis tranquillement à Louis-Philippe en 1830, l'indifférence en matière de gouvernement. Peu nous importe quelle *troupe* fait son entrée sur le *théâtre du pouvoir*.

Nos besoins politiques sont ceci ou cela. — Nos passions : la fierté nationale, l'amour de la gloire, etc., etc.

Satisfaites-les. Quand vous vous tromperez, nous ferons baisser le rideau.

La fortune a mieux traité la branche aînée au lit de mort que la branche d'Orléans.

Le duc de Berry poignardé disant : *Grâce pour l'homme !* est beau dans la mémoire des hommes.

Si le jeune duc d'Orléans a pu réfléchir dans son agonie, il a dû regretter une balle à Constantine et le boulet du général Damrémont.

Cette mort frappa la maison d'Orléans aussi profondément que la mort du duc de Berry frappa les Bourbons.

Les partis commencent déjà à faire des remarques *fatidiques* et puériles sur les dates, circonstances, pressentiments, etc., etc. — Niaiserie accoutumée.

*
* *

CUPIDON, POÈME

Michel-Ange accablé de critiques et las d'entendre l'éloge des anciens, fait un *Cupidon*, l'enfouit et le fait découvrir dans une fouille.

Les savants s'assemblent.

Description de l'*Amour grec* de Michel-Ange. Mais il s'écrie : « Il est de moi ! J'en ai la terre glaise dans mon atelier. »

*
* *

L'esprit du travail est souvent incomplet en nous, et il est malheureux que tout le monde ait la faculté de travailler, produire, écrire, avec une demi-attention. C'est là ce qui fait les œuvres médiocres.

Lorsqu'on sent que l'on ne sera pas tout entier à son ouvrage, il vaut mieux s'absenter et marcher, agir, pour ne pas s'y mettre à demi.

*
* *

L'IDÉE

Lorsqu'une idée neuve, juste, poétique, est tombée de je ne sais où dans mon âme, rien ne peut l'en arracher ; elle y germe comme le grain dans une terre labourée sans cesse par l'imagination. En vain je parle, j'agis, j'écris, je pense même sur d'autres choses : je la sens pousser en

moi, l'épi mûrit et s'élève, et bientôt il faut que je moissonne ce froment et que j'en forme, autant que je puis, un pain salutaire.

*
* *

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Toute la presse vient de louer *Lucrèce* pour ses qualités classiques, tandis que son succès vient précisément de ses qualités romantiques. Détails de la vie intime et simplicité de langage. — Venant de Shakespeare par Coriolan et Jules César.

*
* *

DE L'ÉDUCATION UNIVERSITAIRE

Rien de plus niais que la routine des classes, du latin et du grec pour tous. Les œuvres anciennes sont excellentes pour former le style.

Or qui a *besoin* avant tout d'un style ? — Ceux qui doivent être professeurs, rhéteurs, ou, par hasard, très grands écrivains éloquents, ou, par hasard plus grand encore, poètes.

Mais la majorité de la nation a besoin d'éducation *professionnelle* et *spéciale.*

*
* *

DES ORGANES

Des organes mauvais servent l'intelligence,

ai-je dit dans le poème de *la Flûte.*

Malebranche était idiot jusqu'à l'âge de dix-sept ans. — Une chute le blesse à la tête, on le trépane, il devient un homme de génie. Descartes trépané fût devenu peut-être idiot.

Un élève de l'École polytechnique acheva dans le somnambulisme et trouva dans le sommeil le problème qu'il avait en vain cherché tout éveillé. — Preuve que l'âme se détache des organes, agit et perçoit sans eux.

*
* *

DE LA PUBLICITÉ

« Vile publicité ! toi qui n'es qu'un pilori où les profanes passions viennent nous souffleter ! » ai-je dit dans *Chatterton*.

Les auteurs s'en occupent trop. L'un court après les articles de journaux ; l'autre, après les opinions de salon qu'il cherche à former. Peines perdues !

Un homme qui se respecte n'a qu'une chose à faire : Publier, ne voir personne et oublier son livre.

Un livre est une bouteille jetée en pleine mer, sur laquelle il faut coller cette étiquette :

Attrape qui peut !

*
* *

Quand, le soir, on revient du monde des salons, on s'étonne d'avoir changé son caractère et de s'être renié dix fois soi-même. — On a fait le futile avec une tête lourde de pensées.

*

* *

LE MONDE

Deux ennemis en présence, un ameublement nouveau, une dispute politique, un Parsis arrivé nouvellement des Indes, un pianiste prodige âgé de douze ans, un ambassadeur, un chat, tout est bon à une maîtresse de maison pour faire *bouillir sa soirée* comme une théière.

*

* *

On voit de plus haut les affaires publiques, dit-on, du sommet d'une grande fortune ; absurdité : c'est du haut de son front qu'on les voit. — Qui les voit de plus haut que J.-J. Rousseau du fond de sa cave ?

*

* *

Quand on applique la règle du bon sens et de la droite raison aux histoires populaires, on est étonné de tout ce qu'on soumet à leur revision sévère et de la quantité de faits accrédités qui s'ébranlent. — Dans l'affaire de Caïn et d'Abel, il est évident que Dieu eut les premiers torts, car il refusa l'offrande du laborieux laboureur pour accepter celle du fainéant pasteur. — Justement indigné, le premier-né se vengea.

*

* *

Une des choses curieuses de notre époque,

c'est l'orgueil des prétentions littéraires démesurées. — L'un appelle son livre *la Divine Épopée ;* l'autre, *la Comédie humaine.*

*
* *

NÉPOMUCÈNE LEMERCIER

Une épitaphe admirable qu'il voulut faire mettre sur sa tombe doit être présente à la pensée de tout auteur : « Il fut homme de bien et cultiva les lettres. »

Il ne faut désirer la popularité que dans la postérité, et non dans le temps présent.

*
* *

DEUX MOUVEMENTS D'ESPRIT

On ne peut trop voir les hommes et observer attentivement.

Il y a quelques jours, une femme d'esprit me donna l'occasion de remarquer avec quelle promptitude les mouvements de l'intérêt personnel viennent détruire la raison droite et simple.

Je lui parlais de madame Roland.

« J'aime, disais-je, ce caractère romain dans nos temps. Sa mort est un peu drapée et théâtrale ; elle pose, il est vrai, avec un peu d'affectation. »

Elle m'interrompt :

« Eh ! ma foi, il est assez beau d'avoir la force de penser à poser dans ce moment-là. »

Elle était dans le vrai ; mais tout à coup elle se

souvient qu'elle est duchesse, et le préjugé lui fait ajouter ceci :

« D'ailleurs, qu'importe ? Une petite bourgeoise comme madame Roland pouvait bien mettre de l'emphase dans sa mort. C'était aux grandes dames à être simples. »

1843

CROYANCE OU RELIGION

Lorsque des hommes comme Descartes et Spinoza ont enfoncé leur tête dans leurs mains, ils devaient chercher en toute sincérité : 1° comment la création leur apparaissait ; 2° quelles étaient les causes et le but de la création, selon le calcul le plus probable et le plus vraisemblable.

C'était une croyance qu'ils cherchaient.

Lorsque des hommes comme saint Augustin, Bossuet et Fénelon pensent aux choses religieuses, je les trouve beaucoup plus humains et plus superficiels ; ils considèrent l'univers comme construit pour certaine petite peuplade, et Dieu lui-même descendra sur une petite planète privilégiée pour lui donner une législation particulière.

C'était une religion qu'ils cherchaient.

La question, lorsqu'on s'enfonce dans ces choses, serait de savoir si l'on doit se placer au point de vue général de l'immensité où nage l'univers, et s'efforcer d'en tirer une sorte de perspective prise d'une planète comme Saturne ou Jupiter, ou bien si l'on doit se placer au milieu de l'espèce humaine qui peuple la petite terre, et de là, considérer la religion selon l'utilité qu'elle peut avoir comme point d'appui de la morale.

Le premier point de vue est visiblement le plus grand, le plus *divin*, en ce qu'il n'est inspiré que par un amour sacré de la vérité qui élève l'âme vers le Créateur et le centre de la création.

Le second point de vue est le meilleur comme amélioration de la société humaine, on ne le peut contester, et, de ce point de vue, le christianisme est jusqu'ici le système dont la vérité serait plus désirable que celle de tous les autres systèmes. Mais on sent combien la recherche de cet intérêt est rétrécie et misérable auprès de la recherche de la vérité.

Si les hommes avaient la force de se préparer à réfléchir aux choses divines par un premier acte de renonciation à leurs intérêts, à l'avenir de leur existence dans l'éternité et aux débats sur leur condition future, ils seraient dignes de se placer au premier point de vue et de chercher sincèrement une *croyance*.

Car cette perspective immense de la création dépasse les petits intérêts de la fourmilière humaine et doit être inutile à sa *police correctionnelle*, parce que le bien et le mal s'y perdent et s'y noient entièrement comme deux brins de paille.

Mais, comme les hommes ne s'occupent que d'eux-mêmes et que les plus forts ne pensent qu'à régenter les autres en leur créant des codes au nom des divinités qu'ils font descendre, soit à côté de l'homme, soit dans l'homme...

*
* *

DE L'ÉTERNITÉ

J'ai trop d'estime pour Dieu, pour craindre le diable.

*

* *

UN DIEU, POÈME-DRAME

La question serait que l'homme est plus grand que la Divinité, en ce sens qu'il peut sacrifier sa vie pour un principe, tandis que la Divinité ne le peut pas.

Pour dire cela sur un théâtre, il faudrait mettre une scène dans le paganisme où l'homme dit à un dieu cette terrible vérité.

Intitulez la pièce : *un Dieu d'Homère.*

Une jeune fille aimée de lui le repousse. Elle aime un homme qui peut mourir pour elle et avec elle.

*

* *

2 juillet 1843, à minuit et demi.

Le cœur n'est qu'un morceau de chair bleuâtre qui ressent vivement les mouvements de reflux imprimés au sang par les idées dans le cerveau ; mais je le crois impuissant à créer des sentiments, comme c'est assez sa réputation.

L'âme ne me semble se servir réellement que du cerveau pour son instrument. Dans la mémoire, elle regarde, comme dans le miroir de ce mauvais petit logement, la forme de la personne aimée ; puis, dans l'entendement, elle trouve les raisons qui la lui font chérir ; ensuite, dans l'imagination, les couleurs qui la rendent radieuse et l'illuminent

tout entière. Toute cette revue dès le réveil fait sans doute tourbillonner le sang et le fait refluer au cœur comme dans un golfe d'où il retourne aux fleuves de toutes les veines ; mais le cœur n'est que l'écho du chant qui résonne en haut, sous les voûtes divines de la tête.

*

* *

LA HERSE, POÈME

L'homme voit l'inertie de Dieu refuser de lui faire connaître le mot de l'énigme de la création et de le défendre de la colère inconnue d'en haut qu'il sent planer sur sa tête. A côté de lui, une multitude méchante et aveugle le presse, le heurte, le blesse sans cesse.

Qui soutiendra ce roc contre les coups qui assiègent son pied et son front !

Sa force même, son poids, son immobilité. Qu'il ne donne que peu de prise au vulgaire sur lui, qu'il aime la solitude, le silence, la fortune modérée, la bienfaisance cachée, l'intimité affectueuse.

Qu'il sache fermer les routes insensées à son imagination et que, devant les pas de cette foule, sa forte volonté fasse tomber *une herse*.

*

* *

DE LA PATRIE

La patrie n'existait presque pas avant Louis XIII. Les grands seigneurs, alliés à des femmes

étrangères et possesseurs de grands fiefs, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre à la fois comme en France, n'avaient pas le cœur plus espagnol que français et trahissaient volontiers les intérêts d'un pays pour un autre.

La puissance croissante de la classe moyenne et l'unité donnée à la nation par la monarchie ont rendu aux nations le sentiment de *citoyen*. — La *noblesse de province* l'avait conservé, ce sentiment exquis ; le gentilhomme (*gentis homo*), l'homme de la nation, était le citoyen véritable.

*
* *

DU ROMAN

Le roman d'analyse est né de la confession. C'est le christianisme qui en a donné l'idée, par l'habitude de la confidence.

*
* *

DES PRÊTRES

Les prêtres ont cela d'excellent que, quelle que soit la portée, ou médiocre ou élevée, de leur esprit, cet esprit vit au moins dans les plus hautes régions de la pensée et ne s'occupe que des questions supérieures.

*
* *

Jésus-Christ eut, de douze à trente ans, une vie ignorée ; ce que le clergé appelle la *vie cachée*.

Il y aurait un grand ouvrage idéal à faire sur cette vie. Il faudrait chercher à se rendre compte de ce qu'a pu penser et éprouver l'Homme-Dieu, sentant croître en lui la Divinité.

*
* *

11 octobre, mercredi.

On passe la matinée, quand on reçoit, à fouetter des idées comme des toupies pour les faire tourner, et mettre en train celles qui se recouchent et ne roulent plus. Ce métier ferait plaindre les maîtresses de maison et donne de la considération pour celles qui passent ainsi tous les jours de leur vie.

*
* *

L'ÉLIXIR

Il est un élixir qui se nomme *poésie ;* ceux qui ont en eux, dans la vie privée, une seule goutte de cette liqueur divine ont pour leur pays plus de dévouement, pour leur maîtresse plus d'amour, dans leur vie plus de grandeur. Ceux qui ont deux gouttes dans les veines sont les maîtres du monde politique, ou règnent dans l'éloquence et dans les écrits de la grande prose. Mais ceux en qui le flacon entier est répandu avec la liqueur de la vie, ceux-là sont les rois de la pensée dans le roi des langages.

*
* *

DE LA FOI

On parle de la foi. Qu'est-ce, après tout, que

cette chose si rare ? — Une espérance fervente. — Je l'ai sondée dans tous les prêtres qui disaient la posséder, et n'ai trouvé que cela. — Jamais la certitude.

*
* *

Vingt fois par heure je me dis : « Ceux que j'aime sont-ils contents ?... » Je pense à celui-là, à celle-ci que j'aime, à telle personne qui pleure : vingt fois par heure, *je fais le tour de mon cœur*.

1844

DES ASSEMBLÉES

Les assemblées ont des passions de parterre des théâtres. — Elles sont prudes sur certains points et se tiennent pour insultées à tout moment. Il faut prendre avec elles des précautions oratoires et les préparer aux vérités que l'on dirait tout à coup à chacun des membres.

*
* *

POÈME

Les animaux lâches vont en troupes. — Le lion marche seul dans le désert.

Qu'ainsi marche toujours le poète.

*
* *

DES ANGLAIS

Les efforts surnaturels que feraient les Français pour établir quelque chaleur, quelque mouvement dans les conversations entre eux, Français, et des Anglais et Anglaises, seraient toujours perdus. C'est jouer de l'archet sur une pierre. Ce qui

manque absolument à la race anglaise, c'est précisément ce qui fait le fond de notre caractère, la gaieté dans l'imagination, le mouvement dans le sentiment. — Cela se trouve partout en France. dans le peuple et dans le monde ; avec esprit et science ou avec sottise et ignorance, n'importe ; la flamme y est toujours, elle anime des fourriers au corps de garde, comme des auteurs au foyer d'un théâtre, ou l'Institut, ou des députés à la Chambre.

*
* *

BAL DU PRINCE DE LIGNE

Dans un cabinet reculé, on se pressait pour voir la tête de Robespierre, dessinée par David, au pastel.

L'expression angélique des yeux noirs, fendus en amande, le mélancolique sourire d'une bouche où se découvrent de belles dents régulières, l'air mystique et pieux de cette tête de martyr étonne tout le monde.

David le voyait tel, comme un martyr de la liberté, de la fraternité, de l'unité de la France.

*
* *

L'HYÈNE, POÈME PHILOSOPHIQUE

Les bêtes fauves suivent le voyageur dans le désert. Tant qu'il marche et se tient debout, elles se tiennent à distance et lèchent sa trace comme des chiens fidèles ; mais, s'il bronche, s'il tombe, elles se précipitent sur lui et le déchirent. Quand il

est mort et déchiré par pièces, elles lèchent son sang sur le sable, ses os jusqu'à ce qu'il ne reste plus que son squelette, et, lors même qu'il ne reste plus que les longues côtes vides et arrondies comme la carène d'un vaisseau naufragé, l'hyène et le tigre dévorent son ombre. Ainsi fait la multitude sur l'homme célèbre et, moins que cela, sur tout homme éminent.

*
* *

LE CANON

Le canon dit son histoire et comment il fut fondu par les chevaliers de Malte.

On ne le fait servir qu'aux fêtes ; mais prenez garde au boulet. Sa poudre résonne dans les échos, mais emplissez l'airain, elle renversera les murailles.

O poète ! tu es pareil au canon. — Tu jettes ta poudre aux oiseaux de l'air ; mais, s'il le faut, tu ajouteras à tes chants une pensée politique et tu frapperas les murailles de Jéricho.

*
* *

DES ORATEURS

Je voudrais qu'un député orateur ou un pair de France, avant de monter à la tribune, fît son *examen de conscience*, se demandât un instant : « Mon intention est-elle pure, sans égoïsme, sans peur, dévouée à l'humanité et au pays ? — Suis-je en *état de grâce* devant ma nation ? Oui... Dès lors, je puis monter et parler. »

*
* *

L'HYPOCRISIE

Je n'ai jamais vu un masque sur un visage sans être tenté de l'arracher. — Je sais un homme qui est devenu hypocrite ; je ne puis plus le voir, de peur d'être trop tenté de le démentir.

*
* *

DES ASSEMBLÉES

Les Anglais ont un proverbe qui dit que *les corps n'ont point d'honneur.*

En effet, *ce qui insulte tout le monde* n'insulte *personne.*

C'est la consolation que se donne une assemblée pour mal agir, et contre la morale publique et contre la loi naturelle quelquefois.

Un despote est responsable sur sa tête et son cœur.

*
* *

Il est curieux de voir la morgue des députés. Ils ont, en général, des capacités de notaire et de clerc d'avoué, et s'en targuent comme de choses rares qui leur donnent droit de dédaigner les poètes et les philosophes.

*
* *

POUR LA SECONDE CONSULTATION DU DOCTEUR NOIR

Le docteur dit :

« Ah ! je l'avoue, personne n'a l'esprit plus sybarite que moi. J'endurerai avec patience la conversation d'un paysan idiot, d'un crocheteur ivre, d'un matelot à l'hôpital, d'une vieille femme malade, enfin une bête tant qu'il vous plaira ; mais un sot, jamais ! »

Je flaire le sot d'une lieue. Il parle avec prétention, il se renverse, il prononce *in* au lieu de *en* et vous dira : « J'ai vu un *infant* », au lieu d'un *enfant*. Il raconte bruyamment une histoire insignifiante et dont la fin n'a pas de sens. Il croit qu'on l'écoute et ne s'aperçoit pas qu'il pèse à tous.

*
* *

JEANNE D'ARC

Elle est toujours vierge, et les poètes l'ont toujours manquée. C'était sa destinée d'être toujours *immaculée* même dans la poésie, et de ne trouver aucun vainqueur. Depuis Chapelain, qui échoua le premier aux pieds de sa virginité, personne n'a triomphé d'elle.

*
* *

DE MOI-MÊME

Ce qui se fait et *ce qui se dit* par moi ou par les autres m'a toujours été trop peu important. Dans le moment même de l'action et de la parole, je suis ailleurs, je pense à autre chose ; *ce qui se rêve* est tout pour moi.

Là est le monde meilleur que j'attends, que j'implore de moment en moment.

On est longtemps à se rendre compte de son caractère et à s'expliquer le *pourquoi de soi-même.*

J'ai souffert longtemps de cette tyrannique distraction. L'imagination m'emporte vers des suppositions délicieuses et impossibles et rend ce que je dis plus froid, moins senti, parce que je rêve à ce que je voudrais dire ou à ce que je voudrais m'entendre dire pour être plus heureux.

*
* *

Il y a des vieillards qui feignent de ne pas entendre la voix de toute une génération. Quand on est *sourd*, il serait juste d'être *sourd et muet*, car on n'a pas droit de juger ce qu'on n'a pas entendu.

*
* *

POÈMES PHILOSOPHIQUES

J'aime la majesté des souffrances humaines[1].

Ce vers est le sens de tous mes poèmes philosophiques.

L'esprit de l'humanité ; l'amour entier de l'humanité et de l'amélioration de ses destinées.

*
* *

LETTRE DE LORD BYRON

Lord Byron reçut, le lendemain de son mariage,

[1] Ce vers est tiré de *la Maison du Berger.*

une lettre de M. Davis qui lui demandait comment il se trouvait de sa nuit.

Il répondit :

« Vers quatre heures du matin, je me suis réveillé. Le feu rouge éclairait les rideaux cramoisis de mon lit, je me suis cru en enfer ; j'ai tâté à côté de moi, et j'ai vu que c'était encore pis, en me rappelant que j'étais marié. »

Aujourd'hui, cette anecdote m'est racontée par M. Hayward, qui a retenu dans sa mémoire cette lettre mot pour mot. Elle lui fut communiquée par M. Davis.

*
* *

CONSULTATION DU DOCTEUR NOIR

Le Docteur Noir est le côté humain et réel de tout ; Stello a voulu voir ce qui devrait être, ce qu'il est beau d'espérer et de croire, de souhaiter pour l'avenir : c'est le côté divin. Ainsi, dans une nouvelle consultation, un nouveau personnage verra le côté divin d'une autre question.

*
* *

Après avoir bien réfléchi sur la destinée des femmes dans tous les temps et chez toutes les nations, j'ai fini par penser que tout homme devrait dire à chaque femme, au lieu de *Bonjour :* — *Pardon !* car les plus forts ont fait la loi.

*
* *

DES ROIS

Il y a deux choses que l'on conteste bien souvent aux rois : leur naissance et leur mort. On ne veut pas que l'une soit légitime, ni l'autre *naturelle*.

*
* *

RACINE

La chose dont je lui sais le plus gré, ce n'est pas d'avoir écrit les chefs-d'œuvre d'*Athalie*, de *Britannicus*, d'*Esther*, etc., etc. ; c'est de n'avoir laissé de lui, après lui, que ces belles tragédies et pas une platitude de circonstance, comme firent Corneille même et Molière. Pas un madrigal honteux, pas une fadeur ; mais, au contraire, de graves leçons comme :

... Rois, craignez la calomnie, etc., etc.

*
* *

DE LA POÉSIE EN FRANCE

La poésie n'a en France qu'une langue imparfaite, circonscrite et prude. La lyre française n'a que la corde de l'élégie. Toutes les autres sont fausses ou absentes. Je les ai touchées toutes, on pourrait m'en croire.

Un fait n'est ni un mal ni un bien, c'est un fait seulement. Celui-ci ne vient pas, je crois, de ce

que les Français ne sont pas poétiques, car ils sentent Milton, Byron, Shakespeare, mais de ce que la langue des ménestrels a été gâtée dans le *beau* siècle de Louis XIV qui crut la former.

La France n'est ni poétique ni musicienne. Le Poète et le Musicien parlent ici à des exceptions, le Prosateur parle à tous. Il y a des gens fort estimables d'ailleurs qui ne distinguent point l'air de *Malbrough* de l'*Othello* de Rossini, ni une note fausse d'une juste, et quand le peuple de Paris chante à l'unisson ses airs grossiers dans les rues, on peut se croire chez les Hurons plutôt qu'en France ; c'est encore pire en Angleterre, ce qui pourrait nous servir de consolation quant à la Musique seulement, car la poésie y est beaucoup plus universellement sentie qu'en France, où on la lit avec répugnance, parce que l'esprit de critique a étouffé l'enthousiasme ; et qu'on ne m'allègue pas l'exemple de Racine, c'est le Drame qu'on aime en lui et non la poésie qu'il y a laissée quelquefois malgré lui.

> Les vers sont enfants de la Lyre,
> Il faut les chanter, non les lire,

a dit Le Brun le Pindarique ; tout est dans ce mot. Oui, il faut chanter. Homère avait ses rapsodes. A la suite d'un festin on chantait les adieux d'Andromaque et d'Hector ; un morceau court surtout, car la poésie comme la musique fatigue par sa durée ; comme l'émotion s'émousse par la durée. La Musique et la Poésie sont deux émotions semblables qui nous saisissent le cœur par l'oreille. La peinture, émotion qui vient des yeux, est plus

calme et plus durable par conséquent, l'autre est plus vive et plus courte. Le tort de l'imprimerie envers la Poésie a été de transporter son émotion de l'oreille aux yeux ; elle l'a perdue. Il n'y a personne (même un poète) qui ne soit glacé par l'aspect de quarante mille vers rangés deux à deux sans intervalles. La glace des longs poèmes est la transition d'un tableau à l'autre. Les grands Poètes l'ont toujours évitée, sentant que le charme, c'est le mouvement, et le tableau, le récit froid et détaillé n'appartient qu'à la prose : la poésie ne doit vivre que d'ellipses.

Mon avis est que tout morceau véritablement et purement poétique comme *les Préludes* de Lamartine ou *la Jeune Captive* d'André Chénier devrait être copié en manuscrit par des poètes auxquels seuls il serait permis de les lire à haute voix. On n'entendrait alors la poésie qu'avec l'harmonie dont elle est inséparable.

1842–1845

MES VISITES A L'ACADÉMIE[1]

ROYER-COLLARD

Dimanche, 30 janvier 1842.

En descendant de voiture, j'ai fait porter ma carte de visite à M. Royer-Collard par une femme

[1] Alfred de Vigny se présenta plusieurs fois à l'Académie française, où il ne fut admis qu'en 1845. Sous ce titre : *Mes visites à l'Académie*, il avait noté les scènes diverses et piquantes de cette odyssée si pénible à laquelle est condamné tout candidat à un fauteuil du salon académique. Ces scènes, qui mettent aux prises des personnages célèbres à différents titres dans un entretien presque toujours embarrassant pour les deux parties, donneraient sans doute une bonne comédie au public, si le public pouvait les entendre. Parmi celles où Alfred de Vigny fut acteur, et dont il a recueilli le souvenir, j'en choisis quelques-unes seulement, celles qu'il y a le moins d'indiscrétion à publier et qui ne feront de peine à personne, tout en offrant un vif intérêt. Seul, Royer-Collard, d'illustre mémoire, n'y figure pas sous des traits aimables. Mais la légende de cette visite d'Alfred de Vigny au philosophe hautain est bien connue et presque célèbre ; cet étrange accueil lui fut un avant-goût du discours d'installation que lui réservait M. Molé. Cette visite a donc un intérêt en quelque sorte historique : c'est ce qui m'a décidé à en donner les curieux et amusants détails, tels qu'Alfred de Vigny les a retracés dans ses Souvenirs. (Note de Louis Ratisbonne.)

qui était seule dans l'antichambre. Presque à l'instant est venu un pauvre vieillard, rouge au nez et au menton, la tête chargée d'une vieille perruque noire, et enveloppé de la robe de chambre de Géronte, avec la serviette au col du Légataire universel.

Voici mot pour mot notre conversation :

(Il était debout et appuyé à demi contre le mur.)

R.-C. — Monsieur, je vous demande bien pardon, mais je suis en affaire, et ne puis avoir l'honneur de vous recevoir ; j'ai là mon médecin.

A. DE V. — Monsieur, dites-moi un jour où je puisse vous trouver seul, et je reviendrai.

R.-C. — Monsieur, si c'est seulement la visite obligée, je la tiens comme faite.

A. DE V. — Et moi, monsieur, comme reçue, si vous voulez ; mais j'aurais été bien aise de savoir votre opinion sur ma candidature.

R.-C. — Mon opinion est que vous n'avez pas de chances... (*Avec un certain air qu'il veut rendre ironique et insolent.*) CHANCES ! N'est-ce pas comme cela qu'on parle à présent ?

A. DE V. — Je ne sais pas comment on parle à présent ; je sais seulement comment je parle, et comment vous parlez dans ce moment-ci.

R.-C. — D'ailleurs, j'aurais besoin de savoir de vous-même quels sont vos ouvrages.

A. DE V. — Vous ne le saurez jamais de moi-même, si vous ne le savez déjà par la voix publique. — Ne vous est-il jamais arrivé de lire les journaux ?

R.-C. — Jamais.

A. DE V. — Et, comme vous n'allez jamais au théâtre, les pièces jouées un an ou deux ans de

suite aux Français et les livres imprimés à sept ou huit éditions vous sont également inconnus ?

R.-C. — Oui, monsieur ; je ne lis rien de ce qui s'écrit *depuis trente ans ;* je l'ai déjà dit à un autre.

(Il voulait parler de Victor Hugo.)

A. de V., *prenant son manteau pour sortir et le jetant négligemment sur son épaule.* — Dès lors, monsieur, comment pouvez-vous donner votre voix, si ce n'est d'après l'opinion d'un autre ?

R.-C., *interdit et s'enveloppant dans sa robe de malade imaginaire.* — Je la donne, je la donne... Je vais aux élections ; je ne peux pas vous dire comment je la donne, mais je la donne enfin.

A. de V. — L'Académie doit être surprise qu'on donne sa voix sur des œuvres qu'on n'a pas lues.

R.-C. — Oh ! l'Académie, elle est bonne personne, elle, très bonne, très bonne. Je l'ai déjà dit à d'autres, je suis dans un âge où l'on ne lit plus, mais où l'on relit les anciens ouvrages.

A. de V. — Puisque vous ne lisez pas, vous écrivez sans doute beaucoup ?

R.-C. — Je n'écris pas non plus, je relis.

A. de V. — J'en suis fâché, je pourrais vous lire.

R.-C. — Je relis, je relis.

A. de V. — Mais vous ne savez pas s'il n'y a pas des ouvrages modernes bons à relire, ayant pris cette coutume de ne rien lire.

R.-C., *assez mal à l'aise.* — Oh ! c'est possible, monsieur, c'est vraiment très possible.

A. de V., *marchant vers la porte en mettant son manteau.* — Monsieur, il fait assez froid dans votre antichambre pour que je ne veuille pas vous y

retenir longtemps ; j'ai peu l'habitude de cette chambre-là.

R.-C. — Monsieur, je vous fais mes excuses de vous y recevoir.

A. DE V. — N'importe, monsieur, c'est une fois pour toutes. Vous n'attendez pas, je pense, que je vous fasse connaître mes œuvres : vous les découvrirez dans votre quartier, ou en Russie, dans les traductions russes ou allemandes, sans que je vous dise : « Mes enfants sont charmants », comme le hibou de La Fontaine.

(Ici, Alfred de Vigny ouvre la porte, Royer-Collard le suivant toujours.)

R.-C., *pour revenir sur ses paroles.* — Eh ! mais je crois qu'il y aura deux élections.

A. DE V. — Monsieur, je n'en sais absolument rien.

R.-C. — Si vous ne le savez pas, comment le saurais-je ?

A. DE V. — Parce que vous êtes de l'Académie et que je n'en suis pas ; je sais seulement que je me présente au fauteuil de M. Frayssinous.

R.-C. — Et quelles autres personnes ?

A. DE V. — Je n'en sais rien, monsieur, et ne dois pas le savoir.

(Ici, il lui tourne le dos, remet son chapeau et sort sans le saluer ; tandis que Royer-Collard reste tenant la porte et disant : « Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer. »)

Vieillard aigri de se voir oublié, après avoir eu son jour de célébrité.

Jusqu'ici, plusieurs académiciens me donnent

une bonne comédie ; ils ne l'écriraient pas si bien qu'ils me la jouent sans le savoir.

*
* *

BAOUR-LORMIAN

4 février, vendredi.

Il y avait vingt ans que je ne l'avais vu. Il était alors bien entouré, bien logé, menait une vie qui semblait heureuse et aisée. Il donna à Soumet, Victor Hugo, Émile Deschamps, Latouche et moi, un dîner élégant. Une jeune femme anglaise et sa fille vivaient avec lui, l'entouraient de soins et de respects. Un jeune homme lui servait de secrétaire. — Il avait accueilli avec enchantement mes premiers poèmes, il m'aimait, et je fus assez léger pour n'y plus retourner ; entraîné par la camaraderie, et parce que mes amis, Hugo, Émile, s'étaient brouillés avec lui pendant que j'étais à mon régiment.

Aujourd'hui, je le retrouve logé dans un petit appartement des Batignolles, démeublé, froid et triste. Le pauvre homme est seul à présent ; cette jeune femme est morte, sa fille est morte, il est aveugle, il m'entrevoit à peine ; cependant sa figure a de la sérénité, son sourire est plein de douceur et de cette naïveté enfantine qui n'appartient peut-être qu'aux poètes. On sent en lui encore un amour sincère et passionné des lettres. « Je fais, m'a-t-il dit, des poésies bibliques dans le genre de votre *Fille de Jephté.* » Sa mémoire est si bonne, qu'il se rappelle ce petit poème et le

Somnambule, que je récitai alors chez lui. On lui a peu à peu retranché les pensions de l'Empire ; il vit sur le souvenir de ses succès passés ; parle d'*Omasis*, dont le succès fut européen ; se souvient de son *Ossian* et de sa *Jérusalem délivrée*, son grand ouvrage, et sourit en songeant à leur immortalité.

Soit donc bénie la secrète félicité que donne la méditation poétique, si elle suffit à soutenir un vieillard pauvre, seul, aveugle ; si elle est sa religion, et si la foi et l'espérance dans l'immortalité du nom lui donnent la même force que la foi et l'espérance dans l'immortalité de l'âme donnent aux fervents chrétiens ! Mais qu'elle est triste et abandonnée, la vie de l'homme de lettres qui n'a compté que sur elles pour les besoins de sa vie ! Comment ne céderait-il pas aux tentations de la vie politique plus facile, où suffit une faconde d'avocat gascon pour enrichir son homme, et comment ne s'abandonnerait-il pas à la littérature industrielle qu'on reproche à Scribe, et qu'après tout faisait Voltaire, comptant, pour tout, le succès du moment et la richesse ?

*
* *

CHATEAUBRIAND

3 mai.

Il était seul à écrire dans son cabinet, onze heures du matin.

J'ai été frappé, en le revoyant, de son attitude infirme ; il était juché sur un fauteuil de travail de hauteur ordinaire d'où ses pieds ne touchaient pas la terre et pendaient à quatre pouces de dis-

tance. Ses jambes fort courtes, ses épaules hautes et la droite très grosse, sa tête énorme et son nez long et pointu ; — ses manières pleines de bonne grâce du monde.

« Eh bien, monsieur, m'a-t-il dit, vous vous présentez pour l'Académie ? Vous êtes le plus beau nom d'à présent, vous avez réussi dans tous les genres et vous êtes le seul ayant des succès aussi sûrs, de poème, de théâtre et de livres historiques et de philosophie. Votre place est à l'Académie et vous devez y être un jour, et un jour prochain. »

Ici, j'ai pris la parole.

« Ce jour-là, monsieur, lui ai-je dit, serait peut-être déjà arrivé, si j'avais voulu me présenter, et j'en ai été vivement sollicité par des hommes qui ne sont pas les moins célèbres de l'Académie. Mais, ici, j'aurais trouvé quelque convenance à remplacer monseigneur d'Hermopolis ; j'aurais aimé à parler de sa vie, et je l'aurais fait avec sympathie, moi qui n'ai servi que sous la cocarde blanche. Je ne sais s'il conviendra bien que cet éloge soit fait par M. Pasquier, qui n'a cessé de le combattre et de le poursuivre. »

Il dansait sur son petit fauteuil et croisait ses petites jambes sous sa chaise. Il rougissait comme un enfant, visiblement très embarrassé.

« Eh ! monsieur, m'a-t-il dit, vous avez bien raison, M. Pasquier n'a rien que d'hostile à cette mémoire-là. M. Pasquier n'a rien de commun avec les lettres ; mais je le connais depuis quarante ans, il voit souvent madame de Chateaubriand, il est fort aimable avec nous. »

Puis, en souriant :

« D'ailleurs, autrefois, il m'a fait exiler, on n'oublie pas de ces services-là.

— Il est généreux d'oublier, lui ai-je dit.

— Oh ! j'y tiens peu, et je n'irais pas à cette élection, si je ne devais pas voter pour le second fauteuil en même temps et mon pauvre Ballanche ; il y a soixante ans que je connais Ballanche.

— Je conçois et je connais votre amitié, dis-je ; mais la meilleure façon de lui assurer le second fauteuil est de ne pas nommer M. Pasquier au premier.

— Je crois, monsieur, reprit-il, que vous causerez une lutte très longue et très obstinée dans l'Académie. — J'irai, et nous verrons dans le combat ce qui peut arriver. Je ne dis pas qu'il y ait dans le combat telle combinaison possible qui amène des chances pour vous ; — d'ailleurs, je vous donne ma parole pour toutes les élections futures ; vous êtes, je le répète, le plus beau nom actuel.

— Monsieur, je ne bois à la mort de personne, et j'espère que, d'ici à vingt ans, il n'y aura plus une place vacante.

— Vous pourriez l'attendre, vous ; mais nous ?... »

Ici, il a pris son bras droit de sa main gauche et s'est tordu douloureusement sur son fauteuil ; ce bras droit était paralysé et il le soulevait avec l'autre bras. En ce moment, avec son dos voûté et son air morose, il me rappela Kean lorsqu'il jouait cette scène de Shakespeare où Richard III gémit de ce qu'une sorcière a jeté un sort sur son bras.

« Nous avons trop vécu ; les hommes de mon âge doivent vous faire place, messieurs, c'est juste ; nous devons disparaître de la scène, nous l'avons

occupée trop longtemps. Je suis prêt, je suis tout prêt, moi ; la Providence n'a qu'à ordonner.

— Eh ! grand Dieu ! monsieur, lui ai-je dit, qu'il n'y ait plutôt plus d'Académie que de voir un homme comme vous regardé de côté par ceux qui épient sa place. »

Il s'est calmé et a souri de nouveau ; je me levai en lui répétant que je me contentais de la promesse qu'il me donnait pour les places à venir, que j'espérais qu'elles tarderaient et que je les attendrais fort patiemment. — Il m'a reconduit en me répétant qu'on ne savait pas ce que la lutte amènerait, qu'il irait et qu'il me répétait sa parole.

*
* *

THIERS

Lundi, 7 février.

Dans une maison de la rue Saint-Georges, qui ressemble à une jolie petite maison de campagne, arrangée avec goût, j'ai trouvé l'auteur de l'*Histoire de la Révolution*. On m'a introduit dans un cabinet orné d'objets d'art, de tableaux et de bronzes, qui en font un séjour élégant, reposé et gracieux. — Le maître de la maison est monté ; il était en habit noir et non en négligé et en robe de chambre ; cela m'a plu, j'ai senti l'homme d'action prêt de bonne heure, et l'homme d'affaires, dressé à l'habit noir du procureur. J'ai causé une heure avec lui, d'abord de l'élection, puis du sens général des élections académiques, auxquelles je reprochais d'être trop politiques ; puis de l'étude, de la retraite, puis enfin de ses travaux historiques sur Napoléon, travaux sur lesquels il s'est étendu.

J'ai trouvé en lui, dès l'abord, la tête la plus saine que j'eusse rencontrée dans les académiciens et l'homme le plus sûr de lui dans la conduite de ses idées à travers les phases de la conversation rapide que nous avons eue. L'article du *National* intitulé *les Parques* le préoccupait, et il a commencé par s'excuser de connaître les vieilles femmes qui dirigent l'Académie par leurs intrigues. — Il m'a dit qu'il était loin de ces influences ridicules et m'a déclaré que, dans son opinion, *j'étais le premier* qui devait passer à l'Académie, qu'il était temps de *sortir des nullités et des médiocrités ;* que ce corps savant était devenu trop politique, il en convenait, mais qu'il ne fallait pas trop s'en alarmer, que cela ne continuerait pas et qu'il allait montrer à l'Académie même le bonheur qu'il aurait à y voir mon nom, si, comme il l'espérait, on se divisait sur Ballanche, lequel cependant l'intéressait par sa misère.

Sur l'histoire de Napoléon, — parle beaucoup des lettres à ses ministres par Napoléon, trésor inappréciable et sur lequel il basera ses travaux ; pense que l'empereur a mal calculé les forces de la nation, et que le manque d'équilibre entre les forces et les entreprises fut sa plus grande faute.

Il me promet sa voix pour la troisième élection et toutes les autres, jusqu'à ce que je sois nommé, s'il ne peut ici, à propos de ces deux fauteuils, faire surgir un incident heureux.

*
* *

5 mars.

Il arriva, lorsque la bataille de trois jours fut

finie, que le colonel Fabvier fit inscrire les noms des héros de juillet 1830 et le nombre d'hommes qu'ils avaient tués.

L'un disait vingt, l'autre cent, plus ou moins. — Le relevé donna cinquante-cinq mille hommes de la garde royale. Or, il n'y en avait que six mille en garnison à Paris.

C'est ainsi qu'il m'arrive, dans le dénombrement des huit académiciens qui m'ont donné leurs voix, de ne plus pouvoir en trouver jamais moins de quatorze. Chacun me dit qu'il a voté pour moi. Lamartine me l'assure et ajoute que cela ne pouvait être autrement.

*
* *

Aujourd'hui, le bon Ballanche me dit que sa voix est à moi lorsqu'il aura le droit de voter. — Il cause en paix et agréablement avec moi. Honnête et bon vieillard, il a l'air satisfait et heureux.

« Dans un salon, dit-il, sur quarante hommes, chacun prend le sien ; je ferai de même, et vous aussi, à l'Académie ; nous prendrons les nôtres. »

*
* *

17 mars.

Condamné par la mort de Roger à recommencer mes visites, le mal de cœur me prend au moment d'écrire tout ce qui m'est dit de niais et de ridicule.

L. me parle de M. X.

« C'est mon plus ancien élève, dit-il. Depuis trente ans, il a suivi tous mes cours. Après chaque séance, il m'apporte des extraits et observations

fort judicieuses sur mes paroles ; d'ailleurs, madame X. est notre voisine et liée avec ma femme.»

Aujourd'hui, M. de S. me demande ce que je fais et si j'écris encore :

« Toujours, lui dis-je, et je pense donner bientôt une pièce aux Français.

— Est-ce une tragédie dans le genre de Casimir Delavigne ? dit-il.

— Non, dans le genre d'Alfred de Vigny, si vous permettez. »

*
* *

GUIZOT

22 mars.

Des yeux noirs, un visage ovale et distingué, des manières nobles, quelque air anglais et puritain.

Agréable avec moi, me déclare qu'il a, pour le premier tour de scrutin, un engagement avec quelqu'un qui ne sera pas nommé, et que, pour le second, il passera immédiatement à moi.

*
* *

CASIMIR DELAVIGNE

Malade, et, avec un soin de convalescent craintif, les pieds sur un tabouret chauffé intérieurement, il me reçoit en frère, affectueusement, les mains pressées dans les siennes, mais ne me cache pas qu'il a avec M. Patin une liaison de camarade de collège qui l'engage. — Mais, comme il croit qu'il aura peu de chances, passera à moi au second tour.

*
* *

M. DE BARANTE

24 avril.

Après quelques politesses préliminaires sur nos anciennes relations, il me dit avec précaution que quelques personnes ont été choquées de l'ardeur avec laquelle les journaux avaient pris ma défense. Je lui ai répondu que nous étions bien forcés, lui et moi, de croire que leur conscience les avait fait parler, car les auteurs m'étaient personnellement inconnus.

M. DE B. — Le *Journal des Débats* a blessé surtout par quelques expressions.

A. DE V. — Je ne le sais pas et je ne le comprends pas aisément ; car, après tout, il portait M. Pasquier à l'Académie, et moi après M.Ballanche seulement. Ses éloges n'étaient guère que des consolations, et je ne connaissais pas personnellement l'auteur, M. Cuvillier-Fleury, que je n'avais jamais vu de ma vie ; vous voyez qu'il faut croire absolument à une indignation sincère.

M. DE B. — Je ne savais pas cela, et cela m'étonne infiniment.

Il me dit qu'il a vu jouer *Chatterton* à Pétersbourg, que mademoiselle Bourbier jouait Kitty Bell, moins bien assurément que madame Dorval, qui y était fort belle. Il passe de là à la pièce même et me dit qu'elle est *antisociale*.

A. DE V. — Ce mot-là est bien sévère, monsieur, et je ne sais pas de manière de corriger la société, si on ne la fait pleurer sur les victimes que font ses erreurs et ses duretés. La satire ne doit pas

sortir de la thèse qu'elle soutient, dévier du principe qu'elle pose.

M. de B. — Il faudrait être impartial, et par exemple, dans cette cause, on pourrait accuser les ouvriers de bien des torts.

A. de V. — Le sermon, la satire, la comédie, ne doivent pas avoir d'impartialité ! le devoir, à mon sens, d'un poète, d'un écrivain, d'un orateur, est d'être partial. Molière est assurément partial dans *Tartuffe* et prend hardiment parti contre l'hypocrisie religieuse.

M. de B. — Mais... c'est en le jetant dans une famille ridicule.

A. de V. — Elle n'est ridicule que par excès d'enthousiasme pour le sycophante et, par sa grandeur, redouble l'indignation du spectateur contre l'imposteur. — Pascal, combattant les jésuites, n'a pas dû être impartial et ne l'a pas été. On ne détruirait aucun abus, on ne corrigerait aucun travers, si on tenait d'une main l'attaque et de l'autre la défense du vice ou du ridicule que l'on veut détruire. Je prends, du reste, comme marque d'intérêt les observations que vous me faites, et j'y réponds aussi franchement.

M. de B. — Je ne sais si vous n'avez pas eu plus de succès dans les ouvrages où vous teniez moins à montrer la thèse.

A. de V. — Je les crois moins importants comme fond et moins difficiles comme forme. Dans *Stello* et *Servitude et Grandeur militaires*, l'idée est l'héroïne : l'idée abstraite est ajoutée au drame, et c'est une difficulté de plus.

*
* *

VU M. MOLÉ

Lundi 25.

Dans un salon où il recevait, sur le succès de son discours moqueur, les compliments de quelques personnes.

J'ai causé avec lui, mais je ne l'ai point complimenté ; comme candidat, j'aurais semblé flatter un juge, et, comme juge, j'étais mécontent de lui. — Son persiflage atteste que la génération forte de ce temps-ci est plus sérieuse que celle qui l'a précédée ; j'aime mieux la gravité simple et réfléchie de Tocqueville que l'ironie légère et mondaine de Molé.

Il a affecté pour la seconde fois de parler de l'histoire de Bazin sur Richelieu. Le défaut d'idée philosophique fondamentale est tellement grand à mes yeux, que je n'ai pu déguiser que j'en étais choqué, et, à la manière incertaine dont il m'a répondu, à son affectation de blâmer l'histoire *systématique*, j'ai senti cette mollesse générale que veulent donner à nos mœurs et à nos caractères les hommes à qui surtout le pouvoir est cher.

« Qu'est-ce pourtant, ai-je dit, que l'histoire, sans une pensée décidée et sans conclusion philosophique morale ou pratique ? Qu'est-ce que l'œuvre de Tacite, sinon une protestation patricienne contre les empereurs démocratiques ? »

*
* *

M. PASQUIER

18 décembre.

C'est à présent un vieillard sec, propre, droit, juvénile dans sa toilette.

Il était dans ses appartements du petit palais du Luxembourg ; seul à son bureau, vêtu d'une longue robe de chambre doublée de soie violette, un pantalon à pieds terminé par des pantoufles rouges, un air libre et dégagé. Son huissier lui avait donné ma carte. Il vient à moi d'un air poli, mais essayant d'abord d'être sévère, et m'offre un fauteuil près du feu ; il attendait le ton que je prendrais pour choisir le sien.

« Je ne reviens pas, dis-je en m'asseyant, vous demander votre voix, monsieur, et je ne compte sur aucune promesse académique : je sais qu'on ne peut pas promettre sa voix, et, seulement, « Je viens selon l'usage antique et solennel... » — On ne peut trop citer Racine quand on pense à l'Académie...

Tout à coup, souriant et aimable, il s'est répandu en propos fins et spirituels dans une conversation longue et charmante.

Comme je savais qu'il n'avait pas dû fort s'applaudir de ce que j'avais été son concurrent et lui avais enlevé un tiers des voix dans son élection, je l'ai conduit en Angleterre d'abord par le brouillard, en parlant ensuite du climat, puis de l'Amérique du Sud, où il avait eu de la peine à envoyer quelques aventuriers français, tandis que l'Angleterre y envoyait de jeunes et riches commerçants qui allaient y dépenser leurs riches fortunes et établir de grandes existences qui faisaient honneur à leur patrie ; nous avons parlé de M. de Bougainville,

de Cook, de l'Algérie, de la maison de Hanovre, de l'Espagne, de la mer Rouge, d'Aden, de Panama, et pas un mot de l'Académie. Seulement, il m'a conté cette anecdote sur Casimir Delavigne :

« Ce fut moi, dit-il, qui eus le bonheur de lui ouvrir la carrière. Peu après Waterloo (je vous le raconte non pour moi, mais parce que cela fait honneur à Louis XVIII), je venais de recevoir une de ses *Messéniennes*. Le roi aimait à parler poésie après les affaires. Je mis ces vers dans ma poche, et, après la politique, je lui dis :

« — Voici une pièce de vers que je reçois d'un jeune homme et que je ne juge pas, mais sur laquelle je demande au roi son avis. Ils sont assurément d'une couleur d'opinion un peu vive ; mais le roi a un esprit si indépendant, qu'il n'y a peut-être qu'à lui que j'oserais les faire voir.

« — C'est très beau ! me dit le roi. Eh bien, dans quelle position est-il ? Ne pouvez-vous pas trouver quelque chose pour lui ?

« J'offris de rétablir une bibliothèque tombée en désuétude ; le roi y consentit et je la lui fis donner.

— Monsieur, lui dis-je, vous voulez bien m'en parler en souvenir du roi Louis XVIII ; j'en parlerai souvent en souvenir de vous. »

Je remarquai qu'il n'avait pas de cheveux, mais la tête rasée et recouverte d'une toque de velours noir inamovible, qu'il remplace ensuite par une perruque.

C'est la vieillesse la plus jeune que j'aie vue, — après celle de M. de l'Aigle.

*
* *

FUNÉRAILLES DE CHARLES NODIER

29 janvier 1844.

Hélas ! Il ne s'était pas trompé, il ne devait pas m'apporter sa voix.

Victor Hugo, Étienne, Droz, Lebrun, portaient le cercueil.

Hugo depuis peu de temps touche bien des tombeaux, je le plaignais.

Dans la foule, Dumas vient à moi :

« Eh bien, où en êtes-vous de votre lutte ?

— Je n'en sais vraiment rien. Je puis vous dire seulement que j'ai beaucoup de paroles ; — toutes seront tenues sans doute, et, jusqu'à ce que je sois désabusé, je n'ai nulle raison d'en douter. — Je ne vous vois jamais !

— Nous n'avons pas le temps de nous voir, nous nous lisons, dit-il.

— Et nous nous aimons », ajoutai-je.

Je vais de lui à Pauthier de Censay, en suivant le convoi.

En allant au cimetière, je monte dans une voiture du convoi, où se trouvent Taylor et Cailleux, tous deux autrefois mes camarades dans la garde royale.

Le temps se passe en conversation sur le monument à élever à Nodier dans sa ville natale de Besançon.

Cailleux pense à donner à cette ville l'idée d'une pension à la veuve de Charles Nodier, — et accoutumer ainsi les villes à témoigner leur reconnaissance à ceux qui les illustrent.

Le cimetière est profané, comme toujours, par une foule parisienne, curieuse, indifférente, qui divise et remplace les amis intimes. On glisse dans une boue jaune, le peuple monte sur des tombeaux comme sur des échafaudages ; on entend de loin une voix qui prononce un discours inentendu.

Je me retire.

Dans un coin du cimetière, je rencontre Latouche. Nous nous prenons la main, les larmes aux yeux.

« J'ai suivi de loin votre vie, me dit-il ; qu'elle est simple et belle ! vous faites encore que l'on peut s'honorer d'être homme de lettres.

— C'est ma récompense, dis-je, de vous l'entendre dire ainsi. »

Sa voix douce me touchait, et la grâce infinie de son langage.

Il est bon, simple ; quelque chose de fin et de malicieux lui a fait des ennemis parmi des hommes de lettres, et l'a fait souvent aussi calomnier.

*
* *

MORT DE SOUMET

30 mars 1846.

Après onze mois de martyre, il a succombé à des douleurs inouïes. Il sentait son état désespéré et nous déchirait le cœur par ses prédictions.

« Alfred, qu'on a de peine à mourir ! » me disait-il sans cesse ; — et un jour surtout : « Vous venez prendre la mesure de mon cercueil », ajouta-t-il.

Je résolus en moi-même de ne pas me présenter pour le remplacer s'il mourait le premier, et le priai si gravement de ne jamais me parler de

l'Académie, qu'il n'en fut plus question depuis entre nous.

Sa sensibilité nerveuse était extrême. Il s'exagérait tout, et pour cela semblait exagéré ; mais il ne l'était pas, c'était sa nature d'être affecté, à force d'être ému par des riens.

*
* *

OBSERVATION

Les vieux académiciens se pressent autour de ceux qui arrivent et sont dans la force de l'âge, comme les ombres du purgatoire autour d'Énée ou de Dante vivants, effrayés et surpris de la vue d'un corps réel.

A la lenteur de leurs idées et de leurs paroles, je sens, en parlant avec Droz, avec Baour-Lormian et d'autres, qu'ils ne sont pas de mon temps et qu'ils ont vécu.

*
* *

Aimez le bien pour sa beauté, la beauté pour son excellence, sans crainte de rien, sans espoir de rien.

1846

ÉLECTION

J'ai été élu le 8 mai 1845[1].

Les retards de M. Molé n'ont rendu possible mon jour de réception que le 29 janvier 1846.

Son accueil *hostile et malveillant* m'a forcé d'ajourner le jour où je siégerais aux séances particulières jusqu'à celui où il ne sera plus directeur, c'est-à-dire le 1er juillet.

*
* *

CHEZ M. THIERS

15 mars au soir.

D'abord avec M. Mignet, puis avec lui, j'explique en détail l'affaire entière de mon refus d'aller aux Tuileries, présenté par M. Molé.

M. Thiers la comprend très bien, ainsi résumée par moi :

« J'ai voulu répondre par une marque publique de mécontentement à un accueil *scandaleux, acerbe*, fait en public le 29 janvier. »

Après m'avoir été *caché* soigneusement, le dis-

[1] A la place de M. Étienne.

cours de M. Molé me fut *escamoté* devant la commission, qui y aida en m'interrompant, en couvrant ma voix, en hâtant le rapport des conclusions à l'Académie qui attendait.

*
* *

28 mars 1846.

J'ai rencontré M. Guiraud au Palais-Royal, en revenant du Musée. Après nous être promenés longtemps sous les arcades, il m'a dit que M. de Barante avait émis l'opinion *que je ferais bien d'aller au château porter mon discours, en même temps que M. Vitet, avec M. Molé.*

Ceci me prouve combien j'ai jugé sainement en n'allant point aux séances particulières de l'Académie, où de nouvelles conciliations seraient ainsi tentées jusqu'à ce que M. Vitet eût présenté son discours et fait sa visite.

Mon tour passé, il ne sera plus temps d'y revenir.

Les hommes d'aujourd'hui deviennent-ils donc comme ceux du Bas-Empire ? — M*** croit sincèrement qu'il suffit d'avoir un moment *boudé* pour être satisfait, et qu'on peut, après deux ou trois mois, se montrer avec l'homme dont on a le plus à se plaindre et à qui l'on a voulu rendre, par une *marque publique de mécontentement* et le refus de l'accompagner, ce qu'il avait fait par un accueil *hostile et scandaleux.*

L'attaque de M. Molé est une offense *impardonnable* et *irréparable.*

*
* *

VU M. DE PONGERVILLE

Dimanche, 5 avril 1846.

J'apprends par lui que l'Académic a nommé chancelier M. Vitet. *Deux* voix seulement m'ont porté.

Ainsi l'Académie a montré qu'elle soutenait M. Molé et me blâmait, en le nommant *directeur*.

L'Académie, ou un *quart* obscur et intimidé de l'Académie, a agi à l'aveugle et marché à tâtons. Elle n'a pas su que la cause de tout ceci était une vengeance politique dont Molé a été l'*exécuteur*.

Mais sans savoir que M*** était venu, le 5 janvier, me proposer un ignoble marché dans lequel je donnerais des éloges à la famille royale en échange de la pairie, et d'une *pairie pensionnée*, que j'ai refusée avec calme et faisant semblant de croire que c'était seulement une imagination de M*** et un rêve sans fondement.

Que je n'aie point dit comme je l'avais sur les lèvres : *Vade retro Satanas !* on doit m'en savoir gré.

Sans savoir ces détails, l'Académie a été témoin de l'accueil public fait par M. Molé, et devrait s'en tenir pour offensée. Elle l'était, en effet, le lendemain ; mais, les intrigues, les caresses, les intérêts et, au besoin, les calomnies aidant, elle a tourné.

*
* *

9 mai.

J'apprends que le roi a dit à son second secrétaire M. Lassagne, devant plusieurs ministres :

« Je suis très mécontent de la manière dont M. Molé a reçu M. de Vigny. Un homme honoré dans le pays ne devait pas être reçu ainsi. — Où est le droit de M. Molé pour se conduire ainsi ? il n'est pas homme de lettres, il n'a rien fait. Où est son droit ? Comment ose-t-il juger des livres, lui qui n'en peut pas faire ? — Comment reçoit-on ainsi un homme honoré du public et dont j'ai sanctionné l'élection ? »

*
* *

10 mai.

Il m'eût été facile peut-être de trouver des critiques très dures à prononcer contre la vie et les écrits de M. Étienne. Mais, devant sa fille, son fils et ses petits-fils affligés, c'eût été à mes yeux une mauvaise action.

Ce *respect* que j'ai eu pour le *mort*, d'où vient qu'on ne l'a pas eu pour le *vivant* ?

*
* *

VU M. DE SALVANDY

12 mai 1846.

Dialogue.

S. — Le roi et moi, nous avons parlé deux heures de suite. Je lui ai rendu compte de toute l'affaire, qu'il ne savait pas.

M. — Puis-je savoir de quelles expressions le roi s'est servi en parlant de moi ?

S. — Pleines de considération et d'un intérêt *amical* pour tout ce qui vous touche. Le premier jour où je le vis pour cela, il m'avait dit qu'il vous donnerait un rendez-vous pour le lendemain, *à onze heures*. Je vous avais écrit sur-le-champ.

La lettre allait partir lorsque je reçus un mot de lui ainsi conçu :

« Ne faites pas ma commission auprès de M. de Vigny. »

Je l'ai revu tout exprès. Il m'a dit qu'il avait réfléchi, qu'il craignait de manquer aux anciens usages du corps académique, qui pourrait se croire bravé par lui-même et blâmé ; que l'on penserait qu'il voulait porter atteinte ainsi au droit ancien de l'Académie française de présenter directement des discours au roi.

M. — Mais, en audience particulière, ce serait moi qu'il recevrait comme citoyen, et non l'académicien.

S. — On ne sépare pas. — Il sera bon que vous y alliez plus tard, lorsque vous aurez siégé à l'Académie, après que M. Molé aura cessé d'être directeur.

M. — Nos idées se sont rencontrées ; car j'ai prévenu plusieurs de ces messieurs que j'irais au mois de juillet m'asseoir dans mon fauteuil, mais jamais tant qu'il sera directeur.

Le roi a dit à M. de Salvandy :

« L'Académie comprend mal à présent l'usage dont il s'agit ici. L'académicien nouvellement élu n'est point présenté au roi par le directeur ;

mais le directeur et lui présentent leurs deux discours. »

— Mon but est atteint, dis-je à M. de Salvandy. Tout ce que j'ai et ce qui me reste à faire sera compris partout, même aux Tuileries.

« Je le répète, mon seul but a été de répondre par une marque *publique de mécontentement à un accueil malveillant et public.*

« Toute ma conduite a été réservée, mais ferme, et devait l'être. Si c'était à recommencer, je n'agirais pas et ne parlerais pas autrement que je ne l'ai fait d'un bout à l'autre. »

Ayant fini de parler de moi, sujet qui m'ennuie, je lui ai recommandé Brizeux de nouveau pour la croix.

Il m'a dit :

« Je vous laisse le plaisir d'être le premier à lui apprendre qu'il est nommé chevalier de la Légion d'honneur. »

C'était y mettre une délicatesse infinie. Il me dit qu'il s'attache à récompenser surtout les talents sérieux et attachés à l'art vrai et pur, que M. de Laprade et M. de Champagny ont aussi la croix.

1847

20 janvier.

Un ami du jeune duc d'Aumale me dit qu'après la séance de ma réception, le duc d'Aumale a dit :

« M. Molé s'est mal conduit. »

Le duc d'Aumale avait assisté à la séance, dans une loge au-dessus de la statue de Sully.

*

* *

GUIRAUD

Sa mort presque subite[1] a beaucoup attristé l'Académie. J'ai particulièrement été fort affligé de ne pouvoir siéger près de lui, comme je me l'étais promis et comme il s'en réjouissait avec moi. Une opération maladroitement faite par un chirurgien l'a tué.

C'était un homme qui tenait de l'écureuil par sa vivacité, et il semblait toujours tourner dans sa cage. Ses cheveux rouges, son parler vif, gascon, pétulant, embrouillé, lui donnait l'air d'avoir moins d'esprit qu'il n'en avait, en effet, parce qu'il perdait la tête dans la discussion et s'emportait

[1] 24 février 1847.

à tout moment hors des *rails* de la conversation. Mais, très sensible, très bon, très spirituel, doué d'un sens poétique très élevé : c'est une perte très grande pour le pays et pour le corps.

*

* *

ÉLECTION DE M. AMPÈRE

Jeudi 22 avril.

M. de Chateaubriand s'est fait porter à l'Académie.

Hors les jambes, qui n'ont plus de mouvement, il est, dit-il, fort content de sa santé. Il est venu exprès pour soutenir Ampère, qu'il protège. Sa tête octogénaire est plus belle que dans l'âge mûr je ne l'avais vue. — Afin qu'on ne le vît pas arriver, il s'est fait apporter avant tous. Une sorte de coquetterie de vieillard lui fait craindre surtout d'être surpris en flagrant délit d'infirmité. — Il est assez ému du plaisir de se voir encore compté parmi les vivants et de l'espoir de l'élection d'Ampère. Le bon Ballanche est auprès de lui et paraît fier de le voir arrivé à un second étage ; ses grands yeux sont attendris et son beau regard devient alors d'une inexprimable douceur. Cette grâce lui a sans doute été donnée d'en haut pour tempérer la laideur surprenante que lui donne la loupe de sa joue gauche, qui le rend difforme.

Tous étaient à leur poste.

Les aveugles comme Baour-Lormian et Félitz ; les infirmes comme Chateaubriand ; les orateurs, les ministres comme Lamartine, Guizot, Salvandy,

Thiers, Rémusat, Tocqueville ; les affligés, comme M. Molé, qui vient de perdre presque à la fois sa femme et son amie, madame de Castellane ; les malades, comme Briffaut, attaqué de la gravelle ; tous enfin, excepté M. Empis, qui ne peut encore siéger, étaient sur leurs fauteuils.

Sous le combat apparent des doctrines littéraires, il s'en livrait un autre entre l'influence royale qui soutenait Vatout, et un groupe universitaire et mondain qui soutenait Ampère.

Avant tout, je voulais l'honneur des lettres et élire le plus haut possible. Les plus hauts étaient absents. Lamennais et Béranger ne veulent jamais se présenter. L'un serait politiquement repoussé, l'autre unanimement admis. Tous deux, par une égale ostentation, préfèrent le tonneau de Diogène.

D'autres plus jeunes, Alfred de Musset et Balzac, craignent de se présenter en vain...

*
* *

24 mai.

Tout à coup le roi se ravise. Il soutient qu'il a désiré me voir et ne m'a pas vu. Dit à un ministre qu'il voudrait me parler. M. de Circourt m'écrit :

« M. de Salvandy me charge de vous dire que le roi des Français lui a parlé de vous en exprimant le regret de ne pas vous avoir vu, à cause de *certaines raisons qu'il comprend parfaitement.* Il a ajouté qu'il serait charmé de vous recevoir, et M. de Salvandy s'offre de vous accompagner, si cela peut vous convenir. »

Comme témoignage de *désaveu* de la conduite

de M. Molé, j'accepterai cette entrevue, puisque je sais que le roi l'a blâmé hautement.

*
* *

Lundi soir, 14 juin.

A huit heures et demie, M. de Salvandy entre dans mon salon. Nous partons.

Le roi, quand on nous annonce, est debout en habit brun, son chapeau à la main. Il vient à moi sur-le-champ et me dit :

« Il y a seize ans, monsieur de Vigny, que nous ne nous sommes vus. Vous commandiez un bataillon de la garde nationale et les troupes qui gardaient le Palais-Royal. Vous me faites grand plaisir en revenant, je vous en remercie.

— C'est à moi, sire, de vous remercier d'avoir consenti à ce que je fusse membre de l'Académie.

— Je le désirais au moins autant que vous, monsieur de Vigny, et je suis bien heureux de la position que vous y avez prise.

— J'ai su de quels termes favorables le roi avait bien voulu se servir en approuvant mon élection, et j'en ai été profondément touché.

— Je vous remercie, monsieur de Vigny. Voulez-vous aller revoir la reine ? M. de Salvandy vous y conduira. »

La reine était assise à une des places d'une table ronde autour de laquelle s'assoient toutes les princesses avec elle.

Elle faisait de la tapisserie. A sa droite était assise Madame Adélaïde, sœur du roi.

« Je voudrais vous présenter M. de Vigny, lui dit Salvandy.

— Comment ! me le présenter ? dit la reine. Mais il y a vingt ans que je le connais ! — Monsieur de Vigny, je suis charmée de vous revoir... Vous aimez sûrement à voyager : où irez-vous cet été ?

— Peut-être en Angleterre, madame, et ensuite chez moi, dans le midi de la France.

— Dans quelle partie du Midi ? me dit le roi.

— Entre Angoulême et Bordeaux, sire.

— Ah ! c'est un pays charmant.

— Oui, sire, un jardin anglais à présent. C'est un débris qui m'est resté des terres de mes ancêtres, car le nombre est grand des châteaux que je n'ai plus. Il me vient de mon grand-père, le marquis de Baraudin, amiral dans l'ancienne marine de Louis XVI.

— Ah ! je connais son nom parfaitement. Il commandait une escadre à la bataille d'Ouessant, sous les ordres de mon père.

— Oui, sire, sous les ordres de M. le duc d'Orléans, et de M. d'Orvilliers, dont j'ai encore beaucoup de lettres. »

En disant *mon père*, la figure du roi devint tout à coup triste et douce, son regard pensif et mélancolique, mais pénétrant, comme s'il craignait un mouvement d'horreur sur ma figure.

« Oui, sire, dis-je avec le même ton simple et calme, sous les ordres de M. le duc d'Orléans. Je suis encore à comprendre comment ces grandes flottes firent pour ne pas se détruire ; c'étaient des *Armada* véritables.

— Je ne sais pas, mais ce qui vaut mieux que tout cela, c'est la paix.

— J'ai entendu dire la même chose au roi, il

y a seize ans ; aujourd'hui, il a accompli cette grande œuvre.

— Je l'espère, dit le roi avec un air de satisfaction et de bonté. *Vous vous êtes retiré sitôt que le danger des émeutes a cessé, tout le monde n'agit pas ainsi.* Mais vous avez écrit beaucoup, vous avez bien fait. »

Le duc de Nemours m'a parlé ensuite assez longtemps, debout au milieu du salon, avec beaucoup de douceur et un ton timide et un peu embarrassé, du temps où je l'avais connu.

« Vous n'aviez pas encore pris Constantine », lui dis-je.

Il m'a répondu :

« Oh ! je l'ai vu prendre ! » avec un ton très modeste et très simple.

Il m'a parlé de la Beauce et du château de Vigny, terre originaire de ma famille. — Je lui ai raconté qu'il appartenait au prince Benjamin de Rohan, qui me fit offrir de me le revendre, il y a trois ans ; mais que ce château au milieu d'un jardin, les deux fermes étant vendues, ne pouvait être acheté que par un prince, étant sans revenu.

La duchesse de Nemours est fort belle et m'a entretenu quelque temps enfin en me parlant de l'Angleterre. La duchesse d'Aumale ressemble à ces jeunes princesses espagnoles de la maison d'Autriche peintes par Murillo.

J'aime sa lèvre avancée et ses cheveux d'un blond pâle.

Elle me parla de Venise, où, à son grand regret, on va en chemin de fer.

La vue des Bourbons me donne toujours un sentiment mélancolique. Toute l'histoire de France

semble ressusciter ses portraits et reprendre ses grands rôles quand on se représente les princes qui ont eu les mêmes traits sous d'autres costumes. — Leur race ne perd rien de ses profils à demi espagnols. — Le roi ressemble à Louis XIV à soixante ans.

Il revient à moi vers la fin de la soirée et me dit :

— Vous verrez demain dans les journaux que c'est moi qui suis l'auteur des désastres du Portugal. Messieurs les Anglais ne m'épargnent pas à la Chambre. Que pensez-vous de cette affaire portugaise ?

— Elle ressemble un peu, dis-je, à la Fronde.

— Oui, pour l'inutilité des résultats.

— Et aussi parce que c'est une guerre de grands seigneurs.

— Oui, il y a bien quelque chose d'aristocratique, mais ce n'est pas commun en Europe. »

Et il sourit avec finesse.

« Non, dis-je, ce n'est pas à présent notre défaut. »

Il rit encore avec beaucoup de bonne grâce.

Sa force et sa présence d'esprit sont remarquables.

Je trouve son air, son teint, plus calmes, plus reposés, plus sains qu'en 1831.

Jusqu'à dix heures et demie, la famille royale m'entretint ainsi. Madame (Madame Adélaïde) me parla de l'Angleterre et de ma femme ; de sa famille nombreuse ; puis de la mort de Ballanche, de la cécité de madame Récamier ; — puis demanda s'il est possible de dicter à un secrétaire des ouvrages d'imagination.

« Je ne pense pas, dis-je, que ce soit possible quand l'émotion des scènes entraîne l'auteur. »

*
* *

Dirigeant toujours ma conduite d'après des principes d'honneur et de conscience, je considère que j'ai bien fait de m'être rendu chez le roi Louis-Philippe :

1° Dans un gouvernement représentatif, on admet en principe (par exemple, en Angleterre) qu'une invitation du roi est *un ordre.* Personne, tory ou whig, n'a droit de s'y soustraire.

2° J'ai voulu voir jusqu'où il irait dans son désaveu de M. Molé. Il n'a pas voulu me le dire directement en nommant M. Molé, mais seulement me le faire savoir par son ministre, M. de Salvandy ; c'était bien pour la première fois. Il a voulu seulement me recevoir, ainsi qu'il me l'a fait dire, comme un des hommes éminents de son pays.

Il ne sied point d'embarrasser un prince. Si j'avais parlé le premier de M. Molé au roi, je l'aurais mis dans la nécessité de le blâmer devant moi, et il est possible qu'il veuille l'employer à un ministère.

J'ai attendu et, à la seconde ou troisième entrevue, si j'y retourne, il m'en fournira lui-même l'occasion. Je me donnerai ce procès à juger, disant comme Calderon :

Le meilleur alcade, c'est le roi.

*
* *

Ainsi le *silence* et la *dignité* que j'ai eu le *courage* de conserver, la persévérance de mon refus de

me rendre au château avec M. Molé, ont eu ce résultat que le *maître* a désavoué son *serviteur*, qu'il m'a le *premier* invité à revenir près de lui en mon propre nom, et non pas comme académicien. Le roi a ainsi réparé, autant qu'il était en lui, l'inexplicable conduite de M. Molé et l'indignité sans exemple de ma réception.

*
* *

24 mai.

Les taureaux du cirque espagnol sont toujours tués par les matadors. — Pourquoi ne leur fait-on pas grâce quelquefois lorsqu'ils sont vainqueurs ? demandait-on à un tauréador.

— Ce serait inutile. — Les taureaux ainsi blessés et surexcités deviennent fous et meurent d'une fièvre cérébrale après le combat.

Ainsi ne pouvaient vivre ces jeunes hommes de la Terreur usés par la fièvre de la bataille politique. — Si la hache ne les avait pas tués, leur fièvre de tribune les eût emportés.

*
* *

Mme de Montcalm a connu Mlle de Coigny, celle qui fut emprisonnée avec André de Chénier et pour qui il composa *la Jeune Captive.* — Elle épousa depuis M. de Fleury, divorça, puis épousa M. de Montrond qui la ruina en faisant ce qu'il appelait arrondir les terres de sa femme, c'est-à-dire en vendant tous les jours un angle. — Elle

le quitta enfin et elle est morte depuis plusieurs années.

Elle était brune de peau, les yeux noirs ; hardie et animée, enflammée de langage, ressemblant à la Corinne de Gérard.

*
* *

FRAGMENTS DE MÉMOIRES[1]

Ma vie a été jusqu'ici très simple à l'extérieur et, en apparence, presque immobile, mais pleine d'agitations violentes et sombres, éternellement dissimulées sous un visage paisible. Le seul signe auquel un homme attentif ait pu distinguer mes souffrances est la distraction causée par elles, lorsque leur aiguillon devient trop pressant. Cette distraction a souvent été pénible, et elle est cause de cette demande que vous me faites de vous rendre compte des plus secrets détails de ma vie. Je suis très heureux que vous les exigiez de moi, puisque, par là, vous m'allez forcer à me rendre compte de moi-même en recueillant avec soin dans ma mémoire tous ces faits qui n'intéressent que ceux dont on est aimé tendrement.

*
* *

Je suis né en 1797, le 27 mars, trois ans avant

[1] Vigny avait déjà, en 1832, commencé des mémoires sur sa famille et son enfance. Il les reprend ici avec plus de détails, « répondant, dit Louis Ratisbonne, à une tendre sollicitation ».

le siècle. C'était l'an V de la République, le mois de l'année où Bonaparte ouvrait sa sixième campagne d'Italie, qui se termina par le traité de Campo-Formio.

Je me sens honteux de parler d'un si petit événement que ma naissance, en comparaison de ces grandes actions qui se passèrent ; mais ce petit événement est quelque chose pour vous et pour moi.

Ce fut tout pour mon père et ma mère, qui furent consolés par ma vie de la mort de mes trois frères.

Je sais qu'ils s'appelaient Léon, Adolphe, Emmanuel, et que celui qui vécut le plus longtemps parvint jusqu'à l'âge de deux ans. Je ne les vis même pas ; on m'apprit qu'il y avait au ciel trois anges qui priaient pour moi. Je le crus dans la première enfance et, ces trois noms, je ne les prononce pas sans attendrissement.

J'ai beaucoup de mémoire, et surtout celle des yeux ; ce qui s'est peint dans un de mes regards, quelque passager qu'il soit, ne s'efface plus de ma vie. Tous les tableaux de ma plus petite enfance sont devant ma vue encore aussi vifs et aussi colorés que lorsqu'ils m'apparurent.

J'avais dix-huit mois, m'a-t-on dit, lorsqu'on m'apporta de Loches à Paris ; aussi n'ai-je, comme vous pensez, aucun souvenir de Loches que par l'histoire de cette jolie petite ville et par des tableaux qui la représentent. Je dois vous dire, avant d'arriver au temps où mes yeux se sont ouverts, par quel hasard je suis né là et de quel sang je suis né.

Mon père était le cadet de douze enfants, et

mon grand-père (M. Guy-Victor de Vigny) un des meilleurs gentilshommes et des plus riches propriétaires de la Beauce.

Ses terres, dont je n'ai en ma possession que les noms écrits sur ma généalogie, y sont inscrites ainsi, après son nom :

Seigneur du Tronchet, de Moncharville, des deux Émerville, Isy, Frêne, Jonville, Gravelle et autres lieux.

J'ai habité le Tronchet et visité Gravelle (en Beauce). Cette dernière terre, achetée d'abord, dans la Révolution de 1789, par un homme d'affaires qui, je crois, la paya en assignats, a été, depuis, rachetée *un million* par M. Laffitte (le banquier).

C'est une des plus ravissantes habitations qu'on puisse voir. Je me la rappelle parfaitement, quoique ne l'ayant visitée qu'une heure, il y a aujourd'hui vingt-quatre ans.

C'est un château carré, bâti en pierres de taille, au milieu de la plus limpide et la moins connue des rivières, uni à la terre par deux petits ponts volants. On y arrive par une longue et ombreuse allée de vieux chênes sablée d'un bout à l'autre ; et, de chaque fenêtre du château, on voit des coteaux et des plaines dont chaque pouce est fécond, et de belles eaux où un double moulin travaille éternellement.

Le Tronchet est d'une nature plus sévère. J'aurai quelque occasion de vous en parler.

Comme, dès que je sus lire, on me montra ma généalogie et mes parchemins que j'ai encore en portefeuille, j'appris que mes pères avaient, longtemps avant Charles X, un rang élevé dans

l'État ; car le plus ancien de ces parchemins est un titre donné par Charles IX à :

Notre cher et bien-aimé François de Vigny, pour les louables et recommandables services faits à nos prédécesseurs Roys et à Nous en plusieurs charges honorables et importantes où il a été employé pour le bien de notre service et de tout le royaume, mesme devant les troubles d'iceluy, pour jouir des franchises et prérogatives, et à ce titre posséder tous fiefs, et possessions nobles, etc., 1570.

Cette première vue me donna assez d'amitié pour les Valois, dont je me crus personnellement l'obligé, et j'eus, comme un enfant que j'étais, plus d'attachement pour eux que pour les Bourbons, ayant remarqué que, depuis 1570, où vivait ce François de Vigny mon trisaïeul, son fils Étienne de Vigny, puis Jean de Vigny, puis après Guy de Vigny, puis enfin Léon de Vigny, mon père, avaient vécu paisiblement et sans ambition dans leurs terres d'Émerville, Moncharville *et autres lieux*, chassant le loup, se mariant et créant des enfants après avoir poussé leurs services militaires justement au grade de capitaine, où ils s'arrêtaient pour se retirer chez eux avec la croix de Saint-Louis, selon la vieille coutume de la noblesse de province. Je vis seulement un brevet de *pages de Louis XIV* que j'ai encore entre les mains, brevet double donné à Claude-Henry de Vigny et Charles-Henry de Vigny d'Émerville, mes grands-oncles, dont l'un eut un régiment ; et il me parut très mal à Louis XIV de ne pas l'avoir poussé avec soin, parce que je voyais plus haut, parmi mes parents, le maréchal de Castelnau et les Rochechouart.

Je ne comprenais pas non plus que le château de Vigny (sur la route de Rouen) ne m'appartînt pas. Rien pourtant n'était plus simple et plus juste.

Le cardinal G. d'Amboise l'avait acheté, en 1554, des Saint-Pol (mes parents), famille où cette terre avait passé par alliance. Le connétable Anne de Montmorency tint cette terre de la maison d'Amboise par acquisition [1]. Le chancelier de l'Hôpital s'y retira et y mourut en 1568. Ce fut ce château dont il fit ouvrir toutes les portes aux assassins. Je m'y arrêtai une fois dans ma vie, étant officier de la garde royale. Le village de Bordeaux de Vigny est sur la route et *au bord de l'eau*, en effet, comme le dit son nom. Le château est dans un fond et flanqué de quatre grandes tours. Je me souviens que les officiers de mon bataillon, charmés, disaient-ils, d'être chez moi, voulurent être reçus par moi, à Vigny, et je leur donnai un assez mauvais déjeuner dans la mauvaise auberge du pauvre village ; assez pauvre moi-même auprès de ce que devaient être autrefois les seigneurs du manoir que je regardais de loin. J'avais dix-neuf ans, lors de ce déjeuner de sous-lieutenants ; j'étais rose et blond, marchant à pied sur la grande route à la tête de mes vieux soldats, et si fier de mon épaulette, que je ne l'aurais pas changée contre les tours dont je n'avais plus que le nom, pas plus que je n'eusse changé mon repas militaire contre les festins de mes pères, dont la fumée a noirci les vieilles cheminées.

[1] J'ai trouvé mes renseignements de famille confirmés par Castelnau et complétés par lui, entre autres. — Éd. 1731, t. II, p. 509. (Note de Vigny.)

Si jamais vous allez à Rouen par cette route, qu'on appelle, je crois, *celle d'en bas*, vous verrez ce manoir à six lieues environ de Paris. Ce château avait appartenu en dernier lieu au cardinal de Rohan, dont le tombeau est encore dans la chapelle. Le prince Benjamin de Rohan, qui vient de se noyer à l'école de natation, en Allemagne, en fut le dernier possesseur. Il me fit dire, il y a trois ans, qu'il allait vendre Vigny, et m'envoya un homme d'affaires allemand pour savoir si je me présenterais comme acquéreur.

Je trouvai encore dans mes paperasses une lettre du roi d'Angleterre Charles II, qui remerciait un de mes pères, gouverneur de Brest, d'avoir reçu et protégé ses fidèles sujets lorsqu'ils venaient se pourvoir de vivres dans ce port. Elle est datée de 1643 et de Jersey, 10 novembre.

Tout cela mettait, dès sa naissance, des idées guerrières et tant soit peu féodales dans la tête d'un enfant si délicat, qu'on le prenait toujours pour une jeune fille ; cela fit un singulier contraste jusqu'à seize ans, où je pris une vie et un extérieur très mâles.

Le père de ma mère (M. de Baraudin), vieux et vénérable chef d'escadre du temps de cette grande marine de Louis XVI qui rivalisait avec celle d'Angleterre et partageait l'Océan avec elle, avait été conduit dans les prisons de Loches. Sa fille et mon père, que ses blessures rendaient infirme, l'avaient suivi dans sa captivité. C'était un homme grave, savant et spirituel. C'est le ton de l'homme de cour, uni à l'énergie de l'homme de mer.

Ce vieux capitaine de dix vaisseaux que les combats, sous M. d'Orvilliers, avaient respecté,

fut tué en un jour dans sa prison par une lettre de son fils. Cette lettre était datée de Quiberon. Ce frère de ma mère, cet oncle inconnu de moi, dont j'ai un portrait peint par Girodet, était lieutenant de vaisseau et, blessé au siège d'Auray en débarquant avec M. de Sombreuil, il demandait à son père sa bénédiction, devant être fusillé le lendemain. Son adieu tua son père un jour après que la balle l'eut tué.

Quelque temps après ma naissance, mes parents continuèrent d'habiter à Loches une petite maison retirée qu'ils avaient achetée et qui les abrita pendant la tempête politique ; et, comme je vous l'ai dit, dix-huit mois après ma naissance, sous un ciel plus heureux, ils vinrent habiter Paris.

Paris fut donc presque ma patrie, quoique la Beauce fût la véritable pour moi. Mais Paris avec ses boues, ses pluies et sa poussière, Paris avec sa tristesse bruyante et son éternel tourbillon d'événements, avec ses revues d'empereurs et de rois, ses pompeux mariages, ses pompeuses morts, ses monotones fêtes à lampions et à distributions populaires, avec ses théâtres toujours pleins, même dans les calamités publiques, avec ses ateliers de réputations fabriquées, usées et brisées en si peu de temps, avec ses fatigantes assemblées, ses bals, ses *raouts*, ses promenades, ses intrigues ; Paris, triste chaos, me donna de bonne heure la tristesse qu'il porte en lui-même et qui est celle d'une vieille ville, tête d'un vieux corps social. J'ai remarqué souvent que ceux qui n'ont pas de patrie s'en font une factice ou en adoptent une en voyageant. Les Parisiens qui voyagent choisissent d'ordinaire l'Italie, et l'on peut faire pis. Mais

les habitants d'une campagne quelconque, fût-ce la plus laide, la préfèrent aux pays embaumés et chaleureux du Sud.

Pour moi, je me suis tout de bon attaché à ce Paris tel qu'il est. Je m'y suis fait des affections dans chaque rue. Il y a des coins de muraille qui me tiennent au cœur et que je ne verrais pas abattre sans peine.

La campagne, dont je voyais dans tous les livres d'amoureuses descriptions, ne m'était apparue dans mon enfance que plus sombre que la noire capitale de la France. La Beauce était la patrie de mes pères, et, au milieu de cette province plate et féconde en blés, près d'Étampes, madame de Vigny, ma tante, élevait au Tronchet six filles qui me recevaient sur leurs genoux de temps en temps vers l'automne, saison où mon père aimait à m'y conduire. Je retrouvais donc toujours aux champs des pluies, des boues, des feuilles jaunes, des vents furieux, surtout autour d'un vieux château dont ils soulevaient les tapisseries surannées. Le pays, le vieux manoir, tout tristes qu'ils étaient, eurent pour moi du charme ; une grande salle de billard où étaient rangés les portraits de mes grands-pères, de leurs femmes et de leurs enfants, me resta dans la mémoire, et j'ai toujours eu du plaisir à les revoir à la Briche, chez M. de Saint-Pol, mon parent, qui, lorsque ce dernier château de mes pères fut vendu, donna asile chez lui à cette famille de chevaliers cuirassés.

Au Tronchet, j'appris de mon père à tirer un coup de fusil et à voir et aimer les chasseurs et la chasse ; mais les récits des chasses passées me

plaisaient plus que le spectacle des chasses mesquines que je voyais.

Mon bon père avait un esprit infini et une merveilleuse grâce à conter. C'est par lui que je touche au grand Frédéric, à ce qu'il m'a toujours semblé. Il l'avait vu et combattu. Après la bataille de Crevelt, où les Français furent battus par ce grand général, vaincus à moitié par leur admiration pour lui, mon père voulut demander au roi de Prusse la permission de chercher le corps de son frère parmi les morts. Mon oncle avait été frappé d'un boulet dans cette affaire. Mon père, accompagné de plusieurs officiers, se rendit au camp prussien. On le fit attendre, parce que le roi jouait de la flûte dans sa tente ; on l'entendait, en effet, du dehors. L'air fini, le roi parut à l'entrée de sa tente ; il salua avec une politesse recherchée mon père et ses officiers et les fit conduire sur le champ de bataille, où le frère fut trouvé sous un tas de morts et recueilli par son frère. Dans cette guerre de Sept ans, mon père avait reçu des blessures nombreuses, et, entre autres, une balle dans la poitrine et une dans les reins, qui courbaient son corps et le forçaient de marcher toujours appuyé sur une canne.

Je ne me lassais pas d'entendre cette conversation, toute pareille à un livre d'anecdotes qu'on nomme *Paris, Versailles et les Provinces*. J'y ai retrouvé quelques-unes des histoires de l'Œil-de-Bœuf que savait et redisait chaque salon de Paris. Je touchais ainsi la main qui avait touché celle de Louis XV. Quelquefois, cela me donnait une sorte d'effroi religieux. M. de Malesherbes avait été l'ami de mon père ; tout ce siècle écrasé par la

Révolution, morte aussi sous cet Empire où je vivais, ou plutôt faisant la morte, tout ce siècle renaissait sur les lèvres de mon père. Il me faisait baiser sa croix de Saint-Louis en priant Dieu le jour de la Saint-Louis, et plantait ainsi dans mon cœur, autant qu'il le pouvait faire, cet amour des Bourbons qu'avait l'ancienne noblesse, amour tout semblable à celui de l'enfant pour le père de famille.

C'est plutôt ici l'histoire de mon âme que je vous écris que celle de ma vie, et je dois vous confesser que, lorsque je sortais du monde où les souvenirs de mon père m'avaient reporté, pour observer et écouter autour de moi le monde vivant, une certaine méfiance du passé me prenait, et je craignais d'avoir fait un rêve. Le collège acheva de me faire voir mon temps comme il était.

Jusqu'à l'âge d'être écolier, j'eus à Paris toutes sortes de maîtres que ma mère choisit bien et dirigea mieux encore. Elle avait pour moi la grave sévérité d'un père, et l'a toujours conservée, tandis que mon père ne me montra jamais qu'une maternelle tendresse. J'eus ainsi une famille complète et parfaite ; seulement, les termes de cette somme de qualités étaient renversés. — La vitesse avec laquelle je saisissais tout ce qu'on entassait dans ma mémoire d'histoire, de géographie, d'éléments de la langue, des mathématiques, du dessin, de la musique, de tous les principes d'arts et de sciences, fit que le temps le plus malheureux de ma vie fut celui du collège, parce que, devançant mes compagnons dans les études, ils étaient humiliés de se voir inférieurs à un plus jeune et me prenaient en haine. Cela me rendit sombre, triste et défiant.

L'Élysée-Bourbon était, depuis la Révolution jusqu'au temps où Murat fut roi de Naples, une maison louée à des particuliers, comme toutes celles de Paris. Mon père y demeura six mois[1], et j'y fus élevé jusqu'au temps ou j'entrai au collège. Je me souviens encore du jour où mon père revint triste et les larmes aux yeux, venant d'apprendre la mort du duc d'Enghien.

Ce fut la première idée que j'eus des crimes politiques ; ce n'était pas mal commencer. L'horreur de cet assassinat passa du front de mon père dans mon cœur, et me fit considérer Napoléon comme j'aurais fait de Néron. Cette impression, cultivée tous les jours en moi, ne s'affaiblit que lorsque je connus assez sa vie et l'histoire pour mesurer cette grandeur contemporaine.

Une impression de tristesse ineffaçable blessa donc mon âme dès l'enfance. Dans l'intérieur du collège, j'étais persécuté par mes compagnons ; quelquefois ils me disaient :

« Tu as un *de* à ton nom ; es-tu noble ? »

Je répondais :

« Oui, je le suis. »

Et ils me frappaient. Je me sentais d'une race maudite, et cela me rendait sombre et pensif[2].

[1] Six ans, de 1799 à 1805.

[2] Et cependant mon père, avec son esprit juste et charmant, m'avait, du premier coup, donné l'idée la plus vraie de la noblesse et en avait à jamais en moi détruit le faux orgueil.

Je me souviens encore de la soirée où je lui dis : « Qu'est-ce donc que la noblesse ? » Il sourit, m'assit sur ses genoux et pria ma mère de lui donner un volume de Mme de Sévigné. « Voici, me dit-il, voici la vérité dans une chanson de M. de Coulanges à Mme de Sévigné, quand on disputait sur l'ancienneté d'une famille :

Revenu le soir chez mon père, j'y trouvais une conversation élevée, élégante, pleine de connaissances des choses et des hommes, le ton du meilleur monde, mais la haine du temps actuel et le blâme, le mépris du pouvoir, de l'Empire, des parvenus et de l'empereur lui-même. Les conversations du temps passé et des hommes du monde qui avaient beaucoup vu et beaucoup lu m'étendaient les idées ; mais leurs chagrins me serraient le cœur. Je suis né avec une mémoire telle que je n'ai rien oublié de ce que j'ai vu et de ce qui m'a été dit depuis que je suis au monde. J'emportais donc pour toujours le souvenir des temps que je n'avais pas vus, et l'expérience chagrine de la vieillesse entrait dans mon esprit d'enfant et le remplissait de défiance et d'une misanthropie précoce.

Revenu au collège, je trouvais dès le point du jour l'hostilité de mes grands camarades, qui s'indignaient de voir des prix d'*excellence* donnés constamment à un petit garçon dont le corps ressemblait par sa délicatesse à celui d'une petite fille. Ils me prenaient le pain de mon déjeuner, et je n'en rachetais la moitié qu'à la condition de faire le *devoir*, le *thème* ou l'*amplification* de quelque *grand*, qui m'assurait à coups de poing la conservation de cette moitié de mon pain. Il prenait l'autre pour son droit, le thème en sus, et je déjeunais.

Il y eut des mois entiers où je m'en pris à moi de ces petits malheurs, et, calculant que la force de

« Nous fûmes tous laboureurs, nous avons tous conduit notre charrue :

« L'un a dételé le matin, l'autre l'après-dînée.

« Voilà toute la différence. » (Note de Vigny.)

ce que je faisais était cause de cette place qui m'était donnée parmi ceux qui me surpassaient en âge et en force de corps, je résolus de travailler mal, préférant les punitions des maîtres aux mauvais traitements des élèves, et espèrant être retiré chez mes parents. Je réussis à cela, et, après quelques années de *seconde* et de *rhétorique* employées à mal apprendre le grec et le latin, je revins sous le toit paternel travailler réellement au milieu d'une bibliothèque qui faisait mon bonheur.

Je ne vous ai parlé de ces détails, qui sont d'une petitesse à faire pitié, que pour vous donner un exemple de plus de ces chagrins d'enfance qui laissent dans l'homme une teinte de sauvagerie difficile à effacer durant le reste de sa vie. Ces peines, qu'on prend fort en mépris, sont proportionnées à la force de l'enfant, la dépassent quelquefois et jettent une couleur sombre sur tout l'avenir.

Il n'y a dans le monde, à vrai dire, que deux sortes d'hommes, ceux qui *ont* et ceux qui *gagnent.* J'ai toujours été si convaincu de cette vérité, que je l'ai mise dans la bouche de Bonaparte[1], afin que le prestige de ce nom m'aidât à la consacrer.

Pour moi, né dans la première de ces deux classes, il m'a fallu vivre comme la seconde, et le sentiment de cette destinée qui ne devait pas être la mienne me révoltait toujours intérieurement.

Ma véritable éducation littéraire fut celle que je me fis à moi-même, lorsque, délivré des maîtres, je fus libre de suivre à bride abattue le vol rapide de mon imagination insatiable. Je dévorais un livre,

[1] *Servitude et Grandeur militaires.*

puis un autre ; je traduisis Homère du grec en anglais, et un vieux précepteur que j'avais, l'abbé Gaillard, je ne sais s'il existe encore, comparait ensuite ma traduction à celle de Pope. Puis je me passionnai pour les mathématiques, et, voulant entrer à l'École polytechnique, je fus en peu de temps en état de passer les examens. Je m'essayais aussi à écrire des comédies, des fragments de romans, des récits de tragédie ; mais tout cela était dans un goût qui se ressentait de ce qui avait été fait dans notre langue par les grands écrivains classiques, et, cette ressemblance me devenant insupportable, je déchirais sur-le-champ ce que j'avais écrit, sentant bien qu'il fallait faire autrement, ayant vite mûri mes idées et n'en trouvant pas encore la forme. Cependant, je sentais en moi un invincible désir de produire quelque chose de grand et d'être grand par mes œuvres. Le temps me paraissait perdu s'il n'amenait une idée neuve et féconde. Toujours mécontent de celles qui s'offraient à mon esprit, las d'une méditation perpétuelle dans laquelle j'épuisais mes forces, je sentis la nécessité d'entrer dans l'action, et, n'hésitant pas à me jeter dans les extrêmes, ainsi que j'ai fait toute ma vie, je voulus être officier, et pressai tellement mon père de se hâter de me donner cet état, qu'il fit dès le jour même les démarches qu'il fallait pour cela.

L'artillerie me plaisait. La gravité, le recueillement, la science de ses officiers, s'accordaient avec mon caractère et mes habitudes. Je désirai y entrer, et j'allais être présenté à l'École polytechnique, lorsque, la bataille de Paris ramenant les Bourbons, l'armée s'ouvrit à moi plus rapide-

ment, et j'y pris, encore enfant, une place assez élevée, ayant tout à coup le grade de lieutenant de cavalerie ; je devais le garder longtemps.

*
* *

AUTRE FRAGMENT

Je ne copie des légendes ni ne contrefais des chroniques, ceci est une histoire que je fais et que je veux écrire pour les hommes de mon temps avec le langage et l'esprit de mon temps, et s'il se peut au profit de mon temps. Me laissant aller souvent à des réflexions qui seront miennes et dont je puis porter tout le blâme, s'il y a lieu, car je ne les emprunterai à personne, préférant de beaucoup mes propres idées sur toute chose à celles des autres quelque bonnes que celles-là puissent être ; je dirais volontiers ce que je ne sais plus quel noble jeune homme dit à Henri IV : « *J'aime mieux être le fils légitime d'un pauvre gentilhomme que le bâtard d'un roi.* » Est-il rien de si bâtard que la pensée d'un illustre ancien ou d'un célèbre moderne, habillée à la façon du jour ? Cette façon dont je fais du reste peu de cas, n'aimant que le fond, cette façon, dis-je, change au moins tous les dix ans et n'empêche point que l'on ne devine sous elle le corps étranger. J'aime que l'on voie avec ses yeux, fût-on louche ou myope. Il y a des peintres qui disent là-dessus de bonnes choses, prétendant que le bleu que voit un homme n'est point le même bleu qui se reflète dans les prunelles d'un autre homme. Eh bien ! que chacun peigne à

sa manière, l'un sombre, l'autre clair, un troisième rude et âpre, un quatrième pâle et doux, celui-ci rubéfiant comme Rubens, celui-là pur et angélique comme Raphaël, hommes auxquels (soit dit en passant) la fortune semble avoir donné de propos délibéré les noms de leur génie ; que chacun donc peigne comme il voit, et aussi parle comme il pense, crée comme il sent ; c'est la permission que je prends, sans la demander, convaincu que l'humanité ne peut perdre à savoir ce qu'un homme a éprouvé et dit dans la sincérité de son cœur. J'aime tant cette familière causerie que dans cet instant même je ne puis me sevrer de poursuivre et d'ajouter que j'ai pris, dès l'âge où l'on commence à réfléchir, la coutume de m'examiner moi-même et m'analyser avec autant de soin que je ferais un autre homme ; étant convaincu qu'une expérience morale faite sur un individu peut conduire à de justes inductions sur la masse. J'ai connu un habile médecin qui était tellement de mon avis sur ce point qu'il faillit s'étouffer en expérimentant sur lui-même combien de temps on pouvait rester dans un four, heureux qu'il fut d'être délivré par son domestique ; c'est un des plus honnêtes hommes de France et des plus instruits. Je fais volontiers de même, avec moins de danger, sur mon âme, et cent fois par jour je dis le plus grand mal de moi-même à mes amis, non sans un grand triomphe de ma part quand ils me confessent qu'ils se sentent même faiblesse ou pareil défaut.

Je dois donc dire que j'ai cru démêler en moi deux êtres bien distincts l'un de l'autre, le *moi dramatique*, qui vit avec activité et violence,

éprouve avec douleur ou enivrement, agit avec énergie ou persévérance, et le *moi philosophique*, qui se sépare journellement de l'autre moi, le dédaigne, le juge, le critique, l'analyse, le regarde passer et rit ou pleure de ses faux pas comme ferait un ange gardien. Les deux personnes parleront tour à tour dans ce livre et je me persuade qu'on reconnaîtra facilement le son de leur voix ; l'histoire viendra toute du premier et les réflexions du second, digression quelquefois, mais on le pourra bien passer et j'aurai soin qu'on les reconnaisse de loin à quelque signe pareil à ces lampions qu'on pose la nuit sur le bord des fossés, pour empêcher les voyageurs d'y tomber.

*
* *

SUR *CINQ-MARS*

Mes études historiques furent poussées fort avant dès l'enfance. On ne se contentait pas des études du collège, et moi, éternel et ardent questionneur, je ne cessais, le soir, au retour de la pension de M. Hix, après que les autres enfants étaient endormis, de venir obséder mon père de questions sur les personnages dont je savais vaguement les grands noms. Les mémoires m'étaient permis alors et jetés comme réponse pour se défaire de mes questions. Un jour, mon père, pour m'en corriger, me dit que je ressemblais à l'*interrogant bailly* de Voltaire ; cela me fit faire une question de plus : il me lut l'*Ingénu*. Depuis ce jour-là, je ne questionnai plus, je lus, je dévorai

toute la bibliothèque de mon père et celle de ses amis. Après avoir lu les *Mémoires* du cardinal de Retz, il me vint dans l'esprit d'écrire l'histoire de la Fronde. J'avais quatorze ans. C'était fort mauvais, certainement, et je déchirai cela depuis ; mais j'en conservai la mémoire la plus minutieuse des faits de cette époque, et cette première passion de curiosité historique me laissa des personnages que j'aimais un souvenir pareil à celui que l'on a des hommes qu'on a connus dans l'enfance. Il me sembla depuis acquitter une véritable dette d'amitié lorsque j'écrivis *Cinq-Mars* et peignis l'abbé de Gondi. — Mon père veillait fort avant dans les nuits, et, pour l'imiter, je rallumais ma bougie dans ma chambre et j'écrivais au crayon mon histoire de la Fronde. — Bientôt j'abandonnai cette idée pour adorer les poètes anciens. On me fit traduire Homère du grec en anglais et comparer page par page cette traduction à celle de l'*Iliade* de Pope. — L'abbé Gaillard, l'un de mes instituteurs, eut l'excellente idée de ce travail, qui m'enseignait deux langues, avec le sentiment de la muse épique, dont la lyre résonnait deux fois à mes oreilles.

Cependant, après que cet invincible amour de l'harmonie se fut exhalé en vers dans mes poèmes, il me restait un regret : c'était de n'avoir rien créé d'assez large pour être comparable par la composition aux grands poèmes épiques. Je pensais que les romans historiques de Walter Scott étaient trop faciles à faire, en ce que l'action était placée dans des personnages inventés que l'on fait agir comme l'on veut, tandis qu'il passe de loin en loin à l'horizon une grande figure historique dont

la présence accroît l'importance du livre et lui donne une date. Ces rois ne représentent ainsi qu'un chiffre. Je cherchai à faire le contraire de ce travail et à renverser sa manière. J'importai cette idée avec moi tout en écrivant quelques poèmes que je faisais en une nuit, et, en 1824, à Oloron, dans les Pyrénées, je composai entièrement et écrivis sur une feuille de papier le plan entier de *Cinq-Mars*. Il n'y a pas de livre que j'aie plus longtemps et plus sérieusement médité. Je ne l'écrivais pas, mais partout je le composais et j'en resserrais le plan dans ma tête. Il est très bon, à mon sens, de laisser ainsi mûrir une conception nouvelle, comme un beau fruit qu'il ne faut pas se hâter de cueillir trop tôt. J'attendais mon retour à Paris pour faire les recherches qui m'étaient nécessaires, et ce ne fut qu'en 1826 que je me mis à écrire le livre d'un bout à l'autre, et, comme on dit, d'une seule encre. Je savais assez l'histoire pour pouvoir ordonner et composer l'action sans avoir sous les yeux les mémoires du temps ; mais il fallait que la tragédie du roman tournât autour de tous ces personnages et les enveloppât de ses nœuds comme le serpent de Laocoon, sans déranger l'authenticité des faits, et c'était là une grande difficulté à vaincre dans l'art pour une époque aussi éclairée de toutes parts que celle de Louis XIII par les mémoires particuliers. Mais la pensée de personnifier dans Richelieu l'ambition froide et obstinée luttant, avec génie, contre la royauté même dont elle emprunte son autorité, l'amitié dans le sacrifice et l'abnégation de M. de Thou, me séduisaient et ne me donnèrent pas de relâche jusqu'à l'exécution du projet que j'avais formé. —

J'avais, d'ailleurs, le désir de faire une suite de romans historiques qui seraient comme l'épopée de la noblesse et dont *Cinq-Mars* était le commencement. — J'en écrirai un dont l'époque est celle de Louis XIV, un autre qui sera celle de la Révolution et de l'Empire, c'est-à-dire la fin de cette race morte socialement depuis 1789.

*
* *

UNE ÉPOQUE. — UN CARACTÈRE

La pitié, la tendre commisération que j'ai dans le cœur pour l'espèce humaine et pour ses misères me font souvent sentir la passion que l'on met à combattre une maladie dans une personne qui nous est chère, à la voir revenir à la vie.

Si je l'ai éprouvé près de ma mère, près de ma femme, cela n'est point surprenant, ayant pour elles tant de tendresse ; mais cela m'a fait comprendre les secrètes et angéliques joies que pouvait goûter le chevalier *hospitalier* de Saint-Jean de Jérusalem et son *amour* pour ses blessés et ses malades.

Il sera bon de faire un roman intitulé *l'Hospitalier et le Templier*.

L'un dévoué à l'humanité souffrante, l'autre à l'adoration mystique.

*
* *

27 juin.

Le monde de la poésie et du travail de la pensée a été pour moi un champ d'asile que je labourais,

et où je m'endormais au milieu de mes fleurs et de mes fruits, pour oublier les peines amères de ma vie, ses ennuis profonds, et surtout le mal intérieur que je ne cesse de me faire en retournant contre mon cœur le dard empoisonné de mon esprit pénétrant et toujours agité.

*
* *

LE DÉSIR

Tous les utopistes, sans exception, ont eu la vue trop basse et ont manqué d'esprit de prévision.

Après être arrivés à construire bien péniblement leur triste société d'utopie, de république, de communauté, et leur *paradis terrestre* organisé comme une mécanique dont chacun est un ressort, s'ils avaient fait un second tour d'imagination, ils auraient vu qu'en retranchant le *désir* et la *lutte*, il n'y a plus qu'*ennui* dans la vie.

La torpeur mènerait infailliblement chacun de ces *bienheureux* au sommeil perpétuel des idiots ou des animaux, au suicide.

*
* *

J'aime qu'un homme de nos jours ait à la fois un caractère républicain, avec le langage et les manières polies de l'homme de cour. L'Alceste de Molière réunit ces deux points.

*
* *

NI AMOUR NI HAINE

Dès mon enfance, je n'ai jamais compris pourquoi l'on disait : « Aimez-vous ou n'aimez-vous pas l'empereur ? — Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe ? »

On ne doit pas avoir ni amour ni haine pour les hommes qui gouvernent. On ne leur doit que les sentiments qu'on a pour *son cocher;* il conduit bien ou il conduit mal, voilà tout. La nation le garde ou le congédie, sur les observations qu'elle fait en le suivant des yeux.

*
* *

DE LA BONTÉ

Il me semble quelquefois que la bonté est une passion. En effet, il m'est arrivé de passer des jours et des nuits à me tourmenter extrêmement de ce que devaient souffrir les personnes qui ne m'étaient nullement intimes et que je n'aimais pas particulièrement. — Mais un instinct involontaire me forçait à leur faire du bien sans le leur laisser connaître.

C'était l'enthousiasme de la pitié, la passion de la bonté que je sentais en mon cœur.

1855

Août.

Lamartine, avec sa légèreté accoutumée, vient d'écrire ces vers sur l'album de Mme Ristori[1]. Il a saisi au vol comme une mouche l'idée la plus fausse qui fut jamais.

[1] Voici la pièce tirée des *Poésies inédites* de Lamartine :

Toi qu'au tragique Arno la riche France envie,
Tu rends au grand Toscan plus que tu ne lui dois.
Si Dieu l'a fait poète, il te fit Poésie ;
Du timbre de ton cœur la scène a fait sa voix.

Dites, vous qui pleurez ! lequel est le poète
De celui qui nota sous son doigt ces accents
Ou de celle qui prend sur la page muette
Ces fantômes sans corps et leur prête des sens.

C'est lui ! c'est toi ! c'est vous ! vous n'êtes pas deux âmes ;
La gloire, en vous nommant, vous doit l'égalité,
Tu donnes de ton sang aux ombres de tes drames
Et ce sang t'associe à l'immortalité.

Le drame est l'instrument où dort la lettre morte.
C'est en vain qu'il contient tous les accords humains :
Il faut, pour que la Joie ou la Douleur en sorte,
Que le clavier du cœur soit frappé par les mains.

Le marbre de Memnon sentait, bien qu'il fût pierre.
Mais son âme, ô soleil, n'était que ta chaleur.
Nous pleurons, mais avant de mouiller la paupière,
Ces larmes de nos yeux ont coulé de ton cœur !

La conséquence en serait que tout poème et toute œuvre qui n'est pas jouée est une *lettre morte*, que Baron et Talma, Kemble, Kean et Young étaient supérieurs à Corneille, Racine et Shakespeare.

Si toute œuvre écrite et non déclamée en scène est morte et comparable à la pierre de Memnon, que sont les malheureux nommés Horace, Virgile, Dante, Milton, Tacite, Juvénal, Cicéron, Pascal, Descartes et Bossuet, etc., toujours lus et jamais joués ?

1862

DIEU

Il viendra se justifier à Josaphat. Sera-t-il temps après vingt mille ans peut-être de maux dans la vie et après la vie ?

*
* *

Du monde merveilleux de la vie future ne parle jamais : c'est l'inutile et le plus dangereux penchant de notre esprit. — Ne parle jamais, n'écris jamais sur Dieu. La Divinité, une ou triple, est inconnue, invisible et muette.

Le silence de Dieu. — Faites, comme Bouddah, silence sur celui qui ne parle pas.

Providence. — Que la divinité intervienne dans les choses humaines, je le veux bien. Mais ce n'a pu être que lorsqu'elle a ouvert toutes les sources à la Création, et tous les courants contraires du Juste et de l'Injuste, du bien et du mal. Une fois l'horloge montée, on ne peut croire qu'elle en trouble l'ordre, en y mettant le doigt pour avancer ou pour retarder les aiguilles : ce serait attenter à la liberté de chaque créature et altérer le système régulier de la vie des races, dans son cours.

POÈMES A FAIRE[1]

LES PÈRES

Les *Pères de la pensée* valent bien les Pères de l'Église. Ceux-là seuls doivent être honorés. N'ayez pas, ô jeune homme, une bibliothèque innombrable, ne rassemblez que les *Pères :* ceux que les autres pillent et imitent. Ils sont en petit nombre dans votre patrie. Sur ce, voyez et comptez.

*
* *

ROMULUS

Jeune homme, marche dans la vie comme le beau *Romulus* de David.

[1] « Souvent, on l'a vu, quand il jetait dans ses notes quelque pensée plus rare, d'une spiritualisation plus exquise que les autres et pour laquelle son imagination concevait par avance un enveloppement, une incarnation poétique, Alfred de Vigny l'inscrivait sous cette rubrique : *Élévation* ou *Poème.* Ce sont, en effet, des poèmes en germe, c'est l'œuf d'un oiseau qui éclora à son jour si le poète le veut. Je rassemble ici sans ordre et sans date un certain nombre de ces conceptions, quelques-unes à peine ébauchées, d'autres un peu plus avancées et à l'état d'esquisses : imaginations qui n'ont pas encore pris corps et qui pourtant ont déjà de la couleur, un commencement de vie et de mouvement. On entre ici dans l'atelier du sculpteur solitaire ; on touche ses rêves de marbre qui palpitent dans leur existence inaccomplie ; quelques-uns eussent été dieux si le noble artiste n'avait disparu. C'est un charme qu'on ne goûte pas sans un serrement de cœur. Et la tristesse s'accroît du caractère même de ces poèmes rêvés. Ils reflètent bien, dans une unité de ton harmonieuse, l'âme élevée et tendre, mais mélancolique et même sombre, du poète des *Destinées.* » (Note de Louis Ratisbonne.)

Ses reins sont renversés, sa main tient un dard levé sur son ennemi, son pied jeté en avant attend à peine l'autre, qui déjà est parti pour le remplacer. Son beau profil se dessine hardiment en brun sur l'azur du ciel. Son front est droit, son œil regarde en face, ses lèvres forment une sorte de moue farouche comme celle que devait avoir le nourrisson de la Louve.

O jeunesse ! entre ainsi dans la vie, légèrement et gaiement.

*
* *

ÉROS

L'esclave de Néron, Éros, se tua devant lui pour l'encourager à mourir.

Ce serait un poème à faire sur le dévouement. Quel était-il donc, ce sombre et mystérieux attachement ?

*
* *

L'ÂME ET LE CORPS

L'âme de Stello se sépara de son corps un jour, et, se plaçant debout, en face de lui, toute blanche et toute grave, elle lui parla ainsi sévèrement :

« C'est vous qui m'avez compromise. C'est vous qui m'avez forcée d'être faible quand j'étais si forte, et de parler de choses indignes de moi, pour répondre à cet air amoureux que vous avez, et ne pas démentir l'ardeur de vos yeux et les caresses de votre sourire.

« Quittez cette femme et me laissez penser. »

Discours sur cette femme, etc., etc.

Lorsque vint le jour, le corps se leva avec elle pour partir et lui dit : « Allons-nous ? » Et ils allèrent rejoindre la belle maîtresse.

*
* *

LES MONUMENTS

Henri II et Louis XII ont de beaux monuments à Saint-Denis. — L'art a fait la gloire des sculpteurs, cependant, plus que la leur. — Et vous, Washington, vous n'avez qu'un tertre de gazon.

Soyons assez grands pour que votre tombe, sans art, soit honorée, et si ce n'est qu'une pierre, blanche ou noire, que le monde y vienne comme à la Mecque en pèlerinage et y pose ses deux genoux.

*
* *

LE DESPOTE

Des Polonais en Sibérie. — Nous sommes déracinés de notre sol comme des arbres puissants, et condamnés à pousser dans les neiges et les glaçons.

Des Cosaques en Pologne. — Et nous Mongols, nous Tatars, nous voici jetés et semés sur la terre de l'Occident.

Les Polonais. — Cette terre est hideuse et froide. Les glaçons nous repoussent les mains. Point de verdure, point de soleil.

Les Cosaques. — Cette terre est molle et verte, nous la haïssons. Plus de crépuscule de six mois, plus de chasse aux ours, plus de longues aurores

boréales. Là nos chevaux sentaient l'air sec du pays ; ici ils s'amollissent et dorment tristement.

*
* *

LE VOYAGE

Voyager, dites-vous ? Que signifie le voyage ?

Quand même je serais transporté tout à coup à l'île Hong-Kong ou à Grenade, que ferais-je ? Un coup d'œil me révélerait tout le pays, un coup de crayon m'en conserverait l'aspect. Puis, ce moment passé, je reprendrais mes rêves de philosophie, mes extases de poésie, mes songes métaphysiques.

Quelle terre serait assez nouvelle à ma pensée pour l'étonner ? Quel pays existe dont elle ne puisse faire d'avance la peinture ?

Quelle contrée attirerait mes regards au point de les détourner du ciel, et le ciel n'est-il pas partout ?

Assieds-toi donc, lève la tête au ciel, regarde et pense.

*
* *

LE CHAR DE BRAHMA

Un Indien s'avance et la foule l'admire et le touche avec respect, ses fils baisent ses pieds. Son œil s'allume, sa poitrine se gonfle d'orgueil. Cette poitrine, il la met en travers sous la roue du char, et le char l'écrase ; il sourit, et ses yeux arrachés à leur orbite jettent encore un regard d'extase sur Brahma.

Et vous, vous souriez, Français, de notre armée. Vous dites : « Quand viendra le temps où ils ouvriront les yeux et cesseront d'être barbares ? » Eh ! qui vous dit qu'ils ne sont pas heureux ainsi ? Savons-nous ce que c'est que le bonheur d'une foi fervente ? — Heureux cent fois, mille fois heureux, l'homme qui croit et qui aime ! Pour celui-là, tout est beau et doré. — Cet Indien a eu, avant le moment où il s'est jeté sous la roue, une volupté plus grande que toutes celles de la terre. *Il s'est fait saint longtemps.* Il a longtemps cherché dans son âme l'image de son Dieu, et il l'a trouvée. Il a cherché l'image de son bonheur futur, et il l'a trouvée ! Lequel de nous, hélas ! peut en dire autant ? — Tout son corps a frémi aux approches du char comme à l'attouchement d'une Divinité. Le vent de la roue lui a semblé le souffle d'un céleste baiser qui l'allait ravir au ciel. Et c'est le poids de son bonheur qui l'a étouffé. — Et *nous, désespérés,* nous irions les troubler ? Non !

O céleste illusion de la foi ! reste dans les contrées qui t'ont cultivée comme une fleur sacrée. Restez-y, illusion sacrée ! car, lorsque tu auras quitté la terre entière, que feront les hommes encore ? N'est-il pas merveilleux que, lorsqu'on apprend à l'enfant qu'il doit mourir un jour, il ne se couche pas jusqu'à ce que la mort vienne le prendre ? — Pourquoi travaille-t-il pour tomber en poussière tout entier ? Que veut dire cela ! — Pourquoi nous a-t-on mis au monde ? — Mais chut ! c'est la seule question sans réponse.

*
* *

LE COMPAS OU LA PRIÈRE DE DESCARTES

La pensée est semblable au compas qui perce le point sur lequel il tourne, quoique sa seconde branche décrive un cercle éloigné. — L'homme succombe sous son travail et est percé par le compas ; mais la ligne que l'autre branche a décrite reste gravée à jamais pour le bien des races futures.

*
* *

Vous nous avez laissés dans l'incertitude, Seigneur. Votre Fils en vain vous supplia sur le mont des Oliviers. — Pardonnez-nous donc d'avoir pris le *compas*.

*
* *

DÉVELOPPEMENT

Une jeune fille joue avec le compas.

Descartes lui dit :

« Enfant, n'y touche pas.

« L'une de ces branches est appuyée au centre, mais elle le perce et le détruit, tandis que l'autre trace un cercle mystérieux.

« Moi, j'ai servi de centre à ce poignard savant.

« Il m'a tué. »

Et il regarda la mer et les vertes îles de Stockholm.

*
* *

LE JUGEMENT DERNIER

Ce sera ce jour-là que Dieu viendra se JUSTIFIER devant toutes les âmes et tout ce qui est vie. Il paraîtra et parlera, il dira clairement pourquoi la création et pourquoi la souffrance et la mort de l'innocence, etc.

En ce moment, ce sera le genre humain ressuscité qui sera le juge, et l'Éternel, le Créateur, sera jugé par les générations rendues à la vie.

*
* *

IMPLORA PACEM

Quelle paix implores-tu ? — Est-ce la paix du tombeau ? L'ardent républicain aux longs cheveux blonds ne l'implorait pas ; mais il disait et signait du nom terrible de Saint-Just, que le révolutionnaire ne trouve la paix que dans la tombe.

L'as-tu trouvée du moins ? — Si tu ne l'avais pas ? si le tombeau était bruyant comme la vie, si tu entendais là, jusqu'à la dissolution de tout ton corps, le bruit des monstres qui te dévorent ? si ton âme entendait pour l'éternité le bruit des gémissements de la nature ?

Pauvre femme ! pauvre femme ! qu'avais-tu fait, qu'avais-tu souffert pour parler ainsi, et quelle main a écrit sur ta tombe le cri de ta vie ?

Et moi, pourquoi me suis-je souvenu de ces mots depuis que je les ai lus dans les lettres du voyageur divin qui a rencontré ta tombe ?

C'est que j'entends mon cœur qui, enfermé dans ma poitrine comme dans une tombe, *implore la paix* comme toi.

*
* *

BEETHOVEN

Beethoven, sourd, errait dans la campagne. Un soir, désolé, il écoutait les accords intérieurs que son oreille ne devait jamais entendre. — Tout à coup la voix d'un pâtre vint à son oreille et y entra. Il entendit. Il tomba à genoux, croyant que l'ouïe lui était rendue, mais il se releva sourd.

Une Divinité implacable se rit de nous.

Peut-être aussi les forces de conception n'eussent pas été si grandes en lui, s'il eût été distrait par la sensation.

*
* *

SYLVIA

Le chevalier de Malte l'aimait peu. Elle lui avait d'abord déplu. — Il se disait : « C'est une coquette » ! tant qu'elle ne se donna pas. Il la foulait aux pieds.

Frère hospitalier ; — pieux, rêveur. — Méprisant le plaisir et la mort. Ne craignant ni le pouvoir ni la misère. — Prêtre militaire.

Tout à coup il la possède. Il s'attache à elle et entre dans sa vie.

La vie du théâtre. — Les tortures de ce jeune gentilhomme.

L'amour des périls de cette femme. — *L'amour*

de son *malheur*, de ses *humiliations* et de ses *fautes* même.

La candeur de l'actrice. — Désespoir attachant, gaieté enivrante, folie d'enfant, pleurs d'enfant.

Il voudrait n'être qu'un ami pour elle et se séparer de l'amour pour que l'infidélité, quand elle viendra, ne la force pas à l'abandonner.

Ma Sapho.

*
* *

LE BAL MASQUÉ

Un masque m'a parlé dans la salle étoilée ;
Sa parole furtive était douce et voilée.

Sa figure était noire et sa robe aussi. « Aimez-vous ? me disait-elle, car c'est toujours l'amour qui remplit les discours dans ces lieux. — Oui, ai-je répondu ; mais celle que j'aime, elle ne peut être ici, je l'ai quittée tout à l'heure ; elle mettait un pied sur le bord de son lit, comme prête à s'embarquer dans une nacelle pour un doux voyage... Je l'aime. Vos yeux sont beaux, mais les siens le sont bien davantage ; votre taille, votre main sont gracieuses, mais je préfère ce qui est à elle. O jeune beauté, ne soyez pas irritée. Je la vois chaque jour et je ne vous vois pas. » — C'est alors, ô mon amie, que tu as montré ton beau visage, qui n'était plus voilé que par tes larmes.

*
* *

A UN ÉTRANGER

Savant esprit moqueur, curieux insulaire !

Vous venez nous voir dès que les blouses et les drapeaux courent la rue et que les sabres traînent sur le pavé, comme vous allez au Vésuve lorsque la fumée annonce l'éruption.

Vous riez de nos coups, vous regardez couler la lave de nos pleurs et de notre sang.

Le spectateur est gai, mais les acteurs sont tristes. Prenez garde à vos rires, car la lave brûle souvent le pied du voyageur.

*
* *

ÉPICTÈTE ET SPARTACUS

L'homme du peuple est nécessairement l'un ou l'autre, ou résigné ou révolté.

*
* *

LE RUSSE

Une jeune personne française, à un grand bal, est suivie d'un officier russe qui, dit-on, doit l'épouser.

Je lui dis : « O vous, fille française, fille noble, fille libre et *citoyenne du pays où l'on regarde en face*, prenez garde, n'épousez pas ce jeune homme.

« Ici, il a l'air fier et libre parce qu'il respire l'air de France. Mais vous ne savez pas ce qui fait qu'il tient sa tête haute et ce qui fait la raideur de son cou : c'est le collier de fer, le collier invisible qu'il porte toujours. A ce collier s'attache une chaîne dont le premier anneau est à Saint-Péters-

bourg. — A chaque pas qu'il fait, il sent le collier qui le coupe et entend la chaîne qui grince et tremble comme celle d'un pont suspendu. — De temps en temps, une main violente tire la chaîne, sitôt qu'il respire l'air libre avec trop de bonheur, et la chaîne le transporte sur une terre esclave ou le ramène dans les glaçons s'agenouiller devant le maître. Là, on ouvre ses lettres, on lui demande compte de ses paroles, de ses regards, de ses amitiés. S'il a ri une fois, s'il a été distrait un autre jour, on le rase, on lui ôte son nom, on lui donne un numéro, on l'envoie aux mines ; ses frères peuvent hériter de ses biens (si l'empereur le permet). Ses fils et sa femme passent devant ces mines ou devant le régiment où il est soldat et ne le reconnaissent pas ; si l'un d'eux soupirait en le voyant, il serait perdu. »

*

*   *

L'ORGUE

Les églises du Christ jour et nuit sont ouvertes ;
Mais les piliers sont seuls, les stalles sont désertes,
Le marbre bleu des morts est humide, et chez nous
Personne ne sait plus l'essuyer des genoux.
L'étranger n'y vient voir que les lignes du cintre ;
Les tableaux des martyrs n'ont devant eux qu'un peintre
Qui, debout, l'œil en flamme et la main sur le cœur,
Adore saintement la forme et la couleur ;
Et l'église sans foi, ce triste corps de pierre
Qui dans l'autre âge avait pour âme la prière,
L'église est bien heureuse encore qu'aujourd'hui
Les lévites de l'art viennent prier pour lui.
. . . .

*

* *

LES PLANTES

Qu'un certain nombre de plantes avortent dans leur germe, qu'importe ! La nature fait germer, grandir et multiplier l'espèce. Ainsi, qu'un certain nombre d'êtres, par l'abus de la liberté, s'arrêtent dans leur voie ou s'en détournent, que résulte-t-il de là ? Ils languissent dans un état inférieur, ils descendent au lieu de s'élever ; mais, là où ils sont, ils demeurent soumis aux lois universelles qui régissent le tout. Ils se sont rapprochés des êtres organiques, ils en subissent la condition sans jamais réussir à étouffer en eux les instincts supérieurs opposés à ceux de la brute, d'où naît le sentiment de leur dégradation. — Le désordre n'est que dans l'individu, il n'est point dans l'ensemble des choses. *Les natures* subsistent inaltérables.

*

* *

LE CYGNE

Si un serpent s'attache à un cygne, le cygne s'envole et emporte son ennemi roulé à son col et sous son aile.

Le reptile boit son sang, le mord et lui darde son venin dans les veines.

Il est soutenu dans l'air par le cygne, et de loin, à ses écailles vertes, à ses faux reflets d'or, on le prendrait pour un brillant collier.

Non, il n'est rien que fiel et destruction, et il ramperait sur terre ou sous terre, il se noierait

dans les bourbiers s'il n'était soutenu dans les hautes régions par l'oiseau pur et divin qu'il dévore.

Ainsi l'impuissant Zoïle est porté dans l'azur du ciel et dans la lumière par le poète créateur, qu'il déchire en s'attachant à ses flancs pour laisser, fût-ce en lettres de sang, son nom empreint sur le cœur du pur immortel.

*
* *

LE DÉSERT

Lorsque des voyageurs traversent les sables de Libye, ils voient, du haut du chameau qui les porte, un espace immense, à l'horizon un lac que l'on n'atteint jamais : c'est le mirage. Il semble réfléchir des maisons habitées, on croit y voir des grandes villes, et c'est la mort.

Cependant le voyageur s'avance, il a soif, il espère. Le vent du désert souffle avec violence ; il est contraint de s'arrêter et de fermer ses yeux, que la *poussière de feu* aveugle.

Lorsqu'il ouvre ses paupières brûlées, où ses larmes mêmes sont desséchées par le soleil dévorant, il s'étonne, il s'arrête, il ne reconnaît plus sa route ; devant lui était une vallée, il y voit une montagne de sable ; à l'orient s'étendait une longue colline aux pentes insensibles, il y voit se prolonger une plaine jaune et sans terme ; la route tracée par les squelettes des chameaux abandonnés est engloutie, et rien ne s'élève au-dessus du niveau, sinon les trombes de sable qui montent au ciel un moment aussi haut que les

pyramides, s'avancent, font trois pas vers le ciel, et retombent en poussière.

Le désert, hélas ! c'est toi, démocratie égalitaire, c'est toi, qui as tout enseveli et pâli sous tes petits grains de sables amoncelés.

Ton ennuyeux niveau a tout enseveli et tout rasé.

Les seigneuries sont d'abord tombées ; puis, après, les hauts barons, les chevaliers bardés de fer qui étaient posés sur la terre comme des tours protectrices levant les bannières de la France au soleil. La route était encore tracée au loin de distance en distance par les squelettes abandonnées des dynasties abattues ; mais les sables éternellement roulés les ont ensevelis sous leur cendre volante. Éternellement la vallée et la colline se déplacent, et seulement on voit de temps à autre un homme courageux ; il s'élève comme la trombe et fait ses dix pas vers le soleil, puis il retombe en poudre, et l'on n'aperçoit plus au loin que le sinistre niveau de sable.

*

* *

LA TERRE

L'homme se défend sans cesse de la terre et de l'air qui l'attaquent.

Pauvre naufragé, il cherche à réunir les débris de son navire brisé par le déluge. — Il fait passer sa parole sous les eaux, et glisse sur les vapeurs ennemis. Il tire de la terre brisée les vapeurs empoisonnées et les force à le servir.

Comme un fruit énorme lancé dans l'espace,

la terre roule, et le feu qui l'emplit ne cesse de brûler ses entrailles. Le feu s'échappe par les volcans et fume sans cesse.

Sur la frêle écorce rampe seulement l'homme infatigable cherchant sa vie dans le travail, et repoussé par l'atmosphère qui le renverse et par le sol qui l'empoisonne.

Mais il tourne en vie ces germes de mort.

*
* *

BISSON

Bisson se fait sauter avec les pirates qui ont pris son vaisseau pendant la nuit et le sommeil.

Il veillait et travaillait dans son cabinet flottant. Il se demandait comment la vapeur allait vaincre la distance et le temps, le vent et la mer, et rendre inutile l'homme de mer expérimenté dans l'art de tromper le vent par la voile et les mâts. Il s'endort.

Mais il entend des cris et des pas sur le pont.

Il s'éveille, il combat ; puis se fait sauter, et se rendort sous les flots pour toujours.

Telle est la vie... c'est un accident sombre.

Entre deux sommeils infinis ?...

Tel est l'homme moderne en France. L'honneur est sa foi, la conscience sa morale, le devoir sa loi ; il est actif et savant. Sa science première est celle de son état ; il ne veut plus permettre à son imagination d'errer dans les champs de la théologie et de la superstition ; il combat et sert la patrie et l'espèce humaine dans les temps présents, sans vouloir préjuger de l'éternité. Il désire que Dieu

soit et qu'il reçoive le juste dans sa paix ; mais il ne croit pas toujours et n'affirme plus. Quelle est l'idée qui soutient son courage ? Il ne le dit même pas.

*

* *

CASSANDRE OU UN DIEU [1]

Cassandre, fille des rois, est aimée d'Apollon.

Elle le déteste, lui et sa tranquille et trop paisible immortalité. Son égoïsme, sa *bravoure invulnérable* dont elle se moque. « Tu avais bien du mérite à braver Achille, n'est-ce pas ? Hector en a plus que toi. »

Apollon s'humilie, se désespère, se courbe devant elle, jure qu'il voudrait pouvoir souffrir et mourir, se roule à ses pieds en pleurant.

Mais, en ouvrant ses yeux divins sur le monde, il revient à elle et voit le cœur de Cassandre endormie.

Quel magnifique monologue à faire !

Il voit l'univers, les planètes, les terres et les mondes qui se forment et vieillissent. — Il a laissé le soleil : « Le soleil est mon ombre, je la laisse errer seule, etc., etc. ; moi, *dieu, je pense et je vois.*

« Mon regard va de l'univers à la terre, de la terre à la race humaine, et, au milieu d'elle, le *cœur de Cassandre.*

[1] Esquisse du poème qui répond à une idée, déjà exprimée précédemment, que l'humanité en un sens dépasse la grandeur divine, puisque l'homme peut sacrifier sa vie et que le dieu ne le peut pas. Aussi la jeune fille repousse le dieu et aime un homme qui peut mourir avec elle et pour elle. (Note de Louis Ratisbonne.)

« L'univers est immense, ce cœur est aussi grand. »

Il jette un cri, il voit qu'elle aime un homme, un mortel. « Le tuerai-je ? Non, je la tuerais, je ne le peux pas.

« Il faut la punir par où je souffre ! Tu auras ma torture, tu sauras l'avenir, tu *souffriras autant qu'un dieu !* »

Cassandre voit l'avenir, elle devient pâle comme un cadavre. Le *dieu* l'emporte ; mais il n'y gagne rien, elle le hait plus que jamais et ne peut obtenir la *mort* de lui. Il la laisse vivre jusqu'à ce qu'enfin Troie soit prise, et Agamemnon l'emmène.

Enfin, je suis esclave et serai bientôt morte !

Elle avait résisté à son amour pour le jeune homme, mais elle sait qu'il va mourir :

« Oh ! viens, dit-elle, viens ! tout mon cœur est à toi ! »

*
* *

LÉLITH

En ce temps-là, Lélith rencontra Éloa.

En vertu des vices égoïstes de l'homme, Lélith croit qu'il faut le détruire, et fonde la religion des étrangleurs.

*
* *

CHANT D'OUVRIERS

La vie est un vaste atelier
Où, chacun faisant son métier,
Tout le monde est utile.

On agit d'un commun effort
Et du faible, aidé par le fort,
La tâche est plus facile.

Battons le fer, etc.

Dieu du travail, Dieu de la paix,
C'est à l'œuvre que tu parais :
Le feu, ta main l'allume ;
L'ouvrier voit, dès son berceau,
Ta grande main sur le marteau,
Ton genou sous l'enclume.

*
* *

LA BOMBE

Regarde la bombe dans laquelle brûlent et roulent un feu éternel et des eaux inconnues qui se heurtent, et dont la fumée sort par les volcans. — Pense à la petitesse de cette fourmilière qui rampe sur la bombe, et ne te laisse pas enivrer par les prétendues beautés que l'homme-fourmi rêve, écrit, calcule et chante. — Tout cela n'est beau que pour la fourmilière, ainsi que ses *mythologies* proportionnées à sa faiblesse. — Après une nuit, tu t'endormiras dans le *mépris divin et consolateur*.

*
* *

UN HÉROS

Un mépris profond m'avait saisi.

La satire amère sortait de mon cœur et répandait au dehors ses flots verts.

Mais j'ai vu ceux dont le sang a coulé, et mon âme a surmonté ce torrent dans lequel elle allait être submergée pour toujours.

J'ai vu des choses belles et grandes, des choses d'hier, et je veux les chanter.

Roi Charles-Albert, vous avez combattu comme Sobieski pour des ingrats. Vous avez délivré Milan, Milan a fait feu sur vous ; Gênes a pris les armes pour renverser votre trône.

Alors, vous avez crié : « A la rescousse ! » comme les chevaliers et comme Amadis de Gaule avec Galaor et Esplandian, quand vous avez chargé les hussards de Hongrie.

Vous êtes revenu couvert du sang des ennemis et du vôtre, laissant vos chevaux morts entre vos éperons, et, comme Roderick le Goth, vous avez quitté la bataille et la couronne en passant à pied sur les corps de vos lanciers.

Vous avez préféré la solitude à un trône souillé par le vainqueur tudesque, ou sapé par les *condottieri*.

*

* *

TEMPLE-BAR

Dans la cité noire, près de Temple-Bar, il y a une maison de briques grises.

Là s'est présenté un vieux drôle qui a dit ce petit discours d'un air de bonhomie :

« Je suis un honnête marchand portugais. — J'aime les voyages.

« J'étais un jour chez Mehemet-Ali-Pacha, au Caire.

« Il me dit : « Viens voir une chasse aux hommes. »

« Nous partîmes avec les colonnes égyptiennes. Les noirs ne nous attendaient pas. Nous en prîmes cinq mille. Ils croyaient que les balles n'étaient que des écorchures et ils se frottaient de terre. Mais ils étaient surpris de mourir ensuite, et *nous avons bien ri*. Le pacha m'en donna cinq cents.

« Je suis un honnête marchand portugais et je me recommande à vous, la maison Lorenzo et Cie.

« Je partis sur la *Clémence* avec mes noirs tous debout dans la cale du vaisseau. — Un vaisseau anglais me suivait ; je jetai vingt tonnes à la mer ; dans chacune, il y avait un noir enchaîné à un autre. Les Anglais s'arrêtaient sottement pour les sauver ; mais ils étaient bien attrapés parce que je faisais des économies ; j'en attachais un bon avec un mauvais, un vivant avec un mort. Et, pendant qu'ils s'amusaient à les sauver, je filais. Un brouillard vint, et j'amenai la moitié vivante à la Havane. — Là, ils ont du bon sens, les Espagnols, tout catholiques qu'ils sont : ils savent qu'un homme met vingt ans à pousser. Ils n'aiment que les esclaves mâles et déjà grands. — Si je n'en amenai que la moitié, c'est parce que je suis trop bon. — Je suis un honnête marchand, messieurs. — Oui, j'étais trop bon, vraiment. — Je permettais que de temps en temps on les laissât monter sur le pont. Mais, pour me priver de ma vente, *ces voleurs* se jetaient dans la mer et se noyaient. Cependant, j'en vendis deux cents, sans compter *les mères*.

« J'ai fait ainsi une honnête fortune. Mon fils a acheté de belles terres en France, avec quelques millions que je lui ai donnés, et deux princesses

font les honneurs de ses bals à Paris. Il n'y a rien de mieux. C'est un bon pays où l'on n'estime que l'or. Ma belle-fille saura écrire si elle veut, et des auteurs corrigeront ses fautes d'orthographe.

« Assurez-moi donc l'avenir de mon commerce, et ensuite vous ferez un discours contre la traite et pour le droit de visite. »

L'avocat assura le navire, et ensuite il partit pour le parlement, où, parlant sur l'abolition, il fit frémir l'assemblée et pleurer deux bonnes quakeresses.

Ah ! villes de l'enfer, Paris et Londres, vous êtes deux courtisanes, courtisanes de l'or ; vous faites les modestes, vous baissez les yeux et vous montez sur un comptoir que vous couvrez d'un drap vert et que vous nommez *tribune*.

Vous élevez bien haut les balances d'or de la justice, mais vous avez dans votre manche des poids faux que vous y jetez.

A présent seulement, on espère que son fils un jour prendra cet homme par les épaules, le mettra à la porte, le ruinera, le jettera à l'hôpital, et que, convalescent et fiévreux, il sortira sans habits pour aller mourir dans la rue.

Alors seulement sera satisfaite la justice qui est en notre conscience, qui naît et meurt avec nous.

*
* *

LES TROIS FORÇATS

A Brest, aux galères, près tous trois d'être libérés, ils se font serment mutuel de ne plus commettre aucun crime.

Cherchant de l'ouvrage, ils sont repoussés de tous les coins et se réunissent pour allumer du charbon et s'asphyxier.

« Nous n'avons plus de foi chrétienne, nous aimons nos frères parce que le cœur nous le dit ; nous n'avons jamais tué.

— Moi, j'ai fait de la fausse monnaie.

— Moi, j'ai fait de faux billets.

— Moi, j'ai aidé à l'enlèvement d'une jeune fille.

— Allons chercher du travail.

Chaque bourgeois leur dit :

« Qui êtes-vous ?

— Nous ne sommes pas des criminels sanglants, nous voulons vivre en paix avec la société, nous n'avons jamais frappé ni l'homme ni la femme.

— Qui êtes-vous ?

— Nous ne sommes pas vos ennemis. Nous avons heurté la société dans ses lois, mais jamais nous n'avons fait mourir le citoyen. Nous avons blessé les mœurs et les lois mais non les vivants.

— Étrangers, nous vous demandons qui vous êtes, et vous nous répondez ce que vous n'êtes pas.

— Nous sommes forçats libérés.

— Retirez-vous et mourez de faim.

— Mourons donc et allumons le charbon. »

*

*   *

STANCES

Étant né gentilhomme, j'ai fait l'oraison funèbre de la noblesse, la noblesse écrasée

Entre les rois ingrats et les bourgeois jaloux.

Étant poète, j'ai montré l'ombrage qu'a du poète tout plaideur d'affaires publiques et le vulgaire des salons et du peuple.

Officier, j'ai peint ce que j'ai vu : le *gladiateur*, sacrifié aux *fantaisies politiques* du peuple ou du souverain.

J'ai dit ce que je sais et ce que j'ai souffert.

*

* *

SATAN SAUVÉ[1]

PREMIER CHANT

L'enfer. — Ce sera l'enfer de la pensée. Les âmes immortelles se souviennent dans la solitude et la nuit. Elles n'ont pas la distraction et la joie d'agir. Le souvenir de la vie, le regret de n'avoir pas saisi et fixé la jouissance qu'ils aimaient, la

[1] Un des projets les plus longtemps caressés par Alfred de Vigny c'était de donner une suite à *Éloa.* Il avait longtemps porté l'idée de ce poème ; il en avait, à différents intervalles, esquissé et remanié le plan, écrit des vers. La pensée en était neuve et aussi belle que celle qui avait inspiré la première conception d'Éloa, l'ange femme, l'ange de pitié, née d'une larme divine. Il s'agissait de tirer cet ange déchu de l'enfer, de sauver cette touchante damnée, la moins criminelle, la plus sympathique à coup sûr que l'enfer eût jamais reçue. Et le poète avait imaginé de sauver Satan lui-même par la grâce d'Éloa, d'abolir l'enfer par la vertu toute-puissante de l'amour et de la pitié. Quel dommage qu'il n'ait point exécuté le poème rêvé ! Voici le premier plan qu'il avait conçu et où se mèlent déjà quelques beaux vers : *disjecti membra poetæ.* (Note de Louis Ratisbonne.)

douleur de ne pouvoir comprendre l'éternité, problème auquel ils sont attachés, étaient le supplice des âmes damnées et des anges déchus. La pensée éternelle est un feu dévorant ; elle roule, elle vole, et son aile en vain parcourt l'univers ; elle ne quitte pas l'âme qu'elle travaille, qu'elle laboure comme un champ trop fécond. En vain l'âme se débat contre elle ; la lutte redouble la douleur. La pensée la poursuit, la dompte et la fait pousser de longs soupirs.

CHŒUR DES RÉPROUVÉS

Rendez-nous, rendez-nous nos faibles corps d'argile,
Le cœur qui souffrit tant et tout l'être fragile ;
Frappez le corps, blessez le cœur, versez le sang.
Et nous souffririons moins qu'au séjour languissant
Où l'âme en face d'elle est seule et délaissée ;
Car le malheur, c'est la pensée !

Éloa n'avait pas parlé depuis sa chute. Elle était restée immobile, posée dans l'ombre éternelle comme une pierre précieuse qui jette des rayons. La nuit était moins profonde depuis sa venue. Les Esprits passaient et repassaient près d'elle pour se voir entre eux à la lumière de sa beauté, et leur désespoir s'apaisait. Un pouvoir supérieur empêchait Satan de s'approcher d'elle. Il rôdait autour d'elle comme un loup autour d'une brebis enfermée dans une maison de verre. Le loup voit bien la lumière éclairer sa victime, mais il ne sait pas ce qui l'empêche d'y toucher. De temps en temps, il poussait des imprécations et se réjouissait des malheurs de l'homme :

La terre est malheureuse et gémit suspendue,
Entre le Maître et moi partageant l'étendue,
Elle suit en pleurant un chemin douloureux.
C'est l'éternel théâtre òu nous luttons tous deux ;
Tous les vœux élevés à la voûte immortelle,
Encens inaccepté, tombent en pleurs sur elle.
Il ne lui vient d'en haut que la foudre et l'horreur ;
Quand son dieu lui parla, ce fut de sa fureur ;
Lui-même, tout heureux qu'il est et qu'il se nomme,
Je l'entendis gémir, devenu Fils de l'homme,
Car rien n'est descendu sur ce monde odieux
Qui ne fût teint de sang en retournant aux cieux !

Chaque fois qu'il arrivait des damnés en enfer, Éloa pleurait. Un jour que ses larmes coulaient ainsi, l'ange maudit la regarde ; il n'a plus de bonheur à faire le mal. Elle le voit, lui parle : il pleure. Éloa sourit et élève son doigt vers le ciel, geste que l'on n'ose jamais faire dans les enfers.

« Qu'as-tu ? dit Satan. Qu'arrive-t-il ? Tu souris !

— Entends-tu ? entends-tu le bruit des mondes qui éclatent et tombent en poussière ? Les temps sont finis. Tu es sauvé. »

Elle le prend par la main, et les voûtes de l'enfer s'ouvrent pour les laisser passer.

*
* *

DEUXIÈME CHANT

La fin du monde. — Ils voient en passant tous les mondes s'abîmer.

TROISIÈME CHANT

Le ciel. — Dieu avait tout jugé du regard quand ils arrivèrent. Les anges étaient assis. Une place était vacante parmi eux : c'était la première.

Une voix ineffable prononça ces mots :

« Tu as été puni pendant le temps ; tu as assez souffert, puisque tu fus l'ange du mal. Tu as aimé une fois : entre dans mon éternité. Le mal n'existe plus. »

*
* *

AUTRES FRAGMENTS DE *SATAN SAUVÉ*

. . . .

Je vais te révéler les éternels secrets.
— Un mal universel accable la nature,
Une douleur profonde est dans la créature,
Depuis le premier ange établi dans les cieux
Jusqu'au dernier mortel trop petit pour nos yeux.
Depuis le monde ancien dont l'anneau brille et roule
Jusqu'au dernier soleil scintillant dans la foule,
Tout se débat en vain dans la chaîne de fer
Dont un Seul a lié le ciel, l'homme et l'enfer.
Chacun pleure en courbant une tête asservie,
Un éternel soupir est la voix de la vie
A laquelle répond dans l'âge illimité
Le soupir éternel de l'immortalité.

*
* *

Une nuit, j'errais seul à pied, dans la montagne
Dont la gorge est en France et le dos en Espagne.

Moi, j'allais sur son front et je me croyais grand
Pour avoir sous mes pieds l'eau verte du torrent.
J'allais donc triomphant sur cette énorme tête
Dont la neige est le casque et le glacier la crête,
Dont le roc est l'armure, et jusqu'à l'horizon
Je voyais se traîner sa robe de gazon.
C'était elle, c'était l'énorme sentinelle
Que Dieu même posa comme garde éternelle
Séparant à la fois vagues et passions,
Ici deux océans et là deux nations.

*
* *

LA FIN DES MONDES

II

On entendit un bruit épouvantable, immense,
Depuis ce point du ciel ou l'orient commence
Jusqu'au terme invisible où finit l'occident,
Du haut du nord glacé jusques au sud ardent,
Tout trembla pénétré d'une angoisse profonde.
Dans l'épaisseur de l'ombre on vît passer un monde,
Il tombait détaché de la voûte des cieux
Et malgré ses rayons...

*
* *

SUR *HÉLÉNA*

Un livre, tel que je le conçois, doit être composé, sculpté, posé, taillé, fini et limé, et poli comme une statue de marbre de Paros.

Sur son piédestal, tous ses membres doivent être dessinés purement, mesurés dans de justes proportions ; il faut qu'on les trouve aussi purs de forme en profil qu'en face.

Une fois *exposé* en cet état sur le piédestal, le groupe ou la statue doit conserver pour toujours chaque pli de son manteau invariablement sculpté.

On n'y doit rien changer.

Le public ne permet pas qu'on lui raconte la même histoire avec deux dénouements différents d'un même drame.

Les auteurs ont eu souvent la faiblesse de se laisser reprendre par une sorte de tendresse paternelle pour leurs essais d'adolescence ; il en est résulté un amas de fatras disposé sans goût et sans ordre. Au milieu de ces broussailles, le lecteur ne se donne plus la peine de choisir. Pourquoi travaillerait-il à épurer ce que l'auteur n'a pas su épurer et filtrer lui-même ? Il jette tout aux vents.

Héléna est un essai fait à dix-neuf ans. — Il a un vice fondamental, c'est l'action du poème.

Une jeune fille des îles Ioniennes a été *violée* par les soldats turcs.

Son amant, qui l'ignore, la conduit à bord d'un vaisseau grec qu'il commande et mène délivrer Athènes.

Il la voit mélancolique et souhaitant la mort. Lui qui ne voit et ne désire que la *victoire* sous les yeux de sa fiancée, il lui parle de la Grèce et la lui montre dans le lointain en traversant les Cyclades.

Elle voit une autre Grèce et ses ruines et ses tombeaux. On attaque Athènes en débarquant. Une église renferme les restes de la garnison turque

réfugiée ; Héléna voit ces Turcs qui vont être écrasés et s'élance en criant :

« Je meurs ici !

— Sans ton époux ?

— Mes époux, les voici, dit-elle. — Je meurs. Mon âme est *vierge encore.* »

Voilà le nom de l'énigme.

Son amant (*Mora*, nom mal choisi et au hasard, sans étude assez attentive des *Botzaris*, *Canaris*, etc., etc.), son amant est trop *naïf* en attribuant sa tristesse au regret seul qu'elle a d'avoir quitté *sa famille pour le suivre.* — Il n'ouvre les yeux qu'au moment de son aveu public et désespéré.

Le lendemain, au clair de lune, il va gémir sur sa cendre dans les ruines, invoque Héléna et promet de passer sa vie à pleurer sur cette cendre.

Cependant, il se console dans un coin en réfléchissant, et dit à son ombre qu'il hésiterait à la ressusciter s'il en avait le pouvoir, et qu'il l'aime mieux morte et à l'état de fantôme et de souvenir ; que leur amour sans honneur eût été très refroidi et fort troublé, et conclut :

Va, j'aime mieux ta cendre encor qu'un tel bonheur.

C'est une aventure souillée par le fond même du sujet, et je remarquai après la publication que les personnes qui m'en parlaient avec le plus d'*enchantement* et qui appréciaient le mieux ce qu'il y avait là de digne de la grande cause grecque, ne prenaient aucun intérêt ni à l'héroïne *cosaquée*, comme il était trop d'usage de le dire après l'avoir souffert dans les deux invasions, ni surtout à l'amoureux refroidi par la *découverte fâcheuse* du dénouement.

Refaire une autre aventure avec les mêmes personnages était une absurde et impossible tentative. — Moi-même, j'étais saisi de dégoût et d'ennui seulement en relisant cet essai, et la conclusion de mon examen de moi-même fut de retrancher le poème entier de mes œuvres ; je le fis, et fis bien.

Aujourd'hui, mon avis est encore le même.

Des fragments seuls, *leur date*, pourraient être imprimés, avec quelques autres vers écrits à différentes époques. Un petit volume, un jour peut-être, intitulé quelque chose comme *Fantaisies oubliées*.

APPENDICE

CODICILLE LITTÉRAIRE DU TESTAMENT D'ALFRED DE VIGNY

L'enveloppe du codicille portait cette suscription :

Codicille de mon testament

Propriété littéraire de toutes mes œuvres léguée par moi à un ami sûr, éprouvé et nommé ici.

ALFRED DE VIGNY.

Voici le texte de ce codicille, transcrit sur la minute déposée chez Me Lamy, notaire à Paris, et l'un des exécuteurs testamentaires d'Alfred de Vigny :

CODICILLE DE MON TESTAMENT

« Après avoir étudié et éprouvé l'excellence d'esprit et de cœur de mon ami *Louis Ratisbonne*, je l'institue et nomme propriétaire absolu et légataire de mes œuvres littéraires, sous toute forme, qui ont été publiées jusqu'à ce jour. Livres et théâtre n'auront, en l'absence éternelle de l'auteur, d'autre autorité que la sienne, et il y tiendra ma place en tout ;

« 1° A cette seule condition qu'il ne sera jamais cédé par lui une édition nouvelle que par un traité stipulant que, cette édition écoulée, il rentrera, à l'expiration du traité, dans la *plénitude* de sa propriété ;

« C'est-à-dire qu'il pourra, sans conteste, en céder une nou-

velle édition dans quelque format que ce soit, même celui dans lequel viendra d'être imprimée la plus récente édition ;

« 2° Et sous cette condition encore, que jamais *M. Louis Ratisbonne* ne cédera à aucun éditeur la propriété entière de mes œuvres et la possession perpétuelle.

« Il sait que l'expérience a démontré que, pour exciter et renouveler la curiosité publique, les éditeurs souillent par des *préfaces* et des annotations douteuses, quand elles ne sont pas hostiles et perfides, les *éditions* posthumes des œuvres célèbres.

« C'est pour mettre à tout jamais mon nom à l'abri de ces insinuations littéraires flétrissantes et dangereuses que mon ami *M. Louis Ratisbonne* veut bien accepter ce modeste legs.

« Sa charmante famille ne se compose, jusqu'à présent, que de plusieurs jeunes filles en bas âge.

« Mais, s'il devient père d'un garçon, il lui transmettra mes instructions.

« Sinon, un gendre y suffira, ou bien un auteur de ses amis, soit poète, soit écrivain éminent qu'il choisira comme je le fais ici pour lui-même.

« Fait à Paris, le samedi 6 juin 1863.

« ALFRED DE VIGNY. »

SCÈNES DU DÉSERT[1]

(FRAGMENTS DE L'ALMÉH, ROMAN)

I

UNE TENTE ARABE

Ze djoubish morgh wé mahy aramideh
Tlhawaditz pay derdamen xecnideh.

Tous les êtres créés jouissaient d'un sommeil paisible, et le malheur lui-même était endormi.

DJAMY, poète persan, *Amours de Zuleïka.*

CETTE histoire commence au milieu des nuits paisibles, claires et froides du *Saïd,* nom arabe de la Haute-Égypte, dans l'année de l'hégire 1212, que les chrétiens appellent l'an 1797, et que les Français nommaient alors l'an VI de la république, et dans le désert qui s'étend sur la rive gauche du Nil, à quelques lieues des grandes ruines de Thèbes.

La lumière de nuit était pure comme elle l'est toujours sous ce beau climat ; mais comme l'horizon y est continuellement voilé par de légères vapeurs, ce n'était qu'au zénith seulement que l'on pouvait voir les larges étoiles de la zone tor-

[1] *Revue des Deux-Mondes*, année 1831, t. II.

ride et les constellations inconnues à l'œil de l'Européen. Une terre inégale et blanchâtre, sans l'éclat de la neige, mais ondulée comme elle, s'étendait jusqu'à l'horizon comme une nappe immense dont rien ne rompait la triste uniformité. Cette sorte de mer immobile avait une lueur blafarde et mate, et partout s'étendaient des sables sans ombre. Seuls au milieu de la terre vide et stérile, s'élevaient deux colosses comme deux rochers dans l'Océan : ces figures énormes et d'inégale grandeur reposaient assises à côté l'une de l'autre sur des trônes de granit noir, larges comme deux collines[1] ; à la lueur des étoiles, on pouvait distinguer leurs bras immenses s'appuyant sur leurs genoux réunis ; et dans l'air, à une grande hauteur, reluisaient leurs têtes mutilées, qui s'élevaient sur leurs épaules comme deux grandes tours ruinées sur deux montagnes voisines. Ces antiques statues semblaient régner sur le désert et lui imposer son silence : tout, jusqu'à l'air lui-même, était sans mouvement ; quelquefois seulement une brise soudaine et rapide, venue de la mer Rouge, faisait voler devant elle un peu du sable fin de la plaine ; et puis, comme si cette terre morte eût fait un vain effort pour s'agiter et revivre, tout retombait dans un éternel repos.

Cependant un bruit inusité s'éleva tout à coup dans cette nuit silencieuse, ce fut un tintement léger de sonnettes et de grelots, secoués par un mouvement fréquent et régulier ; une masse blanchâtre, qui courait rapidement, s'approcha des deux colosses et tourna deux fois à l'entour.

[1] Le piédestal et le colosse (du sud) réunis pèsent 1,305,992 kilogrammes (2,611,985 livres). (Note d'A. de V.)

C'était un petit éléphant blanc, de la moindre taille, qui passait avec un trot rapide et allongé ; un homme paraissait assis sur son dos, au milieu de plusieurs fardeaux élevés ; douze autres hommes couraient à ses côtés, un enfant était couché sur sa tête. Après avoir fait le tour des statues, l'éléphant fut arrêté par son guide entre ces deux colosses, et vers le socle du plus grand, qui a soixante pieds de haut, et dont sa trompe n'atteignait pas le pied.

Une petite lumière rougeâtre brillait sur le sable ; elle éclairait l'intérieur d'une tente arabe plantée sur quatre piquets, et couverte de peaux de chèvre. Ce toit nomade s'appuyait contre la base immortelle et pesante de la statue de Memnon, et s'élevait à peine à la moitié de son piédestal ; les deux pieds réunis du colosse paraissaient comme un double dôme sur la tente qu'ils ombrageaient. A quelques pas, une longue lance était plantée dans le sable ; un large anneau de fer passé dans le bois de cette pique ployante et balancée comme un jeune arbre retenait la jambe d'un beau cheval, qui se mit à hennir en secouant sa crinière et frappant la terre de son pied libre. L'odeur et l'aspect de l'éléphant l'avaient effrayé, et l'influence qu'exerce l'approche de ce puissant animal sur tous les autres fut communiquée à deux chameaux, qui, se levant par saccades, passèrent leurs longs cols par-dessus la petite tente, et firent de vains efforts pour briser les licols qui les attachaient à des débris de monuments. Cet effroi ne jeta aucun trouble sous le toit des hommes ; personne ne parut hors de la tente, et le nouveau venu, après s'être laissé glisser sur le flanc de l'éléphant agenouillé, et l'avoir fait conduire à quelque

distance par les hommes de sa suite, entra seul dans la tente. Il souleva le tissu de peau de chèvre qui la formait et demeura debout sur le seuil sans entrer. Il vit alors ceux qu'il semblait être venu chercher, un homme et une jeune femme, placés en face l'un de l'autre, et dans la même attitude. Un vieillard grave était, non pas assis, mais ployé, les jambes croisées, sur le tapis qui régnait dans toute la tente, et fumait une longue pipe dont le tuyau formait autant de cercles et d'anneaux que le corps d'un serpent avant d'arriver au réceptacle du tabac, posé au milieu du cercle comme un vase ou un encensoir ; son aspect était vénérable par la noblesse de ses traits allongés et amaigris, l'expression de ses yeux noirs et bien fendus était fort douce ; mais le sourire de ses lèvres épaisses, trait particulier aux Arabes, était une sorte de convulsion sauvage qui, à la manière du tigre, découvre des dents luisantes que l'on croirait prêtes à mordre ; une barbe blanche et droite tombait en touffes inégales et désordonnées sur la poitrine nue de cet homme ; un schall était négligemment noué sur sa tête chauve, et un vaste manteau blanc, drapé autour de son corps avec un art connu des Orientaux seuls, cachait des membres nerveux et bruns, et des bras nus qu'il découvrait en parlant, et dont il montrait complaisamment la force.

Devant lui une jeune fille, d'environ quatorze ans, était si mollement couchée qu'on l'aurait crue endormie. Deux coussins d'une étoffe brune déchirée en plusieurs endroits soutenaient son bras et sa tête. Un grand voile de toile blanche tombait derrière ses cheveux tressés en longues

nattes, au bout desquelles pendaient de petites sonnettes d'argent, et des sequins d'or percés et attachés de distance en distance à chaque nœud des tresses. Tout son costume avait une forme voluptueuse et négligée, par on ne sait quel mélange de luxe oriental et de misère sauvage : une sorte de pantalon, d'une étoffe transparente, usée et ternie, laissait nue sa ceinture et son sein, et la couvrait jusqu'à ses pieds, très petits et posés à nu sur des souliers de bois ; à son cou pendaient des colliers ornés de mille petites figures et soutenant deux petites boîtes, dont l'une contenait selon l'usage un verset du Koran, l'autre des essences. La beauté régulière de ses traits était admirable, sa bouche était petite et sérieuse, ses yeux grands et doux étaient abaissés avec leurs longues paupières sur une sorte de mandoline arabe à long manche et à trois cordes, appelée *tan-bour*, qu'elle effleurait presque sans bruit du bout des doigts. Deux choses de la nature et de l'art s'unissaient cependant pour donner à cette jeune fille un aspect moins doux au premier abord ; son teint était absolument jaune, ses sourcils arqués étaient peints d'une couleur étrangère et noire appelée *surméh* et l'extrémité de ses doigts était rougie de ce *hennéh*[1] qui rassemble les nuances de la pourpre et du safran. Près d'elle étaient posées sur le tapis trois tasses d'un café fumant et une petite pyramide de riz. L'intérieur de cette petite demeure était éclairé par un œuf d'autruche suspendu au sommet de la tente et rempli à demi d'une huile odoriférante.

[1] Le *hennéh* est un arbrisseau qui croît dans l'Inde, et est cultivé en Égypte, surtout aux environs du Caire. On broie ses feuilles séchées ; on en fait ensuite une pâte qui sert de teinture.

A peine la jeune Arabe eut-elle aperçu un homme à l'entrée de la tente, qu'elle se leva comme une gazelle blessée, et jeta sur son visage un second voile de toile bleue, percé devant les yeux seulement, et assez grand pour la couvrir de la tête aux pieds, et cette élégante femme prit tout à coup la triste et sombre tournure de ces pénitents noirs qui, en Europe, accompagnent les enterrements. Le vieil Arabe lui lança un regard courroucé, qui semblait chercher les yeux de sa fille jusque sous l'abri sombre du *borkô*, pour lui reprocher d'avoir trop tardé à s'en couvrir ; puis il se hâta de reporter les yeux sur l'étranger, comme pour voir s'il avait eu le temps de contempler son enfant ; mais il fut rassuré pleinement par l'attitude froide et cérémonieuse de l'Indien. Celui-ci avait la tête inclinée sur sa poitrine, les bras croisés, et les yeux fermés comme plongés dans la plus profonde méditation. Son costume excita la surprise de ses hôtes ; son front, d'un noir rougeâtre, était couvert d'un turban de mousseline, à ses oreilles pendaient de longues perles, et de longs colliers à son col, ses jambes noires et ornées de cercles d'or étaient à demi couvertes par un caleçon de mousseline blanche, et, chose plus étrange, il avait revêtu l'habit uniforme bleu des Européens ; sur ce costume des Indes et auprès du *cangiar* de son pays pendait une épée française.

Le vieux chef de tribu attendit quelque temps sans se déranger, ni faire le moindre mouvement, continuant de fumer paisiblement sa longue pipe. Cependant, s'apercevant que l'Indou demeurait obstinément dans la même attitude, et luttait avec

lui d'immobilité, il en conclut, avec justesse, que l'étranger attendait que le premier mot vînt du cheik ; il se décida donc à le prononcer, et, ôtant avec lenteur de ses lèvres le bout d'ambre de sa pipe, il articula gravement le *Salam alicum* des Orientaux, ou « La paix soit avec toi ».

L'Indien, comme mis en mouvement par ces deux mots, leva la tête et s'avança d'un air doux et paisible jusqu'au milieu de la tente, et pour y arriver, il lui suffit de faire trois petits pas ; là il s'inclina profondément, toucha la terre de ses deux mains et les porta sur son front pour accomplir le *salam*, ensuite prit la parole, et prononça de la gorge et d'un ton nonchalant et presque dédaigneux un long discours en langue de l'Indoustan, où le mot seul de *Brahma* fut intelligible pour le cheik. Mais celui-ci ne sourcilla pas, le laissa continuer jusqu'à la fin, sans témoigner par un seul regard ou par le moindre geste l'impatience de ne pas comprendre, et lorsque le nouveau venu eut fini sa harangue, il lui fit un geste gracieux pour l'inviter à s'asseoir, et lui montra une petite tasse pleine de café, en disant seulement *cahoué*, nom qui signifie *force*, et qui en donne aux habitants pour supporter les chaleurs de leur climat. L'Indien s'accroupit sur les talons sans répondre, tournant dans ses doigts, d'un air d'orgueil inexplicable, une sorte de petite ficelle blanche qui pendait de son épaule gauche à la hanche droite, et passait sur son habit militaire bleu. Il repoussa doucement le café qui lui était offert, comme si un scrupule religieux l'empêchait d'y goûter, et prit seulement avec les doigts quelques grains de riz et de sel qu'il porta sur ses lèvres, puis il accepta

une longue pipe que lui présenta l'Arabe, et tandis que la jeune fille, enveloppée de son manteau bleu et accroupie près de son père, semblait craindre de faire un mouvement, des nuages de fumée embaumée s'élevèrent à la fois des deux bouches et des deux tuyaux, de manière à former sur les têtes un nuage qui offusquait la timide lueur de la lampe. Le bruit des lèvres qui aspiraient cette vapeur fut longtemps le seul que l'on entendît, enfin le grave cheik parut se rappeler que pour savoir ce que voulait son hôte, il pouvait être bon de le comprendre ; et avec ce calme des Orientaux pour qui l'on dirait qu'il n'y a pas d'heures, à voir comme ils songent peu à les employer, il dit tout haut ce seul mot : *Frank.* Aussitôt sa fille se leva, et sortant de la tente, parla avec un ton de commandement ; une voix d'enfant répondit, on entendit un cheval partir, et elle rentra bientôt sous la tente de peaux de chèvre, s'assit sans parler, et ne cessa de tourner de son père sur l'Indou ses grands yeux noirs qu'on voyait briller sous l'épaisse toile de son masque, tandis que les deux graves personnages, recommençant à fumer de nouvelles pipes sans prononcer une syllabe, presque sans remuer les yeux, passèrent ainsi toute la nuit, soit qu'ils fussent aussi indifférents et dénués d'idées que des pagodes de porcelaine, soit qu'ils demeurassent plongés dans des méditations aussi profondes que celles d'un fakir ou d'un ulémah cherchant à comprendre les soixante-dix mille incarnations de Vichnou, ou bien la mission de Mahomet, envoyé comme prophète, *au rouge et au noir*, selon l'expression du sage Abu'l Feda.

II

UN PALAIS DÉSERT

Au nom de Dieu, clément et miséricordieux. O infidèles idolâtres! je n'adore pas ce que vous adorez, et vous n'adorez pas ce que j'adore.

Al-Koran, chap. *des Infidèles*, écrit à la Mecque.

C'ÉTAIT, comme on l'a pu entendre, un jeune enfant arabe qui avait reçu les ordres laconiques du cheik par la voix de sa fille. Ce bel enfant, entièrement nu, et dont la tête seule était couverte d'une calotte rouge, sauta promptement sur la jument, toute sellée, qui était attachée derrière la tente, et qui se mit à bondir sitôt qu'elle sentit son pied dégagé de l'anneau de fer qui la retenait; elle s'enleva et sauta trois fois, avec des mouvements onduleux et gracieux, comme pour délasser ses membres vigoureux de leur longue contrainte; et puis, après que son jeune cavalier eut pris sa lance de seize pieds et jeté un regard sur les étoiles, pour se diriger dans le désert comme un pilote sur la mer, la belle cavale partit au galop, et passa si légèrement sur le sable, que l'on aurait pu croire ses pieds garnis d'une enveloppe de velours; on les entendait à peine retomber sur le sol, et elle

semblait se guider elle-même dans l'ombre, car la haute selle qu'elle portait enveloppait entre les arçons et son siège et cachait presque entièrement le petit Bédouin. Ce jeune et hardi cavalier, quittant les colosses de la plaine, que les Arabes nomment Tâma et Châma, tourna vers le sud-ouest pour trouver le chemin qui borde le désert ; et, remontant contre le cours du Nil, il traversa d'abord un petit bois d'acacias épineux, si clairsemés qu'on aurait pu les prendre, dans la nuit, pour des piques plantées à de grands intervalles ; une petite vallée poudreuse s'ouvrit au delà, il la passa rapidement ; ensuite il franchit sans hésiter une vaste enceinte de briques remplie de débris de colosses, embarrassée par des têtes et des membres de marbre et de basalte, qui semblaient dans l'ombre un champ de bataille de géants ; à la lueur des étoiles, il voyait à l'occident la chaîne libyque, qui s'étendait comme une muraille blanche, et lorsqu'il se trouva élevé sur un promontoire de poussière et de débris, il reconnut dans l'air une masse noire et carrée, soutenue sur deux sombres pyramides, et formant une porte démesurée ; c'était le premier pylône[1] du palais antique de Médinet-Abou, l'un des neuf villages de masures qui sont jetés d'espace en espace sur l'emplacement de l'antique Thèbes aux cent portes. Ces villages donnent leurs noms barbares à ces majestueux débris, aux pieds desquels ils rampent obscurément, et qu'ils souillent comme des ronces

[1] *Pylône*, nom grec qui a été depuis longtemps adopté pour représenter à la pensée ces sortes d'arcs de triomphe dont le sommet est une terrasse et les deux piliers de larges obélisques. (Note d'A. de V.)

souillent le pied d'une forêt de chênes brisés. Pour arriver au vieux temple, l'enfant mit son cheval au pas, et commença à circuler lentement dans les routes tortueuses, étroites et obscures que le hasard a laissées dans ces entassements de ruines, et que la nuit ne pouvait permettre de reconnaître qu'à l'œil exercé d'un enfant bédouin, et au pied intelligent d'un cheval arabe.

Tandis qu'il marche ainsi avec précaution, il nous est nécessaire de le devancer, et de nous occuper des habitants de ce reste de palais, habitants auxquels ceux de la tente avaient souvent recours, et qu'ils venaient trouver dans toutes les circonstances pressantes qui nécessitaient les secours de la médecine ou des autres sciences européennes. Nous remonterons un peu dans le passé, et nous y apprendrons à connaître les nouveaux personnages que nous devons rencontrer.

Deux des pères jésuites qui avaient succédé à la mission du père Brévedent en Éthiopie furent contraints à quitter ce pays par les inquiétudes sans nombre que leur causèrent le patriarche et les prêtres cophtes, dont la religion est celle de ce royaume ; ils furent heureux de se retirer sains et saufs, à travers leurs ennemis chrétiens et mahométans, et, descendant à grand'peine le cours du Nil, vinrent se cacher dans les décombres de Thèbes : remplis de persévérance, de courage et de finesse, ils parvinrent à gagner, à force de temps et de services rendus, la confiance des Fellahs des neuf villages des deux rives, et même d'une tribu d'Arabes pasteurs nommée Ababdèhs, et à établir une sorte de petite mission sur la rive gauche du Nil. Il est bien vrai qu'ils furent obligés

d'atténuer étrangement la rigueur des maximes du catholicisme, qu'ils voulaient établir au centre d'un pays mahométan ou schismatique ; ils avaient affaire à de rudes et superstitieux néophytes, qui les placèrent souvent dans l'alternative de faire céder leurs principes, ou d'être livrés aux Mamelouks qui gouvernaient despotiquement l'Égypte, et dont les pauvres pères se cachaient soigneusement.

On peut donc dire qu'il y eut conversion de part et d'autre, en ce sens que les Arabes arrachèrent de leurs pieux missionnaires des concessions secrètes et des permissions occultes dont les bons pères demandaient sans doute pardon à Dieu dans leur cœur, tandis qu'en échange ils accordèrent aux deux frères de Jésus les privilèges, successivement octroyés, d'enseigner les enfants et de dire secrètement la messe, pourvu qu'ils n'eussent pas de cloches, et ne s'avisassent jamais de parler aux femmes, sous peine d'être tués sur-le-champ par leurs maris ou maîtres, ce qui pensa arriver deux ou trois fois aux bons missionnaires que leur âge avancé ne put soustraire qu'avec bien des difficultés à l'inflexible jalousie orientale. Il était résulté de ces arrangements et de ces mutuels sacrifices une sorte de petit culte mixte, tout particulier, qui s'exerçait dans l'ombre ; une croyance vague et complaisante, qui n'était ni la religion romaine, ni la grecque, ni la cophte, ni l'arménienne, ni le schisme Jacobite, ni le Surien, ni l'Eutychéen, ni le Nestorien, ni le Sévérien, ni celui des Monophysites, cultes qui règnent dans l'Orient, débris épars du christianisme qui survivent à sa chute comme les débris des temples au pied des mosquées ;

mais c'était comme une sorte de moyenne proportionnelle trouvée entre la religion catholique et celle de Mahomet, demi-teinte entre les deux couleurs, demi-ton entre deux sons, point d'intersection, vacillant et indéterminé, montant ou descendant selon la circonstance, et selon que la fortune de la mission haussait ou baissait dans l'opinion. On verra par la suite en quoi consistaient les accommodements d'amis dont nous parlons, et cette sorte de sainte contrebande : elle faisait, par exemple, que les bons pères n'hésitaient pas à bénir les talismans musulmans et le Koran quand un Bédouin les leur apportait, de crainte qu'en désespoir de cause il ne les portât au santon du voisinage. Quoi qu'il en soit, d'abord médecins, puis religieux ouvertement, les deux pères, qui avaient nom *Félix* et *Servus Dei*, avaient établi leur chapelle et leurs personnes à Médinet-Abou, d'une manière aussi solide que quelque chose ou quelqu'un pouvait l'être en Égypte, sous l'empire aristocratique et militaire des Mamelouks, lorsque dans l'année 1793, le premier, qui était le plus jeune, fut emporté par la peste, dont il avait espéré guérir une pauvre famille de Cosséir, petit port voisin de Thèbes, sur la mer Rouge ; et à l'époque de cette histoire, il ne restait plus que le P. *Servus Dei*, comme timide pasteur du plus farouche et du plus perfide de tous les troupeaux.

L'excellent homme, qui avait jugé à propos de prendre ce nom latin, qu'il rendit célèbre et digne de figurer dans les *Lettres édifiantes*, en avait sans doute un autre dans le monde ; mais on n'en a jamais rien su, et il parut toujours l'avoir complètement oublié, n'ayant de sa vie laissé échapper

un seul mot qui pût marquer un souvenir d'un genre de vie différent de celui qu'il menait. Il s'était logé dans un de ces vastes et magnifiques souterrains de Thèbes dont les murs sont chargés de dessins bizarres et d'hiéroglyphes qui sont encore très mystérieux pour nous ; ce souterrain avait son entrée dans l'immense cour du palais de Médinet-Abou, qui avoisine un vieux temple et un pavillon, ancienne demeure des prêtres égyptiens.

Le temps l'avait rendu possesseur des ruines extérieures et intérieures de ce gigantesque édifice, avec d'autant moins de résistance que les misérables cahutes du village voisin étaient totalement abandonnées. Le pauvre moine se trouvait donc maître absolu de l'une des demeures des Pharaons et officiait dans le sanctuaire de la déesse Isis, se voyant ainsi souverain spirituel et temporel d'un palais auprès duquel tous ceux de Rome et de l'Europe entière ne paraîtraient que des chaumines enfumées ou des colifichets d'enfants. Cependant, quelque juste que soit l'enthousiasme qui nous porte à signaler ainsi la gloire de notre ami, nous devons dire qu'il n'était pas le premier religieux conquérant de ces magnifiques demeures ; elles portaient et portent encore les traces de tous les cultes qui furent en honneur dans l'Égypte : les chrétiens de la première Église de la Thébaïde avaient élevé une chapelle dans la cour du grand temple ; les musulmans en firent depuis une mosquée, après l'avoir purifiée avec de l'eau rose ; mais le temps renversa bientôt ce faible édifice avec ses croix et ses croissants au pied des ruines impérissables qui l'entouraient comme des fortifications ; il n'en resta que quelques belles colonnes

de granit rouge, d'un seul morceau, qui semblent placées là comme point de comparaison et de proportion entre le goût étroit, mesquin et joli de l'architecture moderne et la simplicité grandiose et la sublime beauté de l'architecture et de la statuaire antiques.

La nuit dans laquelle se passèrent les événements très simples que nous avons à raconter, était déjà très avancée, lorsque le P. *Servus Dei* sortit de son souterrain, portant une lanterne sourde dans une main, et dans l'autre un pot d'argile très pesant ; il monta dans les décombres, et, seul dans l'immense péristyle du palais découvert, il se dirigea d'un pas assuré vers le milieu du mur le plus grand, le mieux conservé, et le plus surchargé de dessins de batailles et d'offrandes religieuses. Là, il s'arrêta, et posant, non sans quelque peine, plusieurs pierres les unes sur les autres, il en fit une sorte d'échelle, au moyen de laquelle il s'éleva à la hauteur d'une grande figure d'Osiris, assis sur son char de victoire, et tenant d'une main les rênes de ses chevaux et de l'autre faisant un signe pacifique à une quantité de petits hommes dont la tête n'atteignait pas son genou, et qui répandaient en offrande, sous les roues de son char, une pluie de mains et d'oreilles coupées à ses ennemis. Le bon père, ayant posé sa lanterne à côté de lui, se mit à considérer le profil d'Osiris, dont l'œil était vu de face, comme un peintre regarderait un mauvais tableau qu'il serait chargé de réparer ; il examina quelque temps en silence la figure d'épervier qui formait la coiffure du divin personnage et, poussant un léger soupir, il demeura un moment les bras croisés à le considérer atten-

tivement. Enfin, prenant tout à coup son parti, il trempa et retourna longtemps un gros pinceau dans le pot qu'il avait apporté et, le retirant tout gonflé d'une belle couleur d'ocre jaune, l'appliqua sur la muraille et dessina un demi-cercle autour de la tête d'Osiris ; puis, mettant tous ses soins à bien détacher le profil, et à cacher la tête d'épervier, il remplit la circonférence avec sa couleur pâteuse, de manière à former une sorte de lune derrière la tête et les épaules de l'ancien dieu de l'Égypte. Très satisfait de son ouvrage, il descendit de ses degrés de pierre pour l'examiner de loin, pencha à droite et à gauche sa tête chauve, et caressa son menton à barbe grise d'un air d'artiste consommé ; ensuite, remontant sur son échafaud et saisissant de nouveau son gros pinceau, il se préparait à corriger la main étendue du dieu, lorsqu'une voix forte fit retentir dans l'écho des péristyles un éclat de rire long et ironique qui fit tressaillir le bon missionnaire ; il retourna la tête avec un peu d'embarras, et vit en bas de son piédestal un homme dont la présence ne lui causa aucun étonnement mais un léger mouvement d'humeur.

— Mon cher ami, dit-il cependant en français avec douceur à ce jeune homme, j'ai eu bien des croix à porter à la suite de Notre-Seigneur, depuis que je mène la vie évangélique dans la domination des infidèles ; ces croix me sont venues de la part des mahométans et des schismatiques surtout. Je n'ai pas eu moins à souffrir de la part des libertins auxquels je tentais d'enlever leurs victimes ; mais la croix la plus lourde pour moi serait de voir un catholique romain se rire d'un acte de

foi que j'accomplis dans toute la simplicité de mon cœur.

— Allons, allons, bon père, ne nous fâchons pas, répondit le nocturne visiteur ; vous y perdriez peut-être un peu, car le moment approche où bien des gens ici auront besoin de moi, et vous tout le premier. Jusque-là permettez-moi de m'étonner de vous voir devenu tout d'un coup peintre en bâtiments, et de vous demander si je puis vous seconder dans votre ouvrage mystérieux.

— Quant à me seconder, dit le père *Servus Dei*, je ne doute pas que vous n'en soyez très capable, car celui qui sait toutes les langues peut bien savoir aussi tous les métiers ; et en vérité, mon ami, quand vous me diriez que vous allez rebâtir le temple de Médinet-Abou, et le remettre en l'état où il était sous Sésostris, qui certainement est le Pharaon de l'Écriture, cela ne m'étonnerait point de votre part après ce que je vous ai vu faire. Mais je n'ai pas besoin d'aide en ceci : ce que je vous demande, c'est de ne pas me faire entendre un second éclat de rire comme celui-ci, qui m'a semblé tout à fait infernal, vraiment infernal, soit dit sans vous offenser, mon ami. — Sans vous offenser, reprit-il, en descendant de ses pierres et en serrant la main de cet homme, car vous savez que je vous aime déjà comme un fils, quoique vous me soyez tout à fait inconnu.

La main nerveuse et sèche du nouveau venu serra les petits doigts jaunes et maigres du père, et il s'écria avec un accent ferme, mais douloureux, qui pénétra jusqu'au cœur du missionnaire :

— Dieu veuille, mon père, que je sois inconnu à tout le monde ; moi et mes pareils ne devons désirer

que cette destinée-là. Mais le temps va venir où je courrais bien des dangers, s'il y avait des dangers pour un homme qui, au fond, ne se soucie guère de ce qu'il deviendra.

— Eh ! bon Dieu ! mon fils, dit le père alarmé, que pouvez-vous craindre dans cette retraite, où nous menons tout à fait la vie des anciens solitaires de la Thébaïde ? Les Mamelouks n'ont pas paru depuis qu'ils ont levé le *myry* de l'an dernier ; les habitants du *Saïd* sont très doux et accoutumés à vous. A présent, de quels dangers parlez-vous ?

— Oh ! n'importe ; ne faites pas attention à ce que je vous ai dit. Moi, voyez-vous, je suis toujours en voyage ; ce temps de repos n'était qu'une halte. Mais vous, père, préparez-vous aussi, car je me trompe fort ou ceux qui viendront n'auront pas grande sympathie avec vous.

— Qui doit donc venir ici, mon Dieu ?

— Des gens que je suis venu attendre, et que j'ai besoin de voir de près ; je ne puis vous les nommer, mais ils se feront bien voir et entendre ; et je vous le dis sur mon honneur, dès qu'ils seront venus, il n'y aura pas un seul cheveu de ma tête en sûreté.

— En ce cas, mon fils, dit le père en souriant, il faut compter sur la Providence.

— Nous sommes dans le pays de la fatalité, reprit l'étranger, qui en ce moment parlait français sans le plus léger accent, et nous verrons ce que l'un et l'autre amèneront. Qu'est-ce que cela me fait à moi ?

— Heureux ceux qui ont confiance dans le Seigneur et dont la conscience est en repos ! dit

le missionnaire avec résignation, mais cependant baissant la tête avec un air de préoccupation visible.

— Voilà ! voilà les soupçons que j'inspirerai toujours, et vous ne pouvez vous en défendre, ajouta son interlocuteur avec un rire forcé ; mais cela m'est égal. Oui, pardieu ! cela m'est égal, ajouta-t-il en élevant les mains ; l'opinion des hommes m'est indifférente. Qu'est-ce que cela me fait ? ajouta-t-il après un repos.

C'était sa phrase favorite.

Le père *Servus Dei* fut effrayé de ces exclamations, et voulut éviter d'y répondre. Il y avait dans ce jeune homme quelque chose qui le déconcertait et l'intimidait sans qu'il se l'avouât lui-même ; il remonta paisiblement, en apparence, sur son échafaud de pierre, et, prenant son pinceau, il se mit à barbouiller une croix dans la main d'Osiris avec la même couleur jaune, car il n'en avait qu'une. L'autre le laissa faire et se promena de long en large, les mains derrière le dos, dans la vaste cour pleine de débris où ils se trouvaient, marchant avec une vitesse qui suffisait pour faire reconnaître un Européen. Pendant environ un quart d'heure, on n'entendit que le bruit de ses pas, qui retentissait dans l'écho des mille piliers carrés qui formaient le grand péristyle ; enfin, vers la vingtième fois qu'il repassa devant la petite lanterne du missionnaire, celui-ci, se retournant un peu, le pinceau à la main, lui dit :

— Croyez-vous, mon fils, que ce soit une imprudence, d'après vos tristes prévisions, que de transformer cette figure païenne en un saint Jean, selon l'usage de nos pieux frères de la primitive

Église, qui n'ont eu qu'à ajouter une robe à ces images profanes d'Isis que vous voyez ici près, pour en faire une représentation assez passable de la sainte Mère de Dieu ?

— Eh ! mon Dieu ! mon bon père, reprit un peu brusquement l'interprète, car il n'était connu dans le pays que sous le nom de ses fonctions, usage assez général dans l'Orient, où l'on fait plus de cas du surnom que du nom, et cet usage favorise singulièrement l'incognito ; mon Dieu ! vous pouvez bien faire tous les petits barbouillages qui vous plairont sur la muraille, cela n'aura guère plus de conséquence aux yeux des Européens que les soldats que les enfants dessinent au charbon dans les rues de leurs villes.

Quoique visiblement choqué de la comparaison, le père ne perdit pas de vue la circonstance où il se trouvait et le mot échappé à l'interprète.

— Vous dites donc que ce sont des Européens qui doivent venir ? dit-il en regardant un peu en dessous la physionomie de l'étranger, que sa lampe et la clarté croissante du ciel éclairaient assez.

Celui-ci, sans chercher à se cacher, s'approcha davantage.

— Oui, dit-il d'un ton sérieux et solennel ; oui, ce sont des Européens, des Européens sans pitié, sans foi, sans loi, sans mœurs, sans gouvernement régulier, plus barbares que les Bédouins et les Mamelouks. Voilà ce que j'ai à vous dire ; tenez-vous pour averti, et réfléchissez. J'ajoute à cela, une fois pour toutes, que si vous voulez quitter le pays, il y a à Cosséir un brick qui vous portera où vous voudrez.

— Quitter le pays ! dit le missionnaire avec

chaleur. Ah ! mon fils, ce n'est pas à soixante-deux ans, quand on en a passé quarante à étudier la langue, le caractère et les usages d'un peuple, que l'on songe à changer de pays, parce que ce pays change de maîtres. Et ne l'ai-je pas vu déjà en changer cinq fois ? N'ai-je pas vu Ibrahim, le premier qui renversa les pachas en 1746 ? N'ai-je pas vu le Cheik-el-Beled, le fameux Aly-Bey, qui se déclara sultan d'Égypte, prit la Mecque et battit toutes les troupes du Grand-Seigneur ? Cette main a touché celle de Dâher, son ami fidèle, en 1772 ; et j'ai été réduit à me cacher dans les tombes que vous voyez ici à Qournah, lorsque le brigand Mohammed lui succéda ; à présent je respire sous la protection de Mourad et d'Ibrahim, les Mamelouks. Eh bien ! pourquoi notre Sauveur, qui m'a tiré de la dent des tigres, m'abandonnerait-il sous celle des loups ? J'accomplis son œuvre, je suis son soldat, son serviteur, et il ne délaissera pas celui dont les services remontent jusqu'au temps du révérend, et j'oserais même presque dire du bienheureux père Sicard !

— Vous avez raison, mon bon père, vous avez raison, restez ici. Moi, qui suis plus exposé, j'y veux rester aussi ; mais souvenez-vous que je vous ai averti.

— Et d'ailleurs, poursuivit avec la même vivacité le bon missionnaire, il se passera bien du temps sans doute avant que vos craintes se réalisent, et d'ici là la mission aura gagné et aura pris une attitude plus respectable ; nous aurons jeté des racines plus profondes par la protection de Mourad-Bey, que je regarderai toujours comme moins éloigné du royaume de Dieu que les autres

beys des Mamelouks. Mourad-Bey, je vous l'ai dit, m'a promis solennellement et avec serment qu'il me permettrait d'avoir une cloche.

Et voyant un léger sourire sur les lèvres habituellement sérieuses de l'interprète :

— Vous riez, mais vous ne savez pas de quelle importance est une cloche dans une mission ; ce fut toujours le désir le plus ardent qu'il y eut dans le cœur du P. Félix et dans le mien. Si nous avons une fois la cloche, nous pourrons appeler de loin notre petit troupeau, et je pourrai sans mentir nommer église ce qui ne serait qu'un débris de temple jusque-là ; une fois cette cloche suspendue, et il me sera facile de le faire, pourvu que Mourad tienne sa promesse, une fois que la cloche aura retenti depuis El-Acâlteh jusqu'à Med-Amoud[1], qui doutera que la Sublime-Porte ne permette et ne protège ouvertement notre culte, comme en Syrie celui des Maronites, qui n'est autre chose que le culte catholique romain ? Cette opinion établie, les tièdes seront réchauffés dans leur foi ; vous verrez les ouailles accourir de tous les côtés, et la tribu des Beni-Ouassel pourra peut-être se joindre à celle des Ababdèhs ; dès que mon troupeau se sera accru à ce point, on n'osera pas refuser aux cheiks de ces tribus la permission de construire ici, où je suis, un petit autel, et vous qui savez tout et qui êtes, je crois, catholique romain, vous m'aiderez à orner le temple du Seigneur. Il ne serait pas impossible qu'il nous vînt des vases sacrés de Cosséir ou par la caravane de Damas, et les Cophtes, qui se sont

[1] Villages aux deux extrémités de l'emplacement de Thèbes. (Note d'A. de V.)

égarés et qu'on pourra faire rentrer dans le sentier de la vraie foi, sont déjà habitués aux rites du vrai culte ; ils ont des chapelains, des desservants, des...

— Tenez, bon père, voilà un enfant de chœur qui vous vient, interrompit l'interprète avec un rire caustique, en voyant s'avancer sous le premier pylône un beau cheval guidé par le petit Bédouin que nous venons de voir partir de la tente.

— C'est bien extraordinaire à cette heure, dit le père étonné, et, descendant de son échafaudage en jetant son pinceau, il marcha précipitamment au-devant de l'enfant, qui en un seul bond fut à terre. Le jeune Arabe ne salua qu'en posant sa main droite sur son cœur, et, faisant des gestes aussi composés, aussi graves et aussi lents que ceux d'un patriarche auraient pu l'être, il annonça dans sa langue que Yâqoub, cheik des Ababdèhs, avait reçu sous sa tente un Indou accompagné de ses esclaves, mais qu'on ne savait pas le sujet de sa mission, ni comment il était venu, parce qu'il ne parlait ni l'arabe, ni la langue des Francs ; que le cheik désirait la présence et les services de l'interprète et qu'il viendrait à la naissance du jour le consulter, si c'était son plaisir et son moment, car le caractère grave et la multitude des connaissances de l'Européen lui avaient acquis, dès son arrivée, une vénération presque superstitieuse de la part des cheiks et de tout le pays, qu'il n'était venu habiter que depuis six mois. Lorsque le missionnaire lui demanda quelle était là-dessus sa volonté, il réfléchit longtemps sur cette circonstance, et le débarquement d'un Indien sembla l'étonner : il interrogea l'enfant en arabe vulgaire, lui demanda depuis quand et

comment l'Indou était débarqué, mais ses questions furent inutiles. Enfin il s'écria :

— C'est le commencement, ce doit être le commencement ; qu'il vienne : puis, reprenant le style et la langue arabe avec la facilité d'un Bédouin et la prononciation fortement gutturale : — Dis au cheik Yâqoub, père de Souleyman : Yousouf èl Terjmân vous attend demain à l'heure où les Croyants doivent lire le chapitre de l'Aurore.

Le père *Servus Dei* parlait moins bien l'arabe, qu'il avait appris pendant quarante ans ; cependant il s'en servait toujours dans ses relations avec les Bédouins et se faisait passablement entendre d'eux ; il emmena celui-ci à quelques pas, et lui dit en faisant de nombreuses parenthèses : — Nous avons d'autres affaires à régler, mon enfant ; tu diras au cheik Yâqoub que rien ne m'échappe, et qu'il y a ici un génie qui me dit tout. Je sais que son neveu Souleyman vient d'épouser sa fille Zahra ; j'espère qu'ils se conduiront bien et en bons chrétiens, et ne manqueront pas de se présenter devant moi pour recevoir le sacrement du mariage et la bénédiction que j'ai seul le droit de donner ; entends-tu bien, mon enfant ? Moi seul, moi seul, il ne s'agit pas de consulter les fakirs ni les santons, qui sont des menteurs. — (Je t'ai déjà dit de t'habiller plus décemment que cela, Taleb ; tu es ici tout nu dans une église, mon enfant ; ce serait tout au plus bon en plein champ.) — Oui, tu diras au cheik que si les deux époux ne se présentent pas ici, leur mariage sera nul devant Allah, entends-tu ? — comprends-tu bien ?

L'enfant, immobile jusque-là, fit un signe d'intelligence.

— Et que Monkir et Eblis les attendent, s'ils ne viennent pas se présenter devant le prêtre de Issa[1].

Taleb répondit gravement par une citation du Koran :

— *C'est Issa qui a changé une pierre en oiseau ?*

— Oui, mon enfant, c'est cela même, poursuivit le père, et se tournant vers l'interprète, comme pour s'excuser : Ces pauvres gens n'en savent pas plus, dit-il en français, il faut bien parler un peu leur langage et hurler avec les loups, pour en faire un jour des brebis du bercail.

Puis reprenant sa harangue :

— Pour toi, Taleb, toi, je t'ai promis de te baptiser et de te faire enfant de chœur, mais tu es trop entêté, tu ne veux pas t'habiller ; à dix ans ! (tu auras dix ans au mois de Safâr[2], et tu ne portes pour vêtement qu'une calotte rouge sur la tête.) C'est honteux, Taleb ; va vite, et n'oublie rien ; surtout qu'ils n'aillent pas chez le santon. — Monte vite à cheval ; prends ta grande lance. Allons, saute. — Ce santon est un menteur, entends-tu ? il ne passera pas le pont Al Sirât au jour du jugement, dis cela au cheik, entends-tu ? — Ah ! le voilà parti ! ouf, ils me donnent assez de peine ! ils ont la tête si dure, qu'il faut parler de notre sainte religion avec les noms du Koran de leur faux prophète, pour se faire entendre.

Et, l'enfant parti, le bon père, en s'essuyant

[1] Nom arabe de Jésus. (Note d'A. de V.)

[2] Ce mois de l'hégire correspond au mois de juin (vieux style) et de messidor, style républicain.

le front, revint, prit le bras de l'interprète, et se promena de long en large avec lui, comme pour se remettre de la grande fatigue qu'il venait d'éprouver ; il avait encore quelque scrupule dont il paraissait embarrassé, et dit en marchant :

— Ne soyez point scandalisé, mon ami, de ce que vous venez d'entendre : malgré leur amour fanatique de la fausse croyance, les Orientaux ont naturellement un besoin, j'oserais presque dire un instinct de religion qui ferait honte aux chrétiens, et j'ai pensé que, pour ne pas les heurter et pour les ramener, je ferais bien, par degrés, de leur parler leur langage ; car, à tout prendre, leur faux prophète (que Dieu confonde !) a cependant montré quelque respect pour la personne divine de Notre-Seigneur Jésus-Christ : il dit dans le Koran, au chapitre *de la Table*, qui fut écrit à Médine, et qui contient cent vingt versets : « Allah dira à Jésus, fils de Marie : « Souviens-toi de la grâce que je t'ai faite et à ta mère. Je t'ai fortifié par le Saint-Esprit ; tu as parlé dans le berceau comme un homme de quarante à cinquante ans ; je t'ai enseigné l'Écriture et la science, l'Ancien Testament et l'Évangile ; tu as guéri les aveugles-nés, tu as ressuscité les morts, tu as fait des miracles que les impies disaient être magie. » C'est peut-être ce qui fait que ses sectateurs montrent tant de vénération pour la mère de Dieu ; ils l'appellent la mère du grand prophète Issa, et la révèrent jusqu'à faire empaler les Juifs qui osent blasphémer contre elle, tandis que des hommes élevés au sein du christianisme hésitent à lui rendre les honneurs et l'adoration qu'on lui doit ! Le saint sépulcre est un des termes de leurs

pèlerinages de dévotion : j'ai vu dans la cité sainte des pèlerins turcs allant sur leurs genoux et se traînant à terre depuis la porte jusqu'au saint tombeau, et, avant d'y entrer, ils ôtaient la laisse de leur turban ; ensuite ils se prosternaient et faisaient de profondes inclinations en frappant le pavé de leur tête. Et, considérant aussi que le Grand Seigneur, parmi tous ses titres pompeux et magnifiques, se fait gloire du nom de protecteur et conservateur de la cité sainte, j'ai pensé que nous pouvions répondre, pour ainsi dire, à ces procédés que l'on pourrait regarder, en quelque sorte, comme des avances pour rentrer dans le giron de notre sainte mère l'Église. Le père Félix n'était pas toujours de mon avis sur ce point, et ce fut souvent le sujet de quelques douces contestations ; mais personne ne pouvait décider entre nous, car notre correspondance avec le père procureur des missions du Levant avait été totalement dérangée par les événements inouïs de la révolution de France, que je n'ai sus que par vous depuis six mois, et auxquels j'ai peine à croire encore.

— Ils vous seront confirmés bientôt, mon bon père, dit l'interprète en lui serrant la main ; oui, sévèrement confirmés. Vous m'aviez pris en amitié parce que, depuis longtemps, vous n'aviez plus personne à qui parler français ; eh bien ! vous aurez bientôt des Français pour soutenir la conversation avec vous et...

L'interprète fut interrompu par un gémissement sourd qui se fit entendre derrière le péristyle ; tous deux y coururent à grands pas, et distinguèrent un homme à cheval qui s'avançait lentement vers le grand temple qu'ils habitaient.

Le missionnaire alla chercher sa fidèle lanterne, et, s'approchant timidement, reconnut un Mamelouk à l'élégance de son costume et à la richesse de ses armes ; mais il fut effrayé du délabrement et de l'accablement total du maître et du cheval : l'animal, fatigué, harassé, traînait avec peine ses membres couverts de sueur et de sang, où s'attachait la poussière comme une cendre délayée ; il tirait une langue haletante et écumeuse, et allongeait sa tête jusqu'à terre : le Mamelouk laissait pendre un damas attaché par un cordon d'or à son bras droit, dont la main semblait à demi séparée par un coup de sabre ; ses pistolets d'argent et sa carabine évasée tombaient aussi sur ses cuisses, à l'extrémité des longs cordons de soie qui les attachaient, comme des instruments inutiles qu'il ne pouvait plus manier. Il s'arrêta, et, malgré sa blessure, portant sa main gauche au poignard de sa ceinture, il s'écria :

— Chiens de chrétiens ! donnez-moi de l'eau.

L'interprète saisit d'une main son bras, et de l'autre la bride de son cheval, et lui répondit en arabe :

— Dis-nous d'où tu viens et tu auras de l'eau.

Le reste d'orgueil du Mamelouk s'éteignait avec ses forces, et sa menace en avait été la dernière lueur.

— Les beys sont vaincus, dit-il d'une voix étouffée, les maudits qui viennent ont les bras attachés les uns aux autres par des anneaux de fer. Laisse-moi gagner le désert et donne-moi de l'eau.

— Déjà ! dit l'interprète, Mourad-Bey déjà vaincu !

— Voilà une étrange nuit, il faut en convenir,

dit le bon père en présentant au Mamelouk l'extrémité d'une petite outre de peau de bouc. Tiens, mon ami, bois, nous secourons le pharisien et le gentil.

Le malheureux but avec une avidité effroyable l'eau que renfermait l'outre, sans reprendre haleine une fois, et ouvrant fixement des yeux ardents ; puis, il la jeta brusquement et, regardant encore en arrière, comme s'il eût cru voir l'ennemi sur ses pas, il donna quelques coups de talon à son cheval épuisé, et du tranchant de ses étriers blessa et coupa les flancs du pauvre animal, qui partit plus vite qu'on ne l'eût attendu, et ne tarda pas à se perdre dans l'ombre, du côté des déserts, au delà du vaste emplacement d'un hippodrome antique.

Les deux amis revinrent assez pensifs dans la grande enceinte du palais, et demeurèrent quelques instants sans parler, se regardant fixement l'un l'autre, mais ne voulant pas s'exprimer leurs sentiments. L'interprète se taisait parce qu'il ne semblait pas croire que ses paroles pussent être d'une grande utilité à un homme qui hésitait à suivre ses avis, et auquel, de son côté, il ne voulait pas se confier ; le missionnaire gardait le silence par un reste de respect humain qui l'empêchait de témoigner trop de frayeur en présence d'un inconnu. Ce fut dans cette idée qu'il affecta de revenir une troisième fois à son ouvrage favori ; et, reprenant son pinceau, il se mit à passer des teintes jaunes sur l'auréole de l'Osiris devenu saint Jean ; cependant il était visible que, cette fois, le pinceau ne donnait plus les touches hardies et larges d'un grand maître, mais au contraire se promenait mollement sur des

couleurs déjà *empâtées*, selon le terme des peintres, et ne faisait qu'accroître l'épaisseur de la couche d'ocre qui remplissait l'orbe de l'auréole. Le bon père *Servus Dei* poussa son air d'assurance jusqu'à fredonner un *Magnificat* et commencer en tremblotant un *Salve Regina*, puis il parla de choses toutes différentes de celles qui l'occupaient, et demanda, d'un air distrait et sans se retourner, si l'interprète n'avait point passé quelque temps aux Indes Orientales.

— A Séringapatam, dans le royaume de Mysore, répondit l'autre avec son indolence accoutumée, et sans la moindre affectation ; j'y ai fait connaissance avec le sultan Tippo-Saëb, et il me fit un accueil bizarre. Il était au moment de partir pour la chasse, cent éléphants étaient rangés sur la place de Séringapatam, sa capitale ; lorsqu'il parut, les souquedars crièrent : « *Sa Présence, vos éléphants vous saluent* », et les animaux fléchirent le genou trois fois ; le sultan était suivi de ses tigres de chasse très apprivoisés et que l'on menait comme une meute ; ils étaient couverts d'un manteau traînant à raies d'or, et portaient chacun sur la tête un bonnet de drap. Tippo, avec sa figure presque noire, et vêtu de gaze blanche, s'avança tout seul, nous regarda tous fixement, et, sans rien dire, nous tourna le dos, monta à cheval, et partit pour la chasse.

— Et qui, *nous ?* dit le père impatienté en se retournant, qui êtiez-vous ? qui êtes-vous ?

— C'est ce que vous ne saurez pas, à moins que d'autres que moi ne vous le disent, reprit l'interprète avec le même flegme, en se promenant encore de long en large.

— Comme il vous plaira, dit le père *Servus Dei.*

— Comme il me plaira, en effet, dit l'autre.

— Vous faites peut-être mal, reprit le premier.

— Mais peut-être fais-je bien, repartit le second.

— Je puis être plus utile qu'on ne pense, dit le missionnaire, tout en donnant force coups de pinceaux.

— Je puis être plus dangereux qu'on ne croit, répéta l'interprète, en marchant toujours du même pas et s'amusant à parodier les paroles de son interlocuteur.

— Vous êtes un plaisant, dit celui-ci en se retournant d'un air conciliant, car il ne demandait qu'à faire la paix.

— Je ne suis pourtant pas gai, je vous jure, répondit l'autre, et un nouveau silence commença.

Sans s'inquiéter le moins du monde de cette interruption, l'interprète tira de sa poitrine une petite montre d'or à double fond et, s'approchant de la lanterne, en prit la clef, et se mit à la monter gravement. Les mouvements reprirent leur battement régulier, et les aiguilles leur marche lente ; il les regarda avec une grande attention, et porta plusieurs fois la montre à son oreille.

— Allons, allons, dit-il, en s'adressant à la montre, puisque les événements recommencent pour nous, recommençons donc à compter les heures et les minutes des jours. A quelle heure sera célébré ce mariage demain, bon père ? Je vous conseillerais de vous presser, si vous me demandiez mon avis.

— Hélas ! dit le père, qui commençait à s'affecter sérieusement, la jeunesse rit et plaisante de

toutes choses, parce qu'un sang brûlant coule dans ses veines et qu'elle se sent assez de force pour recevoir le choc des événements ; mais lorsque l'inquiétude entre une fois dans l'âme d'un vieillard, rien ne peut la combattre, si ce n'est une grande confiance dans la Providence, car ses forces diminuent tous les jours.

En disant cela, il remit son pinceau dans le pot de couleur, et, s'asseyant sur les pierres qui lui servaient d'échafaudage, il baissa la tête, et soupira profondément.

L'interprète changea de ton subitement et, lui serrant la main dans les siennes, lui dit avec une voix émue et attendrie :

— Ah ! croyez, mon bon père, que je ne me plais point à vous tourmenter par de vaines prévisions, et que si je garde encore le secret de mon nom et de mon pays, c'est moins pour moi que pour vous-même, car aux yeux des gens dont j'attends la venue, vous seriez aussi compromis que moi-même. Aussi criminel, ajouta-t-il avec un rire de mépris, aussi criminel de lèse-nation. Ah ! ah ! vous apprendrez bientôt ce que c'est que ce crime-là. Je vous en dis assez, mon père, pour que par la suite vous puissiez deviner ce que je suis, quand vous serez plus au fait des derniers événements de l'Europe ; mais je ne vous fais aucune confidence qui puisse vous compromettre et vous engager, je ne vous demande aucun serment, ne taisez rien de ce que j'ai dit, parlez de vos soupçons à qui vous plaira, je n'ai aucun droit à rien exiger de vous. Vous êtes libre, nous verrons ce que vous ferez.

On put voir à la lueur de la lanterne la rougeur

dont se couvrirent les joues du missionnaire. Il salua légèrement et ploya les épaules comme pour se résigner à une nouvelle humiliation, et dit avec douceur :

— Mon frère, je n'ai fait que bien peu de bonnes œuvres, mais je puis dire que je n'en ai jamais fait une mauvaise avec l'intention de nuire.

— Il faut pardonner, reprit l'interprète, en appuyant son doigt sur la manche de bure du père *Servus Dei*, il faut pardonner aux malheureux leurs craintes continuelles ; je vous affirme ici, mon cher père, que depuis longtemps je n'ai parlé à aucun homme avec autant de confiance que je le fais avec vous. A présent je vous demande, soit que nous demeurions encore quelque temps ensemble, soit que nous nous séparions, je vous demande de ne plus me parler de moi ; au premier mot que vous m'en diriez, je vous quitterais pour toujours, et ce serait avec la plus grande peine, car je ne désespère pas de vous être utile bientôt. Adieu, je vais dans ma cahute voir si je suis prêt en tout point à lutter contre l'orage, et préparer l'équipage d'un voyageur aussi perpétuellement en marche que le Juif errant. A demain matin, c'est-à-dire dans une heure ou deux tout au plus, car la nuit va finir.

En disant ces dernières paroles, il serra la main du missionnaire et le quitta. Il traversa à grands pas l'enceinte du palais ruiné, et, à quelque distance en dehors du second pylône, gravissant un petit monticule sablonneux qui s'étend en avant de la chaîne libyque, il entra seul dans une des cahutes de terre du village de Médinet-Abou, entièrement abandonné depuis plus d'une année.

III

UNE LETTRE

> Souvenez-vous de cette journée : la peur vous faisait trouver la terre étroite pour fuir, et vous avez tourné le dos comme vaincus.
>
> *Al-Koran*, chap. *de la Conversion.*

Le pauvre missionnaire n'eut pas un moment la pensée de s'aller coucher après le départ du compagnon de sa solitude ; il ne songea même pas à reprendre l'occupation méritoire de sa peinture à fresque ; tout à fait abattu par la conversation qu'il venait d'avoir et par les tristes symptômes de guerre et de désastres qui étaient venus l'épouvanter, il demeura dans la position où l'avait laissé l'interprète ; et, posant ses deux coudes sur ses genoux et sa tête dans ses deux mains, il se livra aux plus amères réflexions. Le chagrin de voir en danger le saint établissement qu'il avait si péniblement formé et les germes de foi qu'il se flattait d'avoir jetés dans les cœurs, était le plus grave de ses soucis, et il cherchait dans son esprit de quel bouclier il pourrait s'armer pour protéger son troupeau naissant. Depuis la mort du P. Félix, il avait dû lutter seul contre les violences, les avanies, les vols à main armée

et les trahisons de toutes sortes des Mamelouks, des Fellahs, des Bédouins et des Cophtes ; à force de compositions, de douceur et d'art, il était parvenu à se maintenir à travers les passions opposées des tyrans et des esclaves, des infidèles et des schismatiques, à peu près comme un pilote habile maintient en pleine mer une frêle chaloupe, et, les yeux toujours attachés sur sa boussole, présente tantôt sa voile tout entière, tantôt la moitié, tantôt le bord seulement, aux vents qui viennent l'attaquer ; une autre fois l'a reploie et se laisse rouler au gré de la vague, puis profite d'un faible vent qui s'élève pour revenir au point qu'il occupait dans la carte marine ; et un moment après, se voyant emporté par les courants plus loin qu'il ne voulait, vire de bord tout à coup, met à profit le vent contraire, ne le reçoit qu'en partie, et, s'armant de l'air contre l'air même, s'avance en louvoyant vers le point qu'il veut conserver, et réussit enfin à garder sa dangereuse position. Mais le pauvre père voyait venir un nuage menaçant et inconnu dont il ne pouvait mesurer ni l'étendue, ni la profondeur ; il se perdait en conjectures pour deviner ce que ce pouvait être et quelle armée avait pu vaincre Mourad lui-même, ce redoutable bey qui partageait avec Ibrahim l'empire de l'Égypte ; il ne voyait aucune puissance voisine qui eût pu réussir dans une telle entreprise ; rien n'avait fait encore penser que la Porte voulût inquiéter dans son empire la féroce aristocratie des Mamelouks : il ne fallait donc pas attendre moins qu'une de ces grandes invasions par lesquelles, de temps à autre, un peuple se rue sur un peuple, une race écrase une race, efface ses lois religieuses

et humaines, réduit son langage au silence pour en faire une science morte, et recouvre la civilisation précédente de tout le poids de la sienne, comme une couche de terre, éboulée tout à coup, laisse à peine quelques arbres et quelques grands édifices montrer leurs cimes et leurs pointes au milieu des aspects nouveaux des campagnes rajeunies.

Lorsqu'il venait à se représenter l'une de ces inondations d'hommes, auxquelles l'Égypte n'était guère moins sujette qu'aux inondations périodiques du Nil, le pauvre moine considérait avec effroi le peu de surface et de résistance qu'offrait sa chétive personne au choc d'un pareil bouleversement. Pourrait-il seulement conserver la liberté de ses pratiques religieuses sous les nouveaux conquérants ? Saurait-il du moins se faire entendre d'eux ? La seule langue européenne qu'il possédât était le français, sa langue naturelle ; et si les Anglais étaient les nouveaux maîtres qu'il devait attendre, son ignorance de leur langage, leur haine pour l'Église de Rome et pour la nation française l'exposerait à de grands dangers. Quelquefois il pensait que le terrible Djezzar, pacha de Saint-Jean-d'Acre, était celui dont la venue était ainsi annoncée par l'effroi qui le précédait toujours et lui avait fait donner le surnom de *Boucher ;* mais avec quelles armées aurait-il passé de la Syrie au Delta, du Delta au Saïd ? Les Druses et les Turkmans, réunis à toutes les forces des Ottomans du pachalik de Saint-Jean-d'Acre, ne lui auraient pas suffi pour traverser les déserts de Jaffa et s'emparer du Nil, depuis Alexandrie jusqu'à Thèbes. D'où pouvait donc venir ce nouveau Cambyse, qui faisait déjà fuir devant lui même les Mamelouks ?

Dans la confusion de ses idées, le père ne songea pas une fois qu'il fût possible à ses propres compatriotes de descendre sur la terre d'Égypte : le peu qu'il savait de la révolution française lui avait laissé la douloureuse conviction que sa patrie était en proie aux déchirements intérieurs d'une guerre civile, et qu'entourée d'ennemis, harassée par ses propres convulsions, l'épuisement la rendait capable tout au plus de conserver ses frontières. Dans son inquiétude, il ne pouvait s'empêcher de songer aux fréquentes prédictions de l'interprète et à leur prompt accomplissement : loin que sa confiance en lui s'accrût par le succès, il ne pouvait se défendre au contraire de soupçons quelquefois injurieux à son compagnon du désert. Était-ce par des voies naturelles et légitimes que cet homme, qui n'avait aucune relation avec qui que ce fût, avait su et raconté tout ce qui se passait sur le globe entier, et annonçait un événement qui se hâtait de venir vérifier ses paroles ? Quoique touché du mouvement d'épanchement et de sensibilité qui avait provoqué tout à l'heure ses confidences, le père les trouvait obscures, et se sentait troublé d'avance de la situation dans laquelle se jetait volontairement un jeune homme qui l'intéressait vivement et lui inspirait une compassion que les soupçons ne pouvaient détruire. Il y avait six mois qu'un brick léger et armé en corsaire, sans pavillon qui le distinguât, avait jeté cet inconnu seul à terre à Cosséir ; se trouvant dés son arrivée en relation avec les habitants, dont il parlait la langue comme s'il fût né à la Mekke, il était venu avec une troupe de Bédouins à Médinet-Abou, et s'était emparé de droit d'une

des cabanes abandonnées de ce village, avait fait au père *Servus Dei* une visite de voisinage, et, lui parlant dès l'abord le plus pur français, avait réveillé dans le cœur de ce vieillard ce besoin de confiance et d'épanchement que les Français éprouvent plus que tous les hommes. Mais, lorsque le bon père eut occasion de remarquer que les idiomes étaient comme indifférents à ce jeune homme, et que des gens de plusieurs nations diverses prenaient tout à coup, en l'entendant, le sourire d'intelligence d'un compatriote, il ne put se défendre de ce refroidissement involontaire que l'on éprouverait en découvrant qu'un homme, que l'on a reçu comme son proche parent, s'était présenté sous un nom supposé. Ses dernières confidences montraient une âme susceptible de quelques bons sentiments ; mais, s'il semblait s'avouer le compatriote des conquérants futurs, exposé à leur haine, cette délicatesse de ne pas vouloir faire l'aveu entier au père, de peur de le compromettre, était-elle bien sincère ? n'était-ce pas la honte d'un criminel qui se cache et veut se couvrir d'un beau voile ? Ce n'était pourtant qu'à regret que le missionnaire accusait dans son cœur ce mystérieux jeune homme, car il se sentait un grand penchant à l'aimer, quoiqu'il eût trouvé en lui une ironie habituelle de propos qui avait quelque chose de froid, de désespéré et de sinistre, et un goût de sophisme qui faisait de toutes les conversations autant de disputes au fond desquelles son opinion véritable était aussi impénétrable que l'était le lieu de sa naissance.

Le bon vieillard, ne cessant ainsi de balancer dans son esprit ses soupçons et ses penchants,

demeura, sur le compte de son compagnon, dans la plus complète incertitude, et elle lui arracha un profond et douloureux soupir. Résolu d'attendre la suite de ses actions pour asseoir un jugement sur lui, ses réflexions devinrent plus mûres encore lorsqu'il songea que cet homme était le seul qui eût avec lui ce rapport d'idées qu'une civilisation égale établit entre nous, et que depuis quarante ans il n'avait trouvé que lui et le révérend père Félix, ce missionnaire qu'il avait perdu, en qui il lui fût permis de répandre les pensées variées et fécondes de l'observation unie à l'instruction. Enfin le résultat des rêveries du bon moine fut celui où bien d'autres hommes sont arrivés comme lui, lorsqu'ils ont voulu porter la sonde dans le cœur de ceux qui les entouraient. Sa conclusion fut qu'il n'avait pas un ami.

Il leva les yeux sur les grands piliers carrés du péristyle, et contempla longtemps les hautes et majestueuses statues, coiffées encore de leurs tiares, qui se tenaient debout, adossées à chaque pilier, les bras croisés sur la poitrine, comme un rang de sentinelles silencieuses. La lumière douteuse de la nuit commençait à faire place à celle du jour ; on sentait s'évanouir par degrés la fraîcheur de l'ombre, et une sorte de vapeur étouffante annonçait l'approche du soleil de la zone torride. Une abondante rosée semait sur le sol et sur les pierres noires ou rougeâtres de petites lueurs innombrables qui étincelaient autant que des diamants, et comme en même temps les étoiles s'éteignaient au ciel, on aurait pu croire qu'elles en étaient tombées l'une après l'autre pour s'attacher à la terre. Les masses obliques du palais commençaient à prendre

cette teinte dorée qu'elles tiennent du soleil qui les calcine. Le bon père regarda tristement les murs comme des amis dont on va se séparer, car s'il était habitué à les considérer jusque-là comme son incontestable propriété, il ne prévoyait que trop que le moment était venu où il lui serait difficile de la conserver paisiblement. Il se leva tristement de son siège en pierre et, faisant lentement le tour des murailles, il s'inclina respectueusement devant chacune des croix fleuries des niches de saints creusées dans la pierre, et devant des dessins hiéroglyphiques que les solitaires, ses prédécesseurs, et lui-même avaient transformés en images de la sainte Vierge et de saint Marc, fondateur de l'église d'Alexandrie, qui fut envoyé par saint Pierre en Égypte pour l'établir. L'une des plus belles de ces représentations grotesques était autrefois un *Osymandias* foulant aux pieds deux Éthiopiens ; mais, comme on en avait fait saint Pierre écrasant Eutychès et Nestorius, les fondateurs du schisme qui porte leur nom, ce fut cette peinture qui obtint la plus longue station de notre pieux personnage : arrivé enfin au milieu du mur du midi sur lequel il avait cloué une simple et grande croix de bois, il se prosterna, le front contre terre, et demeura profondément absorbé dans l'extase d'une prière sincère et fervente.

Ce fut dans cette attitude que le trouva son compagnon. Ce jeune homme entra lentement dans l'enceinte découverte du temple, et appuyant sa tête contre le genou de l'une des cariatides, il attendit les bras croisés que le père eût achevé sa prière. Le jour naissant éclairait la physionomie noble et expressive, ainsi que le bizarre costume

de l'interprète ; ses yeux creux et ardents étaient pleins d'une pensée inquiète ; il était blond, et son teint, hâlé comme celui des hommes de mer, semblait fait pour être plus blanc, à en juger par la couleur plus claire de ses mains et de son cou à demi découvert. Son vêtement de drap bleu, le couvrant jusqu'au genou et serré d'une ceinture de cuir, était d'une forme très ample, et l'on n'aurait pu dire si c'était la blouse d'un marin de l'Europe ou la robe d'un Arabe ; mais ce qui décidait la question en faveur de l'Europe, c'était un chapeau rond verni et luisant, de longs cheveux qui tombaient sur ses épaules formant une grosse queue que nouait un ruban noir ; on pouvait juger que ses cheveux avaient été poudrés, à la légère teinte blanchâtre qui n'avait pu totalement s'effacer. Il n'avait d'arme apparente qu'une sorte de coutelas recourbé, qui était un très grand poignard ou un très petit sabre et pendait à une chaîne en cuivre. L'ensemble de sa personne avait à la fois quelque chose d'européen et d'asiatique, qui donnait une juste idée de la double nature d'un interprète, et ne pouvait étonner dans le voisinage du port de Cosséir, où tous les Grecs, les Juifs et même les Arabes qui ont quelques rapports avec les consuls ou les commerçants européens s'empressent de mettre le chapeau rond, tirant vanité de leurs relations avec les peuples civilisés.

Il regarda quelque temps le père sans que sa figure exprimât autre chose qu'une observation attentive pour laquelle il semblait que tout son être eût été créé ; ses yeux fixes ne perdirent pas de vue la physionomie du moine absorbé dans sa prière, comme s'il eût voulu deviner si elle était

sincère. Il ne parut pas que ce spectacle lui donnât le moindre désir de s'agenouiller devant la croix, ni qu'une seule pensée religieuse résultât de sa méditation et de ses remarques ; au contraire, un sourire un peu caustique erra un moment sur le coin de ses lèvres, qui reprirent tout à coup leur expression sérieuse. Il tira de sa gaine le poignard recourbé qu'il portait, et, comme par désœuvrement, se mit à achever sur les murs les deux dernières lettres d'une inscription qu'il y avait sans doute gravée lui-même précédemment.

— Je fais aussi mes hiéroglyphes, dit-il au père lorsqu'il se releva. *Popule mi, quid feci tibi ?*

Et il continua en silence, sans ajouter aucune réflexion à la lecture de cette épigraphe, ne paraissant occupé que de la difficulté de tracer le point d'interrogation sur une pierre aussi dure. Le missionnaire, ne voulant plus revenir sur la conversation précédente et n'ayant l'air d'attacher aucun sens à ces mots latins, affecta d'être exclusivement occupé du mariage qui allait se célébrer dans la matinée, soutenant ainsi avec son compagnon cette petite ruse de conversation à laquelle leur fausse position vis-à-vis l'un de l'autre les avait habitués.

— Vous ne connaissez pas encore tous mes néophytes, Yousouf, dit le père ; je ne vous ai pas nommé encore le neveu du cheik Yâqoub, qui est pourtant un de ceux qui me donnent le plus d'espérance : il s'appelle *Richesses-de-Dieu.*

— *Richesses-de-Dieu !* dit l'interprète avec la plus grande surprise ; mais, en vérité, mon père, vous avez des noms d'une complication prodigieuse dans votre mission !

— N'importe, n'importe, mon ami, dit le bonhomme avec un léger mouvement d'impatience. La coutume des Arabes est qu'aucun enfant ne porte le nom de son père, et la nôtre est de leur en donner au baptême qui leur rappellent notre sainte religion ; ce jeune homme, par exemple, se nomme Souleyman, mais je voudrais donner à ses frères l'habitude de l'appeler d'un nom plus chrétien.

Là-dessus le père se mit à raconter comment, un jour que le jeune Arabe était malade, il lui avait jeté de l'eau sur la tête, et, par une innocente et pieuse supercherie, avait prononcé tout bas les paroles du baptême sur sa tête, le faisant ainsi chrétien malgré lui-même. L'interprète fit bien encore quelques observations malignes sur ce qu'il nommait escamoter une âme, et représenta au père qu'il ne pouvait regarder comme chrétien cet homme en qui la foi n'était pas alors bien vive ; mais le père *Servus Dei* cita, comme un exemple et une grande autorité, le trait de R.P. Brévedent qui, pendant son séjour à Sennâr, en Éthiopie, fut appelé près d'une jeune Mahométane comme médecin, et, la voyant à l'extrémité, la baptisa sous prétexte de lui faire boire une potion salutaire, et lui donna ainsi l'éternité, n'ayant pu lui conserver la vie. Ensuite il fit à l'interprète le portrait moral de son prétendu néophyte.

— C'est, dit-il, le plus brave et le plus entreprenant des Bédouins Ababdèhs ; dans leur tribu, ces pauvres fanatiques admirent tant le feu surnaturel qui anime les actions hardies, qu'ils disent que deux anges lui ont ouvert la poitrine, comme jadis à leur prophète, et ont rempli son corps et son

sang des rayons du soleil[1]. Il est certain que ce jeune fou a bien mérité d'avoir pour femme (et Dieu veuille que ce soit la seule !) cette petite fille arabe, car on m'a raconté de lui des traits d'amour qui surpassent ce que l'on doit à une créature ; et même c'est là, soit dit entre nous, ce que je n'ai pu lui faire comprendre encore. On dit qu'une fois, au milieu du désert, l'eau vint à se tarir dans les outres que portaient les chameaux. Souleyman disparut de toute la vitesse de son cheval, et bientôt il revint lentement, nu-pieds, marchant sur le sable qui le brûlait, mais il tenait dans ses mains, pour Zahra, une jatte de lait, contre laquelle il avait changé tout ce qu'il possédait au monde. Un matin, un léopard vint à passer près d'elle ; Zahra l'avait admiré : il partit seul, il le poursuivit pendant sept jours dans le désert, loin des puits et du Nil, se nourrissant de la gomme qui découle des palmiers ; son cheval y périt, mais lui, il revint tout sanglant rapporter la peau tachetée que Zahra avait trouvée belle. On dirait que tant de passion épouvante la jeune fille elle-même, et je crois bien qu'une sombre jalousie est cachée dans cette flamme, comme un charbon noir au fond d'une fournaise. J'ai remarqué qu'elle n'osait témoigner un désir, ni montrer une crainte devant

[1] Al-Monteki Gjannabi dit que deux anges vinrent trouver Mahomet, âgé de trois ans ; ils portaient un bassin d'or plein de neige. Ils tirèrent Mahomet à part, l'emmenèrent sur une colline voisine, le couchèrent par terre, lui fendirent le ventre et lui ouvrirent ensuite la poitrine. Ils en tirèrent une certaine tache noire ; ils lui lavèrent après cela le corps avec cette eau de neige ; ils lui remplirent le ventre de lumière, et l'ayant refermé, le laissèrent dans le même état qu'avant. C'est à ce trait sans doute que le missionnaire fait allusion. (Note d'A. de V.)

cet ardent jeune homme, et qu'elle n'osait presque pas parler devant lui, victime de sa passion, esclave de son esclave.

Le bon père ajouta encore quelque chose des projets qu'il avait d'adoucir les mœurs de ces jeunes gens, lorsqu'une fois il les tiendrait sous la loi de l'Évangile ; mais voyant encore sur le visage de l'interprète le même rire qu'il y avait tant de fois remarqué avec chagrin, et qui semblait ne se manifester jamais que lorsqu'on formait un projet quelconque, il se rappela tout à coup les craintes qu'il venait d'oublier un moment, et, poussant un profond soupir, il s'écria :

— Je ne sais vraiment pourquoi la Providence nous a réunis, et pourquoi je me suis involontairement attaché à vous, car jamais deux hommes n'eurent moins de rapports que nous deux.

L'interprète, aussi calme après cette exclamation qu'avant, se contenta de tirer de sa poche une petite lunette marine, et en dirigea le point de vue hors du palais, vers le nord du désert, comme pour voir si celui qu'il attendait ne venait pas. Son vieux compagnon tourna involontairement la tête de ce côté, et plongea ses regards dans la plaine, sous le portique pesant du pylône, à demi enfoui dans le sable et les décombres.

— J'aperçois quelque chose de blanc, entouré d'hommes, qui marche vers nous, dit le missionnaire ; qu'est-ce que cela peut être ? dites-le-moi, mon ami.

L'interprète ôta un moment la lunette de ses yeux, en essuya le verre, et la posa de nouveau sous ses sourcils froncés.

— C'est un éléphant blanc, dit-il ; il porte un

homme, et un enfant le conduit monté sur sa tête ; ce n'est encore sans doute que l'envoyé indien. Je croirais volontiers que nous avons un peu de temps devant nous.

— Autant que mes faibles yeux me le permettent, reprit le vieillard en élevant sa main ridée au-dessus de ses sourcils blanchis, je vois une file d'hommes et d'animaux.

— C'est la tribu des Ababdèhs qui se retire, marche vers le Nil, dit Yousouf le drogman, ou Joseph l'interprète.

En effet, des yeux plus jeunes que ceux du missionnaire eussent pu, sans la lunette de son compagnon, distinguer à peu de distance la nombreuse tribu qui sortait lentement du bois d'acacias, derrière lequel elle avait campé cette nuit. Quelques cavaliers, drapés de manteaux blancs, armés d'une lance démesurée, s'élançaient en avant, et revenaient en tournant vers la lente file de bagages qui s'avançait d'un pas plus prudent. On pouvait distinguer des chameaux portant entre leurs deux bosses, comme dans une selle formée à cet usage, des femmes voilées et des enfants nus ; des dromadaires, plus légers, chargés de tentes, des sacs de blé, de dattes, de café, et des outres pleines de l'eau du Nil, si précieuse au désert. On voyait parfois une jeune fille marcher légèrement auprès de ces animaux, portant un enfant sur sa tête, comme un vase de lait, avec une grâce toute particulière à son pays ; une autre passait sans aucun vêtement, mais tenant avec soin sur son visage le masque de toile bleue, parce que la pudeur d'une fille arabe est surtout de cacher ses traits qui, seuls, dit-elle, la distinguent des autres

femmes. Quelques vieillards à barbe blanche suivaient sur de beaux chevaux, et laissaient pendre jusque sur le sable les longues pipes qu'ils fumaient en avançant ; des troupeaux de chèvres noires et quelques moutons à longue laine marchaient après eux ; et la nombreuse tribu, disparaissant et se montrant tour à tour dans les inégalités de ce terrain sablonneux, décrivit un grand cercle, et s'arrêta sur les bords du fleuve, dont le crépuscule commençait à découvrir les larges contours.

— Ces gens-là sentent l'approche de la tempête comme les oiseaux de mer, dit l'interprète en les lorgnant toujours ; ils vont mettre le fleuve entre eux et lui.

— Qui, lui ? dit le missionnaire impatient, qui oublia sa résolution de ne plus questionner. En effet, il eût aussi bien fait de se taire, car l'interprète ne donna plus signe de vie, et demeura aussi immobile que les cariatides du temple, lorgnant toujours, jusqu'à ce que le cheik et les principaux de la tribu, conduisant l'Indien, fussent arrivés à vingt pas du pylône et des péristyles du palais ruiné. Là, toute cette troupe bigarrée et singulière s'arrêta tout à coup, et, comme voulant s'en retourner, fit tout à coup volte-face :

— Venez, dit l'interprète au père, venez voir un Indien adorer le soleil ; je suis bien trompé si cet homme n'est pas un brahme. Venez, je vous expliquerai sa prière.

Ils se hâtèrent d'aller au-devant de leurs nouveaux hôtes, et virent qu'en effet les Orientaux semblaient tous attendre la naissance du soleil, qui, en ce moment même, se montra dans toute sa gloire au-dessus de la chaîne arabique, comme un

énorme flambeau derrière un tombeau de granit bleu, et jeta sur le firmament azuré jusque-là des flammes qui le rendirent pareil à une fournaise ardente. L'astre immense et sans aurore but et dessécha tout à coup la rosée de la terre, qui en un instant devint brûlante sous les pieds et renvoya au ciel ses dévorantes chaleurs. Le Nil, comme si l'on eût arraché son voile, fut éclairé dans tout son cours et parut comme endormi au milieu d'une forêt d'obélisques, de statues tronquées, de pylônes debout encore, de portiques renversés, de môles carrés et inébranlables, de pilastres isolés, de chapiteaux sans base, de soffites sans portes et de murs penchés, dont les pointes, les têtes, les angles, les cylindres et les masses brillèrent subitement de mille nuances rougeâtres, grises, bleues, roses, noires ou dorées. A ce spectacle, le brahme fit un geste aux douze serviteurs indous qui l'accompagnaient, et ils se prosternèrent la face contre terre ; lui, se tenant debout devant eux, la face tournée vers l'orient, s'éleva sur la pointe des pieds en étendant les bras, et, le creux des mains tournées vers le ciel, il prononça cette prière :

— O soleil, œil du monde ! Dieu de la lumière, des planètes et de la vie ! venez, le dieu Vichnou emprunte de vous son éclat ; vous êtes pur et vous purifiez.

Et, prenant des mains d'un des *sudras* une petite soucoupe d'or, il versa en libation de l'eau, des fleurs rouges et de la poudre de santal.

L'Européen, comme impatienté de ces cérémonies, s'avança d'un air de mauvaise humeur vers l'Indien, au moment où il finissait sa libation, et le frappa sur l'épaule : le brahme se retourna

en rougissant subitement, et, comme s'il eût su parfaitement qu'il devait lui obéir, le suivit vers le temple de Médinet-Abou, avec une docilité qui rendit le père *Servus Dei* totalement stupéfait. L'Indou, suivi de ses *sudras* et de la famille arabe, marchait à pied près de l'Européen, comme un écolier auprès de son maître qui lui fait répéter sa leçon. L'interprète paraissait même réprimander ce nouveau venu, qui, parvenu à la grande enceinte ruinée que nous connaissons, tira de sa poche un portefeuille de satin blanc, qui en renfermait un autre de moindre taille ; dans le second était un troisième portefeuille parfumé.

— Il n'en finira pas, dit l'interprète en français au missionnaire.

Enfin, on vit sortir d'un quatrième sachet une petite lettre sur papier jaune, barbouillé d'une écriture tortueuse et confuse.

— C'est lui ! c'est bien lui ! cria l'interprète en souriant d'un côté de la bouche seulement ; tenez, père, voilà l'homme : lisez, si vous pouvez.

— Je ne sais pas bien, mon ami, si ma vue a baissé ou si j'ai oublié le français, mais cette écriture ne ressemble à aucune de celles que j'ai vues dans ma vie. C'est une suite d'*et cætera* tortillés comme des serpents entassés dans un bocal.

— C'est tout simplement la main d'un homme d'action que l'écriture ennuie et qui se dépêche, lisez :

Le missionnaire lut :

« A sa Présence[1] Tippo-Saëb, sultan de Mysore. — Liberté, égalité. »

[1] *Sa Présence.* Ce titre équivalait dans les Indes au titre de Majesté en Europe.

— Liberté ! égalité ! quels sont ces mots-là ?

— Ce sont des mots, répondit l'interprète laconique ; allez toujours.

Le père continua en épelant, hésitant mille fois, et secouru comme un enfant à l'école :

« Je suis sur les bords de la mer Rouge avec une armée innombrable et invincible, remplie du désir de vous délivrer du joug de fer de l'Angleterre. Envoyez à Suez un homme avec lequel je puisse conférer.

« Bonaparte. »

— Le charlatan ! continua l'interprète, il n'a que trente mille deux cents hommes ; mais n'importe : probablement il s'en servira bien.

— Bonaparte ! je ne connais pas ce nom, mon ami ; est-ce un Italien ? d'où vient-il ? est-ce un Espagnol ? c'est un nom méridional.

— Oui, oui, papa, dit l'interprète, en lui frappant sur l'épaule, et lui parlant du ton que l'on prend avec un vieillard qui radote et auquel on accorde tout ce qu'il dit. Oui, oui, vous avez raison. Ne vous en inquiétez pas trop, vous saurez tout cela bientôt. Il s'agit à présent de savoir ce qui se passe dans le Vostanieh[1], et d'envoyer un Ababdèh à la découverte.

Il répéta cette demande en arabe au cheik Yâqoub, qui se contenta de deux gestes pour réponse ; ôtant lentement sa pipe de sa bouche, il montra sa tribu en sûreté sur la rive droite du Nil, et jetant les yeux vers le nord, il indiqua un point blanc qui s'agitait dans la plaine comme les ailes

[1] Moyenne-Égypte. (Note d'A. de V.)

d'un papillon ; ce point grossit rapidement et devint le manteau flottant d'un Arabe, enfin un Bédouin à cheval, puis Souleyman, fils du cheik, en aussi peu de temps qu'il en faut pour lire le récit de son approche.

Le voir, c'était déjà l'avoir près de soi ; aussi prompt que le vent enflammé de son pays, il arriva sur ceux qui l'attendaient, comme s'il eût été emporté par le galop effréné de son cheval, et l'arrêtant tout à coup à la manière des Arabes par la subite secousse d'un mors déchirant, on vit cet animal superbe, raidissant ses jarrets vigoureux avec un effort pénible à voir, glisser dans un long espace jusqu'aux pieds d'Yâqoub qu'il couvrit d'un nuage de poussière.

L'aspect du jeune Bédouin était étrange et sauvage : debout sur ses larges étriers, et assis sur le rempart élevé de sa selle orientale, tenant à peine l'extrémité de ses longues rênes séparées, il jetait autour de lui des regards farouches ; ses cheveux noirs à demi crépus formaient trois larges touffes sur sa tête, entourée d'un petit turban tissu de poils de chameau ; son teint presque noir, son nez aquilin, ses lèvres épaisses, évasées et faisant la moue : tous ses traits annonçaient l'homme du désert, un vrai fils de la race nomade. Un manteau large et blanc l'enveloppait tout entier, et ses deux extrémités flottantes derrière lui pendant sa course semblaient être deux larges ailes ; il portait à l'arçon de sa selle une sorte de sac d'où tombaient sur le sable des taches rouges et larges.

— Que m'apportes-tu, Souleyman ? dit le cheik.

Celui-ci, sans répondre, saisit son offrande par

cette longue touffe de cheveux que tout Musulman laisse croître sur sa tête, afin que l'ange Azraël l'emporte après sa mort chez les houris ; il la secoua en l'air avec mépris, et la jeta sur le sable, où elle entra en roulant. L'Européen détourna la vue un moment ; ensuite il se fit effort et reporta les yeux sur ce jeune homme dont la main était rouge comme celle d'un boucher. Il ne put s'empêcher de sourire ironiquement en regardant le missionnaire, qui se hâta de dire :

— Ne soyez pas étonné de cela ; malheureusement ce sont là des mœurs du pays, et d'ailleurs je crois que *Richesses-de-Dieu* n'a tué qu'un Mamelouk, mais je vous jure que ce jeune homme est d'un naturel très bon.

— Il n'a pas eu grand'peine à venir à bout de son ennemi, reprit l'interprète, faisant rouler cette tête avec le pied, car c'est ce pauvre diable auquel nous avons donné à boire. Mais ils ont leur honneur qui ne ressemble pas au nôtre.

Cependant l'assertion du père ne paraissait pas dénuée de vraisemblance, car le jeune Arabe descendit lestement de cheval, dit quelques mots à son père d'une voix très douce, et s'en alla tranquillement attacher son cheval et puiser de l'eau dans le grand fleuve, avec la simplicité et la docilité d'une jeune fille.

La nouvelle qu'il donnait si paisiblement, et qui était reçue de même par la famille, agita beaucoup plus les deux Européens.

— Avez-vous entendu ? dit le missionnaire inquiet.

— J'ai entendu très clairement, répondit son compagnon, que l'on a jeté de la poussière des

minarets, mais je ne comprends pas très bien ce que cela veut dire.

— Qu'il y a un grand danger pour tout le pays ; les Égyptiens s'avertissent ainsi de village en village depuis des siècles.

— Allons ! je ne l'attendais pas si tôt ! Je vais continuer mon rôle ; mais il sort un peu de la comédie pour tourner à la tragédie, mon père.

En disant cela, il s'éloigna seul et se mit à marcher à grands pas dans le sable, avec la détermination d'un homme qui sait bien où il va.

IV

LES NÉOPHYTES

> Les uns s'en moquèrent; les autres dirent : Nous vous entendrons une autre fois sur ce point.
>
> *Actes des Apôtres.*

Le père *Servus Dei* se sentit plus à l'aise dès que son compagnon l'eut quitté; il respirait toujours plus librement en son absence. N'ayant plus à rougir devant un Européen (témoin trop éclairé) des petites concessions qu'il faisait à l'Orient et à ses usages, il s'accroupit les jambes croisées devant ses hôtes Bédouins et devant l'Indou. La famille entière du cheik Yâqoub forma un cercle autour de lui, à l'ombre des murailles immenses du grand temple, que le père nommait son église. Il s'était tellement fait aux coutumes du pays, que sa physionomie avait pris l'expression, et son corps les attitudes d'un Arabe du désert. Chacun des Bédouins roulait dans ses doigts, en parlant, les grains d'un chapelet; le missionnaire roulait aussi le sien qui n'avait d'autre distinction qu'une petite croix en cuivre suspendue au milieu. Espérant toujours les amener par degrés à sa fervente croyance, il faisait ainsi de continuelles avances et ne doutait pas de ses progrès dans leur âme, comme nous l'avons déjà vu. En ce moment, il avait quelque inquiétude et tournait souvent la

tête du côté du pylône, à travers lequel on voyait, comme dans un cadre rouge, Thèbes entière et le cours du Nil, jusqu'à l'horizon du nord. Cependant cette préoccupation cessa dès qu'on se fut mis à boire le café, servi par des femmes à demi nues et à demi voilées, et s'effaça presque totalement dès qu'il eut commencé à parler à ses néophytes ; la présence d'un Indien l'anima même au point qu'il s'imagina pouvoir le convertir, et se prépara à redoubler d'éloquence. Il parla pendant deux heures consécutives sur le sacrement de mariage, avec une conviction profonde. Il divisa son sermon en quatre points contre l'usage, afin de pouvoir suivre son système de politesse envers Mahomet. En conséquence il prit, pour texte du premier point, le paragraphe de l'épître de saint Paul aux Éphésiens : *L'homme abandonnera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme ;* pour texte du second point, le verset du Koran, tiré du chapitre des Femmes, écrit à Médine : *O peuple, craignez votre Seigneur, qui a créé l'épouse de l'homme de sa côte. Épousez celle qui vous agréera.* Le bon père jésuite eut soin de supprimer la suite qui porte : *Ou bien les esclaves que vous aurez achetées.* Le troisième point eut pour texte ces paroles de la Genèse : *Or Jacob ôta la pierre du puits, fit boire le troupeau de Rachel et l'embrassa en pleurant ;* et le quatrième point ces mots du Koran, au chapitre de la Table : *Jésus, fils de Marie, je t'ai fortifié par le Saint-Esprit.* D'après ces bases, on peut se figurer ce que fut son sermon, dans lequel il s'attacha à démontrer à ses graves et patients néophytes : 1° qu'ils étaient chrétiens, et même l'avaient toujours été de père en fils, depuis le commencement

du monde, puisque la Bible renfermait l'histoire de leurs pères ; 2° il leur démontrait non moins clairement que Mahomet avait toujours été bon chrétien, comme le témoignaient les nombreux passages du livre qu'il cita en abondance, et dans lesquels Mahomet raconte même plusieurs miracles de Jésus, négligés par les Évangélistes, comme par exemple d'avoir formé un petit oiseau avec de la boue et l'avoir animé ensuite, avoir fait descendre du ciel une table chargée de mets, etc...

Le bon père fut assez satisfait de l'effet de son discours : ses néophytes ne cessèrent de l'écouter avec attention, les uns fumant avec gravité, les autres mâchant de l'opium ou de la gomme, et tournant leurs chapelets. A chaque interruption du prédicateur, le cheik criait *Allah!* en levant au ciel ses grands yeux, et ses enfants répétaient *Allah!* les uns après les autres. Souleyman surtout, assis sur ses talons, les genoux réunis, et se tenant ainsi en équilibre sur la pointe des pieds, à la manière du pays, avait croisé ses mains sur sa poitrine, et ne cessait de soupirer avec une ferveur qui avait quelque chose de farouche. Lorsque le discours fut fini, il étendit ses bras et s'écria en se levant : *Allah ! el Allah ! Mahomet e rasoul Allah !* « Dieu est Dieu ! et Mahomet est son prophète ! » Conclusion du sermon à laquelle le père ne parut pas s'attendre. Il arriva aussi que le plus petit des enfants, *Ababdeh Taleb*, se glissa nu et roulant dans la poussière comme un petit serpent, et feignant de jouer au soleil avec des cailloux ; mais il parvint à voler un petit reliquaire dans la poche du père *Servus Dei* sans que personne s'en aperçût. Le missionnaire ne le sut qu'en cherchant

sa relique pour la montrer en témoignage à la fin du dernier point, et sentit un léger mouvement d'humeur en se voyant ainsi privé d'un de ses moyens de conviction les plus efficaces. A cela près, tout se passa dans l'ordre ; mais le bonhomme sentait quelque inquiétude en voyant arriver successivement plusieurs des cheiks Ababdèhs, qui, tant que dura son discours, entrèrent et s'assirent silencieusement, formant de nouveaux cercles en dehors de son cercle, et ne donnant du reste aucun témoignage d'impatience ou d'ennui. Était-ce pour écouter le prêtre chrétien ? il ne pouvait guère se flatter de ce succès imprévu. Était-ce pour la cérémonie nuptiale chrétienne ? l'épouse ne paraissait pas, on avait même renvoyé par un geste toutes les femmes, filles et esclaves que l'on apercevait à l'ombre d'un petit bois d'acacias épineux, occupées à traire deux chamelles. Le père, voyant le nombre des cheiks et de leurs fils accru peu à peu jusqu'à près de soixante, commença à se trouver un peu interdit, et vit sans déplaisir, pour la première fois, que l'interprète était revenu se placer derrière lui, debout et sans parler.

Le sermon était fini ; on se taisait. Il prit son parti, et dit au cheik Yâqoub : « *Salam alicum* [1]. Allons-nous commencer ? »

Le cheik ôta sa pipe et dit : « Nous allons commencer. » Alors il déroula un petit rouleau d'écorce de palmier préparée pour écrire, il prit aussi une sorte de pinceau noir, traça au bas un petit barbouillage carré de droite à gauche, avec des points au milieu. Il passa le rouleau et le pinceau à tous les cheiks qui signèrent successivement.

[1] La paix soit avec toi.

« Je ne croyais pas que les Arabes eussent leur contrat de mariage », dit l'interprète dans ses dents.

Le père *Servus* n'osait pas répondre et regardait.

Le cheik fit signe à deux jeunes enfants noirs et nus dont la tête était couverte de calottes rouges, et ils coururent hors du péristyle du temple. Un instant après ils revinrent, conduisant une petite jument naissante, toute faible et gracieuse, qui pouvait à peine se porter sur ses jambes grêles et trop longues : une belle cavale libre et sans frein la suivait d'un air inquiet, la léchant ou la mordant doucement sur la crinière, comme pour la soutenir. On la plaça au milieu des Bédouins, et le cheik lut à haute voix :

« Je jure par l'Aurore, par la dixième nuit du mois djemady-el-Aouel, par le pair et l'impair, et par l'arrivée de la nuit, que la belle Tarriba est fille de la rapide jument Sobba, qui couvre la terre de sa queue, issue de Lazaz, qui dépassait le simoun ; de Mortagjez, plus vive que le tonnerre, issue elle-même d'Aldoldol, fille unique d'Al-Borack, la divine, jument du Prophète. *Alla Kerim*[1]. »

La tribu répéta *Alla Kerim ;* et la belle cavale grise, comme si elle eût attendu la fin de la cérémonie, saisit dans ses dents la crinière naissante de sa fille ; on lui permit de la soulever et de l'emmener sur la fine poussière du désert, comme pour lui apprendre à la fouler aussi légèrement qu'elle.

Le pauvre père n'eut pas de peine à reconnaître là une de ces insolences perfides, si communes aux Arabes dans leurs relations avec les *chiens* de chrétiens, et, n'étant pas le plus fort, il n'osa rien dire. Mais son amour-propre et sa bonne foi

[1] *Al-Koran*, chap. *de l'Aurore.* (Note d'A. de V.)

furent si cruellement blessés de cette avanie qui lui était faite en présence de l'interprète, qu'il baissa sur sa poitrine sa vieille tête tremblante et sa barbe grise ; son front chauve, ridé, et habituellement pâle et jaune, était devenu d'une excessive rougeur, qui se faisait remarquer jusque sur la peau luisante de son crâne : il se retourna et s'approcha de la muraille comme un enfant honteux, et enfin il pleura.

L'interprète s'avança vers lui, et remarquant les grosses larmes qui roulaient sur la barbe du vieillard, lui serra la main avec force.

— Venez, venez, lui dit-il brusquement, ces gens-là ne valent pas la peine que vous vous donnez. Cela fait mal de voir pleurer un brave homme comme vous.

Le bonhomme, tout à fait abattu, se laissa emmener sans résistance, et marchant à demi courbé, s'appuya sur le bras de l'interprète, comme il aurait pu faire sur celui de son fils. Il était tout pensif et ne disait rien ; il ne voyait même pas trop le chemin qu'on lui faisait prendre ; et son guide, le soignant avec une attention toute filiale, fut obligé plusieurs fois de recouvrir la tête du père avec son capuchon, et n'oublia jamais de le conduire à l'ombre ou d'un petit bois d'acacias, ou des pans de murailles, ou des murs de temple, ou des colosses tombés ; il regardait avec un intérêt triste ce pauvre vieillard infirme, jeté tout seul, dans un désert, au milieu des barbares, sans autre appui que sa foi, et voué à une seule idée, dans laquelle il était trompé, celle de son prosélytisme.

Tous deux marchaient silencieusement dans ces grandes solitudes, et s'arrêtèrent au pied des

rochers calcaires qui forment la vallée des tombeaux. Ce ne fut qu'en cet endroit que le missionnaire s'aperçut qu'il avait marché : il s'arrêta, et essuya la sueur de son front.

— Mais où allons-nous, mon ami ? dit-il. Je ne suis jamais venu ici depuis quarante ans que j'habite ce pays. Arrêtons-nous un peu, j'avoue que je suis fatigué.

Il s'appuya en même temps contre un rocher.

— J'avoue aussi que la légèreté de mes néophytes m'a un peu ému, et *Richesses-de-Dieu* lui-même, qui avait tant de zèle ! Mais je sais d'où cela vient ; ils auront vu le santon.

— Il y a donc un santon près d'ici ?

— Hélas ! oui. Un Beelzébuth, qui les fait retomber dans le péché tous les jours, et détruit mon œuvre évangélique.

Comme il parlait, on entendit un bruit sourd et lointain, comme un coup de tonnerre, qui fut répété cent fois dans les souterrains de la chaîne libyque. L'interprète regarda son vieux compagnon d'un œil ferme et animé.

— Que pensez-vous de cela ? dit-il ; connaissez-vous ce bruit-là ?

— Mais serait-ce... ? dit le père en balbutiant.

— Le canon, dit l'interprète. Montez, montez vite, et vous verrez ce que ma lunette m'a fait apercevoir, il y a une demi-heure.

Le vieillard était trop troublé pour répondre, et ils suivirent un de ces larges sentiers à pente insensible, ouverts dans le roc par les mains gigantesques des Égyptiens, pour faire glisser, jusque dans la plaine, les colosses qu'ils taillaient dans le cœur même de la montagne.

ŒUVRES COMPLÈTES DE LORD BYRON[1]

Il est un rapport qui semble impossible à saisir, c'est celui d'un ouvrage de littérature avec le cœur de son auteur.

Quelques écrits, empreints d'une noire tristesse, sont venus nous étonner lorsque nous pensions à la gaîté accoutumée de celui dont ils portaient le nom ; et ceux-ci, par leurs ouvrages souvent remplis d'une hilarité folle, ont détruit les idées que nous nous étions quelquefois formées de leur caractère grave et sombre ; c'est qu'alors, comme l'a dit une femme d'un grand talent, l'esprit exécute une sonate. Ce mot de Mme de Staël peut s'appliquer à l'homme forcé de cacher son caractère dans un écrit bref et commandé peut-être par la circonstance ; mais dans un ouvrage d'une plus grande étendue, le caractère reparaît toujours dans quelques passages, car l'homme de talent cède aux sentiments qu'il éprouve. Le rossignol chante parfois sur un ton gai, mais s'il prolonge ses chants, une note mélancolique échappe qui trahit le rossignol.

Cependant quelle cause assigner à ce frappant contraste entre le caractère de l'auteur et celui

[1] *Le Conservateur littéraire*, 1820, t. III.

de l'ouvrage ? Ne serait-ce pas simplement l'effet du monde sur l'homme ? Tous n'ont pas le courage de se montrer tels qu'ils sont à ce terrible monde. Il est des peines intérieures si ridicules aux yeux du vulgaire, et qui jettent dans un si étrange étonnement ces gens qui ne comprennent d'autres chagrins que ceux des conventions sociales, qu'il n'est pas surprenant qu'un homme de génie malheureux cherche sur un visage impassible et froid un rempart contre la pitié curieuse et glacée du commun des hommes.

D'un autre côté, une gaîté vive et franche n'est-elle pas déplacée dans un monde plein d'hypocrisie ? La joie n'est-elle pas repoussée et rétrécie par l'air glacial et cérémonieux de l'égoïsme ? En vérité, ce n'est pas trop s'avancer que de dire qu'il est possible de juger sans erreur par les contraires.

Mais, comme nous l'avons dit plus haut, en lisant un ouvrage de quelque étendue marqué du sceau d'un grand talent, on lit jusque dans le cœur de son auteur. L'œuvre d'un homme de génie le représente tel qu'il est dans la solitude en face de lui-même, se sentant assez fort contre son siècle pour ne pas se déguiser avec lui ; et si jamais homme se peignit dans ses œuvres, c'est lord Byron.

La poésie de cet homme extraordinaire est harmonieuse et riche ; elle entraîne par la chaleur et la pureté du style ; elle enchante par la grâce et la vérité des descriptions ; mais cette poésie attachante n'offre qu'un charme perfide, elle laisse dans le cœur une tristesse profonde, car une âme malheureusement affectée a douloureusement pesé sur la vôtre.

Shall my soul be upon thine,
With a power and with a sign[1].

Lord Byron jette une telle défaveur sur la vie présente et tant de doute sur la vie future, que l'on partage le désespoir qui semble avoir inspiré le poète ; mais (tel est le charme inexplicable de la poésie) il afflige l'âme sans la dessécher, tandis qu'avec le même fonds d'idées, les philosophes du XVIII[e] siècle engourdissent l'âme et détruisent toutes les espérances de la vie.

Où la nature se montre, là, a-t-on dit, est la vraie poésie, et la nature tout entière trouve place dans les compositions de lord Byron ; tous les lieux sont à lui ; il trouve et signale avec vigueur le trait caractéristique qui les peint à l'imagination, et sa poésie, qui change de rythme en changeant de tableaux, complète l'illusion.

Si nous examinons ses ouvrages, dans *Parisina*, nous trouvons un modèle ravissant de descriptions voluptueuses ; la *Fiancée d'Abydos* étale toute la grâce des mœurs asiatiques, toute la patience servile des Grecs, opposée à la cruauté infatigable des Musulmans. De temps à autre, au milieu de ces contrastes modernes, il réveille des souvenirs de la Grèce antique. Dans *le Corsaire*, il a tracé avec une énergie admirable le caractère d'un homme qui, coupable envers la société, s'élève au-dessus d'elle par la force de ses passions et la puissance de son génie. *Childe-Harold* est un voyage poétique dans l'Espagne, l'Italie et la Turquie. *Le Giaour* offre la peinture déchirante de

[1] Sur ton âme, Manfred, mon âme pèsera, avec un pouvoir et un signe redoutable. (*Manfred*, acte I[er], scène I[re].)

la mort d'un homme malheureux qui, volontairement, s'est séparé du monde ; sa confession est étonnante de poésie et peut être placée au rang des plus beaux morceaux connus. Enfin, *Mazeppa* est un effort extraordinaire d'une imagination bien riche ; car quel autre que lord Byron aurait osé composer un poème avec le simple récit d'un homme emporté par un cheval sauvage ? Quel autre aurait pu réussir ?

Figurez-vous un ouvrage dans lequel, à la peinture fidèle et élégante des lieux et des époques, l'auteur a joint celle du choc des passions rendu par des expressions de flamme ; un ouvrage où il apparaît toujours un personnage fatigué de la vie et tourmenté par le désespoir profond que le sentiment d'une peine secrète et méritée ou qu'un remords criminel gravent seuls dans le cœur, et vous aurez une idée du genre des compositions de lord Byron ; peut-être alors comprendrez-vous aussi son caractère.

Mais c'est assez donner des louanges, faisons la part de la critique ; avouons, malgré notre admiration pour ce grand poète, quels défauts déparent ses ouvrages. Souvent ils manquent de plan arrêté ; parfois de longues digressions viennent détourner l'attention du lecteur et glacer l'intérêt qu'avait inspiré l'éloquence du récit. Ici, dans *Lara*, par exemple, ce récit est si vague, les pensées de l'auteur sont si obscures ou si peu liées, qu'au lieu du tableau, il semble voir un voile obscur à travers lequel passent quelques personnages semblables à des ombres rapides ou aux fantômes nébuleux des poètes du Nord.

Voltaire un jour jeta, sur une édition de ses

œuvres qu'il revoyait, ces paroles qui s'y trouvent encore : *Que l'on serait heureux de pouvoir effacer des livres et de la mémoire des hommes les mêmes ouvrages dont on s'était autrefois applaudi.* Lord Byron, j'en suis sûr, jettera le même cri lorsque *Beppo* et *Don Juan* lui reviendront sous les yeux ; mais ce sera en vain ; ses regrets seront inutiles comme ceux d'une jeune fille coupable, et la souillure sera aussi ineffaçable ; car ces deux ouvrages ne sont qu'un assemblage ignoble de plaisanteries sans goût et sans légèreté. La religion et la morale y sont offensées à chaque page. Il n'est pas jusqu'à l'humanité même, ce mot que les plus irréligieux mettent en avant avec respect, qui ne soit le but de ses cruels sarcasmes : enfin, le croirait-on ? la vieillesse est l'objet de son mépris, et la mort la plus cruelle ne lui inspire qu'une affreuse ironie.

Mais je m'arrête ; une sorte de remords m'empêche de continuer mes accusations contre un homme d'un si grand talent, lorsque je pense que toutes ses fautes viennent peut-être de l'excès de ses malheurs. Son âme, profondément blessée, a versé son fiel sur toute la nature. Je vois l'auteur dans l'ouvrage en me rappelant *Manfred ;* et sans chercher à pénétrer les mystères de sa vie, sans même vouloir parler davantage de l'écrivain, je n'examinerai plus dorénavant ses œuvres que sous des rapports purement littéraires.

ŒUVRES POSTHUMES DE M. LE BARON DE SORSUM[1]

Nous avions pris la plume il y a peu de temps pour annoncer à la France une partie des œuvres de M. de Sorsum. Il s'était décidé, ou plutôt l'admiration de ceux auxquels il se confiait l'avait déterminé à sortir de la retraite en nous apportant le fruit d'un travail de plusieurs années. Né avec autant de simplicité de cœur que ce La Fontaine qui est resté parmi nous le modèle de cette vertu, il n'avait pas songé à terminer des ouvrages qu'il ne regardait pas comme aussi importants ; il était le seul qui ne crût pas à lui-même. Il est vrai de dire aussi que les lettres sont presque toujours une consolation, et qu'il était heureux. Un jour cependant il quitta ses études profondes et variées et venait se montrer encore au monde, lorsqu'une mort presque subite vint le frapper comme une horrible punition d'un seul désir de gloire. Nos larmes ont suspendu nos éloges, mais c'est un devoir que de les continuer, puisque Dieu a voulu que nous soyons devenus sitôt une postérité pour lui.

Le fond de ces œuvres, qui vont bientôt voir le jour, est une traduction de six tragédies de Shakespeare. C'est une entreprise d'une haute impor-

[1] *La Muse Française*, 1824.

tance, selon notre opinion. Jusqu'à présent l'on n'avait connu cet ouvrage en France que par des traductions en prose, par lesquelles il était impossible que tout le génie du poète fût révélé. Mais après la lecture de celle que nous annonçons, on comprendra toute la grandeur du tragique anglais, et l'on sera frappé par le style d'une grande pensée, qui n'avait peut-être pas été assez appréciée jusqu'ici. Shakespeare, le plus grand créateur des poètes tragiques, lorsqu'il jeta son premier regard sur le monde, fut frappé de la différence de langage dans les êtres de la société. Il aimait sur toutes choses la vérité, ainsi que le font d'ordinaire tous les hommes de génie, tous ceux qui voient ; car le regard et la pensée ne sont peut-être qu'une même puissance, dont l'une serait comme le corps et l'autre l'âme. Il vit donc que les hommes ne sont pas une seule espèce, autant qu'on le veut croire, et qu'il y a des esprits inférieurs dans les nations, qui, tout natifs qu'ils paraissent être de la même patrie que d'autres, ne devraient point prononcer les mêmes paroles avec le même accent. Il voulut rendre sensible cette distinction indéfinissable qui se sent au premier mot, au premier geste, dans quelques hommes, sans qu'on puisse dire précisément qu'ils aient encore agi ou parlé autrement que tout le monde. Laissant donc sa prose au vulgaire, il en fit le langage du matelot blasphémant dans la tempête, du plébéien soufflant une vile insurrection, du valet défiant avec crainte le valet qu'il effraie ; mais il donna un autre parler au prince dépossédé, au grand homme méconnu et à l'amant qui s'immole. Ce langage n'est pas encore de la poésie ; ce sont les vers sans

la rime ; c'est une prose cadencée qui marche avec plus de grâce que l'autre, et qu'on distingue seulement à son allure, comme parmi des chevaux pareils on reconnaîtrait à sa démarche balancée celui qui sort des mains des écuyers d'un roi. Puis, voilà que tout à coup la parole prend des ailes, et les sylphes, les fées, et ceux qui aiment, parlent la langue des dieux.

Aucun traducteur avant le baron de Sorsum n'avait osé entreprendre ce même travail en français. Il fallait être poète, et, en quelque sorte, créateur comme Shakespeare. Il est parvenu en effet, à force de naturel et de grâce, à nous faire supporter le *vers blanc*, ce vers privé de l'accord du dernier son, accord ravissant, que Mme de Staël nommait une *image du souvenir et de l'espérance*, se plaisant à attendre le retour des dernières syllabes, et charmée de les retrouver, dans d'autres, toutes semblables. On s'étonne d'abord de ne pas rencontrer la rime ; mais bientôt l'oreille s'y familiarise, et l'ordre des pensées du dialogue étant tout à fait en proportion avec ce style, il se compose souvent d'expressions simples, qu'aurait peut-être dédaignées un vers *plus grand seigneur*. Les choses de la vie intime y trouvent place ; et, dans ces moments, la tragédie veut bien les appeler par leur nom, ce qui, il faut l'avouer pourtant, a bien son mérite pour la vérité et la clarté.

Nous n'avons pas dessein de donner ici le détail de ces traductions ; mais lorsque le moment en sera venu, nous recommanderons à l'attention publique les terribles scènes de *Macbeth*, et l'énergie de celles des trois sorcières, où il semble entendre l'idiome de l'enfer, puis aussi les adieux

mélancoliques de Roméo et Juliette sur leur balcon, durant la nuit ; chef-d'œuvres d'innocence et d'amour, ainsi que cette histoire douloureuse tout entière, aventure si touchante de dévouement malheureux, que tous les peuples l'adorent et lui élèvent chacun un autel sur leur théâtre. Le nôtre l'attend encore, malgré Ducis, qui n'y voulut voir que la haine de deux familles.

D'autres ouvrages, entièrement de son invention, doivent terminer les œuvres du baron de Sorsum. Il avait entrepris plusieurs poèmes et terminé quelques élégies. Quelquefois, oubliant la sévérité habituelle de son style, le traducteur d'*Othello* et de *Macbeth* savait rendre avec une ravissante simplicité les plaintes d'une jeune fille abandonnée. Dans une romance intitulée l'*Ombre de Marguerite*, qui réunit, ainsi que son titre l'indique, les terreurs de l'apparition nocturne à la candeur d'une fille des champs, ou trouve des vers tels que ceux-ci :

L'amour dévora ses instants,
Sur son teint se flétrit la rose printanière :
Elle mourut avant son temps.

Et plus loin, lorsque cette ombre si douce n'a que la force de pleurer et ne peut pas trouver un mot de fureur contre celui qui la fit mourir, elle dit :

Pourquoi d'aimer toujours me fis-tu la promesse,
Quand tu méditais mes malheurs ?
Tu vantais à mes yeux la flamme enchanteresse,
Et tu l'éteignais dans les pleurs !
Tu louais ma beauté : cet état peu durable,
C'est toi qui le fis éclipser.
Tu demandais mon cœur ; ta main impitoyable
Ne le prit que pour le briser.

Nous ne savons rien de plus touchant que cette adorable douceur d'une victime.

Voilà un abrégé bien court d'une longue suite de beautés. Mais nous n'avons voulu que préparer une réputation qu'achèvera l'ouvrage lui-même, il sera écouté ou lu sans envie, comme le sont les œuvres des anciens : on s'approche d'un livre posthume comme des enfants se jouent avec une bombe éteinte, sans en avoir peur. Nous éprouvons une arrière-consolation à penser que l'auteur ne sera plus regardé par *les yeux ingrats et jaloux*, et que pour des hommes tels que lui, *la mémoire est reconnaissante*.

UNE LETTRE SUR LE THÉÂTRE

A PROPOS D'« ANTONY[1] »

C'EST une heureuse chose qu'une chose nouvelle, dût-elle faire un peu de mal. Quand elle tombe au beau milieu d'une grande ville, on vous la prend, on vous la tourne et retourne en cent façons, on la regarde en tous sens, on en rit, on en pleure, on s'en réjouit, on s'en fâche, on l'accuse, on la défend, on la critique, on la loue. Que prouve tout ce tapage ? qu'il y a là une puissance réelle, une œuvre vivante, ayant, comme toute créature, ses qualités et ses défauts, mais vivante du moins, et c'est beaucoup, et c'est tout.

Il y a mille manières d'examiner une œuvre d'art ; chacun a la sienne : toutes sont bonnes quand elles rendent une impression, toutes sont curieuses et profitables pour les auteurs quand elles sont de bonne foi. Si j'écrivais jamais pour le théâtre, je voudrais entendre tous les dialogues et tous les monologues de tous les groupes de la salle, pour voir dans quels miroirs se réfléchissent mes personnages, de quelles couleurs nouvelles ils se teignent, et quelle impression générale est restée établie dans l'esprit de la majorité.

L'impression produite par *Antony* sur le public

[1] *Revue des Deux Mondes*, 1831.

a été l'émotion profonde que donne la vue d'une passion énergique et mutuelle ; mais l'accusation presque générale d'immoralité est sortie de cette impression même.

Je crois possible de démontrer précisément le contraire, et je l'essaierai tout à l'heure. Je voudrais vous parler d'abord du premier coup d'œil de la représentation.

La Porte-Saint-Martin est double comme la porte de l'enfer de Virgile. D'un côté, et c'est sans doute par la porte d'ivoire, entre la bonne compagnie ; de l'autre, la porte de corne, entre la mauvaise. *Antony* a rouvert la porte d'ivoire, et le beau monde est entré. Les chapeaux bleus et roses, les ceintures moirées, les figures pâles et gracieuses ont remplacé les bonnets ronds, les tabliers et les figures larges, rouges et luisantes ; voilà les salons venus, cela sent bon.

On disait bien depuis quelque temps que ce théâtre se voulait décidément élever, on parlait d'un grand drame politique, d'une certaine maréchale de France ; je ne sais trop ce que ce pouvait être, mais je ne suis pas fâché que le mélodrame ait fait sa rentrée dans le monde littéraire, en passant par un salon de 1831 ; c'était sa destinée, donc c'est heureux, si tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Toujours est-il que le succès de ce drame est un des plus beaux qu'on puisse voir, et que chaque représentation ressemble à une fête donnée par vingt salons réunis, dont une partie occupe aussi la scène. Des discussions curieuses, et un peu semblables à ce que devaient être celles de la cour d'amour, s'engagent dans chaque loge, d'une loge à

l'autre, d'un balcon à une loge, entre jeunes femmes et jeunes gens, entre inconnus parfois, et tout cela dans les entr'actes, car dans les actes le moyen de parler ? Madame Dorval est toujours là. — On entend, dis-je, dans toute la salle des conversations à demi-voix sur la grande question, la question chevaleresque, la question éternelle, celle du dévouement en amour, à laquelle restent, comme réponse, une ou deux belles et immortelles anecdotes par siècle, comme celles de Roméo, de Paul, de Werther, de Desgrieux, etc., etc. Chaque femme cherche en son cœur lequel de ces hommes passionnés et malheureux elle doit donner pour modèle, elle jette son nom dans sa conversation d'entr'acte en jouant avec son éventail ; celui à qui elle parle commence par arranger ses cheveux et sa cravate, froncer les sourcils avec tristesse, mais non sans douceur, et puis il cite celui des noms qui lui sied le mieux ; on s'anime, on prend parti pour son champion, et ce combat a cela de bon que, de quelque côté que reste la victoire, elle tournera au plus grand bien de tous deux : que monsieur cède à madame, ou madame à monsieur, tous deux auront cédé à l'influence d'Antony. Oh ! bel art de la scène, si tu corriges les mœurs, ce n'est pas en riant cette fois !

Non, on ne rit pas, on pleure peu, mais on souffre beaucoup en voyant ce drame. On éprouve cette nerveuse agitation des personnages qui crispe les mains et les pieds malgré qu'on en ait, comme si on voyait quelqu'un toujours prêt à tomber d'un toit. Cette jeune femme est comme menacée par un vautour qui tourne sur elle. L'épouvante saisit pour elle à la vue de ce jeune homme convulsif,

qui porte en lui-même deux causes d'exaltation, son amour d'abord, puis cette rancune de bâtard et d'orphelin qui lui fait bouillonner dans le cœur une éternelle rage contre la société. On pressent (et c'est habile à l'auteur), on pressent que cet homme, toujours en garde contre tous, qui a toujours l'épigramme à la bouche et le poignard à la main, saisira la première occasion de se donner une victime. Et qui choisira-t-il ? Cette douce et gracieuse beauté qu'il a perdue en combinant froidement l'héroïsme, en calculant sur sa pitié, en ensanglantant son salon de soie pour qu'elle l'y garde, en volant ses faveurs sur la grande route comme un brigand... Ce serait horrible si ce n'était utile et moral. — Il ne m'est pas possible de croire que M. Dumas écrive un ouvrage pareil sans une pensée dominante et sans conclusion, comme on parle sans idée dans un bal. Non, je crois ce drame médité dans un but d'utilité morale et même religieuse. Je le comprends comme une satire de notre siècle et de notre année même, portant à l'aversion, à l'horreur même de l'athéisme, du matérialisme, de l'égoïsme, de la présomption, de la domination orgueilleuse de la force publique sur la faiblesse ; tout cela personnifié artistement dans le rôle original d'Antony.

Cela dit, ce drame est un ouvrage très beau.

Et quelle idylle voulez-vous offrir, je vous prie, à une société blasée à qui suffisent à peine les scènes sanglantes du théâtre, qui se réjouit à la vue des bêtes féroces, et demandera bientôt des combats de gladiateurs pour voir couler le vrai sang ? Croyez-vous qu'un homme qui a dessiné Paula, Saint-Mégrin et son joli page n'eût pas été capable

d'une pièce couleur de rose, et qu'il n'eût pas pu mettre en scène un amour moins scandaleux ? Eh bien ! s'il l'eût fait, on n'y serait pas allé en foule, soyez-en sûr, et tout ce que renferme l'ouvrage de mots spirituels, d'observations fines, de tableaux vrais sur la société du jour, tout se fût perdu, si le cadre n'eût été noir. Ce cadre sombre attire les yeux de force, captive l'attention et attache aux détails qui sont l'essentiel. Je me trompe fort, ou l'auteur a pensé à cela. C'est une mauvaise plaisanterie, qui se renouvelle trop souvent ici, que de vouloir toujours chercher bien haut de coupables projets contre l'ordre social dans des œuvres d'art ; je ne crois point que l'auteur ait eu le moins du monde l'intention que lui ont supposée quelques personnes de vouloir abolir parmi nous l'usage de se marier et établir celui de tuer les femmes dont le mari demeure sous le même toit ; ce serait par trop noir, et M. Dumas n'en veut sûrement pas tant. S'il est vrai, du reste, qu'il ait formé cette grande entreprise, comme un journal l'assure, la suite le dévoilera. Pour moi, chétif, je me bornerai à vous parler des questions d'art que renferme ce brillant drame.

Il me paraît assez dans la manière de M. Dumas de créer d'abord un dénouement, et ensuite d'y suspendre la pièce entière. Le dernier mot une fois inventé, il veut que tout y aboutisse, il accroît, il gonfle les caractères s'il le faut, il resserre ou il étend les événements, et événements et caractères ont leur germe dans la dernière ligne ou le dernier vers. C'est une bonne manière pour l'état actuel de nos besoins d'émotions croissantes ; donc elle est bonne pour le succès, et après tout, le succès

n'est-il pas tout ce qu'il faut ? La France, tout oublieuse qu'on la croit, se souvient de toute réussite, et en conserve une mémoire proportionnelle égale au mérite de l'ouvrage, selon le temps de sa naissance ; on sait encore gré à Madame Deshoulières de ses moutons. Je connais des hommes d'esprit qui en récitent jusqu'à dix vers, en vérité. Voltaire, en faisant moins de tragédies, eût fait mieux sans doute, mais il aima mieux avoir tous les ans un succès avec des orphelins chinois que de créer en dix ans un monument comme *Athalie.* Fit-il mal ? fit-il bien ? Je ne sais. Il faut prendre un homme comme il est, et le juger selon ce qu'il veut faire ; Voltaire connaissait admirablement les planches et le parterre ; il savait ce que dure une œuvre de théâtre livrée au public et dévorée en deux mois ; il voulait alimenter l'hydre toute sa vie, et lui jetait de la pâture souvent. Dans les jeunes auteurs qui veulent écrire pour la scène, il n'est pas surprenant que quelques-uns adoptent ce système et précipitent encore le nombre des représentations. L'exemple est séduisant, et je n'en sais pas à qui la comparaison puisse être injurieuse. Grâce aux habitudes des théâtres de jouer tous les jours le même ouvrage, il n'y a plus de *répertoire* possible. Un drame est affiché, on y court lundi, mardi, mercredi ; il s'use de jour en jour jusqu'à la corde, puis tout est fini, on n'y pense plus, on dit : « A un autre. » *Les romantiques font toujours des préfaces,* dit-on dans *Antony ;* j'en sais une où l'auteur écrivait ceci : « Faire jouer une tragédie n'est autre chose que préparer une soirée ; après un certain nombre de soirs, la machine ayant toujours diminué de qualité,

et la multitude de quantité, le mouvement cesse tout à coup dans la solitude. » C'était moins fou qu'on ne l'a pu croire. Jouissons donc du présent au théâtre, me suis-je dit ; accrochons-nous-y, comme aux branches d'arbre un enfant qui se noie ; allons où va tout le monde, et voyons. J'ai vu *Antony*.

Certes, je me garderai de vous envoyer une analyse pareille à celles que l'on fait d'habitude scène par scène, acte par acte. *Elle me résistait, je l'ai assassinée ;* voilà tout le drame ? Oui, voilà tout, et il a fallu un bien grand talent pour tirer cinq actes d'une idée d'honneur conservé, d'un sentiment abstrait et tout moderne, qui n'eût fourni à tant d'autres qu'une esquisse pareille à celles du Gymnase. Rendons grâce aux auteurs qui savent développer, dans ce temps où tout se rétrécit, se fait à la háte, se lit, se voit en courant. Les ébauches perdent les tableaux ; remercions ceux qui peignent sur de grandes toiles, car on en serait venu à réduire le *Tartufe* et le *Misanthrope* chacun à un acte. On a dit qu'Antony parlait trop. Loin de trouver cela, je trouve qu'il ne parle pas assez, car toute la pièce est le développement de son caractère et de ses sentiments violents. J'aurais voulu plus que cinq actes pour le connaître davantage et me rendre compte plus longtemps et plus profondément de ces deux fureurs dont je vous ai parlé, et qui se partagent son cœur ; fureur d'amour, un peu matérielle, je le crains, et fureur de bâtardise un peu trop philosophique pour l'indulgente année 1831. J'aurais voulu tout un roman pour cela, et un roman d'analyse tel que *Werther* ou *Adolphe.* S'il y a du mérite à avoir

étendu l'action par le développement des caractères, il n'y en a pas moins à avoir su s'arrêter et contenir les caractères dans les bornes de l'action. C'est de quoi on n'a pas assez loué M. Dumas ; il est vrai qu'en général on loue le moins qu'on peut, ce n'est pas piquant.

Rien de pis, selon moi, que de juger sans se placer au point de vue de l'auteur. Une fois que l'on aura admis l'existence (et elle est très possible) d'un jeune homme profondément égoïste et vaniteux, qui aime une femme, non pour elle, non pour l'entourer de bonheur, de soins et d'hommages ; pour la consoler des afflictions de famille et des froissements du monde ; pour l'élever à ses propres yeux et aux yeux de tous ; pour voiler ses fautes et dévoiler ses qualités ; pour soutenir sa faiblesse et diriger sa marche ; mais qui l'aime pour lui-même, pour lui seul, pour accomplir son déshonneur comme on gagne un pari, avec une rage de joueur ; pour lui déclarer rudement qu'elle est sa propriété ; pour la traîner à sa suite sous les lustres et les bougies, comme une victime ornée ; pour lui faire fouler ses enfants aux pieds ; pour anéantir son cœur de mère dans son sein ; pour étouffer la prière sur sa bouche, et pour lui plonger un couteau dans la poitrine, comme Ali-Pacha égorge son esclave de peur qu'elle ne serve le vainqueur ; une fois, dis-je, ce caractère admis, rien de plus moral que ce drame accusé d'immoralité, car il épouvante les femmes en leur montrant quelle déloyale et cruelle puissance elles peuvent donner sur elles à ces caractères faussement exaltés et passionnés froidement. Oui, n'en doutez pas, c'est la leçon qu'a voulu donner l'auteur, car

il doit savoir que l'amour est la plus sublime expression de la bonté, ou n'est rien.

On a regardé le caractère d'Antony comme impossible, comme hors de nature ; je pense au contraire qu'il est très commun et des plus communs. Le nombre est incalculable d'hommes blasés, durs et altiers, qui rougissent de cet état de leur cœur, et qui, pour arracher des succès d'amour-propre à des êtres facilement intimidés et éblouis, s'inventent des malheurs mystérieux et le plus byroniens possible, leur parlent de religion sans croire seulement à l'âme, et de dévouement en méditant l'éclat de leur perte, et à force de se monter la tête, de se faire un héroïsme philosophique et une métaphysique de damné, sont forcés, pour soutenir leur rôle, de jouer le dernier coup du vice, en jetant le crime dans la partie. Les garnisons regorgent d'exemples pareils : il était bon d'en faire une grande satire, l'auteur d'*Antony* vient de la donner avec un grand bonheur et une égale habileté ; il ne peut pas avoir eu d'autre but, et c'est dans ce sens seulement qu'on doit et qu'on peut louer son œuvre. Antony est un type effrayant, et il est utile par cela même.

Le caractère de Madame d'Hervey est tracé avec le plus rare talent, et ici je ne puis m'empêcher de me rappeler qu'il était destiné à Mademoiselle Mars, et que sa création vient d'échoir à Madame Dorval. Tel est l'art double du théâtre, que l'on ne peut séparer un rôle dans sa pensée de l'acteur qui l'a créé. Adèle d'Hervey apparaîtra toujours sous les traits de l'heureuse rivale de Mademoiselle Mars, et il est impossible d'être plus complètement rendu que ne l'est ce rôle

charmant dans tous ses traits, toutes ses couleurs et toutes ses nuances. Madame d'Hervey est une femme mélancolique, douce et bonne, toute soumise à son mari, toute rangée à ses devoirs, très heureuse d'ailleurs, aimant bien sa petite fille et la toilette aussi, les robes roses, les jolis chapeaux et les bouquets ; mais à travers cela, n'oubliant jamais qu'elle fut aimée de cet Antony ; on sent que, s'il reparaît, elle est perdue ; que, s'il la touche du regard seulement, elle tombera. Aussi fuit-elle, aussi s'échappe-t-elle comme un pauvre oiseau qu'aspire quelque reptile venimeux. Une fois atteinte, elle n'essaie pas un moment de se soustraire au pouvoir de son maître, et c'est un trait ravissant de ce caractère, qu'elle lui pardonne tout, jusqu'aux affronts publics qu'il lui a causés ; elle accepte tout de lui à la fois : le déshonneur, la ruine et la mort, presque sans reproche, en s'écriant seulement : *Mais je suis perdue, moi !* Mot naïf que l'Adèle de la Porte-Saint-Martin dit avec un étonnement douloureux qui porte la terreur jusqu'au fond des âmes, parce qu'il révèle le rôle entier et le résume, parce qu'il montre qu'elle a été si profondément engourdie par trois mois d'enivrement et d'abandon, que c'est la première fois qu'elle se réveille de là, et se réveille au bord du précipice, et le mesure pour la première fois aussi ; ce mot veut dire qu'elle n'y avait jamais pensé, qu'à peine se croyait-elle si coupable, qu'elle voudrait savoir de son Antony lui-même s'il pense que ce soit sans ressource et pour toujours, et s'il avait cru aussi que le danger fût si grand. Il y a toutes ces idées et tous ces sentiments dans le seul cri de l'actrice et dans son attitude ; car, en apprenant

le retour de son mari, ses jambes s'affaiblissent, elle tombe assise sur les bras d'un fauteuil, et croise les mains en regardant son séducteur en face, comme pour lui faire contempler sa victime dans tout son abaissement et toute sa destruction. On aime à se figurer ce que Mademoiselle Mars eût fait de ce rôle ; elle l'eût pris autrement peut-être, et d'une manière plus conforme à toute sa personne ; mais mieux, cela n'eût pas été possible, même à elle. Dans les premiers actes il est probable qu'elle eût cherché de la légèreté, et cette coquetterie ingénue qui plaît tant en elle ; mais je ne sais si cette manière et ces qualités mêmes n'eussent pas nui à l'ensemble du caractère, et n'eussent pas été en désaccord avec les deux derniers actes de ce grand rôle : quand le malheur serait venu tomber sur cette âme pleine de légèreté, de finesse spirituelle et mondaine, il aurait eu peine à y développer ces élans douloureux, ces larges épanchements de terreurs et d'angoisses auxquels est préparée l'âme mélancolique et tendre que fait pressentir chaque geste, chaque mot, chaque soupir pénétrant de Madame Dorval.

Qui peut savoir cependant quels trésors imprévus aurait pu nous montrer le talent brillant qui se voile à présent à tous les yeux ; qui pourrait décider entre ces deux femmes célèbres que l'on ne cesse de comparer ? L'une était la première des comédiennes, et fut tragédienne quand elle le voulut ; le contraire vient d'arriver à l'autre : elle avait le secret des plus touchantes larmes, des plus puissantes émotions de la tragédie et du drame ; elle vient de montrer que le ton aisé et simple du monde, que les bonnes manières de

la comédie lui étaient familières ; elle a passé sans effort dans ce nouveau cercle avec le talent le plus souple qui soit au théâtre. Elle semblait une actrice anglaise venue de Covent-Garden ou de Drury-Lane avec toute la profondeur de rêveries, d'émotions de Mistress Siddons, et elle vient d'ajouter à cette puissance tragique (la première au théâtre) celle que donne une observation fine de la société ; c'est un talent complet, et dont l'avenir est bien vaste, heureusement pour Paris et pour l'art dramatique. Le rôle de Madame d'Hervey m'a fourni une observation nouvelle sur ce talent de bien dire, si rarement compris ; il ne consiste pas dans cette sorte de chant trop usité depuis longues années, et qui n'est bien placé que dans les périodes larges et longues du vers alexandrin pompeux et antique. Dans les vers qui sont un chant eux-mêmes, et dont chaque syllabe est une note, l'acteur est bien contraint d'être chanteur malgré lui-même ; mais dans les vers modernes et brisés, ou dans la prose, rien de plus monotone et de plus froid que ces tirades scandées, mesurées, balancées comme des *adagios* ou des *allégros*. On essaie depuis quelque temps une autre manière à la scène ; mais en changeant de route, les comédiens ont trouvé d'autres écueils. Quelques-uns, à force de couper et de heurter leur débit, de prendre ce qu'on nomme des *temps* (qui sont les soupirs et demi-soupirs de la musique), à force de chercher le naturel, l'abandon et la franchise, sont tombés dans la trivialité, la mauvaise grâce et la grossièreté. *Bien dire* n'est pas seulement non plus prononcer nettement et proprement ; c'est choisir dans les mouvements naturels

et vrais de son cœur ceux qui sont *beaux* suivant l'art, car s'ils ne l'étaient que suivant la nature seule et à tout hasard, ce ne serait pas assez. Ainsi, avant le rôle de Madame d'Hervey, la même actrice avait montré dans *Charlotte Corday* (aujourd'hui parodiée aux Français), dans l'*Incendiaire* et dans *Marie Beaumarchais*, toute une science variée et profonde, qui consiste à se tenir toujours près de la nature et toujours dans l'art. C'est là le chemin de tout comédien véritable, il faut s'y tenir sans dévier ; autrement on se perd ou dans la phrase ampoulée ou dans le mot trivial.

Revenons à la pièce : l'acte le plus brillant est le quatrième ; je n'y verrais guère à reprendre, si je voulais reprendre. Ce salon actuel est peint ; cette jolie petite femme légère et bonne qui plaint Madame d'Hervey en se regardant dans la glace ; qui parle de sa robe à son poète et de poésie aux autres, pour le faire briller ; cet auteur spirituel qui jase de littérature dans le petit cercle féminin ; ces jeunes gens désœuvrés qui se chauffent, tout cela est charmant. Il a été très habile à M. Dumas de jeter ainsi la critique de l'art dans l'art même, et de faire porter à Antony son bouclier. Personne ne pouvait le tremper plus solidement que lui-même.

Ce personnage d'Antony était d'une extrême difficulté pour l'acteur. Bocage a déjà reçu tant d'éloges dans ce rôle, que ce serait un lieu commun de les répéter.

J'ai vu le public jouer de son côté une scène charmante à la troisième représentation.

Des femmes très jeunes, très jolies et fort parées, que je ne connais pas et que devrait remercier

l'auteur, étaient groupées dans une grande loge de l'avant-scène, leurs amies dans les loges voisines ; après avoir écouté Adèle d'Hervey, en pâlissant, en frémissant, en se cachant les yeux, elles ont éprouvé pour elle une pitié si tendre, un intérêt si vif, qu'elles ont toutes arraché leurs bouquets et les lui ont jetés sur la scène, toutes penchées en dehors, en souriant et en pleurant, étendant les mains comme pour l'embrasser lorsqu'elle a reparu. C'était bien gracieux à voir, et cela me fit penser à l'injustice de lord Byron, lorsqu'il a fait dire au Giaour :

No : gayer insects fluttering by
Ne'er droop the wing o'er those that die,
And lovelier things have mercy shown
To every failing but their own,
And every woe a tear can claim,
Except an erring sister's shame.

« Non, les plus brillants papillons de l'air n'ont jamais abaissé leurs ailes sur ceux qui meurent ; et les femmes les plus belles ont pitié de toute chute, excepté de celle de leurs pareilles. Tout malheur peut réclamer d'elles une larme, hormis la honte d'une sœur égarée. »

Il se fût repenti s'il eût vu comme moi ces belles personnes étendre leur aile sur la sœur frappée à leurs pieds.

ANECDOTES HISTORIQUES ET POLITIQUES SUR ALGER[1]

MILLE ET DEUXIÈME NUIT

VERS la fin de la mille et deuxième nuit, la prudente Dinarzade éveilla sa sœur, et Shéhérazade, avec la permission du Sultan, commença aussitôt de cette sorte :

« Il y avait une fois un vieux roi, sectateur d'Issa, qui régnait sur la plus belle contrée du monde et sur le peuple le plus aimable de la terre. Il avait des ambassadeurs par tout l'univers, et entre autres endroits, dans un port de l'Orient où régnait un autre vieux roi nommé le Dey, sur un tout petit peuple de croyants, dont l'usage immémorial était d'enlever les marchands, les jeunes filles, les jeunes garçons et les archevêques de tous les rois et les empereurs infidèles, qui n'osèrent jamais s'en venger, parce que le dey était protégé par Mahomet, et qu'ils le savaient bien ; comme ils savent que le monde est carré, et que Votre Hautesse, ô très puissant Sultan, est assise au milieu, ayant aux quatre coins l'Europe, l'Asie,

[1] Par M. Merle, secrétaire particulier de M. de Bourmont, pendant la campagne d'Afrique. (*Revue des Deux Mondes*, 1831.) Chez Dentu, Palais-Royal.

l'Afrique et l'Amérique, dont vous disposez à votre gré, transportant les rois d'un trône à l'autre, selon qu'ils se sont bien ou mal conduits à votre égard.

Un jour le dey étendit la main, et donna un coup de chasse-mouches à l'envoyé du vieux roi. Le vieux roi dit à l'un de ses capitaines :

« Tu partiras avec tes quatre fils et cent vaisseaux de ton roi ; tu prendras la ville du dey, tu y établiras mes guerriers qui ne savent que faire, et tu m'enverras le trésor du dey sans en garder un sequin zermahboub ni un médin[1]. »

Or le capitaine partit.

Il partit avec ses quatre fils et les cent vaisseaux de son roi ; il prit la ville du dey, y établit les guerriers qui ne savaient que faire, et envoya le trésor du dey sans en garder un sequin zermahboub ni un médin.

Mais il arriva que le peuple le plus aimable de la terre égorgea gaiement les gardes du vieux roi, et le chassa précisément au moment où ses guerriers chassaient en riant le vieux dey.

Et le capitaine fut condamné à errer comme Sindbad le marin, en punition de ce qu'il avait sacrifié un de ses quatre fils à la gloire du plus aimable peuple de la terre.

Or, le vieux dey, qui ne savait que faire, non plus que les soldats ses vainqueurs, s'en vint voir le pays du vieux roi, avec ses femmes, ses enfants, ses diamants et ses lunettes.

— Qu'est-ce que *lunettes ?* interrompit le Sultan avec une haute sagesse.

— Ce sont des yeux de verre, répondit la pru-

[1] Le sequin zermahboub vaut six francs, le médin vaut un peu moins qu'un sou.

dente Shéhérazade, qui se posent par-dessus les autres, et qui les dévorent peu à peu, de sorte que les *chiens de chrétiens* deviennent aveugles longtemps avant la vieillesse.

— Dieu est Dieu, dit judicieusement le Sultan ; ils méritent cette punition pour regarder nos femmes à travers les grilles du harem et les yeux du *borkô*[1], mais pourquoi un vrai croyant y était-il condamné ?

— Si Sa Hautesse le permet, dit Shéhérazade, je lui dirai qu'il était écrit que le dey devait assister à une grande fête que lui donnait le plus aimable peuple de la terre en un lieu nommé la Porte de Saint-Martin.

— Serait-ce la Sublime-Porte ? demanda le Sultan en jetant sur la Sultane un regard plein de pénétration.

— La plus sublime de toutes les Portes, reprit la sage Shéhérazade, car on y voyait une multitude d'hommes et de femmes assis pêle-mêle, selon l'étrange usage des infidèles, et considérant une vingtaine d'hommes et de femmes éclairés magnifiquement, et vêtus plus magnifiquement encore, qui se parlaient, se battaient et s'embrassaient comme jamais le dey n'avait vu se parler, se battre et s'embrasser. Parmi ces hommes, il y avait une femme qui avait des yeux de gazelle et des épaules d'une beauté merveilleuse. Elle paraissait d'abord fort tranquille chez elle, mais ensuite il lui arrivait toutes sortes d'aventures extraordinaires et pitoyables, qui jetaient la multitude et le dey lui-même dans un étonnement

[1] Voile que portent les femmes de l'Orient dans les rues. (Note d'A. de V.)

et une tristesse impossibles à décrire. Elle souriait au commencement de la nuit, et parlait avec tant de grâce, que toute l'assemblée était mise en joie, et lui tendait les bras en frappant des mains continuellement. Ensuite elle demandait grâce à tous les hommes pour son amant, et à son amant pour elle, et se jetait aux pieds de tous, et disait des vers pour leur plaire, et faisait tout ce qu'il est possible de faire pour leur être agréable, sans rien obtenir de personne de toute la soirée. Alors elle fondait en larmes avec une douleur profonde, se lamentait avec une voix si touchante, faisait des gestes si désespérés et si élégants tout à la fois, que l'assemblée pleurait tout autant qu'elle-même en la voyant. Le dey, qui était le plus clément de tous les vrais croyants, en fut tellement attendri, que ses larmes troublèrent complètement le verre de ses lunettes, et qu'un brouillard épais se répandit sur les quatre lumières de ses yeux. Il étendit la main avec la même majesté que lorsqu'il avait si noblement usé de son chasse-mouches de bois de santal, et dit à son drogman :

— Au nom de Dieu clément et miséricordieux, va m'acheter cette femme, et place-la dans mon harem afin que je la console.

Le drogman se précipita aux pieds du sublime dey, et lui répondit ces paroles en se frappant la poitrine très violemment :

— Invincible dey, cette femme merveilleuse ne peut être achetée ni consolée, parce qu'elle est l'épouse chrétienne du secrétaire intime du capitaine du vieux roi du plus aimable peuple de la terre, dont les guerriers qui ne savaient que faire ont jugé à propos de détrôner Votre Grandeur.

Et, dussé-je encourir à jamais votre disgrâce, je dois vous apprendre que les enfants de cette femme jouent sans respect *au furet et à la clémusette* avec vos pantoufles rouges, votre calendrier et le chasse-mouches avec lequel vous caressiez votre barbe et faisiez frémir les envoyés des princes de l'univers.

A cette nouvelle, le puissant dey fut saisi d'une grande fureur ; mais, comme il était doué de la prudence du serpent, il se contenta d'élever davantage le bras qu'il avait étendu ; il saisit ses lunettes et, les rapportant sur la manche de l'autre bras, il les essuya avec une résignation digne d'un fidèle croyant ; il soupira en regardant celle qu'il ne pouvait pas consoler, et dit ces superbes paroles :

— Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète.

« Hélas ! dit en bâillant le Sultan fort judicieux, voilà un sot conte que tu me fais, et le plus invraisemblable de tous. O Shéhérazade ! tu ferais bien mieux de me frotter la plante des pieds. »

Hélas ! mes amis, j'avais cru jusqu'ici, comme le Sultan immortel des *Mille et une Nuits*, que c'était un conte que toute cette aventure d'Alger, une histoire de nourrice, ou tout au plus une vieillerie d'avant la Révolution, quelque chose comme la guerre de Sept ans et la bataille de Rosbach. A-t-on jamais vu dans Paris, me disais-je, les étendards conquis sur les janissaires de Staouéli, a-t-on vu quelque général piaffant sur les boulevards, suivi d'un Mamelouk, et ceint d'un cachemire ? A-t-on chanté des *Te Deum* dans quelque église, et des odes à l'Institut ? A-t-on crié les glorieux bulletins dans la rue ? Ai-je rencontré la tente de pourpre d'un aga plantée sur la place

Louis XV, à côté de la baleine du prince d'Orange (qui n'y songe guère à présent, le pauvre homme) ? Avons-nous par hasard entendu les *dilettanti* faubouriens chanter l'*Algérienne* avec la *Parisienne ?* Jamais. Qu'est-ce donc que cette guerre dont il ne revient ni héros couronnés, ni héros blessés, ni héros bronzés du soleil, haut cravatés, regardant sombre, et coudoyant sans pitié, comme au bon temps du débonnaire patriote qui nous canonna à Saint-Roch ?

Voilà ce que je disais lorsque m'est apparu l'ouvrage intitulé : *Anecdotes historiques et politiques pour servir à l'histoire de la conquête d'Alger...* J'aurais donné tout au monde pour ne pas lire ce livre, parce que je n'aime pas à être désabusé quand une fois je me suis complètement abusé, chose qui m'arrive dix fois le jour en des occasions diverses. J'aurais bien voulu, dis-je, ne rien voir de positif dans ce volume, rien de caractéristique, rien de naïf et de vrai, afin de pouvoir encore nier cette campagne, et la laisser dans les féeries ; mais il m'a fallu lire le recueil, parce que je l'avais commencé, et y croire, parce que je l'avais lu. Il est donc vrai qu'il y a eu une campagne d'Alger brillante et profitable ; il est donc vrai que nous devons quelque reconnaissance à une armée toute jeune, et qui partit au milieu des pamphlets, des sifflets, des persiflages et des caricatures, qui la suivaient comme les éclairs d'un gros orage prêt à crever sur elle au premier revers. Grâce à la prudence du chef, l'armée n'en éprouva pas. On le regardait du bord comme on épie les mouvements d'un équilibriste sur la corde tendue, et il eut le bonheur de ne pas faire un seul faux pas.

Si le livre dont je parle était une histoire grave de forme et d'attitude comme nous en savons, une de ces solides histoires à longues queues, qui marchent pas à pas avec ordre et cérémonie, un bras sur Quinte-Curce et l'autre sur Tacite, je commencerais par reprocher à M. Merle d'avoir trop éclairé la figure principale de son tableau. Mais le moyen de procéder si régulièrement avec un homme qui étale si peu de prétentions, qui écrit des mémoires charmants, comme par distraction, et sans savoir par où il finira. La Critique ne sait où elle en est à l'aspect d'un homme pareil ; elle se rengorge (la pédante qu'elle est) et passe fièrement, comme on fait quand on ne sait que dire. Quel bonheur pour moi que la Critique, cette vénérable vieille, me soit si étrangère et si odieuse ! S'il m'eût fallu la lâcher sur ce léger recueil, je n'aurais su par quel bout le lui faire prendre dans le peu de mauvaises dents qui lui restent. Quel bonheur d'être délivré de sa maussade présence ! Je n'aurai plus qu'à m'asseoir au bord de la mer, et à regarder avec ma longue-vue ce que M. Merle me montre, non dans un grand panorama, mais par une suite de jolis tableaux, frais et vifs, colorés, moqueurs et hardis, comme ceux de Decamps l'oriental.

Voici d'abord le départ de la flotte. Qu'elle est brillante et bien pavoisée ! Je veux vous la montrer ; prenez ma lunette et... lisez :

« A midi la brise se fit belle et bonne, et à deux heures on fit signal au convoi d'appareiller. Ce signal avait été précédé du départ du brick *le Ducouédic*, le premier bâtiment de l'escadre qui soit sorti de la rade ; *la Créole*, que montait le capi-

taine Hugon, commandant du convoi, le suivit de près, et successivement tous les bâtiments de transport mirent à la voile. La nouvelle du départ de la flotte fut bientôt sue à Toulon ; au même instant, le port et les collines qui dominent la rade furent couverts de monde. De toutes les parties de la France on était venu en Provence pour jouir du coup d'œil des apprêts de cette grande expédition, dont le commerce de la Méditerranée devait retirer de si grands avantages. Le départ, si longtemps retardé, devint un grand événement dont tout le monde voulait être témoin. Quatre cents voiles sortant à la fois de la belle rade de Toulon étaient un spectacle qu'on n'avait jamais vu, et que très probablement on ne devait jamais revoir. A trois heures, l'ordre fut donné à l'escadre d'appareiller, et au même instant, tous les vaisseaux furent en mouvement ; frégates, corvettes, gabarres, bricks et bombardes, tous mettaient dans leur manœuvre une promptitude sans exemple ; tous se pressaient à l'entrée du goulet, et semblaient se disputer à qui arriverait le premier hors de cette rade où les vents nous retenaient depuis si longtemps. A cinq heures *la Provence* se mit sous voile, et à la chute du jour il ne restait plus un seul vaisseau dans ce port, qui, quelques heures auparavant, contenait toute la marine française. « *Alger ! Alger !* » criait-on de toutes parts, comme les Romains criaient : « *Carthage !...* »

« Dès qu'on fut à quelques milles en mer, l'amiral fit le signal à la flotte de se mettre en ordre de marche. *La Provence* prit la tête de la première escadre ; *le Trident* se mit en tête de la deuxième ;

la réserve prit l'extrême droite, et le convoi se rallia au vent à l'extrême gauche. La nuit nous déroba la beauté du spectacle, dont nous jouîmes le lendemain au lever du soleil, qui frappait d'une manière resplendissante les voiles du convoi à l'horizon, et qui éclairait les côtes de France, dont la vue allait bientôt nous échapper. Les deux lignes de notre flotte, majestueusement tracées sur la mer par un sillage d'une blancheur éblouissante, occupaient un espace qui, pour les spectateurs des vaisseaux placés au milieu, allait presque se perdre aux deux bouts de l'horizon. Le pont, la dunette, les bastingages étaient couverts de soldats et d'officiers qui ne pouvaient se lasser d'admirer ce magnifique coup d'œil. »

Voilà, certes, une fête dont le tableau ne manque pas de grandeur. Il semble une marine de Vernet ou de Gudin. — Passons et changeons les verres. M. Merle en a de toutes sortes, et ceux qu'il veut prendre, il les trouve sous sa main. Je vois des portraits tracés d'un pinceau ferme et exercé ; et celui du capitaine Mansell est un des plus vrais. — Non, je ne le transcrirai pas, je résiste à cette tentation pour que personne ne résiste à celle de lire ce curieux voyage. Ce mystérieux Mansell, pareil aux Wilson et aux Sydney-Smith, qui se retrouve dix fois dans le livre, et qu'on trouvait partout à Alger, était un de ces hardis aventuriers comme l'Angleterre en jette sur toutes les côtes du monde, en sème sur toutes les terres, en lance sur tous les océans ; un de ces hommes secs, froids, braves, ironiques observateurs qui viennent projeter sur tous les événements l'ombre inquiétante de la Grande-Bretagne, tirer leur montre au dernier

soupir de nos grands hommes, et faire entendre sous tous nos chants de victoire la basse continue de *Rule Britannia.* — Vous verrez ce que celui-là faisait à Alger.

De quel tableau vous donnerai-je donc l'esquisse? Sera-ce de la grande journée du débarquement ? — La surprise et presque l'humiliation, si finement observée de tous les marins à la vue d'Alger, ville blanche sur un fond vert, la mer bleue à ses pieds ; l'Alger endormie, sans pavillon, sans canon, dédaigneusement couchée sur son lit de verdure et respirant ses parfums sans se soucier d'une flotte de trois cents bâtiments qui lui apportait trente mille soldats. La beauté du jour et du coup d'œil, la gaieté ardente du soldat parisien fourbissant son cher fusil à bord des vaisseaux avec la paille de fer et le tripoli, recevant des cartouches comme des fruits délicieux, et demandant le *plancher des vaches ;* l'habileté du débarquement, la bravoure calme du général, toujours spirituel et poli sous le boulet qui siffle à son oreille ou s'enterre à ses pieds. L'attente du combat durant la nuit, longue aux Français, le débordement des Arabes, inondant la plaine en tombant des montagnes ; la rage de leur combat, la légèreté de leur fuite, l'adresse de leur tir inévitable et la longueur de leurs fusils ; la prudence de leurs tirailleurs, la loyauté imprévoyante de nos soldats qui ouvrent la poitrine aux balles. La France maîtresse de la côte, et y posant un pied qui prend racine tout à coup.

Puis, tout à coup aussi, c'est une tempête effroyable qui s'annonce. *Mare sævum, importuosum,* répète le voyageur en se rappelant Salluste.

Les marins crient, les bâtiments tremblent, la mer blanchit et écume, le vent souffle avec le tonnerre, et toute la flotte bondit et se heurte.

L'armée de terre se retourne et regarde l'autre armée, sa sœur, qu'elle ne peut pas secourir. Les Bédouins rôdent au bord de la mer, espérant le naufrage et des têtes à couper sans trop de périls. Seul, le général en chef conserve un grand calme, et, frottant sa tabatière, donne lentement des ordres prudents, et réfléchit à ce qu'il aura à faire s'il reste sans vaisseaux comme Fernand Cortès ou comme Bonaparte.

Mais le vent tourne, et le soldat chante, rit et boit. — Voilà un brick joyeux chargé de bons vins. Il a sa salle à manger pleine de bonnes choses, du vin de Champagne, des pâtés de Strasbourg, des truffes du Périgord. (Ah ! M. de Félez des *Débats* et du Périgord, où êtes-vous ?) Le brick est tout illuminé le soir par la flamme bleue des bols de punch : c'est Tortoni la nuit, c'est le café de Chartres au matin. Les tirailleurs élégants du faubourg Saint-Germain y reviennent blessés, et en se moquant des Arabes ; ils reviennent de la chasse aux Bédouins, et appellent à grands cris le capitaine du brick-restaurant. Il répond au nom d'Hennequin. — Cet Hennequin-là n'a pas perdu son temps à faire des tableaux comme l'autre, à représenter Oreste et ses furies, et son inévitable mère ; il a, ma foi, trop de sens pour cela ; Hennequin, le *pourvoyeur de Nantes*, est un penseur plus profond ; il a senti que les gastronomes s'embarquaient, il l'a senti à la démangeaison de ses pouces, comme la sorcière de *Macbeth ;* il l'a senti comme M. Ouvrard sentit que la Révolution

ferait beaucoup écrire, et que le papier se vendrait cher. Hennequin s'est armé en guerre. A moi, pâtés d'Amiens, de Chartres et d'Angoulême! à moi, saucissons de Provence! à moi, blanquette de Limoux! Venez civiliser l'Afrique... Et il est parti, et son brick a fait fortune dans la baie orageuse de Sidi-Ferruch, où il a passé comme un Ariel, un bienfaisant esprit des eaux. — Puisse le philanthropique M. Hennequin avoir fait fortune comme son brick!

Mais voici Staouéli. On se bat. Les soldats de la fatalité ébranlent un moment ceux qui ne sont plus soldats de la foi, mais de l'honneur toujours. Un colonel crie *au drapeau!* sauve son régiment, commence la victoire. M. de Bourmont l'achève avec des ordres bien donnés.

Puis une scène de nuit. — Qu'est-ce que cela? — Une tente. Hélas! oui. Une petite tente d'officier! Un brave enfant qui se meurt, et dont le père n'ose pas pleurer, parce qu'il est général en chef, et n'ose pas non plus s'asseoir au chevet de son fils, parce que l'armée est l'aînée dans la famille qu'on lui a donnée.

J'entrevois bien d'autres tableaux encore, et je ne vous en dis que l'ensemble ; prenez le livre, qui que vous soyez, à qui je parle dans la *Revue des Deux Mondes*, et vous verrez avec quel bon goût et quel esprit sont tracés les détails. J'en veux encore pour preuve cette anecdote :

« Il y avait dans une des salles de l'hôpital une femme qui excitait l'intérêt de tout le monde : c'était une vivandière du 37e, jeune, vive et fraîche, mariée ou non à un sapeur qui, dans tous les cas, l'aimait comme une maîtresse et comme une femme

tout à la fois. Elle avait été blessée le 29, au plus fort de la mêlée, au moment où elle distribuait quelques verres d'eau-de-vie ; une balle lui avait fracassé le genou ; elle fut portée à l'ambulance, et de là à Sidi-Ferruch. Sa blessure était grave ; elle nécessitait l'amputation de la cuisse ; le sapeur ne quitta pas le chevet de son lit. L'opération ne l'effrayait pas, son courage était admirable, mais elle s'attendrissait en pensant que, mutilée, elle ne serait plus qu'une charge pour son mari : elle voulait mourir pour le rendre à la liberté. Les raisons que lui donnait le sapeur pour se laisser amputer étaient déchirantes de naturel et de tendresse ; il lui disait, la voix émue, les yeux humides, en agitant devant sa figure un chasse-mouches fait de feuilles de palmier : « Geneviève, ne crains rien, le colonel m'a promis que tu resterais toujours vivandière du régiment ; je vas, en sortant d'ici, tuer un Bédouin et lui prendre son cheval, tu feras ton service bien montée : une jambe de moins, ça n'empêche pas de vivre ni de marcher ; et qui sait si je remporterai les deux miennes de ce pays ? Ce qui t'est arrivé à toi peut m'arriver à moi. Est-ce que tu ne m'aimerais plus pour ça, nom de D...!!! » — Geneviève souriait en lui serrant la main ; de grosses larmes tombaient sur son épaisse barbe noire, et il ajoutait, pour achever de la décider : « Va ton train, tu sais que je connais M. de la Tour-Maubourg ; mon père a été à son service, je t'obtiendrai une petite cantine à la porte des Invalides, c'est un bon parti, et laisse faire, avec ma croix je t'établirai. » La pauvre Geneviève se laissa faire ; elle mourut quelques jours après, des suites de l'opération ; le sapeur

était retourné à son poste ; il apprit la mort de sa femme à la tranchée sous le fort de l'Empereur : quelques heures après, il fut tué d'un éclat de bombe. »

Après avoir regardé toute cette galerie de tableaux, on ferme les yeux, et l'on se demande pourquoi tout cet éclat s'est éteint tout à coup, comment tout ce bruit a été subitement étouffé ; on s'interroge sur cette gloire des actions après laquelle tant d'hommes ont voulu courir. Voici une grande expédition entreprise et exécutée dans un temps donné comme une manœuvre du Champ de Mars. Le résultat en est complet, la nation en profite, et les noms des braves qui ont laissé là leurs ossements, le nom de celui qui les a conduits, le nom de leurs batailles, les drapeaux qu'ils ont enlevés, les armes qu'ils ont arrachées à l'ennemi, tout cela n'a pas une église où se réfugier, un cénotaphe, un obélisque, un pauvre gazon où s'abriter. Peu s'en faut que chaque conquérant, en revenant en France, ne se cache de sa conquête comme d'une mauvaise action, et ne l'efface de ses états de service. Les faiseurs de réputation fouillent partout pour trouver des héros, et ne s'informent pas de ceux-là qui sont tout faits, et que le *sang a baptisés*, selon notre vieille expression de soldat, que j'ai apprise à l'armée.

Voilà la gloire des faits d'armes en l'an de grâce 1831.

— O Shéhérazade, vous feriez mieux de me frotter la plante des pieds !

LETTRE PARISIENNE AU JOURNAL *L'AVENIR*

Le caractère du moment actuel est la stupeur... Je vis, un jour, un dogue furieux briser son collier et s'élancer sur deux enfants tout effrayés, je les crus perdus ; mais, une fois libre, il resta stupéfait, et, après avoir tourné sur lui-même, il se coucha. Il ne savait plus que faire, n'ayant plus rien à briser. Sa chaîne lui manquait. La nation est toute pareille à ce terrible dogue, je veux dire pour ce moment où nous sommes, et je laisse aux autres à parler de l'avenir, ne voulant que constater les dispositions publiques à l'heure présente.

Ne croyez pas que cette révolution ait produit, comme beaucoup s'y attendaient, des haines ouvertes, des querelles violentes, des duels acharnés, des attaques d'homme à homme. Rien de cela. Ce n'est plus le temps des Montluc, des des Adrets et des d'Aubigné. Les salons, comme les cafés, renferment les paisibles ennemis de chaque classe. On s'observe, on s'attend. Quelquefois, on se touche la main, *comme ci-devant*, sans beaucoup de rancune. Il y a eu quelques bals cet hiver (rares il est vrai), mais où régnait beaucoup d'indulgence, une sorte d'union apparente, même au faubourg Saint-Germain si décrié par les journalistes qui

ne le connaissent pas. Il n'est point du tout *ce qu'un vain peuple pense.* A lire presque toutes les feuilles publiques, à voir nos ignobles caricatures, à entendre les parodies grotesques de la scène, vous croiriez ce faubourg un repaire de douairières édentées, agenouillées devant de vieux portraits de famille, ou furetant des parchemins poudreux. Il serait bien temps d'en finir avec ces billevesées. J'aurais honte d'en parler et de vous en écrire, si tous les jours je ne voyais, dans presque tout Paris, une sorte de conviction naïve, une foi toute sincère dans l'existence de ce monde décrépit et fabuleux, qu'on a façonné à l'usage des petits enfants, des bonnes et des écoliers. Lorsque vous viendrez à Paris, vous verrez que ce faubourg a d'autres mœurs que celles auxquelles on s'efforce de faire croire la France et les étrangers. Union dans les familles nombreuses, charité et piété modestes, instruction rare, amour très éclairé des arts, politesse de manières égale pour tous et, en ce sens, très libérale, indépendance totale d'opinions et grande franchise, fierté et brusquerie même à les exprimer lorsqu'elles devaient déplaire au pouvoir actuellement déchu ; voilà ce que j'y ai toujours vu. Tout cela est si vrai, si réel, si incontestable, que les *artistes*, dont le besoin éternel est de trouver qui les sente et les comprenne, avaient fini par se réfugier dans les salons de ce faubourg que l'on croit si antique, parce qu'ils ne trouvaient que sécheresse d'accueil, que sécheresse d'âme et nullité de goût, que hauteur de parvenus dans quelques maisons de la banque et du haut commerce. Croyez-moi. Le faubourg Saint-Germain a ses jeunes gens, ses jeunes femmes,

ses jeunes personnes et ses enfants. Il a produit et produira des hommes très capables de rivaliser avec les avocats de la tribune ; ses hommes ont tous servi le pays, la plupart aux armées, beaucoup sans avancement et sans faveurs, *quoi qu'on die*, et presque à leurs frais, à l'ancienne manière. C'est, en vérité, je crois, la faute des architectes si l'on a fait de ce quartier une nation dans la nation, une cité dans la ville ; il ne mérite ni effroi, ni aversion, ni surtout exclusion. Ses richesses sont moins grandes qu'on ne veut avoir l'air de le croire ; ses préjugés sont depuis longtemps éteints. Chacun porte son nom sans y penser, sans en parler surtout, ce qui serait de bien mauvais goût, et ce qu'on ne manque jamais de mettre sur la scène, *portraits d'imagination*, il est vrai. Beaucoup d'hommes de ce faubourg sont d'anciens soldats d'Austerlitz et de la Moskowa, et passent les nuits au corps de garde national, avec de braves et de bons artisans, leurs voisins, qui souvent les commandent, en sont strictement obéis, et les trouvent dès longtemps façonnés à l'égalité par la discipline et, surtout, par l'éducation moderne. Je n'ai jamais pu trouver que dans quelques vieillards, il y a seize ans de cela, de rares modèles des marquis de l'Œil-de-bœuf, type entièrement éteint et ridicule parmi ses propres enfants. A ces hommes a succédé une race qui ne le cède à aucune en vigueur, et en laquelle je vois peu de dispositions à fuir, à s'isoler et à rien dédaigner, le fusil surtout.

Ne croyez donc pas aux prétendues peintures de mœurs de nos vaudevilles et même de nos comédies ; elles sont faites par des hommes, en général, fort jeunes, et qui ont beaucoup de souplesse à

lier de petites actions par de petits nœuds et de petites cordes les plus fines possible, mais qui manquent d'observation des relations sociales, d'aptitude à les examiner, et aussi de goût à en chercher l'occasion. On sort de l'école, on sait son Molière et son Regnard ; on charpente sa comédie ; on a ses effets, ses entrées et ses sorties, son *crescendo*, son dénouement : c'est tout ce qu'il faut. A défaut de tuteurs et de Mondors, on prend courtisans et jésuites, chambellans séducteurs, solliciteurs à plat ventre. — Ce qu'ils disent ? Eh ! qui ne se le figure bien ? Est-il besoin de les connaître, de les voir ? Fi donc ! cela se devine. — Qu'est-ce qu'un duc, par exemple ? Voyons : cela ne peut être qu'un grand gaillard effronté, qui entre chez tout le monde, à toute heure et d'autorité, qu'on annonce : *le Duc*, qui boit *du champagne*, qui se fait porter les armes partout et naquit général. Les femmes qu'il va voir ne peuvent guère parler que de leurs quatorze quartiers et de leur amour pour les antichambres où, sans doute, elles passent leur vie. Le maître de la maison doit haïr *son épouse ;* ses filles, ou plutôt *ses demoiselles*, pour être poli, doivent dédaigner de danser avec un *vilain*, puisque c'était ainsi au XIIIe siècle. A l'œuvre ! peignons cela ; on rira bien. En effet, on rit.

Il y a dans ces fausses peintures moins de méchanceté que d'ignorance de la vie du monde. C'est un des dangers de notre époque que cet éloignement des salons, et même des réunions de famille, dans lequel vivent beaucoup de jeunes gens. Dix siècles de monarchie, à peine interrompue, nous avaient fait parvenir à ce degré de

politesse que l'Europe enviait et cherchait à imiter. Cette politesse gêne, elle est à charge aujourd'hui à beaucoup d'hommes ; s'astreindre à quelques formes de langage et de costumes, écouter quelquefois ; renoncer aux jurons, à la colère, à la pipe, c'est pesant. On s'éloigne, on ne voit plus que de bons compagnons et de joyeux convives ; on fait de la rudesse, de la franchise, de la bonhomie à grands coups de poing sur l'épaule, entre le punch et l'écarté. Tout paraît bien fade auprès de cela ; s'en tirer n'est pas facile ; il est plus court de faire de ses habitudes une vertu ; on se croit tout Romain ; on se dit rude et sauvage de caractère ; on prend la place publique pour un *Forum ;* peu à peu on se sent poindre au cœur une petite haine pour le monde qu'on regrette et dont on ne veut plus être. Alors, que fait-on ? On veut le peindre *malicieusement*, on le fait *maladroitement :* ce monde rit ; la seconde fois on calomnie : tout cela mène bien loin. — J'ai entendu quelques-uns de mes amis, fatigués autant que moi de voir croître ce défaut à Paris, en venir à regretter l'élégance des mœurs de la Régence ; car le monde d'alors portait en tous lieux les mêmes formes, le même ton, les mêmes égards qui conduisent à l'union et à la bienveillance plus qu'on ne veut le croire, et il pourrait bien se faire que, dans leurs petites maisons et leurs petits soupers, nos pères eussent, en ce temps, certains sentiments d'honneur un peu trop oubliés à présent.

L'espèce dominante dans le Paris d'aujourd'hui, c'est l'écolier. Nous en avons de toutes sortes. Écoliers-conspirateurs en plein vent ; écoliers-critiques qui jamais d'eux-mêmes ne produisirent ;

écoliers-grands capitaines, historico-tacticiens, que prodigieusement embarrasserait un bataillon, voire même un peloton ; écoliers-orateurs à vieilles phrases et idées ; écoliers-dictateurs, élus au sortir du vaudeville après boire ; enfin, écoliers-ministres, iconoclastes et visiteurs domiciliaires. C'est une grande calamité ; mais cela passera quand ils seront grands. Il est vrai qu'il y en a quelques-uns qui sont noués.

Tout cela fatigue infiniment la saine partie de la France, qui a coutume de se laisser gouverner et de regarder les troupes d'hommes politiques, qui viennent jouer au pouvoir, comme des troupes d'acteurs ambulants. Or, il y a pouvoir et pouvoir. On a pouvoir de la rue, et pouvoir du cabinet. Tout le monde en veut un peu, et tout le monde en peut prendre, à son tour ou tout à la fois ; c'est une fureur. O toute divine liqueur du pouvoir, qu'il faut que tu sois enivrante, à en juger par les lèvres que tu altères ! Il n'y en a pas de si grossières qu'elles ne se pressent à ta coupe et, toute souillée qu'elle est, des lèvres délicates y viennent.

Je prends en grand'pitié ces hommes politiques !

a dit un poète. — Un poète, grand Dieu ! en ce temps-ci ! Ah ! parlons des poètes, cela nous reposera. En voici deux sous ma main.

Oui. Il a surgi deux poètes nouveaux, de la révolution de Juillet, et, chose curieuse, tous deux satiriques. M. Barbier est venu le premier. Le poème de *la Curée* est son coup d'essai. Il a réussi ; la justesse de la comparaison des intrigants actuels aux chiens de chasse, l'âpreté sauvage et jusqu'à l'impureté *rabelaisienne* de ses expressions popu-

laires, la forme rude de l'*Iambe* d'André Chénier, qu'il semble affectionner ; tout cela vient de saisir le public d'une sorte d'effroi et de plaisir, qui va bien à notre temps. Il a, depuis, publié une seconde satire, *la Popularité*, qui a moins séduit la foule, mais a satisfait les âmes poétiques et les esprits généreux qui craignaient de voir un beau talent esclave de cette *sainte canaille* (selon son mot), qu'il avait louée, en empruntant à la langue qu'elle parle quelques expressions plus que hardies.

L'autre est M. Antoni Deschamps. Le caractère de ses satires est tout différent. Ce ne sont plus des comparaisons largement développées comme celles de *la Meute*, du *Lion* et de *la Mer*, de M. Barbier ; ce sont des vers laconiques, sévères, nerveux ; des mots d'un esprit infini, des images vivement jetées, mais dans lesquelles il ne se complaît pas et passe outre sur-le-champ ; des traits mélancoliques tombés comme un soupir et qui s'impriment dans la mémoire, tels que celui-ci :

. . . . l'ambition,
Cette épouse qu'on prend quand on n'a plus d'amante;

des maximes graves, bien placées, bien encadrées, naturellement amenées et qui ont leur prix sans le cadre, sans la chaîne, sans la place réservée ; des mouvements de bile et de fiel, à la manière de Dante ; car *Dante* est le premier fleuve où ce nouveau poète se soit trempé comme dans le Styx, en traduisant la *Divina Commedia*.

Grâces soient rendues mille fois aux hommes généreux qui nous parlent des arts, et qui les cultivent et les adorent ! Grâces à ces bienheureux sceptiques qui, dédaignant d'avoir foi aux nouvelles

croyances politiques, n'appliquent leur intelligence et ne dépensent leur temps qu'à alimenter le feu sacré des Muses, le foyer des *Dieux lares !* Ennemis du *Forum*, comme l'est M. Antoni Deschamps, ils voient d'un coup d'œil à quel but vise cet orateur verbeux et quel emploi politique est la péroraison de son discours ; quelle égalité rêve ce joueur désespéré qui donne à tous la main, parce qu'il était prêt à la tendre ; quelle liberté invente cet admirateur imberbe de Saint-Just et de Robespierre, qui laisse couler des paroles de sang d'une lèvre toute fraîche encore du lait maternel, et qui ferait, en riant, le sacrifice de quelques millions de modérés, comme hier il faisait celui des mouches de son papier d'école.

Les artistes véritables voient au delà et au-dessus, et travaillent encore en silence. Attendons leurs œuvres. Puisse le ciel veiller sur leur retraite et leur conserver le courage et la paix !

Une des meilleures preuves que l'on puisse donner du goût qui se conserve encore à Paris pour les beaux-arts, est l'accueil fait à Paganini.

Il était précédé d'une telle réputation, que tout autre en eût été écrasé. Il a été plus grand par sa présence que par son absence, chose qui n'arriva peut-être jamais à aucune célébrité du monde. Paganini, avec son violon, a fait plus de bruit que l'empereur Nicolas avec ses deux cents pièces de canon de gros calibre. Du reste, il faut l'avouer, il n'y avait que la musique qui pût ainsi lutter de face avec l'action palpitante, l'action terrible, l'action générale et gigantesque de nos événements. Et puis on avait préparé la venue de Paganini d'une façon toute parisienne ; on lui avait fait ses

petites terreurs, ses mystères, ses cachots, son inceste, son assassinat ; car il nous faut toujours ici certain petit parfum de crime et de désespoir, pour être bien reçu dans le monde. Il est pâle, il est dévasté, décharné, il ne lui manque rien. Mais, mettez à part certaine dose de charlatanisme, qui tient du bouffe et de l'escamoteur, il reste le plus prodigieux talent qui ait jamais été entendu. C'est le maître et le roi de l'instrument. Il est sans rivaux au dire de ceux qui auraient pu se croire tels une heure avant de l'avoir entendu. Tout s'incline, et les maîtres de violon plus bas que tout le monde.

L'agitation est grande dans les théâtres. Quelques-uns tombent en ruines, d'autres s'élèvent, d'autres attendent la chute des plus grands pour se former sur leurs débris.

Je ne vous dirai qu'une chose du premier Théâtre-Français, c'est qu'il est le dernier. Il doit cela à ses dissensions intestines, il porte la peine de ses haines d'acteur à acteur, de sociétaire à sociétaire, des intrigues inouïes des comédiens contre les pièces même qu'ils jouaient et qui les alimentaient ; *ils mordaient le sein de leur nourrice*, à présent ce sein n'a plus de lait. Depuis neuf mois, des hommes de beaucoup de talent (car ce théâtre en compte encore un grand nombre, qui possèdent un ensemble introuvable ailleurs) sont réduits à vivre de ressources étrangères à leur bel *art*, qu'ils ont trop oublié pour le *métier*, et qu'il était de leur devoir d'ennoblir. Mademoiselle Mars est malade ou veut l'être, et semble avoir désespéré du salut de cette *république aristocratique ;* elle se retire sous sa tente, et l'armée se meurt.

Un théâtre ambitieux mérite que j'en parle longtemps, par son activité et sa double action. C'est la Porte-Saint-Martin. — Là, point de *medium*, haut ou bas, *high or low.* En deux heures vous passez de la haute tragédie, du premier drame, à la plus ignoble pantalonnade de cabaret ; aussi, le public suit-il. Tel jour, le boulevard est encombré d'équipages ; les heiduques et les laquais ouvrent à grand bruit les portières et les portes ; les loges se parfument et se parent d'une foule élégante, étincelante, qui passe du thé au théâtre et ira du théâtre au bal. La conversation est douce, à demi-voix ; les saluts silencieux, l'attente patiente et intelligente ; on se connaît, on se devine, on se montre ou l'on se cache à propos ; on se parle à l'oreille, on médit en souriant, avec indulgence : c'est un salon. Le lendemain, la garde lutte à coup de crosse contre une armée de *faubouriens*, sans habits et sans chapeaux, qui inonde les escaliers, renverse les portes et s'y entasse en jurant ; les hurlements et les sifflets anticipés jettent l'effroi au delà de la toile ; les quolibets s'échangent du haut en bas, du *paradis* au parterre, *enfer* véritable ; quelque casquette ignoble est jetée sur une jeune femme tout épouvantée ; on la redemande aux quatrièmes, dixièmes galeries, je crois ; on se querelle, on se bat ; des bouchons de bière, des pommes, des oranges sont échangés : c'est une taverne, une caverne parfois.

La raison de cette disparate, la voici dans le nom des pièces. *Beaumarchais à Madrid.* — Quelle personne bien élevée et lettrée n'aimerait à voir souffrir, dépérir et mourir la douce Marie Beaumarchais, venue à Paris du théâtre allemand de

Gœthe, cette charmante figure toute pâle, toute faible, toute tendre, toute amour et bonté ; mourante, frappée au cœur et ne se plaignant pas, appelant son frère à tout propos, parce qu'il est son seul appui ; cueillant des fleurs au jardin comme un enfant, lorsqu'elle se croit heureuse ; déchirant ses habits, comme Magdeleine, lorsqu'elle est abandonnée ? C'est Madame Dorval, c'est la tragédie. — *Trestaillons !* Ah ! quel forçat libéré n'ira vendre, à moitié prix, un couvert d'argent volé, pour voir comment je ne sais quel duc (car le duc est important) apporte du pavillon Marsan l'ordre à Trestaillons d'assassiner le maréchal Brune qu'il ne vit jamais ? ou comment (en dernier lieu), comment une *incendiaire* est formée, façonnée au crime par un archevêque, chose toute simple et fréquente comme chacun sait ; comment il lui fait jurer ce crime, *dans la sacristie, sur le Christ !* jetant, lui, archevêque tout musqué, de grands cris mélodramatiques et menaçants, le tout pour la mieux persuader ; comment son amant, philosophe, se soucie peu de l'absolution qu'elle désire ; comment un curé, philosophe, abonné au *Constitutionnel*, forme une agréable opposition à ce scélérat d'archevêque, qui a une nièce en robe de velours, et qui prend du café après dîner : le monstre ! comment un petit scélérat de séminariste est nommé curé, il est tout maigre et porte une robe toute noire, incontestables signes de jésuitisme ; comment le bon curé confesse *l'incendiaire*, et veut absolument confesser l'archevêque qui se débat comme un diable en un bénitier ; comment *l'incendiaire* est prise d'une sorte de *vertigo* qui la fait courir à la rivière où elle se jette la tête la

première, et comme quoi l'archevêque en rit d'un rire méphistophélique au grand ravissement des ex-compagnons d'armes de Vidocq ? L'impiété est telle que j'en ai vu des protestants et des juifs scandalisés.

Pourquoi faut-il qu'une grande actrice et qu'un habile comédien soient condamnés à rendre digne d'admiration, dans le détail, ce qui, dans l'ensemble, est si digne de mépris, et vous condamnent à voir la pièce ? — Bocage est d'une simplicité, d'une bonhomie, d'un bon ton extrêmement rares dans le rôle du curé ; il a une amitié caressante et toute patriarcale pour ses paroissiens ; il leur tape sur la joue, les mène éteindre le feu, bavarde avec eux, leur tire l'oreille, sait le nom de leur chat et de leurs chevaux de ferme ; c'est un bon ministre d'Auguste Lafontaine. Madame Dorval fait une sorte de miracle, car elle met des paroles plates et totalement insignifiantes, sur un ton si pathétique, si passionné, si chaleureux, que l'on se figure avoir compris et l'on pleure sur sa parole ; on gémit à cause de sa pantomime, la scène de la confession en est un merveilleux exemple ; l'auteur aurait écrit, au lieu du récit, l'histoire de Childebert ou la complainte de Fualdès ou des *o* et des *a* seulement, que c'eût été même chose ; on eût pleuré tout autant avec une telle actrice.

Faisons deux pas de plus sur le boulevard, et nous verrons l'Ambigu-Comique jouer *le Collier de la Reine ;* de la reine Marie-Antoinette, la plus gracieuse et la plus parfaite des femmes ; le collier de Boëhmer et du cardinal de Rohan, le scandaleux collier qui n'orna jamais le col de la victime. Ici du moins les bienséances ont été gardées. Si la

reine est grande et gauche, du moins est-elle vertueuse ; si le roi est empesé et parle comme un perruquier endimanché, du moins est-il honnête homme ; si la pièce est médiocre, du moins il est certain que nul n'en sortira qu'avec un sentiment de vénération pour les personnages qu'elle ose singer. Cependant, c'est une malheureuse spéculation que celle qui se fonde sur de pareils ouvrages. On les appelle *ouvrages de circonstances,* ce n'est pas flatter le temps présent. *Dî meliora piis !* Lorsqu'on contemple ces costumes bleus et roses, de velours, de soie et de dentelles ; quand l'on entend des acteurs se donner gaiement, toute la soirée, des noms de martyrs ; quand on cherche des ressemblances et qu'on se demande où sont tombées ces têtes parfumées, ce n'est pas une ritournelle qu'on attend, mais le roulement d'un tombereau.

JEANNE VAUBERNIER[1]

Il était une fois un vaudeville tout petit, tout gentil, tout frétillant et tout pimpant, brodé, galonné, poudré, guirlandé, la bourse sur l'épaule, l'épée au côté et le chapeau sous le bras.

Quelque ignorant sorcier lui fit honte de sa gentillesse, et lui dit qu'à présent il ne convenait pas d'avoir une allure légère et sans façon, qu'il fallait faire la grosse voix, froncer le sourcil, porter grand manteau, grand chapeau, bonnet rouge et triple cocarde ; parler de hache, de sang et de bourreau : aussi fit-il. Il se laissa métamorphoser en drame lugubre, monta sur une guillotine pour se grandir, s'appuya d'un côté sur l'exécuteur des hautes œuvres, de l'autre sur les Polonais, et fit le gros mélodrame de toute sa force et de tous ses poumons ; mais il arriva qu'un sifflet magique, ah ! quel sifflet ! le frappa d'un souffle si prolongé, si obstiné, mais en même temps si flûté, si harmonieux, si rempli d'égards pour ce qu'il y avait en lui de gracieux, que le joli petit vaudeville reprit sa forme gentille, retomba sur ses pieds au bruit de tous ses grelots, et demeura pour toujours ce qu'il était sous le nom de *Jeanne Vaubernier.* Oui, ce n'était autre chose, on le voit à présent, et on ne peut toujours le voir ; mais si le drame eût duré un jour de plus, on n'eût jamais revu le vau-

[1] *Revue des Deux Mondes*, 1832.

deville selon toute apparence, et en vérité c'eût été dommage.

Je crois que cette petite pièce, en passant de l'état forcé d'histoire à l'état d'anecdote qui lui était naturel, a gagné en durée de représentations et de réputation, autant à proportion qu'il perd en durée d'actions. Grâces soient rendues aux hommes vraiment courageux, qui ont ainsi coupé à leur jolie grisette l'extrémité traînante de sa queue par trop longue.

La grisette marchera maintenant plus légèrement et ne laissera d'autres impressions au public que celles qui sont vraies, justes, simples et bien saisies, et non les craintes communes et usées que l'on avait tentées dans les deux derniers actes supprimés, et qui auraient infailliblement tué la pièce, si une pièce quelconque pouvait tomber quand son premier rôle est joué avec autant de perfection que l'a été celui de la Dubarry.

Dans la quantité d'auteurs qu'a le bonheur de posséder cette pièce naguère biographique, il est impossible de démêler à qui appartient le mérite du sacrifice ; mais le public, qui l'a obtenu par le moyen magique dont j'ai parlé, jouit à présent, chaque soir, paisiblement d'une anecdote en trois actes, dont nous allons dire un mot.

Au premier acte, Jeanne est assise au milieu de ses compagnes, joue au gage touché, perd, et raconte son histoire, celle de son couvent, de ses amitiés, d'un petit amour aussi pour un petit niais nommé Mathon, qui l'invite à un bal bourgeois au quatrième étage, tandis que le comte Jean Dubarry médite de la faire inviter au bal de la cour. Jeanne est déjà fille autant qu'on peut

l'être dans son ton, ses allures, son impertinence, son mépris pour le sentimental jouvenceau et son amour du plaisir. Elle persifle une ancienne compagne devenue marquise de Saint-Sorlin ; puis prend le bras de l'intrigant Toulousain, ce comte Jean qui l'enlève au comptoir pour la jeter dans un carrosse, et de là à la cour. — Voilà ce qu'on appelle un acte. — Madame Dorval y est de l'originalité la plus imprévue ; sa gaîté sérieuse fait rire sans qu'elle sourcille, par la brusquerie des reparties, le ton, le geste hardi, la franche bonhomie, le *laisser-aller* de la démarche et toute l'insouciance d'une joyeuse grisette prête à tout ce qu'on veut, pourvu qu'on l'amuse.

Or, pendant la métamorphose du vaudeville en drame, disons tout bas qu'on avait fait paraître dans cet acte, à travers les vitres, la figure d'un jeune et joli bourreau, mais n'en parlons plus, il n'en est plus question, c'est fini, tout est oublié.

Le second acte est la première entrevue de Jeanne et du roi.

Sous le masque, la nuit et les charmilles, elle continue la conversation commencée par madame de Saint-Sorlin, et lui souffle le cœur royal. La petite bourgeoise paraît encore sous ses beaux habits et son panier de grande dame, et tout effrontée qu'elle est, elle est tentée de s'enfuir lorsqu'il s'agit de parler à Louis XV ; elle se hasarde enfin, et alors elle parle son petit langage piquant et hardi. Il n'y a rien de bien remarquable dans ce que la pièce lui fait dire, mais le ton qu'elle y met est d'une nouveauté et d'un esprit qu'on ne saurait trop louer. *Certes, si le roi m'aimait, je serais ravie, enchantée ; mais je voudrais que de*

son côté, le roi fût aussi ravi, en hanté. Ceci est une citation. Cela n'est pas fort à la lecture, il le faut confesser, mais allez l'entendre, et vous verrez comme l'habileté consommée d'une actrice fait quelque chose de rien.

Au troisième acte, arrive enfin une scène dramatique. — Il était temps.

La Dubarry est en pied ; et, avec un admirable sang-froid, mène de front l'amour généreux du roi et l'amour intéressé du duc d'Aiguillon. Un billet qu'elle écrit à celui-ci tombe en mains ennemies, comme mille billets de comédie, et entre les mille celui des fausses confidences ; d'Aiguillon, venu mal à propos, est caché comme dans *Tartufe* sous cette éternelle table que vous savez, placée à droite, près du fauteuil de velours. La Dubarry lui passe plume et encre, et il écrit, là-dessous, la lettre dont le billet est censé la réponse. — Le roi est convaincu, trompé et content.

Le faible Louis XV qui l'avait élevée à lui, comblée de faveurs, entourée d'adorations, est trahi par elle, et livre le portefeuille et les destinées qu'il contient à celui qui partage avec lui sa populaire maîtresse. — Voilà la morale ; en fallait-il une autre ?

Et pourtant, faut-il l'avouer ? avant le coup magique auquel nous devons tant, on voyait encore la présentation de la Dubarry, la mort de Louis XV, annoncée par une petite bougie éteinte ; puis on sautait à la vieillesse de la favorite ; Zamore était devenu une sorte de Marat (le pauvre garçon, je l'aime bien mieux à présent !) ; il faisait périr sa maîtresse pour se venger de ce qu'on l'avait appelé nègre, parce qu'il avait la peau

noire. Il est vrai que sa maîtresse avait des angoisses de terreur telles qu'on n'en a peut-être jamais vu de plus naturelles sur la scène ; elle courait d'un sans-culotte à l'autre, criant, plaidant, pleurant ou riant avec un ton de bon compagnon pour les familiariser à elle ; elle leur disait la cachette de ses bijoux ; leur prenait les mains, elle aurait bu de l'eau-de-vie et trinqué avec eux pour se sauver. C'était beau ! c'était très beau de la part de l'actrice, mais courtisans, nègre, marquise, bourreau, juges, tout était trop mauvais pour ne pas être emporté par le souffle violent et salutaire qui a laissé le gracieux vaudeville tel qu'il est aujourd'hui, riant, jouant et parfumant de la bonne odeur de sa poudre les planches étonnées de l'Odéon, qui n'est plus désert.

Après tout, ce qui restera de cette pièce, soit biographique, soit anecdotique (l'un vaut l'autre à peu près), c'est la création originale du rôle de la Dubarry, comme l'a conçu et exécuté Madame Dorval. La meilleure actrice dans la meilleure comédie n'a jamais fait mieux. Il n'y a qu'un esprit observateur et juste qui puisse sortir aussi complètement de la routine théâtrale et entrer aussi hardiment dans la vraie, franche et bonne nature. On n'avait fait que la soupçonner comédienne, on l'a vue cette fois et elle a été redemandée, applaudie avec transport par ce jeune public du vieux faubourg Saint-Germain qui, au sortir de ses études sérieuses, vient les continuer dans ses plaisirs même, en examinant de près ces acteurs du boulevard, dont les travaux ont été très grands et sont enfin appréciés. Formés dans un genre dédaigné, ils ont su être vrais, naturels et touchants

dans des ouvrages faux de style, exagérés de situation, et où il n'y avait de bien qu'une sorte de *libretto* banal et flottant, que l'on aurait presque toujours pu faire tourner du sérieux au plaisant, sans changer une syllabe, comme l'*Auberge des Adrets*. Ce qu'il a fallu de sentiment profond du vrai et du pathétique, pour sortir de là par des créations sans nombre, est très rare et très digne d'éloges et d'estime, dans l'examen sérieux de l'art dramatique. D'un autre côté, il est heureux pour ces mêmes acteurs d'être vus de près et, pour ainsi dire, pesés de sang-froid, par un public très sévère sur les détails, qui ne se laisse pas facilement éblouir par des coups violents, de grands bras et de gros cris ; mais écoute la prononciation de chaque syllabe et lorgne à la loupe l'expression des plus délicates sensations, retracées par les plus fins mouvements du visage.

Ceux des acteurs émigrants qui travaillent sérieusement auront beaucoup à gagner sur cette scène, où d'ailleurs ils sont, matériellement parlant, plus exposés aux regards et plus détachés sur l'avant-scène comme sur un piédestal. Ce que la négligence du public de la Porte-Saint-Martin, qui est beaucoup moins artiste, leur aurait pu faire négliger aussi, dans les détails, leur sera imposé par cette nouvelle assemblée. Pour les premiers acteurs, il peut résulter de là une grande perfection, pour tous un heureux progrès. Ils peuvent voir avec quel enthousiasme est reçu tout ce qui est vrai et naturel, quel triomphe de tous les soirs Madame Dorval remporte dans les rôles de Madame d'Hervey et Marion Delorme, où elle est toujours également belle ; car il faut aussi remarquer en

elle le don si précieux à la scène de conserver une inspiration, et une façon de dire un mot de manière à la reproduire toujours invariablement notée.

Le mélange des deux troupes a été d'autant plus heureux cette fois, dans *Jeanne Vaubernier*, qu'il a donné l'occasion au public de revoir dans Ferville tout le bon ton d'autrefois, les manières nobles, lentes et pourtant naturelles, l'expression de protection affable et tendre dont Fleury a été le dernier modèle sur la scène.

Au résumé, cette pièce mutilée, qui ne fut et ne sera jamais rien par elle-même, toute pleine qu'elle est de gros lieux communs et de petites sottises, comme la scène que vient faire un mari à Louis XV, ou comme les fanfaronnades éternelles sur la Pologne, quand le silence serait à présent plus décent ; telle qu'elle est, cette bagatelle ne vaut pas qu'on en parle plus sérieusement. C'est un de ces ouvrages qu'on pourrait nommer *pièces d'acteurs*, qui ne sont guère que des canevas propres à faire ressortir les talents du théâtre.

Ce serait, si nous voulions être sévères, une occasion de faire des reproches aux comédiens et aux plus illustres qui de tout temps ont préféré, par amour-propre, les pièces médiocres qui les font valoir aux dépens de l'auteur, aux bonnes où le contraire arrive. Souvent l'acteur est puni de ce mauvais calcul ; mais cette fois, *Jeanne Vaubernier* a été trop originale, trop amusante, trop piquante, au milieu de tous ses pompons, de ses guirlandes, de ses nœuds, de ses éventails et de ses paniers à ramage, pour ne pas valoir indulgence plénière à tout ce qui l'entoure et à la troupe des auteurs par-dessus le marché.

AUX ÉLECTEURS DE LA CHARENTE

Paris, 27 mars 1848.

C'EST pour moi un devoir de répondre à ceux de mes compatriotes de la Charente qui ont bien voulu m'appeler à la candidature par leurs lettres et m'exprimer des sentiments de sympathie dont je suis profondément touché.

La France aussi appelle à l'Assemblée constituante des hommes nouveaux. Ce sentiment est juste après une révolution plus sociale que politique et qui a enseveli dans ses débris les catégories haineuses des anciens partis.

Mais les hommes nouveaux qu'il lui faut ne sont-ils pas ceux que des travaux constants et difficiles ont préparés à la discussion des affaires publiques et à la vie politique ?

Ceux qui se sont tenus en réserve dans leur retraite sont pareils à des combattants dont le corps d'armée n'a pas encore donné.

Ce sont là aussi des hommes nouveaux et je suis de ceux-là.

Chaque révolution après sa tempête laisse des germes de progrès dans la terre qu'elle a remuée et, après chaque épreuve, l'Humanité s'écrie :

« Aujourd'hui vaut mieux qu'hier ; demain vaudra mieux qu'aujourd'hui. »

Je me présente à l'élection sans détourner la tête pour regarder vers le Passé, occupé seulement de l'Avenir de la France. Mais, si mes concitoyens veulent chercher dans les années écoulées pour y voir ma vie, ils y trouveront une indépendance entière, calme, persévérante, inflexible ; seize ans de cette vie consacrés au plus rude des services de l'armée, tout le reste donné aux travaux des lettres, chaque nuit vouée aux grandes études. Existence sévère, dégagée des entraves et des intrigues des partis.

J'ai ce bonheur, acquis avec effort, conservé avec courage, de ne rien devoir à aucun gouvernement, n'en ayant ni recherché, ni accepté aucune faveur.

Aussi ai-je souvent éprouvé combien cette indépendance de caractère et d'esprit est plus en ombrage au pouvoir que l'opposition même. La raison en est celle-ci : Les pouvoirs absolus ou qui prétendent à le devenir peuvent espérer corrompre ou renverser un adversaire, mais ils n'ont aucun espoir de fléchir un juge libre qui n'a pour eux ni amour ni haine.

Si la République sait se comprendre elle-même, elle saura le prix des hommes qui pensent et agissent selon ce que je viens de dire. Elle n'aura jamais rien à craindre d'eux, puisqu'elle doit être le gouvernement de tous par chacun et de chacun par tous.

Ainsi conçu, ce mâle gouvernement est le plus beau.

J'apporte à sa fondation ma part de travaux

dans la mesure de mes forces. Quand la France est debout, qui pourrait s'asseoir pour méditer ?

Lorsque l'Assemblée nationale, dans de libres délibérations, aura confirmé, au nom de la France, la république déclarée, efforçons-nous de la former à l'image des Républiques sages, pacifiques et heureuses, qui ont su respecter la Propriété, la Famille, l'Intelligence, le Travail et le Malheur ; où le gouvernement est modeste, probe, laborieux et économe ; ne pèse pas sur la nation ; pressent, devine ses vœux et ses besoins ; seconde ses larges développements et la laisse librement vivre et s'épanouir dans toute sa puissance.

Je n'irai point, chers concitoyens, vous demander vos voix. Je ne reviendrai visiter, au milieu de vous, notre belle Charente, qu'après que votre arrêt aura été rendu.

Dans ma pensée, le peuple est un souverain juge qui ne doit pas se laisser approcher par les solliciteurs et qu'il faut assez respecter pour ne point tenter de l'entraîner ou de le séduire.

Il doit donner à chacun selon ses œuvres.

Ma vie et mes œuvres sont devant vous.

Alfred de Vigny (de la Charente),
Membre de l'Institut (Académie Française).

FIN

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE
PRINTED IN GREAT BRITAIN

NELSON, ÉDITEURS,
189, rue Saint-Jacques, Paris.